

NOUVELLES
D'AUTEURS
BIÉLORUSSES



*Traduit
du
biélorusse*





*Editions
„Mastatskaïa
Litaratoura“*



MINSK

1977

NOUVELLES
D'AUTEURS
BIÉLORUSSES



*Traduit
du
biélorusse*

Nouvelles recueillies par
BARYSS SATCHANKA

TEXTES FRANÇAIS
rédigés
par
M. ZAKHARKEVITCH

LES CHRONIQUES DE LA VIE DU PEUPLE BIÉLORUSSE

La Biélorussie est située entre le Bug, le Niémen et le Dniéper, entre la Dvina Occidentale et la Prypiat. C'est un pays de forêts, de marécages, de vastes plaines, de lacs, de larges rivières calmes, peuplé depuis longtemps par des tribus slaves de l'Est. Les Biélorusses sont les frères consanguins des Russes et des Ukrainiens, ils sont liés avec eux par leurs origines communes, par leur sort historique commun, par la langue et la culture qui sont très proches.

Les origines de la littérature biélorusse remontent à des temps les plus reculés. Le document littéraire «Le Dit de la troupe d'Igor», appartenant aux Russes, aux Ukrainiens et aux Biélorusses à la fois, apparaît au XII^e siècle. Au Moyen Age, les traditions littéraires en Biélorussie étaient très fortes, la littérature laïque commence à se développer parallèlement à la littérature religieuse. Il y a plus de 450 ans, Francisque Skoryna, premier imprimeur biélorusse, civilisateur et humaniste fait paraître la Bible.

La naissance de la nouvelle littérature biélorusse se rapporte au début du XIX^e siècle. L'apparition des lettres biélorusses coïncide avec une grande date historique celle de la réunification de la Biélorussie et de la Russie.

Le peuple biélorusse au passé historique martyr, détaché durant des siècles de son grand frère de l'Est, rentre dans le sein de la terre natale.

Le peuple biélorusse garde sa langue maternelle, et c'est en cette langue que seront créés les trésors inap-

précieables et inépuisables de son folklore unique en son genre, reflétant l'esprit et la sagesse de son peuple. La prose épique biélorusse est parmi les plus riches dans la littérature slave.

Au XIX^e siècle, de grands écrivains de profession, comme V. Dounine-Martsynkiévitch et F. Bagouchévitch, se joignent au monde littéraire biélorusse.

Les canons de la première Révolution russe tonnent au début du XX^e siècle, ils ébranlent les fondements de l'autoocratie tsariste. Une vie politique active anime les régions les plus éloignées du vaste empire tsariste.

La première Révolution russe appelle à l'oeuvre artistique toute une pléiade d'écrivains biélorusses de talent, inconnus jusqu'alors, parmi lesquels Yanka Koupala et Yakoub Kolass. Yanka Koupala et Yakoub Kolass sont les porte-paroles de la Biélorussie même, d'un peuple talentueux et opprimé, riche d'esprit, sans droit de nation en même temps, d'un peuple qui voyait son lendemain radieux dans la révolution, dans la destruction du joug tsariste et des propriétaires fonciers, dans la lutte pour le droit de porter le nom d'Hommes.

Rappelons que huit millions de Biélorusses étaient privés de la possibilité d'utiliser les produits de leur culture multiséculaire, que l'usage de la langue biélorusse était interdit officiellement, que les ouvrages, malheureusement peu nombreux, de leurs écrivains ne parvenaient pas jusqu'aux lecteurs.

La Révolution d'Octobre change la situation. Aujourd'hui il n'est pas facile de s'imaginer la grande force inouïe de cette explosion psychologique qui a accompagné la réalité révolutionnaire dans les esprits et les coeurs humains. «Nous ne sommes rien, soyons tout», ces paroles de l'Internationale, traduite par Yanka Koupala du français en biélorusse, peuvent figurer dans l'épigraphe du Grand Livre de la poésie, de la prose et du drame biélorusse écrit par les jeunes forces créatrices, réveillées par le Grand Octobre.

Le jeune écrivain et son lecteur, à qui le pouvoir soviétique a ouvert les vastes étendues de la vie, perçoivent, si ce n'est pas par la connaissance, mais par l'esprit, la grande vérité de la Révolution, son sens de classe, son sens social. Des changements grandioses se produisent aux yeux des enfants et des adolescents qui atteignent l'âge viril pendant les années du pouvoir soviétique. Pour la première fois dans son histoire la Biélorussie est un Etat parmi les égaux, il entre au sein de l'Union des Républiques Soviétiques

Socialistes. Pour la première fois dans son histoire la Biélorussie voit de nombreux établissements de recherches scientifiques et d'enseignement supérieur commencer leurs travaux, voit des théâtres ouvrir leurs portes, voit les éditions se multiplier; de nombreux journaux et revues paraissent, la République est couverte d'un réseau d'écoles. Les portes de la vie sont toutes grandes ouvertes aux jeunes: apprends, choisis la profession que tu veux, travaille où tu veux.

Les nouvelles présentées dans ce recueil à l'intention du lecteur français, ont été créées par les écrivains biélorusses parmi les plus anciens et les plus jeunes. Les écrivains biélorusses, comme d'ailleurs tout écrivain, ne se bornent pas aux nouvelles, au contraire, leurs oeuvres sont exprimées dans tous les genres littéraires. Yakoub Kolass, Zmitrok Biadoula, Maxime Garetski, écrivains de la première génération, commencent leur activité littéraire avant la Révolution d'Octobre, ils sont connus par leurs poésies, poèmes, nouvelles, romans.

Kandrat Krapiva, Kouzma Tchorny, Mikhass Lynkov, Piatrouss Brovka sont nés en ancienne Russie, mais ils se sont formés en tant qu'écrivains sous le pouvoir soviétique. La nouvelle ne joue pas non plus un rôle prédominant dans leurs oeuvres; Kandrat Krapiva, par exemple, est un grand fabuliste et dramaturge, Kouzma Tchorny est romancier, Piatrouss Brovka est poète, lauréat du Prix Lénine.

Ceci se rapporte également à tous les auteurs des nouvelles qui figurent dans ce recueil, à l'exception, peut être de quelques jeunes qui ont préféré commencer par des nouvelles et n'ont pas encore eu pratiquement le temps de se consacrer à un genre beaucoup plus vaste et plus profond. Et puis la nouvelle est un genre indépendant et considérable de la littérature biélorusse. Elle a prouvé sa faculté de découvrir, d'introduire dans l'art, d'écrire les phénomènes les plus importants de la vie sociale et spirituelle, de décrire les caractères marquants et originaux, de déterminer les états d'esprit principaux, propres à la société.

Par ses nouvelles d'avant la Révolution Yakoub Kolass découvre tout un monde de la vie campagnarde biélorusse; dans ses nouvelles allégoriques, une desquelles figure dans ce recueil, il soulève de grands problèmes philosophiques et moraux.

L'expérience créatrice de Kouzma Tchorny est aussi importante. Ses nombreuses nouvelles nous montrent le

village réveillé par la Révolution avec tout le bouillonnement de ses passions humaines et sociales, avec toutes ses recherches spirituelles et morales.

Kouzma Tchorny expérimente beaucoup dans ses nouvelles, il pénètre dans les profondeurs de la conscience et de la subconscience, il révèle les liens existant entre les idées et les sentiments, quelques éphémères qu'ils soient, il étudie le processus même de l'épanouissement du sentiment, de l'état d'esprit, de l'idée. Sa nouvelle, «Une halte au village de Siniégui», qui fait revivre le temps de la guerre civile, en est un exemple. La nouvelle, basée sur un épisode de la vie quotidienne à la campagne, est imprégnée d'un sens philosophique profond.

Mikhas Lynkov a écrit des nouvelles remarquables, qui sont entrées dans les chrestomathies biélorusses, des nouvelles consacrées à l'élévation de l'homme du peuple dans les conditions de la réalité soviétique. Ses nouvelles, vives, pleines d'un dramatisme touchant, d'humour, de lyrique, ses phrases presque musicales, rythmées, rendent d'une façon délicate et sincère le climat de la jeunesse révolutionnaire de la République, elles peignent l'image spirituelle d'une génération qui est aujourd'hui parmi les plus anciennes. Une de ces nouvelles «Andréi Liatoune» figure dans ce recueil.

La vie ne reste pas sur place. Chaque nouvelle génération exprime ses impressions, pose de nombreux problèmes nouveaux, et, il est évident, que tout changement dans la psychologie de l'homme, tout mouvement dans la conscience sociale se reflètent avant tout dans les nouvelles des écrivains. Beaucoup d'écrivains, dont les oeuvres sont publiées dans ce recueil, sont entrés dans la littérature biélorusse, apportant avec eux l'expérience des participants de la Grande Guerre Nationale. Comme soldats ou partisans, ils sont passés par les durs chemins de la guerre. Ce sont Ivan Chamiakine, Ivan Miélège, Vassil Bykav, Yanka Bryl, Aliaxey Koulakovski, Mikola Tkatchov, Mikola Loupsiakov, Aliona Vassiliévitch, Arkadzi Martsinovitch, Mikola Rakitny.

Il est encore une génération qui parle de son temps et d'elle-même, une génération qui n'a pas participé à la guerre, mais qui n'oublie pas de décrire la guerre ou les infortunes d'après-guerre. Il ne peut en être autrement dans la littérature d'un peuple dont un homme sur quatre est mort, tombé pendant la deuxième guerre mondiale.

Ivan Ptachnikov, Viéchtaslav Adamtchyk, Baryss Satchanka, Mikhass Straltsov, Ivan Tchygrynav, Anatole Koudriavets, Pavel Missko, Aliess Jouk, Ouladzimir Karatkévitch, Ouladzimir Damachévitch représentent toute une pléiade d'écrivains qui sont entrés dans la littérature biélorusse dans les années d'après-guerre.

On peut dire que l'envergure des recherches des valeurs sociales et morales est propre aux nouvelles des écrivains de toutes les générations. De façons différentes, mais avec talent, tous, ils ont parlé de la Révolution, des transformations socialistes, de la guerre, de l'enfance détruite par la guerre. Les phénomènes sociaux et moraux, les réflexions des écrivains sur ces phénomènes constituent la base de leurs oeuvres.

Dans les nouvelles des écrivains biélorusses on voit la vie quotidienne, telle qu'elle est, la sincérité des sentiments, des émotions. Certaines de ces oeuvres ont un caractère biographique dans le bon sens de ce mot, elles s'appuient sur les impressions vues et vécues, parfois même sur des faits véridiques. La nouvelle imprégnée des sèves vivifiantes de la vie quotidienne, de la vie réelle, est devenue plus vraie, plus convaincante.

Les contradictions, les conflits de l'individu occupent une place importante dans la nouvelle biélorusse d'aujourd'hui. Ceci est naturel, la Biélorussie industrielle se développe impétueusement. La structure de classes, la structure démographique de la population change radicalement. Des dizaines de grandes usines, de centrales électriques, de fabriques et d'autres entreprises industrielles apparaissent. La profession de l'instituteur, du médecin, de l'ingénieur, du mécanisateur devient une profession habituelle. Chaque promotion de l'école secondaire, de l'établissement d'enseignement supérieur augmente le nombre d'hommes dont la conception du monde, dont les sensations diffèrent considérablement des sensations et des besoins de l'individu, formé en dehors de la collectivité. Dans la société soviétique nous observons l'essor inébranlable de la personnalité, l'élargissement de sa gamme spirituelle.

L'amour est un sujet qui n'est presque pas dégagé dans la nouvelle biélorusse d'avant la Révolution. Ce sujet est traité pour la première fois dans les nouvelles de la période soviétique. Les personnages des oeuvres d'aujourd'hui, comparés à ceux des oeuvres des années 30 — 40, sont plus délicats, plus intelligents dans l'expression de leurs sentiments. Ce fait témoigne

que le monde intérieur de la personnalité grandit, que ses besoins éthiques et esthétiques s'élargissent. Dans les meilleures nouvelles sur l'amour on ressent l'ambiance des recherches morales de la société, de ses idéaux spirituels.

L'homme, possédant des richesses spirituelles, voit autour de lui un monde varié avec lequel il est étroitement lié. Humain, il aime tout ce qui vit, tout ce que nous appelons, en général, par le mot nature. Ce personnage est peint dans les nouvelles de M. Loupsia-kov «La mouette pillarde», d'Ivan Tchygrynav «Le simplet de la rue des potiers», d'Ou. Karatkiévitch «Quand j'avais des ours».

L'ambiance de la vie morale porte en elle-même les indices sociaux. Le fait que les écrivains traitent des sujets liés à l'enfance, à la jeunesse, toutes sortes d'histoires de famille, des événements arrivés au cours des voyages, contient en lui-même la compréhension des processus et des tendances de l'époque contemporaine, des changements de la vie sociale. D'une manière ou d'autre, dans ces oeuvres on voit une comparaison très nette de ce qu'était la vie il y a dix ans, vingt ans et aujourd'hui.

La nouvelle possède son «micromonde», ses traits caractéristiques, son style, qui sont variés, uniques, qui dépendent de la personnalité de l'écrivain et du sujet posé à la base de l'oeuvre. L'«école» de Tchékhov n'est pas vaine pour la nouvelle biélorusse d'aujourd'hui. La nouvelle tend à être concise, laconique, le poids spécifique de chaque phrase doit être élevé.

Les écrivains biélorusses ont beaucoup parlé de leur pays, de leur peuple, de sa lutte difficile, sanglante parfois, pour le bonheur social et humain, ils n'ont pas passé sous silence les problèmes compliqués posés devant leurs contemporains. La nouvelle comme genre doit continuer ses recherches: découvrir les nouveaux phénomènes de la vie, montrer des personnages nouveaux, parler aux contemporains et aux générations futures de l'homme qui vit, qui lutte pour voir son lendemain meilleur et plus beau.

Ivan Navoumenka

*Yakoub
Kolass*



LE TERTRE SOLITAIRE

Quand le tertre avait été élevé là, par qui et pourquoi, personne ne s'en souvient. J'ai bien dit «avait été élevé», car il a disparu il y a bien longtemps.

Jadis, avec le temps, les années s'écoulaient les unes après les autres, s'accumulaient en siècles, changeant la silhouette de la terre. Par endroits, la terre se couvrit de forêts, de véritables forêts vierges qui, elles aussi, vécurent des siècles. Puis, des peuplades arrivèrent, elles coupèrent les arbres et arrachèrent les souches; les restes furent brûlés, les cendres semées au vent. Alors, les bêtes sauvages quittèrent leur tanière, s'en allèrent à la recherche d'endroits plus tranquilles, pouvant les abriter. Les oiseaux s'envolèrent. Seul, le tertre était resté, muet témoin des événements et des changements qui s'étaient produits sur terre. Il se trouvait là, sans avoir pris part à ces manifestations; il se trouvait là, taciturne, renfermé et austère. Le temps lui avait offert une épaisse couverture, tissée d'herbes et de fleurs.

Je fus saisi par l'envie de pénétrer le mystère du vieux tertre, disparu depuis bien longtemps, mais qui continuait à vivre dans les légendes. Je voulus

savoir pourquoi avait-il vécu à cet endroit, quelle fut son existence.

Le tertre excitait une vive curiosité chez tout être vivant. Couronné d'un chapeau de verdure, il était visible de loin et attirait les oiseaux, surtout les oiseaux de passage. Il fut longtemps survolé par un aigle à la vue perçante, qui venait se percher sur son sommet et guetter sa proie. Parfois, le soir, on voyait venir une cigogne sans abri, qui n'avait pu trouver de compagne ou bien qui l'avait perdue si elle en avait eu une. Elle y passait souvent la nuit, sur le sommet du tertre, partageant la solitude du géant, car le tertre était haut et puissant. Comme le dit la légende, le tertre avait sa vie à lui, une vie qui le liait à la terre et au ciel. Et seuls les êtres humains ne le savaient pas.

Par une belle et claire nuit, semée d'étoiles, le tertre solitaire remarqua dans la noire profondeur de ciel, placée juste au-dessus de sa tête, une étoile, une étoile brillante, luisant et rayonnant comme un diamant. Elle scintillait sans cesse, charmante et mystérieuse, laissant filtrer un lumière magique à travers le voile épais de la nuit, pareille à l'oeil voilé par ses cils, de la plus charmante jeune fille au monde. L'étoile brillait ainsi durant bien des années, bien avant que le tertre vint au monde. Elle éblouit et fascina le tertre, qui depuis ne put la quitter des yeux. Aussi chaque nuit, lorsque dans le ciel lointain, s'allumait l'étoile merveilleuse, le tertre arrêtait son regard et n'avait d'yeux que pour elle. Le jour, lorsque les étoiles s'éteignaient, il n'avait de pensées que pour elle, son étoile qui brillait la nuit au-dessus de lui, dans un ciel sans fond. Et le vieux tertre était triste, parce que l'étoile était bien loin, parce qu'il ne pouvait franchir l'espace qui le séparait de l'astre merveilleux. Et

ce chagrin, cette douleur, il ne les gardait que pour lui seul dans son coeur. Son chagrin grossissait lorsque les nuages venaient couvrir le ciel et lui cachaient son étoile. Alors, le tertre était sombre, maussade et abattu. La cigogne, qui venait passer la nuit sur son sommet, chassait un peu de sa peine. Parfois, durant des heures, ils parlaient tous les deux, de ci, de ça; il est vrai, en silence.

Le tertre faisait comprendre à la cigogne :

— Dis, petite cigogne, est-ce que tu pourrais voler un jour dans le ciel, bien loin, jusqu'à l'étoile, celle qui brille là-haut, au-dessus de nous? En réponse, la cigogne abaissait son long bec.

Le tertre solitaire passait des moments difficiles, surtout en automne, lorsque le ciel ne se découvrait plus, caché par les nuages; lorsque la cigogne sa voisine s'envolait dans les pays chauds. Puis, les mauvais jours passaient. Le ciel devenait clair et la nuit s'illuminait de mille lumières minuscules; la cigogne revenait des pays chauds. Le tertre retrouvait sa gaieté. Il changeait d'habits, se couvrait de jeunes herbes vertes et de fleurs. Qu'il était heureux de revoir son étoile! Elle scintillait de nouveau dans le ciel, à la même place, au-dessus de sa tête. Il aurait alors voulu lui dire tant de choses!

Peu de temps après, le tertre ressentit quelque chose d'étrange. Une nuit, qu'il fixait sa charmante compagne, il lui sembla voir qu'il venait de s'en séparer un petit morceau, un morceau qui se mit à briller dans le ciel... Son coeur faillit s'arrêter, saisi d'un bonheur nouveau, imprévu: l'étoile, son étoile lui envoyait de ses nouvelles. Il l'avait bien mérité, lui qui était resté fidèle à son amie lointaine! Mais ne s'était-il pas mépris? C'était, peut-être, un malentendu? Ou bien, son rêve le plus cher, le plus clair, allait se réaliser?

La nuit pâlisait, les étoiles s'éteignaient une à une à l'approche du jour. L'étrange merveille disparut comme un mirage. Mais alors, la nuit suivante, il se produisit quelque chose de plus étrange encore. Le petit morceau qui, comme il lui semblait, lui avait été envoyé par son étoile, tombait du ciel, tombait sur la terre, tombait avec une telle vitesse que le tertre avait du mal à le suivre des yeux. Il n'en voyait qu'une trainée lumineuse qu'il laissait derrière lui. Le tertre était en émoi, son bonheur n'avait plus de bornes. Ensuite, il entendit un grand bruit au-dessus de la terre, un grondement le suivit, pareil à celui du tonnerre. On aurait cru qu'un orgue immense, sur la terre et dans ciel, jouait une musique inconnue. Peu de temps après, tout à coup, quelque chose explosa avec un énorme fracas. La cigogne eut tout juste le temps de quitter le sommet du tertre, qu'il se mit à pleuvoir des éclats de fer et de feu, des cendres brûlantes. Le vieux tertre s'écroula, son habit de verdure tout brûlé. Lorsque tout se fut calmé, la cigogne tourna au-dessus de ce qui était resté du vieux tertre solitaire et pensa: «Mon vieil ami, l'être, que tu avais tant aimé et que tu voulais jalousement rejoindre, t'a perdu».

Zmitrok
Biadoula



YOULKA

«Ma» (maman) était le soutien bienfaisant, le premier secours au monde de la petite Youlka qui n'avait que dix mois. Elle avait besoin d'aide, d'assistance pour que la vie prenne un sens et ne soit pas vide.

Et «Ma» se donnait toute entière à sa petite Youlka. Elle faisait «miam-miam» (manger) sa petite enfant, car, comme on sait, «miam-miam», ce n'est pas n'importe quoi, l'homme a besoin du boire et du manger pour vivre. Et la petite Youlka avait son boire et son manger auprès de sa mère.

La petite Youlka avait aussi besoin de nourriture spirituelle et «Ma» lui chantait, penchée sur son berceau, des chansons tantôt tristes, tantôt gaies. Youlka n'oubliera jamais ces chansons...

Et ainsi, petit à petit, la mère lisait à sa petite le vaste livre de la vie, ce livre que l'on lit sans en arriver à la fin.

Youlka n'était pas malheureuse. Sa mère n'avait de préoccupations que sa petite. La bonne «Ma» était prête à se sacrifier pour son enfant, et en retour, Youlka sera un jour une maman aussi bonne que la sienne.

Tout ce qui entourait Youlka, tous les objets et les êtres, les enfants, le chat, le chien, la table, l'oreiller, le berceau étaient ses «pépées». Ces choses lui causaient beaucoup d'ennuis, surtout quand elle essayait de les «miam-miam». C'est ainsi que se révélait l'intérêt qu'elle portait à la vie et la manière dont elle en tirait profit.

Bref, pour grandir il faut manger, manger, manger beaucoup.

Lorsque Youlka était de bonne humeur, ses petites lèvres-fleurettes souriaient; si quelque chose n'allait pas, elle fondait en larmes, et elle en versait de grosses. Elle pleurait longtemps, y mettait toute son ardeur et sa bonne volonté, tré-pignait et battait des mains.

Et chaque fois, la tragédie finissait de la même manière: «Ma» calmait sa petite lui donnant la tétée. «Ma» était la «pépée» la plus appétissante au monde, et Youlka s'y connaissait, elle avait bon goût.

Il est impossible à tout être vivant de rester longtemps en place, aussi, Youlka plus d'une fois quittait son nid pour entrer dans le vaste univers qui l'entourait. Elle sortait dans la cour. Chaque fois elle fermait les yeux, tremblait d'émotion, battait l'air des bras comme pour saisir tout ce qui l'entourait: les maisons, les arbres, le soleil, tout ce qui était impossible à embrasser. Elle tendait souvent ses petites mains dans le ciel voulant décrocher le disque brillant du soleil. La mère avait alors du mal à calmer le petit coeur agité d'envies folles. Et les larmes coulaient à flots. Un gage mettait fin à ces scènes. Mais le gage devait être de valeur: une sucette faite de sucre, une bille en verre, un morceau de papier brillant, un anneau. En général, les trésors les plus chers se trouvaient aux pieds de la petite Youlka. Ces jouets faisaient «dzin-

dzin-dzin» ou bien «tam-ta-ra-ram». Ils aidaient la maman à sècher les larmes de sa petite fille.

Youlka dépendait entièrement de sa maman. La petite s'en rendait compte lorsque sa mère la laissait seule, couchée ou assise sur un oreiller dans un panier, à la lisière d'un champ, pendant la moisson.

Le calme du bel après-midi régnait partout. Les mouches faisaient des «z-z-z-z-z» au-dessus de la tête de Youlka, de temps en temps, un papillon venait carresser ses joues de ses ailes fragiles, un oiseau tournait autour du panier, l'herbe la chatouillait... Et Youlka tendait ses petites mains à droite et à gauche, prête à saisir tout, tout ce qu'elle voulait «miam-miam». Près du panier, se trouvait son garde et son ami à la fois, le chat, le bon chat de la maison. Sa présence calmait un peu la petite fille, surtout lorsqu'elle pensait à sa maman et s'apercevait que celle-ci n'était pas auprès d'elle. Quelquefois, le chat disparaissait, il s'en allait à la chasse. Alors Youlka restait seule... Elle fixait le soleil et était obligée de cligner des yeux. Cela lui rappelait que, lorsque «Ma» lui montrait le feu dans le four, elle ne cessait de répéter «bobo». Youlka voulut aussi dire «bobo», elle fit un effort, se pencha sur le côté et vlan! La voilà dans la lisière.

Il fallut voir ce qu'il y eut après...

Il sembla à la petite qu'elle tombait dans un abîme, elle faillit s'évanouir. Et pour la première fois de sa vie, au comble de la frayeur et du désespoir, elle cria «ma-ma»!

La mère accourut et vit sa petite dans la poussière, rouge, presque violette, étouffée par les sanglots.

Ce fut sa première tentative de vivre seule, sans soutien, sans assistance, sans secours.

Youlka disait déjà «pa-pa», «ma-ma», «mi-mi», «tou-tou», «pé-pé»; le cercle de ses connaissances s'élargissait de jour en jour. Ses menottes maintenant ne saisissaient plus la première chose venue. Pour rien au monde elle ne prendrait un morceau de charbon, alors qu'un morceau de pain avec du sucre, pourquoi pas? Eh oui, elle savait déjà distinguer le bon du mauvais...

Nous voici arrivés aux habitudes. Les mauvaises habitudes perdent l'homme. Youlka avait l'habitude du lait de sa maman, le sevrage lui coûta beaucoup de larmes. Plus d'une nuit elle dormit mal, car chaque fois qu'elle s'apprêtait à téter, aussitôt, elle rejetait le sein que «Ma» avait eu soin d'enduire de poivre. Et Youlka, jusqu'à vingt ans, sucera son doigt dans son sommeil; jusqu'à ses derniers jours criera «maman» voyant arriver le danger.

Dans la vie, il n'y a rien d'éternel, tout change. Et si Youlka avait voulu s'en rendre compte, sa vie lui en aurait fourni la preuve; elle parcourait la chambre à quatre pattes, s'aidant des mains et des pieds, maintenant, elle pouvait suivre les poules, le chat. Elle remuait, furetait dans tous les coins, cherchant une occupation. Et de l'ouvrage, elle en avait: ici, elle retournait un pot de lait et essayait de réparer les dégâts avec sa chemise, là, elle frappait le plancher avec une cuillère, faisant du tambour. Rien à dire, ce n'est pas le travail qui manquait, et du travail pris au sérieux. Dix paires de mains ne lui auraient pas suffi à faire toute la besogne.

L'homme ne peut vivre sans occupation, sans travail comme disent les philosophes. Cela est vrai; il n'y avait qu'à le demander à la petite Youlka qui comprenait déjà pas mal de choses. Il suffisait à sa maman de lui dire:

— Youlka, fais des gâteaux!

La petite joignait les deux mains, ce qui signifiait qu'elle faisait des gâteaux.

— Youlka, dis... Comment fait la vache?

— M-m-m-y-y-y, répondait la petite.

— Et le mouton?

— M-m-m-é-é-é-é.

— Que fait papa en colère?

Alors Youlka serrait les poings, roulait des yeux et lançait un «hé» en y mettant toute son ardeur.

Après quoi, elle regardait tout le monde à la ronde. Le monde serait bien triste sans plaisanteries. Sa maman la prenait dans ses bras et l'embrassait pour la récompenser. Puis, elle faisait semblant de se mettre en colère: «Nez sale, va!» Disant cela, «Ma» prenait le coin de son tablier et mouchait le nez de sa petite. Youlka tournait furieusement la tête et versait des larmes.

La bête noire de la petite Youlka était son nez. Il lui en valut des minutes amères, son nez. Vous parlez d'une affaire, un nez! Cela peut faire sourire, mais c'était là le tragique, mais que faire, on sait d'ailleurs que parfois «même un chétif insecte peut triompher d'un lion.»

La maison était au comble de la joie. Le père rentrait, il était allé à la foire du pays, il vit Youlka sur la table. La grand-mère et la maman apprenaient la petite à marcher. Elle était donc sur la table, les bras écartés pour garder son équilibre, les yeux égarés, à la joie de la grand-mère. Youlka aurait bien voulu la voir, elle, sur un fil de fer, tendu entre deux poteaux, elle en aurait du plaisir à lui dire: danse, ma bonne. Elle en était sûre, cela ne la ferait pas rire du tout.

— Ma-ma! criait Youlka effrayée.

— Allons, marche! Viens donc! disait la maman, tendant les bras à l'autre bout de la table.

Youlka semblait avoir des poids de cent kilos attachés aux pieds. Le courage lui manquait. Il est bien difficile de faire son premier pas dant la vie! Il faut beaucoup de courage, même pour une grande personne.

Trois paires d'yeux suivaient la petite, trois paires d'yeux attentifs, qui firent naître du courage dans le petit corps de l'enfant. Youlka fit un effort et...

— Un, deux! firent trois voix, trois voix qui comptèrent en même temps les premiers pas de la petite.

Boum! Youlka s'étala de tout son long sur la table, des yeux cherchant du secours.

Trois paires de bras, des bras solides, n'avaient pu à temps venir en aide à la petite en ces minutes difficiles. Mais ce fut quand même ces deux pas, ces deux premiers pas qui transportèrent de joie la grand-mère et la maman.

— Quel amusement! dit le père d'un ton de reproche. Essayez voir de compter combien j'ai fait de pas aujourd'hui pour aller à la foire et en revenir. Aller et retour, près de quarante verstes. Qu'est-ce que vous en dites?..

L'homme est obstiné de nature. Trois jours après, Youlka marchait sur le plancher, comme un fantassin. Une semaine plus tard, la petite tournait autour de sa mère que cette dernière en avait assez de ce jeu. Youlka venait à chaque instant butter contre ses jambes. Sa mère la chassait comme elle aurait fait avec un chat. C'était un plaisir pour la petite fille qui revenait vers sa maman en faisant «miaou! miaou!»

Youlka grandit encore un peu.

A trois ans, on a déjà besoin de robes d'indienne. On la voyait tourner, voltiger dans le jardin au milieu des pavots rouges, comme un papillon.

Elle prenait plaisir à faire ce qui était défendu, au grand désespoir de sa mère. Il suffisait de lui dire de faire attention, de ne pas se salir, que Youlka rentrait pleine de boue, de la tête aux pieds, de ne pas toucher aux pavots, qu'elle en cueillait plein les mains. Sa mère lui disait :

— Youlka, au lit!

— Je ne veux pas!

— Au lit!

— Non!

— Alors, reste!

— Au lit!

— Youlka, va te promener!

— Je ne veux pas!

— Reste, si tu veux!

— Je veux me promener!

Il est vrai, qu'elle n'avait pas tout le temps l'esprit de contradiction. Elle pouvait bien être douce, bonne et gentille, surtout lorsque la grand-mère lui racontait des histoires. Alors, elle riait de bon coeur quand on tuait le méchant loup ou l'ogresse. Elle versait des larmes quand le loup mangeait le petit chaperon rouge.

Chaque fois qu'elle écoutait des contes, ses petits yeux bleus brillaient comme deux minuscules étoiles, comme deux petites fleurs dans la rosée du matin.

La nuit, elle faisait des rêves fantastiques.

Appréciait-elle son bonheur? Oui, peut-être. Mais elle était bien malheureuse lorsqu'on ne cédaient pas à ses caprices.

Youlka voulait être grande et sage, comme sa grand-mère. Alors, elle apprenait à compter :

— Un! Deux! Trois! disait-elle, s'aidant des doigts. Après avoir réfléchi, elle ajoutait :

— Un! Deux! Trois!.. Cinq! Vingt! Cent!

Quel effort, elle faisait! Elle en suait et n'allait pas plus loin.

Quoiqu'on dise que les mathématiques forment la base de toutes les sciences, pour la petite Youlka, cette base était bien fragile.

Ne pouvait-on pas vivre sans ces tristes chiffres? Youlka avait la vie belle sans eux. Il lui arrivait de cueillir des bleuets. Elle les posait un à un sur une pierre. Le premier était sa maman, le deuxième son papa, le troisième sa grand-mère, le quatrième son toutou. La pierre était une maison. Et voilà que jaillissait la source du fleuve qu'est la vie humaine: des fleurs sur de la pierre, c'était plaisir à voir. Le feu dans le four était allumé. Maman faisait des beignets. La grand-mère trayait la vache. Papa réparait un licou. Le toutou aboyait. La vie coulait, dynamique. Youlka avait un travail fou, c'était elle qui parlait, elle qui faisait la besogne. Quel entrain! Quel courage! Et chaque fois, la petite scène de la vie finissait par une catastrophe: la maison de pierre était lancée dans la rivière, les fleurs piétinées. Youlka ne pleurait pas sur les ruines. Le créateur, c'était elle. D'un monde en ruine, elle était prête à en créer un autre.

Aujourd'hui, Youlka faisait la maman. Elle avait auprès d'elle une poupée qui était sa fille qu'elle dorlotait, caressait, à qui elle chantait des berceuses. De temps en temps, la maman se montrait sévère, et il lui arrivait de fouetter sa petite fille. Alors, elle disait:

— Voilà pour les pavots arrachés!

— Ça, c'est pour ta robe salie! Ça, c'est pour que tu écoutes ta maman!

C'était ainsi que la petite Youlka peignait les tableaux de la vie, comme un véritable peintre, un romancier, un dramaturge, un acteur.

— Qui est plus belle, ta maman ou toi? demandait-on à la petite.

Youlka réfléchissait.

Elle ne voulait pas dire du mal de sa mère, non, mais sa nature féminine prenait le dessus, elle voulait déjà plaire; elle répondait avec fierté:

— Je suis plus belle!

— Méchante fille! lui disait sa mère, faisant semblant de se mettre en colère.

Le jeu continuait:

— Et qui est plus belle, ta poupée ou toi?

La petite fille réfléchissait longtemps avant de répondre. On sentait la lutte intérieure de ce petit cœur de femme, un cœur prêt à se sacrifier pour son enfant, car Youlka, malgré ses cinq ans était déjà femme du fait qu'elle avait un enfant, sa poupée.

— Ma poupée est plus belle!

Voyez, quel cœur! Une grandeur d'âme qu'elle a assimilée avec le lait de sa mère.

Youlka pouvait à peine prononcer son nom, mais elle possédait l'esprit d'abnégation qu'elle avait hérité de sa mère. Au lieu de dire Youlka, elle prononçait Youilleka. Souvent, son père se mettait en colère et lui disait d'une voix sévère:

— Youlka!

— Quoi?

— Viens ici!

— Dis voir, Youlka!

— Youilleka!

— Non! Répète, Youl-ka!

— Yuoille-ka

— Petite sotte! Mais apprends donc à parler comme il faut!

— Je ne veux pas!

— Tu ne veux pas? Alors, c'est pas la peine d'apprendre.

— Je veux apprendre!

— Bon, alors, regarde-moi bien. Youlka devenait attentive. Regarde bien! Fais comme moi

avec ta bouche et dis: Youl, Youl! La petite imite son père et dit:

— Youille! Youille! Youille!

Le père se mettait à rire, la petite à pleurer.

Cela aussi devint du passé. Car aujourd'hui Youlka parle sans arrêt et beaucoup mieux que son père. Elle est bavarde, comme une pie. Il n'y a rien d'étonnant à cela, Youlka apprend à l'école, à l'école de la vie où tout commence par A et B.

Là, un nouvel aspect de la vie s'ouvrit aux yeux de Youlka, elle connut le bien et le mal.

Les doigts de la petite étaient toujours pleins d'encre. C'était signe d'application, de patience, de sagesse et d'effort. Elle écrivait et dessinait tant qu'il n'y avait jamais assez de papier. Voilà pourquoi elle transportait ses facultés scripturales sur ses joues, son nez, et même ses yeux. Ce n'était pas la meilleure façon d'exprimer ses aptitudes, mais que faire? Youlka était encore si petite, elle avait à peine six ans. Elle pouvait encore facilement sucer son doigt et souvent se cramponnait au tablier de sa mère.

Comment allait-elle tourner dans la vie? Vous l'apprendrez en lisant beaucoup les sages romans de la vie.

*Maxime
Garetski*



LE GÉNÉRAL

I

Il était déjà vieux.

Il taillait à l'anglaise sa barbe et sa moustache, et c'est pourquoi on ne pouvait pas dire exactement quel âge il avait. Il avait sous les yeux des poches jaunes et ridées, un crâne avec quelques cheveux gris, fins, peignés sur le côté.

Ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux qu'il arrivait parfois à dissimuler.

Dans sa petite tunique bien coupée à la mode anglaise et sa culotte bouffante, avec un petit col blanc autour du cou et des manchettes à carreaux sur des mains osseuses, il avait l'air propre, pimpant.

Il avait sur la poitrine une haute décoration militaire: la Croix de St-Georges.

Il se tenait dans son cabinet de travail, aménagé dans la salle de séjour d'une vaste propriété du vieux temps. Il fumait une cigarette, ou, parfois, il sirotait du café noir, froid avec une petite cuiller d'argent.

Sa journée de travail avait commencé depuis longtemps, mais il n'était pas encore tard: il n'était qu'une heure. La division était là depuis

quelques mois, sans changer de position. Il n'y avait eu aucun incident, on s'ennuyait.

Il réfléchissait et ne savait de quoi s'occuper...

Derrière la fenêtre il voyait se balancer les branches mouillées des arbres qui semblaient préserver les vitres de l'humidité du dehors.

Parfois un bruit sourd, comme s'il tonnait au loin, parvenait jusqu'à lui, la cuiller remuait nerveusement dans le verre, des souvenirs alarmants et des sentiments d'inquiétude s'éveillaient dans sa subconscience, puis disparaissaient.

De temps en temps la porte s'ouvrait silencieusement et l'officier d'ordonnance entraînait avec des papiers. Haut et svelte, mais maigre comme s'il avait tout dépensé pour les plaisirs de la vie. Il claquait les talons, faisait balancer sa fourragère et demandait quelque chose à son excellence en frappant du bout de l'ongle son importante paperasse... Claquant de nouveau les talons, il faisait un demi-tour impeccable et sortait aussi silencieusement qu'il était entré.

Pendant que la porte s'ouvrait et se refermait, elle laissait pénétrer le flot des voix, le crépitement des machines à écrire, le bruit des bottes ferrées sur le vieux parquet de chêne.

A demi couché dans son fauteuil, étirant ses jambes grêles, le général fumait doucement et réfléchissait...

Il avait devant lui les ordres du haut commandement, des télégrammes, des journaux, des lettres. Et tout cela était si monotone et pas intéressant du tout... Des bruits vagues couraient la capitale... Les bavardages sans fin à la Douma d'État... Nouvelles discussions sur l'utilité d'occuper des positions plus avantageuses... Nouveaux raisonnements sur la baisse catastrophique de la combativité des formations nouvelles...

«Le pire dans chaque affaire, pensait le général, c'est quand on perd l'initiative, quand on croit que tout est clair, tout est terminé, tout ce qu'on avait à faire, est fait, que tout le possible a été fait. Alors on s'ennuie...»

Il soupira involontairement. Puis, machinalement, il sonna et, lorsque son ordonnance entra, toujours avec des papiers, il lui dit qu'il avait besoin de son automobile pour aller sur la ligne de feu.

— Le dîner est prêt, votre Excellence, lui dit l'ordonnance.

— Ah! Oui! Ça m'est égal, approuva le Général, indifférent, et passa dans la salle à manger.

A table, le général ne retrouva pas sa bonne humeur, au contraire, elle devint encore plus noire. Le joyeux lieutenant-colonel, chef de l'état-major, était en congé. Selon les traditions, au dîner étaient invités les officiers nouvellement arrivés. Et aujourd'hui c'étaient des jeunes officiers timides et gauches. Le général se sentit mal à l'aise lorsqu'il vit qu'ils ne savaient pas se conduire dans une compagnie d'officiers, ils rougissaient, lambinaient pour ne pas faire de gaffes, et faisant de leur mieux, s'oubliant, ils mangeaient sur leur couteau et prenaient du pain avec leur fourchettes...

«C'est ça, nos officiers! pensa le Général avec tristesse. Avec des officiers pareils on n'arrivera jamais à la victoire, et machinalement il hocha la tête avec amertume.»

Le dîner se termina rapidement. Le général mangeait très peu. Il sortit tout de suite, monta dans son automobile, seul, sans ordonnance, et se dirigea vers l'état-major du régiment qui se trouvait alors sur la ligne de feu.

— Notre excellence vient d'attraper le cafard, dit l'ordonnance au docteur, lorsque l'automobile

du général disparut dans le brouillard. Ne voulez-vous pas, cher docteur, faire une partie, demanda l'ordonnance, en le prenant sous le bras. Il le conduisit dans le cabinet du général où il y avait une table avec des échecs.

— Une seule, c'est possible, répondit le docteur. Les nerfs de notre excellence commencent à... ajouta-t-il-après avoir réfléchi. Il rajusta ses lunettes, lissa sa longue barbe noire et touffue, qui marquait son appartenance à la noblesse russe.

II

La route passait par un petit bois et de tristes clairières humides. De chaque côté, les fossés et les trous étaient pleins d'eau, les bords étaient déjà saisis par la glace. Des aunes longeaient la route, par endroits ils avaient été coupés par des sapeurs qui étaient venus faire des réparations.

Une pluie fine, pareille à du brouillard, tombait. La bruine flottait dans l'air, flottait sans cesse. Dans certains endroits de la forêt, dans les clairières, la pleuvasse se mélangeait à la fumée. Là, des volontaires avec des soldats creusaient des tranchées, et le général, les regardant, pensa qu'ils se chauffaient, fumaient et bavardaient de trop au lieu de travailler.

Il fallait souvent dépasser des charrettes du convoi. Elles quittaient lentement le milieu de la route pour se serrer contre le fossé. Sur chaque charrette un soldat barbu était assis, un sac sur la tête ou autre chose pour se protéger de la pleuvasse. Apeuré, il rejetait son capuchon de fortune et mettait la main à la visière pour saluer.

«Le pire dans chaque affaire, ressassait le général, c'est quand rien ne vous inspire, quand vous

ne savez où voler, quand vous manquez d'envergure...»

L'automobile s'arrêta à l'état-major du régiment rien que pour prendre un guide. Le général avait déconseillé au colonel de le suivre, ce dernier avait été étonné et vexé.

— Je vous demande pardon, colonel, dit le général avec douceur, voyant sa mine mécontente. Je sais que dans votre régiment tout est en ordre... Je veux tout simplement rester seul sans être dérangé et sans déranger les autres par des conversations officielles superflues...

Mais le colonel le comprit mal et en fut encore plus offensé.

On partit lentement et quelques minutes après l'automobile entra dans un jeune bois de sapins noyé dans la bruine, d'où émergeaient des charrettes, des abris, des naseaux de chevaux, des soldats qui couraient.

Une batterie était postée là.

Le général sortit de l'automobile et se dirigea vers les abris. La sentinelle prit peur, se jeta à la rencontre du général, ensuite elle fit demi-tour et courut vers l'abri du commandant, d'où sortait un capitaine moustachu à l'air tranquille, couvert d'un manteau en peau de mouton. Il s'apprêtait à faire son rapport.

Mais le général, sans lui laisser le temps de s'approcher, lui demanda, maussade :

— Pourquoi, capitaine, n'êtes-vous pas à votre poste de commandement ?

Le capitaine traîna avec la réponse, et haïssait déjà le général. Il rageait contre lui-même de s'être laissé aller ces derniers temps, il était resté couché dans son abri, réfléchissant, comment et où percer la ligne ennemie.

Le général quitta la batterie, accompagné du capitaine, il se rendit à cheval au poste de com-

mandement. Indifférent, il colla son oeil à la longue-vue sans rien voir à cause du brouillard. De là, il partit à pied, avec un soldat, en direction des tranchées de première ligne où se trouvait l'infanterie.

Là, on avait déjà été prévenu par télégramme de l'arrivée du général. Il était attendu.

Le général marchait avec un jeune soldat, sans barbe encore, mais qui avait déjà eu le temps de gagner les galons de sous-officier. Le général avait une grande envie d'engager une conversation.

Le soldat, sans se montrer timide, répondait vivement. Mais la conversation n'allait pas.

Le général demanda de quelle région il était, qui était resté à la maison, si on lui écrivait souvent. Mais il ne saisissait pas dans les réponses du soldat les notes agréables et chaudes qu'il attendait. Ces notes, comme croyait le général, n'importe quel supérieur respecté doit le ressentir lorsqu'il parle intimement à son inférieur.

Le général ne savait plus de quoi parler, et fut content d'être enfin sur place.

Il salua affablement le commandant, le chef et les soldats. Les soldats, gais d'habitude, avaient des mines contraintes, ils le laissèrent passer, il lui avait semblé lire dans leurs yeux le remerciement d'être venu les voir, ici, en première ligne.

On pouvait vivre... Il ne gelait pas encore trop fort.

La nuit, on construisait des tranchées et des abris. Tous près du côté de l'ennemi, les soldats avaient creusé des espèces de trous de renard dans lesquels ils avaient apporté des branches de sapins et de la paille d'une propriété abandonnée; une toile de tente en fermait l'entrée.

Pour se chauffer la nuit on y avait creusé des poêles rudimentaires. De l'entrée une tranchée menait au puits, une autre tranchée, plus petite, était creusée pour laisser l'eau s'écouler.

Les soldats sautaient sur place pour se réchauffer, battaient leurs bottes de feutre, l'une contre l'autre, quoi qu'on pût encore tenir le coup.

En passant, le général, tout à coup, s'arrêta devant un jeune soldat, au visage pâle, au nez long, aux lèvres bleuies.

— Et du pain, tu en as? lui demanda le général.

— Non, vot'xlence! répondit vivement le garçon à l'air pas très imposant et il ajouta bien vite en regardant du côté où se trouvait son chef de compagnie. Mais on va nous en apporter aujourd'hui, vot'xlence!

— C'est bien, mon brave! dit le général et lui tapa légèrement l'épaule.

— A vos ordres, vot'xlence! s'écria avec zèle le soldat, se mettant au garde à vous.

— On doit nous apporter du pain aujourd'hui, eut la hardiesse de se mêler à la conversation le chef de compagnie.

C'était un jeune sous-officier, blond, au nez pointu, loin d'être un bel homme. «Un instituteur, sans doute», pensa le Général.

— On l'avait attendu hier, mais il est arrivé quelque chose en route, votre Excellence! ajouta le jeune sous-officier et faillit buter sur le dernier mot.

— C'est pourquoi ils ne payent pas de mine, dit le général en touchant la joue du soldat. Il était content d'avoir dit cela, content de son geste, et que cela avait plu aux soldats, que cela leur remonterait le moral.

«Ça ne fait rien, pensa le général, même dans les situations les plus difficiles, qui semblent

sans issue, un changement d'état d'esprit, venu on ne sait d'où, permet d'accomplir immédiatement des actions qui paraissaient tout à fait impossibles»,

III

Le général se dérida et il eut envie de revenir sur ses pas, de regagner la batterie, de parler amicalement au capitaine, de revoir le colonel et de lui dire de bonnes paroles à propos de son régiment. Il eut envie, le soir venu, dans son cabinet de travail, de faire une partie d'échecs avec son ordonnance et le docteur, seul contre tous les deux, et de gagner la partie.

Il se souvint tout à coup qu'il n'avait pas encore observé les champs de tir. Il prit une paire de jumelles et se mit à regarder à travers l'épaisse brume qui semblait suspendue devant la tranchée.

Avec des jumelles on pouvait voir dans la brume les abris allemands. Une faible fumée s'y dégageait. On arrivait à distinguer les fils barbelés, des tombes, une croix, les restes d'une maison incendiée

Jetant un coup d'oeil du côté où avait tendu le bras un vieux soldat barbu, le général vit à travers le brouillard deux Allemands qui creusaient quelque chose, ils lançaient la terre, un troisième fumait, sa tête dépassait de dessus le parapet de la tranchée.

— Et alors, vous ne tirez pas? demanda le général.

— Non, vot'xlence, répondit le surveillant chef. Sur l'ordre de la brigade c'est la batterie qui doit ouvrir le feu quand il y en a beaucoup qui viennent travailler... Nous, on ne tire pas souvent...

— Pourquoi?

— Ils réparent leurs abris et les fils barbelés la nuit; le jour ils ne se montrent pas.

— Donnez-moi un fusil, ordonna le général. Il visa longtemps et enfin tira.

Malgré le brouillard, le coup de feu claqua sec, mais isolé et comme par hasard. Personne ne riposta.

Alors le général pensa que dans leur situation pas intéressante du tout, malgré leur bonne mine, les soldats avaient besoin d'une bonne fusillade. Autrement ils perdent de leur bravoure et prennent l'habitude de se ménager.

— Et si on marche sur le parapet, on voit bien le champ de tir? demanda-t-il au chef de compagnie.

— Un peu mieux, mais le jour ce n'est pas sans danger, votre Excellence, répondit le chef de compagnie et faillit encore une fois buter sur le mot qu'il avait du mal à prononcer.

Le général le regarda et eut une grande envie de lui envoyer son poing quelque part ou bien de lui faire quelque chose pour qu'il ne fût pas si mollasse. En ce moment le général haïssait le jeune sous-officier à un tel point qu'il était prêt à le frapper.

Alors, à l'étonnement de tout le monde et de soi-même, le général se tourna brusquement, monta sur le remblai, et, s'appuyant sur l'épaule du soldat, lui dit:

— Aide-moi voir, mon vieux...

Il sauta sur le parapet et se mit à marcher tranquillement.

— Dzin, dzin, aussitôt deux balles sifflèrent au-dessus des têtes, l'une après l'autre. Du côté des tranchées allemandes on entendit des coups de feu.

Quelqu'un dit:

— On tire. Il y a du danger.

«A-t-on besoin de se placer comme ça bêtement sous les balles? Pas possible, il est fou? Le jeune sous-officier indigné regarda le général. Mais moi aussi, je dois marcher sur le parapet, je dois le suivre», pensa-t-il sentant son coeur battre.

Le général le regarda avec colère et pensa: «Un petit instituteur... de ceux qui mangent avec leur couteau... Il se ménage.»

Tout à coup le jeune sous-officier sauta sur le parapet et se trouva derrière le général, comme lui, découvert, en plein danger, les secondes semblaient des heures. Il fit à peine deux pas, qu'il bascula et glissa dans la tranchée.

— Oh... s'écria l'un des soldats.

Le général sauta aussitôt et se précipita avec les autres près de l'homme étendu.

Il saisit la main du mort et cria:

— Mais où est l'aide-médecin?

Le mort était là, allongé, les jambes repliées, un bras étendu, la main couverte d'un gant en peau de mouton. Son chapeau était tombé et on voyait ses cheveux blonds, peignés sur le côté. Sa barbe, fraîchement taillée, était couverte de boue. Il avait la mâchoire un peu tordue. Près de son chapeau on voyait un peu de sang, collé à la terre gelée au fond de la tranchée.

L'aide-médecin arriva avec sa mussette, contourna doucement le général, se baissa, colla son oreille à la poitrine du mort.

— Il est mort, vot'xlence, dit-il au général, comme s'il avait voulu ajouter: «Ce n'est pas de ma faute.»

Le général, d'un geste sûr, croisa les bras du mort, ensuite, sans se presser, solennellement, il retira son chapeau.

— Repos éternel, murmura-t-il.

Ensuite, serrant les mâchoires à en faire jouer les muscles, il retira de nouveau son chapeau, se bais-

sa et déposa un baiser sur le front du mort.

— Gloire aux fils, morts pour la Patrie, ajouta-t-il et, gauche, il arriva avec peine à remettre son chapeau.

Les balles ne sifflaient plus. Et l'air redevint calme et humide. Au loin, près du bois, sur les flancs, on ne pouvait distinguer si c'était de la fumée ou de la brume.

1916

*Mikhass
Lynkov*



ANDRÉI LIATOUNE

— Ah! oui, mon vieux Andréi, où en es-tu arrivé? Finis les vastes horizons, finis les bâtons-pilotes, finis les feuilles de route.... Il ne vous reste plus qu'à moisir sur place, à toi et ta vieille boîte à fumée. Attends qu'on te charge une plateforme de traverses pourries que tu traineras à une centaine de sagènes¹. Quelle vie, une vie noire comme une burette d'huile. Plus de pression dans ta chaudière, plus de vitesse, plus de signaux ouvrant la voie, plus de longues randonnées, plus de rails brillants, pliant sous les lourdes roues... Eh! oui, mon vieux Andréi, plus la peine de grouiller. Et pourquoi? Voilà, parce que nous sommes devenus vieux: les ans rongent les roulements, alors inutile de prendre son élan, on ne peut plus faire de la vitesse... Autrement dit, la misère de la vieillesse n'intéresse personne. Allez, basta! En voilà assez! Te voilà arrivé au but!

Telles étaient les réflexions amères d'Andréi Sapoune, vieux mécanicien de locomotive. Autrefois, longtemps il avait conduit des rapides, il avait eu alors la réputation d'un mécanicien plein de

¹ Ancienne mesure russe (2,13 m). (N. d. T.)

courage et d'audace. On l'appelait autrefois non pas Andréi Sapoune, mais Andréi Liatoune¹, parce que ses trains avaient l'impression de voler. Andréi avait sa manière à lui, d'arriver dans les gares, il aimait souligner avec dédain l'assurance avec laquelle il entraît en gare. Les aiguilleurs tremblaient d'effroi et fermaient les yeux lorsque passait son convoi à une allure folle. Chaque fois ils s'attendaient à le voir dérailler et démolir le poste d'aiguillage. Mais tout se passait très bien, le train arrivait en trombe et s'arrêtait net sur le quai.

Il est vrai que lorsqu'un important personnage se faisait une bosse au front pendant l'arrêt du train, Andréi passait un mauvais quart d'heure. Après, pendant six mois, il était obligé, en guise de punition de conduire des trains de marchandises. Mais jamais plus de six mois. Ensuite on le revoyait sur la locomotive d'un train de voyageurs, un rapide, le rapide qu'il ne quitta plus pendant la moitié de sa vie.

C'était beaucoup. L'homme ne possède pas des yeux de fer et des mains d'acier, ses yeux et ses mains s'usent. Et il lui arrive de confondre le jaune, le vert et le rouge des signaux. On les voit vaciller, clignoter, scintiller partout le long de la voie, aux croisements, sur les sémaphores. Essaye de les distinguer pendant la nuit, l'hiver, dans le vent, la pluie. Et ainsi pendant une nuit, un an, des dizaines d'années. Sa vue s'affaiblit, les yeux se voilent, s'éteignent petit à petit. Le reste aussi d'ailleurs. La poitrine s'affaïsse à force de respirer tantôt le souffle brûlant de la gueule de la chaudière, tantôt le froid des tempêtes de neige. Le chaud et le froid.

¹ Nom dérivé du verbe «voler». (N. d. T.)

Voilà pourquoi Andréi est aujourd'hui mécanicien sur une vieille chaudière. Les ans se font sentir. Il ne possède plus la santé d'autrefois. Il s'est usé les yeux, il a l'oreille dure et la main faible, posée sur le régulateur, elle tremble. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Ivan, l'attaleur se mette à jurer comme un charretier quand il ne voyait rien venir après avoir deux fois de suite donné le signal « locomotive aux wagons ».

— Cette vieille chaussette n'entend pas. Pas la peine de siffler. Il s'est peut-être endormi. Il faut aller le secouer...

L'attaleur se dirige alors vers la locomotive, monte les quelques marches et siffle de toutes ses forces sous l'oreille du vieux mécanicien qui s'est assoupi, au chaud, devant le foyer de sa machine. Andréi sursaute, se frotte les yeux et ahuri tend son poing sous le nez d'Ivan.

— Espèce de vermine! Je vais te faire voir comment qu'il faut faire du bruit sous les oreilles des gens. Tu verras qu'un jour, canaille, je t'écraserai entre les tampons, comme une grenouille, t'auras même pas le temps de faire ouf!

— C'est pas avec ta vieille chaudière que tu me tamponneras!

Andréi ne réplique pas. Son amour propre ne lui permet pas de répondre à une personne qui manque de respect pour sa locomotive. « Que ça soit une locomotive ou pas une locomotive, un engin quelconque, une boîte à fumée... C'est quand même une machine qui est digne d'être respectée. Quand même, c'est pas une vieille chaudière... »

Andréi pose la main sur le régulateur, il couvre Ivan d'un regard plein de mépris, le toise des pieds à la tête et demande:

— Alors?

— Fonce sur la ligne quatre. Il y a des wagons à atteler.

— Et alors?

— Alors quoi. C'est pour un convoi qui doit passer. Des wagons pleins. Ajoute un peu de vapeur à ta machine.

— Ça, c'est pas ton affaire.

Ivan se tait. Andréi tire le sifflet et sans dire un mot fait tourner le régulateur. Et voilà que la vieille locomotive, rouillée, qui sert à manoeuvrer les wagons, se met à trembler de tout son vieux corps, se couvre d'un nuage de vapeur, et tout à coup, après avoir patiné sur place et fait vibrer toute sa carcasse de fer, se met en marche.

— Tu ferais bien de graisser cette ferraille. Ça fait mal aux oreilles, cria l'attaleur.

— Oh, toi, tu verras, je te graisserai un de ces jours, et pour de bon. On aura du mal à te reconnaître.

— Oh, ça va! Au moins regarde où tu vas,...

A les entendre on aurait pu croire que le vieux mécanicien et l'attaleur se détestaient, étaient ennemis et ne pensaient qu'à se faire la guerre, à se venger est à beaucoup d'autres choses de ce genre.

Pas du sout. C'étaient deux amis, deux vieux amis que rien ne pouvait séparer. Le temps use les traverses, ronge les crampons, rôde les essieux, envoie à la ferraille des centaines de locomotives, alors que la vie humaine dure. Rien n'a d'empreinte sur elle: ni le soleil, ni l'humidité, ni le vent, ni les tempêtes. Il arrive à la locomotive de dérailler, tout est fini pour elle, alors que le mécanicien sort sain et sauf de dessous le tas de ferraille et deux jours après on peut le revoir sur une autre machine. L'homme est vivace, l'amitié l'est encore plus. L'attaleur Ivan, autrefois, avait

été chauffeur de locomotive, sur les mêmes machines que le vieux Andréi. Leur amitié date de longtemps. Et aujourd'hui aussi, quand l'attaleur, agile, manoeuvre entre les tampons, Andréi, du haut de sa cabine ne manque pas de lui crier:

— Eh! Fais attention aux tampons!

Et pas une seconde il ne s'arrête de penser à ce qu'il fait: «Attention, vieux. Sans ça, je peux te transformer en galette. Et il n'y en a pas pour long. Il est plus jeune le vieux Ivan, plus si vif qu'avant. Une seconde de retard et c'est fait. Et puis il peut glisser».

Et sans violence, légèrement Andréi appuie sur le régulateur, obligeant la machine à ralentir sa course pour aborder les wagons le plus doucement possible, sans secousses. Les wagons sont accrochés, le coup de sifflet de l'attaleur se fait entendre, signifiant «Prêt, en avant», Andréi attend encore un peu que son ami aille le temps de sortir de sous les wagons. Alors il met sa machine en marche. Il est vrai que parfois Ivan se met en colère,

— Eh! Vieux, réveille toi! J'ai sifflé, alors marche!

Le vieil attaleur a l'habitude de tout faire en marche: il accroche, sort de sous les wagons, saute sur le marchepied, dégringole devant une aiguille quand il faut changer de voie. Et toujours en marche.

Il y a des minutes de repos. La gare n'est pas grande. Il faut manoeuvrer surtout le jour. Lorsque les feux des sémaphores s'allument au loin et la lumière blafarde de la lune fait luire les rails, la journée se termine. La chaudière soupire une dernière fois et dans un bruit de ferraille regagne le cul de sac où elle passe la nuit, attendant le lendemain matin.

Alors le vieux Andréi sort d'un coffre tout imprégné d'huile et coincé derrière le robinet à frein, une bouilloire bosselée qu'il remplit d'eau puisée dans le tender, ouvre le foyer et y installe le récipient. Il prend ensuite de l'étaupe de chanvre et s'essuie longuement les mains tâchées d'huile. Du même coffre, il en sort une serviette et un reste de savon et se dirige vers la pompe à eau où il fait soigneusement sa toilette.

— Sur une locomotive il faut se laver. Sinon tu as tout de suite des crevasses aux mains. La peau du nez s'en va aussi. Et puis la figure, c'est pas une chaussure, elle n'a pas besoin de cirage. Andréi répétait chaque fois les mêmes paroles après s'être lavé, lorsqu'il peignait ses rares cheveux roux, se regardait dans un morceau de glace. Andréi ne portait pas de barbe.

— Une barbe, c'est pas commode sur une locomotive. On risque de la tremper dans l'huile ou de la roussir. Et puis ma femme n'aime pas la barbe. Elle me dit, te voilà encore avec ta vieille brosse.

Après ce traditionnel brin de toilette, Andréi s'assied sur une bûche, juste en face du foyer et attend patiemment le souper. Enfin la vieille bouilloire bosselée commence à s'inquiéter, son couvercle danse, laissant fuir des jets de vapeur. Bientôt elle s'énerve et se met à trembler de tout son vieux corps. Alors un sourire à peine visible glisse sur le visage ravi du mécanicien.

— Allez, vas-y, ma vieille. Mets-toi en colère. Attends encore un peu. Je mets du thé et je te retire... Ça va faire un de ces breuvage...

Maintenant à la place de la bouilloire il y a une poêle avec du lard dedans. Et là Andréi s'ani-

me, s'affaire: il tourne et retourne les morceaux de lard, il ne faut pas trainer, autrement...

— Le lard sur la poêle, c'est comme le chef de gare. Ça grésille, ça éclate, ça crachotte.

Bientôt une odeur agréable de lard grillé se répand sur la ligne. Elle vient chatouiller le nez de l'aiguilleur de service, une odeur si agréable que celui-ci est prêt à filer à la maison. Mais son équipe n'est pas encore fini et il retourne silencieusement à son poste. Pour tromper son appétit il se met à essuyer le verre de la lampe avec une telle ardeur qu'il n'en reste que des morceaux.

— Il ne peut pas celui-là, comme tout le monde, manger à la maison... Le voilà enfermé sur sa locomotive et parti à faire des omelettes.

Il n'y a pas que les aiguilleurs qui sont dérangés par l'arôme du lard sur la poêle. Quelques ouvriers travaillant à l'entretien de la ligne et qui d'habitude l'été couchent à la gare, comme obéissant à un ordre, tournent le nez et se pressent vers la locomotive.

— Il est en train de dîner... Allons-y, les gars, il est encore tôt de se coucher... et puis on prendra une tasse de thé.

Et toute une bande de jeunes grimpent dans la locomotive d'Andréi. Le mécanicien mange avec appétit et fait boire du thé aux garçons. Bientôt à la compagnie vient s'ajouter l'aiguilleur, vient aussi dire bonjour Antone, le garde-voie qui se promène toujours avec un foulard sur la joue. On l'entend sur les marches au bruit que font son marteau et sa musette avec les crampons. Touchant sa joue et faisant la grimace il lance un «bonjour».

— Ça dépend pour qui. Pas pour toi, sûrement. Elles te font mal, tes dents?

— Vachement mal! Et Antone porte de nouveau la main à sa joue comme pour montrer encore une fois à fout le monde la cause de son mal.

— Mais fais donc voir! Je vais peut-être te soulager,— et l'aiguilleur tend la main vers la joue malade.

— Vas-y mollo! Fiche-moi la paix, fainéant! Qu'est-ce que tu fous, toi? T'es là, comme un piquet, sur la voie, t'as aucune saleté à attraper... Alors que, si t'avais à marcher comme moi...

Vous avez vù ce bosseur! Ça connaît que ses crampons et ses boulons, Le marteau, c'est pour se donner des airs. Un coup par ci, un coup par là et c'est tout. Et ca vous parle de fainéant...

— Hé, ça va. Qu'est-ce que vous avez à vous chamailler! s'écrie Andréi pour les calmer.

— C'est lui qu'à commencé, le bosseur... Regardez sa joue, elle est enflée... Il dort trop sur le même côté...

— Bien sûr que tu es un flemmard. Il n'y a qu'à voir ton poste. C'est du propre! Tu ferais mieux d'y aller au lieu de trainer.

— Dis donc, tu es le chef de gare, toi, pour me donner des ordres? Et ta place, à toi, où elle est? C'est comme ça que tu surveilles la ligne.

— Et ton poste, tu le surveilles aussi, toi?

— Vieille ravaude!

— Va donc, trompette enrhumée!

— Espèce de vieux rat. On est pas de la même famille. Moi, je suis ai-gui-llieur. Et toi? Je te demande qui tu es? Tu n'es qu'une clef à molette... Aiguilleur, c'est une profession. Et puis je peux aller travailler comme attaleur. Au choix... On a besoin de moi partout... Et toi, tu es bon à quoi?... à loucher sur les rails. Et c'est tout.

— Oh, ça va... Le voilà parti le professionnel. Les jeunes, travaillant sur la ligne, avaient de la sympathie pour le vieux veilleur.

L'aiguilleur, vexé, renacle et descend de la cabine. On l'entend marcher sur les traverses en ronchonnant: «Quelle compagnie! Impossible de se faire comprendre...»

Le silence règne un instant dans la cabine de la locomotive et pour remplir ce silence chacun est affairer à rouler une cigarette. Andréi fait semblant de ranimer le feu dans le foyer, puis il en retire un charbon encore ardent qu'il fait sauter d'une main à l'autre souffle la cendre qui le couvre et tous allument leur cigarette.

— Comme il est chaud! s'exclame quelqu'un. Mots à double sens, car on ne sait pas de qui il est question de l'aiguilleur ou de la braise.

Les cigarettes sont allumées, le silence se prolonge. Chacun suit sur les cloisons de la cabine à moitié couverte de rouille le reflet à peine visible de sa cigarette. Dehors, il fait nuit, une nuit calme d'été, troublée de temps en temps par les stridulations des grillons cachés dans une pile de traverses. Des odeurs d'absinthe et de cambouis flottent dans l'air, mêlées à celle du charbon brûlé. Au loin, où miroite l'oeil du sémaphore, brille sous le reflet de la lune la ligne droite des rails. Andréi aime beaucoup regarder dans le lointain et chaque fois une tristesse inexplicable remplit son coeur. A des moments pareils, son coeur semble s'élancer en avant, comme pour rattraper et suivre les rails, cette voie sans fin, semblables aux voies humaines. Cela ne dure qu'un instant. Son coeur ne peut s'élancer, il a vieilli, il est usé par le feu et le cambouis, il est couvert de rouille, comme cette vieille locomotive. Voilà pourquoi ce coeur est plein de mélancolie, il a la nostalgie du passé, des voies par-

courues. Le regard glisse de plus en plus loin, suivi par les pensées qui se perdent dans la nuit, une nuit qui sent l'absinthe et le cambouis, le charbon et la fumée.

— C'est comme ça qu'on est fait... Pour un rien, une bêtise, on se dispute. Alors qu'avec un peu de bon sens... Toi, par exemple, tu es aiguilleur, tu es à ton poste, tu manoeuvre les aiguilles, bon... Toi, tu veilles à ce que les rails, la voie, les traverses soient en bon état... Tu es sur la ligne: ton souci, c'est les boulons, les crampons, et puis la voie... Moi, je suis mécano, je marche sur la voie, sans la quitter. Alors, comme vous voyez, on est tous de la même famille, on suit tous la même voie, on vit sur la voie... On ne peut pas vivre sans elle. Il nous arrivera même de finir nos jours à côté, si c'est pas dessus... C'est pas vrai, hein? Alors, dites donc... Pourquoi se chamailler?...

Quelque part, très loin, on entend siffler un train.

— Ça doit être Kavtouné qui revient de Chtchoukine. On entend sa locomotive à vingt verstes, c'est pas mon vieux coucou... Bah! Kavtouné n'en a plus pour longtemps. Il se fait vieux. Et puis il a le sang un peu trop chaud, il ne ménage pas sa machine. Il ne sait que pousser la vapeur. Un accident est vite arrivé. Vous ne savez pas pourquoi il est nerveux. Et bien, à cause de son fils. Il veut venger son fils, se venger de la machine.

Vous savez pas l'histoire qui est arrivée à son fils? Voilà il y a longtemps de ça. Bien avant qu'Ivan, notre attaleur, soit chauffeur. De ce temps j'étais sur la même locomotive avec Kavtouné, le fils, on l'appelait Pétruss. C'était un chauffeur, comme on en trouve pas. Jeune, fort, des mains de fer, il poussait la vapeur en un instant.

Et puis il n'y avait pas que la vapeur, on pouvait lui confier toute la machine. Un gars capable, qui savait tout faire, pas bête du tout. Il aurait fait un mécanicien parfait. Mais rien à faire, chacun à sa destinée, toute tracée. La nôtre est sur les rails. Elle nous suit tout le temps comme si elle avait peur de nous lâcher.

C'est arrivé en automne. On était sur la même locomotive, la nuit. Le train était long et bien chargé. Je me souviens, cette nuit là, je blagais avec Pétruss. Je le taquinais en lui demandant s'il allait m'appeler à sa noce, qu'il traînait trop. A vrai dire, il avait une bonne fille. La fille de Régor, le tourneur. Une fille, il fallait en chercher une pareille. Elle avait une natte qui tombait jusqu'aux genoux. Et des yeux, comme les feux d'une ligne, des yeux qui attirent de loin, des yeux qui vous disent: vient, approche, regarde. Et vous savez, quand je pensais à ses yeux, à Pétruss et à l'amour qu'il avait pour la fille, ça me transformait. Et je conduisais la machine avec une telle aisance qu'il m'était facile de rattraper et de dépasser le vent.

Bien, voilà. On était en pleine descente. La machine était lancée à toute vitesse. On avait une montée devant, et un virage après. Il fallait un bon élan. Pétruss avait jeté du charbon dans le foyer, par prudence, pour que la chaudière ne refroidisse pas. Moi, j'étais près de la porte, je regardais dans la nuit qui courait à la rencontre. Je regardais voler les étincelles qui s'échappaient de la cheminée. Je regardais les papillons et les insectes de nuit qui venaient se coller dans la lumière des phares.

Pétruss continuait à jeter du charbon tout en fredonnant quelque chose. Je me rappelle pas la chanson. Et puis il n'est pas question des paroles, mais de l'air. La chanson, son air surtout, vous

remplit le coeur de langueur et de peine. Peut-être parce que votre femme est loin de vous à ce moment, peut-être parce que les ans ont fui... sans s'arrêter en gare. Pétruss, lui, était jeune, son amour était jeune aussi. Et pourquoi pas avoir de l'envie, être un peu jaloux du bonheur des jeunes, surtout quand ce bonheur vous arrive dans les bras.

Mais le bonheur va de soi. Il y avait le virage sur la voie qu'il ne fallait pas manquer. Je venais de me souvenir que la sablerie ne marchait pas, il fallait aller voir. Le virage était grand, la montée rude. Donc, je sors de la cabine, j'arrive sur la plate-forme. Il y faisait nuit noire. Le vent attaquait fort, il m'arrachait la chemise. On aurait dit qu'il avait voulu me prendre à la machine, me jeter par-dessus le garde-fou. Je venais de faire encore un pas, deux peut-être qu'une main invisible me saisissait et me jetait dans la nuit. Je ne me rappelle de rien. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu que j'étais couché sur le remblai. J'ai essayé de me lever, alors j'ai senti un mal atroce à la jambe. J'ai manqué de m'évanouir. J'avais la jambe cassée. Je m'arrange pour me retourner, je regarde derrière, je n'en crois pas mes yeux. La locomotive est couchée, comme à genoux sur ses roues de devant. Le tender est sur le côté, aplati comme une galette. Derrière, un amas de wagons, les uns sur les autres. Il y en avait un qui tenait à peine, il semblait suspendu au-dessus du tender. Il y en avaient d'autres en miettes, transformés en ferraille tordue.

— Qu'est-ce qui c'est donc passé? me dis-je.

Un rail qui avait peut-être cédé? Allez-y voir dans ce mélange de wagons, de rails, de traverses.

Après on m'a emmené à l'hôpital, j'étais sans connaissance. Et ce n'est que deux jours après que

j'ai pensé à Pétruss. Qu'est-ce qu'il est devenu? Mes amis ne savaient pas ce qui lui était arrivé. Personne ne l'avait vu. Personne n'avait entendu parler de lui. Trois jours après la catastrophe, on a retrouvé le pauvre Pétruss dans le foyer de la locomotive. Que des os. Des os qui se sont cassés, quand on a essayé de le retirer de la gueule du foyer. Il était en train de jeter du charbon, quand la locomotive a piqué du nez, Pétruss a été jeté dans le foyer.

Andréi se tait fixant le sol. Il tire une dernière fois sur son mégot qu'il arrive à peine à tenir entre ses doigts, le crache par terre et l'écrase du pied.

— Tenez, vous dites... C'est le sort. Que ça dépend de... Est-ce que Pétruss avait pensé à ça. Et moi, qu'est-ce que je serais devenu si c'était pas la sablerie. Et vous croyez que j'ai choisi le moment.

— Dites-nous, papa Andréi, vous avez écrasé beaucoup de gens durant votre siècle? questionne un jeune ouvrier, embauché il n'y a pas longtemps.

— La machine écrase les imbéciles. Moi, j'ai jamais écrasé personne...

Andréi, comme tous les mécaniciens, n'aimait pas parler des gens qui étaient morts sous les roues de sa locomotive. Et puis se n'était pas l'habitude de parler de ses bévues. Ce n'était pas une conversation à soutenir.

— Tu n'as qu'à le demander aux locomotives. Elles savent tout, elles. Moi, tu sais... je n'ai pas besoin d'écraser les gens. J'en ai sauvé, au contraire... Ça, c'est autre chose.

— Comment ça?

— Eh, oui! J'en ai sauvé... Mais oui, avec ma locomotive. Vous connaissez Savka le manoeuvre? Le boiteux, comme on l'appelle. Eh, bien, voi-

là... Avant il boitait un peu. Il avait du se foutre un coup de masse sur le genou, par maladresse, ou autre chose. Alors depuis il boitait. Bien sûr, pas trop, mais ça se voyait. C'est pourquoi on l'a appelé boiteux, Savka le boiteux. Bon, me voilà un jour sur le rapide. J'arrive près des aiguilles. Tout va bien. Je vois l'aiguilleur à son poste. La voie est libre. J'aperçois même le chef de gare au loin. Il est là, à m'attendre pour recevoir le bâton-pilote. Puis je jette encore un coup d'oeil aux aiguilles. Vous n'allez pas y croire. Un homme, juste devant les tampons. Il venait de sauter la traversée, juste après la lame d'aiguilles.

— Bonté divine, ayez pitié de lui... Cette pensée, comme un éclair, me traverse la tête.

Moi, j'ai la main sur les régulateurs, mon chauffeur sur le frein. On s'arrête. On descend de la locomotive. Notre bonhomme est là, couché par terre, sain et sauf. Mais alors, blanc... Tenez, comme la planche. Et puis il ne bouge pas. Il a été attrapé au passage. Ça l'a cogné à la jambe. Juste celle qu'il trainait. Le coup l'a projeté. Et il était là, couché, sans bouger. Alors, on a pas perdu notre temps. On trimbale le gars sous le robinet. On le monte dans la cabine et on fonce à la gare. Là, on l'emmène à l'infirmerie. Après on repart... Je revois le type, ce Savka, un mois après, manoeuvre, il changeait des traverses. Je roulais doucement sur ma machine, je vois un type qui me salue et qui me sourit.

— Salut, papa Andréi. Merci beaucoup pour ma jambe cassée. Regarde, maintenant elle ne traîne plus. Comme si je sortais de chez le forgeron.

J'en ai le souffle coupé. Et c'est vrai, je le vois marcher comme tout le monde. Jamais on croirait qu'il s'est fait accroché par une machine.

Et toi, tu me dis qu'on écrase... Encore un coup du destin.

— Bon, ça va. Il y en a assez avec le destin. Raconte nous voir comment tu as eu affaire à des bandits.

— Bien oui, ça m'est arrivé aussi d'avoir des histoires avec des bandits... et pourquoi pas?

Tout en parlant Andréi machinalement porte la main à la poche gauche de sa chemise tachée d'huile. Les jours de fête il porte toujours à cet endroit l'Ordre du Drapeau Rouge. Il n'est pas convenable de le porter tous les jours et puis il y a du cambouis partout, et on ne sait jamais... C'est pourquoi la décoration est gardée pieusement dans une boîte à la maison. Mais il suffit de rappeler à Andréi l'histoire des bandits que sa main involontairement se porte à la poche gauche de sa chemise. On le voit alors se redresser, bomber la poitrine et tirer sur sa moustache rousse, passée par le temps.

Eh, oui, mon vieux! J'en ai vu dans la vie. Aujourd'hui, c'est rien... Tout marche comme sur des roulettes, dans les wagons il y a des conducteurs, une puce ne pourrait passer sans billet. Tenez, vous par exemple, vous veillez à ce que la voie soit en bon état. Si une traverse est malade, vous la remplacez par une bonne, vous faites la même chose avec les crampons, les rails, les boulons. Tout doit être neuf. Et puis, quoi?... Vous direz pas que vous avez du mal à travailler. Ben oui, si vous aviez eu à travailler en dix-neuf ou tout de suite après... La livre de boulons était à prix d'or... C'est pas le peine d'en parler! Tu dois le savoir toi, Gavril. Tu travaillais dans le temps. Bon, alors, l'histoire. J'étais donc, un jour, sur un train de voyageurs. Ça fait déjà six ou sept ans de là. On était presque arrivé à Yasny Less. On chauffait au bois de ce temps là. Et qu'il était

mauvais, le bois? A se foutre dans le foyer à sa place. On se donnait un mal fou pour tenir la chaudière sous pression. Pour les jeunes, c'était un supplice. Moi, j'y arrivais quand même j'e arrivais.

On venait juste de passer le pont de Krévouline, je vois clignoter une lumière. Et pas n'importe quelle lumière, mais un vrai feu rouge. Je tire le sifflet, je croyais rêver. Mais non. Puis je me dis: «Qu'est-ce que ça peut être? Je ralentis, on approche. Il faisait une de ces nuits, mais noire, noire. Impossible de voir l'homme. Il y a que le feu qui bouge, de bas en haut. Je vois que l'affaire est sérieuse, on fait marcher le frein, on approche, on s'arrête. Je sors la tête de la cabine que je sens sous mon nez le canon d'un pétard. Sur les marchepieds il y avait déjà une centaine de types avec tout ce qui faut comme équipement. C'est pas qu'ils étaient équipés, mais ils avaient quand même des fusils, des bombes et toutes sortes de trucs, enfin, tout comme il faut. C'est vrai que j'avais pas trop le temps de regarder. J'avais autre chose en tête.

Ça y est, je me dis, ils vont pas me faire grâce.

Dans les wagons, il y avait des cris, de la bousculade. Il y en a un qui reste avec nous, pour nous surveiller. Les autres, ils farfouillent. La locomotive, elle est comme un cheval fougueux, prête à piquer une pointe. Elle trépigne sous la pression, balance des jets de vapeur... Moi aussi, j'ai le cœur qui cavale, je ne peux plus le retenir. La honte a eu le dessus. Je file un coup d'oeil sur le type qui nous gardait. Un espèce de morveux et avec une lampe rouge à la main encore. Je me fous en colère. Pas en colère contre le morveux, non, mais parce qu'il tenait une lampe rouge et qu'il te donnait des ordres parce qu'il faisait attendre la machine pour rien. A ce moment là, le type

était en train de regarder dehors. Il était penché et se tenait au garde-fou. Il lorgnait d'impatience le long du convoi... Je ne sais pas ce qui c'est passé, je lui ai foutu un de ces coups de pied, à ce gardien, juste entre les omoplates. Il va voler les quatre fers en l'air en gueulant, j'en ajoute un deuxième dans le dos... Alors, j'ai tout suite la main sur le régulateur et sans prévenir je te file une de ces secousses, et nous voilà parti à toute vitesse. Donc, on file. Dans les wagons, on entend plus rien. De loin je vois l'oeil vert du sémaphore qui nous fait signe en ayant l'air de dire «S'il vous plaît, on vous attend». La voie est libre. En pleine course, je tire sur le sifflet de toutes mes forces. C'est l'alarme générale. On m'a raconté après, qu'à la gare, c'était la confusion complète. Le chef de gare, la garde, tout le monde se demandaient ce qu'il y avait. Pourquoi ce signal d'alarme puisque la voie est libre.

Le temps que j'arrive, ils étaient déjà tous là. Je siffle encore une fois et je leur crie qu'il y a des bandits dans le train, qu'il faut les attraper. Vous n'allez pas y croire, ils ont tous été faits, comme des mignons. Il y en a un qu'a sauté en marche, le pauvre, il s'est cassé la tête en se cognant contre un poteau. Voyez, quand je les ai secoués avec ma machine, ils ont été stupéfaits. Il y en a qu'ont voulu décamper. Alors les voyageurs ont pigé le coup, ils se sont rebiffés et les ont pris par le colback, les ont désarmés.

Il y en a eu du rire après parce que j'ai engueulé le chef du train pourquoi il leur a pas fait payer les billets... Lui, il gueulait aussi, il me dit:

— Tu n'avais pas le droit de te mettre en marche. Fallait attendre mon coup de sifflet... Je lui réponds:

— Mais t'as perdu ton sifflet quand tu te cachais sous la banquette...

Qu'est-ce qu'on a rigolé!... Et quelques mois après, j'ai reçu l'Ordre du Drapeau Rouge.

Et Andréi, encore une fois, touche sa poche gauche, mais, n'y trouve rien et, un peu confus, laisse tomber sa main.

— Ça vaut pas la peine de le porter de ce temps, pourquoi le mettre...

Un train de marchandises entre en gare après sa course folle. La puissante locomotive s'arrête à coté de la vieille chaudière. Une silhouette se montre de la cabine du mécanicien. Andréi l'aperçoit le premier.

— He! Salut, Kavtouné!

— C'est toi, Andréi. Je t'ai par reconnu, mon vieux. Il fait noir. Ça va, ton vieux coucou?

— Pas mal. Qu'est-ce que tu veux, il y a rien à faire...

— Allez, tu l'as fera encore courir ta vieille chaudière. Quand est-ce que tu vas voir ta femme?

— Lundi. Si tu la vois par hasard, dis lui que je vais bientôt rentrer.

— Tu crois qu'elle s'ennuie? Elle en a trouvé un plus jeune que toi. Tu fais pas la paire...

— Tu dis toujours des bêtises. Tu as toujours les dents au vent, toi. Tiens, viens boire un verre de thé...

La puissante machine grince, fait du surplace et doucement le lourd convoi se met en branle. Andréi se tait. Son regard se fait morne, vide.

— Papa Andréi, parle nous encore du train blindé,

— Ça va pour aujourd'hui, mon vieux! Ça sera pour une autre fois. Allez, au lit! Mes vieux os ont besoin de repos. Et puis je bâille, on dirait que je vais avaler mon vieux coucou. Pour vous aussi, c'est l'heure. Demain à six heures, vous devez être sur la ligne, non? Alors il faut dormir un peu, vous allez pas pouvoir tenir le marteau.

— Qu'est-ce que vous dites là, papa Andréi.

— C'est vrai, Je peux pas me mesurer avec vous. Oh, si j'avais vos ans, je crois que je sortirais ma locomotive du dépôt à coups d'épaules. Eh, oui, je me suis fait vieux, je suis usé. Et puis ça va de plus en plus mal. Oh! Je ne regrette rien. J'ai eu tout ce qu'il faut, le plaisir et le boulot...

* * *

La famille d'Andréi habite une autre gare. Une famille, ce n'est pas le mot, il n'a qu'une femme. Andréi va la voir une fois par semaine. Il monte toujours dans la cabine d'un ami qui mène un train de voyageurs. Il ne peut faire autrement.

— Ça me retournerait le coeur de monter dans un wagon. On peut y mourir d'ennui.

Et lorsque le train quitte la gare, Andréi supplie toujours le mécanicien:

— Vieux frère, laisse-moi conduire un peu. On ne le lui refuse jamais.

D'une main tremblante Andréi presse sur la manette polie du régulateur. Tout son corps se tend en même temps que celui de la puissante machine. Il écoute avec plaisir la vapeur chuinte dans les larges tuyaux de la chaudière, le bruit de plus en plus rapide des grosses roues sur les joints des rails, le bruit que font les jets de vapeur s'échappant des cylindres.

Assis sur le siège du mécanicien, Andréi se penche en dehors de la cabine et respire à pleins poumons l'odeur de l'absinthe et du cambouis. Secoué au tact du tremblement du vaste corps de la locomotive, Andréi ne manque pas de dire:

— Eh, vieux! On vole! On fonce! Essaye de nous rattraper...

*Kouzma
Tchorny*



UNE HALTE AU HAMEAU DE SINIÉGUI

On fait peu de haltes pendant les longues marches. Nous dormions peu, une heure ou deux par à-coups.

Dans le hameau appelé Siniégui nous trouvons des traces laissées par des unités militaires qui étaient passées par ici: des enfants jouent avec du câble téléphonique, des cartouches traînent sur de la paille froissée auprès de l'étable d'une maison à l'extrémité du hameau. Nous en essayons quelques unes, elles ne vont pas et nous les laissons traîner là où elles étaient.

Siniégui est un hameau de huit chaumières ouvertes à tous les vents, aux toits de paille, mal peignés.

Il fallait se coucher tout de suite.

Dans la maison règne une inquiétude muette, on sent une atmosphère de paix troublée par la guerre; quatre enfants et une femme, mère et maîtresse de maison, une femme, belle comme celles de la ville.

Nous nous disposons dans l'entrée froide, sur des espèces de caisse basses. Nous sommes deux, mon chef de secteur et moi. Lui, le camarade Skabakov, est un gars toujours gai, roux, de quelque

part des bords du lac poissonneux d'Alanetski. Nous remuons un peu la paille, froissée par ceux qui avaient passé la nuit ici avant nous. Nous disposons sous nos têtes, en guise d'oreiller toute notre propriété de soldat. Un lourd sommeil nous ferme immédiatement les yeux.

La porte donnant sur la chambre bien chauffée est ouverte. Longtemps, les enfants se disputent un oreiller brodé, puis c'est le silence complet.

.

Ayant l'habitude des levers en sursaut, je lève machinalement la tête et j'essaye de chasser le sommeil toujours profond le matin. Un jour nouveau filtre à peine dans l'entrée, par une petite lucarne qui laisse passer la lumière du matin faible encore.

«Encore cinq minutes et je vais réveiller Skabakov». Je lutte difficilement contre le sommeil. Je glisse mes mains sous la nuque, je presse près des oreilles, ça semble sonner et j'ai mal dans la tête.

Dans la maison, j'entends parler:

— Lève-toi, fiston, dit la femme.

Pas de réponse.

— Fiston, lève-toi!

— Oh, maman...

— Lève-toi vite, fiston. Rien à faire, tu es le plus grand.

— Laisse-moi dormir encore un peu, ma...

— Tu dormiras dans la journée, maintenant... tu es le seul...

Le petit se met à pleurer. On l'entend pleurer longtemps, d'une voix mêlée de sommeil. Il pleure et dort en même temps. Puis il se tait. La femme se tait aussi.

Je me lève et je réveille Skabakov.

J'entre dans la maison.

La femme est en train de déchirer une vieille chemise, usée jusqu'aux trous.

— Bonjour, lui dis-je.

— Bonjour, me répond-elle.

— Merci pour le logis... On s'en va.

— Partez.

Je ne trouvais rien à dire de plus, mais j'ajoute :

— Que le petit dorme encore un peu.

Je me sens mal à l'aise, comme si j'avais fait quelque chose de mal.

— Je suis seule... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, dit-elle tout à coup, vite, en haussant la voix. Qu'est-ce que je peux faire? Seule, je ne peux rien. Mon homme n'est pas là, il fait la guerre. Aujourd'hui, je dois commencer à faucher l'avoine, après, il faut que je trouve un cheval, il faut rentrer au moins une charrette de blé. J'arriverai bien à le battre, même avec un battoir. Le soir j'en ferai de la farine, dans la meule, si le grain arrive à sécher dans la journée. Alors demain nous aurons du pain...

— Et vous n'avez pas de cheval?

— Le cheval, les Polonais l'ont réquisitionné, hier, avec mon garçon, pour un convoi.

— Quel garçon?

— Mon fils.

— Il est grand?

— Petit... Si au moins il avait été grand, je ne me ferais pas tant de peine... Aujourd'hui, je n'arrive pas à réveiller l'autre pour aller garder la vache... Et puis je n'ai rien à lui donner à manger ce matin. J'avais un peu de pommes de terre hier soir, elles sont encore petites, je les ai données aux soldats. Ils sont passés là, pieds nus, affamés, en guenilles... Ça m'a fait mal au coeur... Mon homme, comme eux, quelque part, malheureux...

Elle s'approche du lit.

— Lève-toi, fiston. J'ai déchiré ma vieille chemise pour enrouler ton pied, ça te fera moins mal. Tu mettras les laptis¹ de Mikolka, ils sont un peu plus grands, ton pied y sera plus à l'aise... Lève-toi, petit.

Elle se penche sur le lit.

— Tu sais, ça doit percer tout de suite...

— Quoi? dis-je étonné.

— L'après. La semaine dernière il a marché sur une souche. Son pied a enflé depuis.

Je me penche sur le lit. Le petit dort. Au pied gauche, sur le côté, on voit une enflure bleuâtre, salie par la boue.

Je sors de la chambre. Je fouille dans mon sac. Je n'y trouve rien, à part deux gardons secs. Je les prends et je les pose sur un banc dans la chambre, tout notre ravitaillement de soldat.

Et alors, le camarade Skabakov et moi, nous quittons la chaumière. Dans un quart d'heure, nous allons quitter ce petit hameau appelé Si-niégui.

Nous attendons l'ordre de continuer la marche. Je revois le petit. Il passe clopin-clopant poussant sa vache, posant doucement le pied malade. La mère est sur le pas de la porte de la chaumière, une femme belle, comme les femmes de la ville.

.

Nous voilà en marche.

Nous allons marcher longtemps. On fait peu de haltes pendant les longues marches.

1934

¹ Laptis- espèces d'espadrilles tressées de lanières d'écorse de tilleul. (N. d. T.)

Kandrat
Krapiva



MON PRINCIPE

Chers camarades, vous avez sujet de m'accuser de manquer à mes principes, surtout lorsqu'il est question de critique. Vous en parlez tellement que cela commence à m'ennuyer. Pour en finir une fois pour toute, je vous annonce de toute mon autorité que je ne suis pas un homme sans principes. Vos accusations sont mal fondées. Par principes, par exemple, je ne critiquerai jamais mes amis. Je peux pas me figurer comment peut-on au cours d'une réunion parler de son ami, d'étaler devant tout le monde ce que tu sais de lui? Mais c'est peut-être un fainéant, un bureaucrate ou bien par mégarde il a été puiser de l'argent dans la poche de l'Etat. Alors, est-il obligatoire de jaser de tout cela devant l'univers entier? Et de l'amitié, qu'est-ce que vous en faites? Nous nous retrouvons tous les soirs, à table, à boire tranquillement le thé. Mais je ne pourrai pas après cela lui regarder franchement dans les yeux. Vous savez, l'amitié pour moi, c'est sacré. Faire des cochonneries à un ami, jamais! Et je vous prierai, camarades, de ne pas m'exciter.

Bon. Voyons, nos supérieurs... Aurai-je le courage de les?... Mon Dieu, non! Un supérieur est toujours supérieur. D'ailleurs, on recommande toujours aux enfants de ne pas dire du mal d'un plus grand que soi. Et moi, je ne suis plus un enfant. Je comprends très bien que, par exemple, le chef de notre établissement, Ivan Pétrovitch, est mon supérieur. Moi, je ne suis que son adjoint. Alors croiriez-vous qu'il serait convenable de le contrarier? Et s'il a quelque chose sur la conscience, ce n'est pas mon affaire. Lui aussi, il a ses supérieurs, c'est à eux d'y voir clair, moi, je n'ai pas à me mêler de ses affaires. Voilà mon deuxième principe, aussi ferme que le premier. Et je vous prierai de ne pas me dérouter. Je n'ai jamais rien dit et je ne dirai jamais rien qui puisse contrarier mes supérieurs... Je vous demande pardon, je ne suis pas si mal élevé que ça. Dans l'ensemble, je suis un homme de raison, bien équilibré et j'estime qu'il ne faut jamais avoir de conflits avec autrui. Si tu n'as rien à voir dans les affaires des autres, les autres n'auront jamais rien à voir dans les tiennes. C'est une règle qui vaut son pesant d'or et que je suis, et jamais je ne l'ai regretté. Mon grand-père me disait: «Ne te chicane avec personne. Souviens-toi que pour donner un coup de bœuf, il faut le donner avec son front.» Il est vrai qu'autrefois j'étais jeune et bête, et plus d'une fois je suis rentré avec des gnons. Alors, aujourd'hui, les conseils de mon grand-père me sont utiles. Mais si c'est quelqu'un qui vient chercher noise, alors, attention! Là, il ne faut pas me marcher sur les pieds. Je suis capable de l'écorcher vif pour le mettre à nu devant tout le monde, de le retourner comme une chaussette. Et puis, pas que lui, mais toute la famille avec, je ferai mille démarches auprès de mes chefs et j'arriverai à prou-

ver que c'est une canaille. Et là, chacun pourra se rendre compte que je ne suis pas contre la critique.

Tenez, encore quelques mots à propos de l'autocritique, vous m'en parlez bien souvent. Je vous dirai que ça n'est pas du tout fait pour moi. Est-ce que vous auriez vu que quelqu'un dise du mal de soi? Je vous ai déjà dit que jamais je ne dirai du mal de mon ami! Alors, dites-moi qui est mon meilleur ami? Bien sûr, il est en ma personne.

Vous aviez voulu savoir qui j'étais. Voilà! Et je dois vous dire que je ne suis pas le seul. Il y en a encore beaucoup qui suivent ces principes. C'est pourquoi, nous, les vieux, comme on nous appelle, on se défend, on a pas à se plaindre. Il est vrai que parfois on nous appelle encore autrement. Mais moi, je m'en fiche. Ça ne me touche pas. J'étais Mikita Samassey¹, je le suis resté.

1946

¹ Mikita Sèmetoutseul. (N. d. T.)

Yanka
Skrygane



LA CÉCITÉ

Dans un sanatorium, au bord de la mer, non loin du Caucase, pendant les repas, je me retrouvais toujours à la même table en compagnie d'une femme blonde qu'on appelait Véra. Je savais que c'était une pianiste de talent qui faisait une cure de repos après des tournées trop longues. J'avais un profond respect pour cette femme.

Elle entrait dans la salle toujours un peu après les autres. Saluait d'un léger signe de tête et s'assayait à sa place habituelle. Elle était d'aspect sévère et modeste à la fois, parlait peu, mais avec bon sens, c'était un plaisir de l'écouter. Elle laissait toujours après soi le désir de la revoir. Elle possédait un certain charme féminin difficile à expliquer, un charme qui ne saute pas au yeux, mais que l'on découvre en même temps que la femme. Il y a par le monde des personnes que l'on rencontre qu'une seule fois mais qui vous laisse dans le coeur un souvenir ineffaçable.

De temps en temps, nous allions nous promener ensemble, elle et moi, dans les alentours. Tous les matins on la revoyait au bord de la mer, j'y arrivais au lever du soleil, elle y était déjà.

Seule sur le rivage, son peignoir jeté sur le sable encore frais de la nuit, elle faisait de la gymnastique. Nous nous disions bonjour en agitant la main au-dessus de la tête, puis elle me criait :

— Vous dormez bien longtemps, cher ami ! Vous gâchez votre temps ! C'est bien dommage de ne pas profiter de toute cette magnificence !

Et c'était vrai, c'était magnifique autour. Peut-être, grâce à sa présence. Nous nagions dans la mer matinale, l'eau était fraîche. Ça faisait plaisir de savoir que les mêmes vagues nous baignaient tous les deux. Ensuite nous nous séchions avec nos serviettes imprégnées de l'odeur de la mer. Après cela, nous nous approchions. Nous nous disions de nouveau bonjour et nous rentrions juste au moment où nos collègues de pension se levaient. Au déjeuner je revoyais Véra, elle semblait pressée de rencontrer mon regard.

Lorsque sa place était longtemps vide, cela m'ennuyais, je l'attendais avec impatience.

— Je suis en retard. Je vous demande pardon. Mes exercices m'ont fait oublier l'heure, disait-elle gênée, comme si elle avait des comptes à me rendre.

Un jour que nous étions couchés sur le sable brûlant de la plage en plein soleil, un collègue et moi, et étions occupés à regarder au loin la fumée d'un bateau, ce collègue me dit, comme par hasard :

— Une femme sympathique, ta voisine.

— Qui ? Véra ? demandai-je.

— Mais oui. Dommage qu'elle ait quelque chose à l'oeil. Une femme si belle. Elle doit être bien malheureuse.

— Qu'est-ce qu'elle a à l'oeil ? questionnai-je, étonné.

— Elle a du être blessée. Tu n'as pas remarqué que quand elle regarde, elle fronce un peu les

sourcils gardant les paupières mi-closes? Et puis elle tient la tête toujours un peu de côté pour ne pas montrer son infirmité, elle cache sa tempe.

— Ce n'est pas Véra! repliquai-je vivement. Tu dois te tromper de personne.

— Comment? Et tu n'as rien remarqué jusqu'à maintenant? Mon collègue se mit à rire s'amusant de ma méprise relative à cette femme.

Je revis Véra. Je regardai son visage avec insistance. Véra le remarqua. Elle battit des sourcils, se tourna de manière à cacher la tempe droite, se mordit les lèvres comme si un mal subit venait de se faire sentir. Du coin de l'oeil, où commence le premier pli, signe de la sagesse de l'homme, semblable à un minuscule serpent, la ligne sinueuse d'une cicatrice à peine visible glissait jusqu'à la tempe, masquée par une légère mèche de cheveux. La mort avait frôlé cette femme. La guerre avait laissé son empreinte.

Je sentis quelque chose de pur, de noble et de sacré m'envahir. Cette femme était belle, la plus belle, c'était la meilleure femme au monde.

Et chaque fois que je vois Véra, involontairement je pense à mon collègue en me disant qu'un sentiment inhumain lui avait fait perdre la vue.

Piatruss
Brovka



ANETKA

Cela faisait trois ans que je travaillais au bureau de recrutement comme employé aux écritures. Ensuite je passai secrétaire dans un nouvel établissement. Je m'élevais donc proportionnellement à ma taille. Rien d'étonnant puisque j'avais déjà seize ans. En trois ans beaucoup avait changé, il y avait eu du nouveau. Seul mon supérieur était resté le même. Quoique lui aussi montait à son poste. Ivan Régorovitch Boudaille avait été chef du bureau de recrutement du district, aujourd'hui il était président du comité exécutif de district rural. J'en étais content puisque je montais à mon poste en même temps que lui, d'autant plus que, jusqu'à un certain degré, il était mon père.

J'avais donc changé, j'avais grandi au sens propre et figuré du mot. Peut-être parce que j'avais toujours été entouré adultes, je devins tôt adulte moi-même. Et il m'arriva un jour une histoire que je n'aurais jamais eu, étant encore enfant. Je découvris quelque chose de passionnant et de mystérieux à la fois...

Le comité exécutif rural se trouvait dans les locaux qui avaient servi autrefois au conseil

d'administration et il y avait dans l'ancienne propriété une vaste salle où les gens venaient passer leurs soirées. La salle était immense, près de cinq fois plus grande que la salle qui servait aux réunions. On pouvait s'y rassembler en grand nombre et s'amuser comme il faut.

J'allai donc un jour à une de ces soirées, organisée dans l'ancienne propriété. Disons, qu'à mon âge, je soignais ma toilette dans la mesure du possible. Je portais un pantalon, il est vrai, de toile, mais bouffant, une vareuse de toile de lin, teinte à l'écorce, une vraie vareuse avec des poches, serrée à la taille par un bandoulière. J'avais aux pieds des bottes en cuir de Russie, je les cirais tellement que tous les cites pittoresques de la région pouvaient s'y refléter comme dans un miroir. J'étais fier d'avoir sur la poitrine une insigne, toute petite mais bien réussie, l'emblème des Jeunesses Communistes. Et bien sûr, comme le voulait la mode de l'époque, la visière de ma casquette était cassée, de manière à être rabattue sur le front. Aussi, j'avais remarqué que les adolescentes, que je rencontrais aux soirées, n'avaient d'yeux que pour moi, j'en étais fier.

Mais un jour tout fut renversé.

Malvina Sadovnik était venue ce jour-là à la soirée avec sa soeur cadette qu'on appelait Anetka. Anetka portait une blouse brodée, attachée au cou avec des rubans à franges, une jupe de toile à carreaux, serrée aux hanches, moulait sa taille bien faite. Elle avait un petit visage rond avec des yeux bleus, mais d'un bleu très-très pur, des yeux qui brillaient et d'où semblaient jaillir des étoiles, lorsqu'elle riait. Je la mangeais des yeux, j'essayai de me renseigner : comment et avec qui elle passait son temps. Je n'avais pas assez d'audace pour l'aborder. Mais bientôt une occasion se présenta. On était en train de

jouer, je ne sais plus à quoi, mais ce qu'il fallait faire de temps en temps, c'était de changer de place. Ça fait que je fus obligé de m'asseoir à coté d'Anetka! Et quand, tout à fait par hasard, ma main frôla sa jupe, une bouffée de chaleur m'envahit. Ce qui se passa en moi, je ne saurai le dire, mais si quelqu'un m'avait regardé à ce moment, il aurait vu, pour sûr, que je rougissais et pâlais à tour de rôle... De peur qu'il m'arrivât quelque chose de plus grave, je quittai la salle en courant, sans dire un mot à la jeune fille.

Cette soirée me transforma complètement. J'avais tout le temps Anetka devant les yeux. Lorsque je travaillais, son petit visage provoquant et rieur sortait d'entre les lignes sur le papier que j'écrivais. Si j'allais me promener, partout il me semblait entendre sa petite voix flûtée. Il suffisait de me coucher, que je revoyais la petite tête mignone d'Anetka, je la voyais partout, sur la table, sur les murs, partout où se portait mon regard. Et cela durait jusqu'à ce que le sommeil me gagne. Le matin, quand je me levais, la première idée qui me passait par la tête, c'était de voir Anetka, rien que pour une seconde. Et avant de me rendre au travail, je faisais tout mon possible pour passer plusieurs fois de suite près de la maison où elle habitait. Le soir je choisissais la même route. En un mot, j'avais compris que j'étais tombé amoureux d'Anetka, et j'avais bien peur que quelqu'un vienne à découvrir mon secret. C'était un secret, car Anetka, non plus ne savait pas que je l'aimais. J'avais une envie folle de la voir, mais comment? Le meilleur moyen, c'était les soirées.

J'eus de la chance. Au comité où je travaillais, il y avait un secrétaire que je connaissais, Matseille Javaranak. Nous nous étions connus au bureau de recrutement. Je le priai de venir jouer

de l'accordéon le dimanche, et quelquefois aussi dans la semaine. Les jeunes venaient volontiers pour danser. Anetka y était aussi.

J'avais appris à danser et, comme le disaient certaines jeunes filles, je ne dansais pas mal du tout. J'étais extrêmement content, lorsque, pendant la danse, il fallait changer de partenaire et le hasard me plaçait Anetka dans les bras.

Jamais je n'aurais osé l'inviter à danser, de peur qu'on dise que je lui faisais la cour. En même temps, j'étais très jaloux lorsqu'elle dansait avec d'autres jeunes gens. J'avais l'impression que tous ces garçons étaient capables et prêts à lui tourner la tête. Alors j'aurais été condamné à la perdre à jamais, d'autant plus que la plupart des jeunes étaient des villages voisins.

J'avais beau cacher mon amour pour Anetka, ça se voyait quand même. D'ailleurs, beaucoup le devinèrent. Une fois même, il m'avait semblé qu'Anetka avait deviné que je l'aimais et qu'elle faisait exprès de s'en moquer. J'étais en train de danser avec elle et chaque fois que l'occasion se présentait elle échangeait quelques paroles avec le garçon qu'elle venait de quitter, selon les règles de la danse. La musique cessa, je conduisis Anetka à sa place, près de la scène, je gagnais le coin opposé et je me mis à réfléchir sur ce que je devais entreprendre pour que tous les garçons qui tournaient autour de la jeune fille voyent à qui ils avaient affaire. J'eus une idée superbe. Je portais un pistolet dans la poche de mon pantalon. Ce pistolet je le sortis d'une poche pour le mettre dans l'autre. Je répétais le manège plusieurs fois. Je voulus d'abord qu'Anetka se rende compte que j'avais la confiance complète du comité exécutif et que le poste que j'occupais n'était que transitoire, que j'arriverais bien plus haut, jusqu'au poste de président. Et puis, je ne vou-

lais pas que les gars viennent me chercher noise, sachant que je faisais la cour à Anetka.

Je ne savais pas si j'étais arrivé à impressionner les gars des villages voisins, mais personne n'avait fait attention à mon pistolet, d'autant plus, qu'à l'époque, dans les villages, beaucoup possédait des fusils au canon coupé, qui faisaient bien beaucoup plus de bruit en tirant. Une seule chose me remplit le coeur de joie: lorsque la soirée se termina, dehors il faisait nuit noire et Anetka, en sortant avec d'autres jeunes files, gazouilla, mi-figue, mi-raisin:

— Aïe, comme j'ai peur! Il faudrait demander à Fédia de nous accompagner.

Oh! Si elle avait su alors, quel baume elle me mit dans le coeur en prononçant ces paroles! Et oubliant déjà que je devais cacher mon amour, gagné par l'émotion, je m'écriai:

— Vous pouvez être tranquille! Je vous accompagne! Je regrettai, par la suite, d'avoir si vite consenti, car je venais de trahir l'intérêt que je portais à Anetka. Les jeunes filles plaisantaient chemin faisant. Quant à moi, j'étais tellement tourmenté par mes émotions que je me taisais la plupart du temps. Je plaçais une parole de temps à autre, et toujours mal à propos. Je me demandais, si réellement Anetka avait de l'intérêt pour moi. La quittant près du perron, jusqu'où j'étais allé l'accompagner, je courus, je volai en direction du comité, où nous habitons. Tout en moi chantait. Et il n'y avait alors dans toute la région de garçon plus heureux que moi.

Une fois, pendant ce même été, il m'avait semblé, que vraiment, Anetka avait fait attention à moi. Je me souvins surtout d'une promenade que nous avons faite ensemble. Du centre du district à moins d'un kilomètre, commençait une forêt de sapins qui s'étendait sur une quinzaine

de kilomètres. Il suffisait de marcher un peu le long de la lisière, pour rencontrer un magnifique petit lac, mais réellement magnifique! Sur les bords c'était un mélange de bleu et de vert dû aux sapins qui l'entouraient. L'eau était tellement claire qu'on en voyait le sable du fond. Nous étions donc partis nous promener, par un début de printemps, toute une bande de jeunes, cinq couples. Il arriva qu'Anetka se trouva tout le temps près de moi, à partir du moment même où nous étions partis en chantant. Avec quelle ardeur je chantais! Je voulais me faire remarquer et j'y mettais tout mon savoir pour rendre ma voix harmonieuse. Je fus ravi lorsqu'Anetka reprocha à un garçon de crier trop fort, si fort qu'elle en avait mal aux oreilles.

— Tu ferais mieux d'écouter Fédia. Ça prend au coeur quand il chante, dit-elle en se tournant de mon côté.

Un vague de chaleur m'envahit, comme la première fois, mais je ne me sauvai pas, au contraire, comme par hasard, je lui pris plusieurs fois le bras.

Près du lac, lorsque nous nous amusions à toutes sortes de jeux, plus d'une fois Anetka me choisit comme partenaire. Je lui rendis la pareille. Je tressai avec des fleurs une magnifique couronne, que je posai majestueusement sur la jolie tête blonde de la jeune fille. Le sourire aux lèvres, elle se promena fièrement au milieu de ses amies, elle était réellement belle. Je regrettai de ne pas avoir sur moi de glace, pour qu'Anetka puisse se regarder et voir combien elle était belle.

Lorsque nous rentrâmes, Anetka marcha près de moi. Les jeux continuaient. J'eus à courir avec elle un morceau de chemin et, lorsqu'elle me rattrapa, il me sembla qu'elle m'avait serré la main, et bien fort.

Lorsque je raccompagnais Anetka je voulus un instant lui faire savoir qu'elle me plaisait. Mais tout le temps il y avait des filles à coté et, arrivée à sa maison, elle quitta bien vite ses amies, gravit les quelques marches et disparut derrière la porte. Une minute après, elle nous regardait à travers la vitre de sa fenêtre. Son visage était éclairé d'un sourire, doux et malicieux à la fois.

Au comité, je me plongeai dans mes papiers, mais je ne pouvais pas travailler, j'étais poursuivi par le doux sourire. A partir de ce jour, mon amour me fit souffrir. Dès lors, je dormis mal, je pensais sans cesse à elle, j'élaborais une masse de plans pour gagner définitivement le coeur de la jeune fille, et encore plus, pour lui ouvrir le mien. Il m'arrivait souvent de prendre la décision de tout avouer; décidé, j'allais la retrouver me disant que si elle allait être avec ses amies, je la prendrais à part pour lui communiquer toutes mes souffrances. Mais dès que je l'apercevais, je n'en avais plus le courage.

Je ne perdais plus Anetka de vue. J'étais au courant de ses moindres changements d'humeur. Il me semblait même, que j'étais capable de deviner ses pensées. A vrai dire, cela n'était pas bien difficile, car Anetka était vive et gaie, sa voix sonnait comme une clochette et on l'entendait de loin lorsqu'elle sortait sur le seuil de sa porte pour bavarder avec quelqu'un.

Soudain, Anetka changea complètement. Elle vint à une soirée, toute autre: triste, rêveuse, pâle, elle dansait avec peu d'envie. Je n'osais pas la questionner.

— Tu sais, Fédia, je ne me sens pas très bien aujourd'hui, me dit-elle.

Oh! Si elle avait su alors, comme j'en avais gros sur le coeur! Je ne savais pas ce qui m'in-

quiétait le plus, si ce qu'elle venait de me dire et qui devait être compris comme une insolence, ou bien l'idée confuse, que quelque chose s'était passé, quelque chose d'irréparable.

Je restai donc, ce soir là, en proie à mes inquiétudes et souffris d'avantage. Lorsque je me regardai dans la glace, je me rasais tous les jours pour paraître plus âgé, je vis que j'avais d'énormes cernes sous les yeux.

Le secret de ce changement fut bientôt découvert. Il me fut révélé par notre musicien, Matseille Javaranak, avec qui je m'étais lié d'amitié.

— Tu ne vois rien du tout, toi, me dit-il un jour. Le comptable, Vossip Vossipavitch, tourne autour d'Anetka. Il est plus vieux que vous, tous les deux! Il a même le double...

Je fus secoué. Inutile de dire, que tout ce que je ressentais se lisait sur mon visage.

— D'où est-ce que tu sais ça? Le questionnai-je, croyant à une plaisanterie.

Là, Matseille m'asséna le coup de grâce.

— Tu es bien trop souvent près de son escalier, mais pas au bon moment. Moi, j'ai vu quand Vossip Vossipavitch, le soir, est allé la voir, directement chez eux. Si t'avais vu comme il était habillé. Il avait la moustache retroussée, comme des pinceaux...

— Que tu es cruel, mon vieux! C'est tout ce que je pus dire. Je partis en courant. Je voulus aller directement voir Anetka, lui demander des explications, ce n'était peut-être pas vrai. Mais au lieu de courir vers sa maison, je gagnai la forêt, où dans ma solitude, je ne pus communiquer ma douleur qu'aux arbres...

Je décidai de vérifier ce que m'avait raconté mon ami. A la tombée de la nuit, je marchai vers la maison d'Anetka. J'en avais tellement gros sur le cœur que je glissai mon pistolet dans la

poche de mon pantalon. Je me disais que, si l'occasion allait se présenter, je n'hésiterai pas à tirer un bon coup de pistolet dans la moustache de ce vieux Vossip Vossipavitch, à ce qu'il ne puisse plus jamais se la tortiller...

La maison d'Anetka avait deux fenêtres qui donnaient sur le verger. Me cachant dans les branches des lilas qui poussaient en face, j'avais un bon poste d'observation. Je venais à peine de m'installer que la lumière se fit dans la chambre de la jeune fille. Je ne sus que faire. Mon coeur se mit à battre, je n'eus pas la force de m'approcher de la fenêtre éclairée.

Comme par malheur, la pluie commença à tomber, en un clin d'oeil ma vareuse fut trempée... J'essayai plusieurs fois se regarder par la fenêtre à l'intérieur de la chambre et chaque fois, pris de remord, je reculai devant ma décision, me disant: «Mais qu'est-ce que je fais donc? Qu'elle se marie! Qu'est-ce que ça peut faire? Je n'y renoncerai jamais. J'irai en ville, j'y ferai mes études pour revenir et avoir le poste de commissaire... Je me voyais déjà en uniforme, avec un revolver au bout d'une longue cordelette. On verra alors qui aura le dessus. Je l'enleverai à ce Vossip Vossipavitch... Et lui... je déciderai après ce qu'il faudra en faire...»

La curiosité et la jalousie prirent le dessus. Décidé, je fis quelques pas vers la fenêtre. Je bondis comme ébouillanté. Matseille avait dit la vérité: assis sur un petit canapé près du mur, Vossip Vissopavitch tenait Anetka dans ses bras.

Une minute après, reprenant mes esprits, je décidai, avant tout, de régler le compte à la canaille moustachue. Mais j'eus peur, je pouvais manquer mon coup et toucher Anetka, ils étaient si près l'un de l'autre. «Il vaudrait mieux faire irruption dans la chambre», me disai-je.

La pluie ne s'arrêtait pas de tomber. J'étais trempé jusqu'aux os. La seule chose que la pluie n'arrivait pas à faire, c'était d'éteindre l'incendie qui dévorait ma poitrine... Je me levai et jetai un dernier regard par la fenêtre. Anetka avait docilement posé sa tête sur la poitrine de Vossip Vossipavitch qui tripotait ses mèches blondes. Je n'avais plus pitié d'elle. Ma décision de la tirer des mains de ce type obscène s'éteignit. Je fis un bond en arrière, en même temps je tirai deux coups de feu en l'air. Je filai à travers les buissons, sautant la palissade, je courus dans le parc qui conduisait jusqu'à la place centrale.

Couché dans mon lit, je gémissais, je pleurai de douleur et d'outrage jusqu'au matin.

«Qu'est-ce qu'on allait penser de moi dans la région?»

Mais personne n'avait jamais rien dit. On tirait des coups de feu partout bien souvent à cette heure.

J'appris, quelques jours après, que Vossip Vossipavitch allait se marier avec mon premier amour...

— Malheureuse Anetka!..

Ivan
Miélège



LE DERNIER RENDEZ-VOUS

Elle ne venait toujours pas.

Cela se voyait, même sans montre, à l'air préoccupé qu'avait l'homme qui attendait à la lisière du bois. Il jeta quand même un coup d'oeil à sa montre.

Plus d'une fois il avait répété ce geste et ne comprenait pas pourquoi elle n'était pas encore là, ce qui lui était arrivée. D'habitude elle était exacte. Exacte, n'est pas le mot, elle attendait l'heure de leur rendez-vous avec impatience. Il était arrivé plus d'une fois que lui, se rendait à l'endroit convenu beaucoup à l'avance, fuyant sa demeure. Elle arrivait presque en même temps. Il fallait la voir accourir, vive et gaie, rayonnante de bonheur. Qu'elle était heureuse lorsqu'il la soulevait dans ses bras, légère, sans une ombre de souci sur le visage!

— Tiens, toi aussi, tu as cédé à la tentation, disait-elle, en riant avec malice. Tu es arrivé en courant, comme un gamin! Toi, si sérieux, si imposant. Oui, oui, comme un gamin?.. Disant cela, elle mettait de l'ordre dans ses cheveux, défroissait sa robe et ajoutait, en faisant une mi-

gnonne grimace Quant à moi, tu sais, j'ai complètement perdu la tête!..

Il ne s'arrêtait pas de l'embrasser. Et aujourd'hui, il revoyait toutes ces scènes et sentait un sentiment agréable l'envahir. Il répéta, en souriant: «Elle a perdu la tête!»

L'homme était encore jeune. Il avait un beau visage, un peu gras pour son âge, ce qui le vieillissait. Il portait un complet gris-bleu. Il avait sur le bras droit un léger paletot de gabardine.

Il attendait sur le bord de la route qui descendait vers une rivière qu'on apercevait au loin, derrière un rideau de noisetiers. Là, où la route se perdait dans les buissons, on voyait à peine un pont tout neuf, qui de loin semblait fraîchement peint. Pendant un certain temps, la route longeait un pré, venait buter contre un champ et disparaissait derrière les maisons du village. Un peu sur le côté, non loin du village, il y avait une petite gare à moitié vide, bien connue des vacanciers qui arrivaient de la ville.

Le jour était gai, ensoleillé. Mais le soleil n'arrivait plus à réchauffer la terre, on sentait l'approche de l'automne, un souffle frais annonçait qu'il allait faire froid. Le lointain avait déjà changé de parure et apparaissait morne et solitaire avec ses champs vides, ses arbres à moitié dépouillés. Le ciel avait perdu sa douceur, il semblait froid et hostile. En le regardant on avait la tentation de relever son col ou de se couvrir les épaules.

L'homme avait mis un paletot. Il regardait en direction de la gare et attendait avec impatience, faisant les cent pas, se demandant ce qui avait pu retenir Alia. Son père lui aurait peut être défendu de sortir. D'après ce que lui avait raconté Alia, il était sévère, un peu despote. On ne pouvait pas dire qu'il s'intéressait à la vie

que menait sa fille, mais pour tout ce qui lui arrivait de savoir d'elle, il le jugeait avec pas trop de bienveillance. Le jeune homme se souvint qu'une fois Alia lui avait dit que si leur bonheur, un jour, aurait un obstache, cet obstacle ne serait que son père. Puis, elle s'était empressée d'ajouter: «Mais tu sais, même lui n'arrivera à me séparer de toi!»

Alia n'aimait pas se compliquer la vie et savait chasser les idées noires qui venaient la troubler.

Voilà peut-être pourquoi on se sentait toujours rassuré et tranquille en sa présence...

Un souvenir lui revint à l'esprit. Il avait rencontré un jour Alia et son père. Ils marchaient côte à côte, elle lui racontait quelque chose, en riant. Le colonel l'écoutait, attentif, sérieux, un peu sévère même. Elle lui fit un signe de tête, passa, heureuse, insouciante, légère. Léanid devint sombre après la rencontre, parce qu'une troisième personne venait d'entrer, se mêler, à leur vie. Jusqu'à maintenant ils n'avaient été que deux, aujourd'hui, ils étaient trois, et cette troisième personne n'était pas un curieux quelconque, mais son père à elle.

Léanid, embarrassé, s'était retourné et les avait suivis des yeux. Pendant toute la journée il avait été obsédé par l'idée qu'un malheur devait arriver.

Il lui était arrivé de rencontrer le colonel encore plusieurs fois. Et chaque fois Léanid avait la sensation que le colonel allait s'arrêter et entamer la conversation, cette même conversation qui avait pu avoir lieu il y a longtemps, mais qui, par bonheur, jusqu'aujourd'hui, avait été évitée. Il s'y attendait, à cette conversation, et était inquiet. Il en avait peur, car il ne savait que dire: comme un inculpé devant la justice...

Il eut d'autres souvenirs. Alia les avait rencontrés, lui et sa femme, dans le magasin universel. Tous les deux étaient au rayon «Tout pour enfant», au premier étage et choisissaient un costume de laine pour leur petit. Léanid était tourné vers sa femme Tania et lui montrait un costume qui lui avait plu. Pas de doute, il avait vu Alia. Elle était au rayon d'à côté, à la parfumerie, et, comme lui aussi, avait été surprise par cette rencontre inattendue. Elle vit également la femme à qui il souriait si gentiment. Offensée, elle se détourna sans dire un mot, sans même saluer...

Tania n'avait pas compris pourquoi son mari avait subitement changé d'humeur, était devenu nerveux et pas aimable du tout. D'ailleurs, elle le comprenait de moins en moins à partir du jour où cette jeune fille était entrée dans la vie de son mari.

Bientôt tout commença à s'embrouiller. A la maison, ce n'était que disputes, soupçons, accusations qu'il fallait supporter ou dissiper. Après chaque scène il n'était pas facile de penser à celle qu'il ne voyait qu'en cachette...

Arrivé à ces réflexions, Léanid essaya de chasser ces idées noires qui continuaient à le tourmenter. Il se disait alors, mécontent: «Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui avec ces pensées qui me rongent! Un coup de tête encore...» Il venait de remarquer qu'il ne restait plus en place, mais s'agitait, allait de long en large.

Il faisait beau aujourd'hui, à la lisière de la forêt, près de la rivière. Une journée que la nature avait faite exprès pour eux, Alia et lui, comme pour les rendre une dernière fois heureux avant l'arrivée des jours monotones et pluvieux de l'automne. Léanid aperçut sur la route menant à la gare une voiture bleue. Il regarda sans la

quitter des yeux, espérant voir descendre la femme qu'il attendait.

La voiture suivit la route jusqu'à la rivière, soulevant un nuage de poussière, arriva jusqu'au pont, tourna et roula en direction du bois. Des gens qui étaient sans doute venus chercher des champignons...

Quelle journée, rien à dire!..

Léanid, les mains croisées sur le ventre, une habitude qu'il avait prise quand il prenait la parole pendant les réunions, regarda un moment l'endroit de la forêt où avait disparu la voiture. Les arbres avaient encore conservé leurs habits dorés par l'automne, la forêt semblait illuminée. Il y avait peu de branches dépouillées de leurs feuilles, à part quelques cimes. Alors que dans les champs, les rares arbres qu'on pouvait rencontrer avaient déjà perdu toutes leurs feuilles, détachées et chassées par le vent...

Derrière le bois, près des sapins devenus rares en cet endroit, se trouvait la maison de campagne du colonel, du père d'Alia. Léanid connaissait très bien la route poussiéreuse où avait disparu la voiture, ainsi que le bois où plus l'une fois il avait fait ses adieux à Alia. Cette pensée fit battre son cœur, il revit le jour de leur première rencontre, leur première journée, passée ensemble. Elle était alors sévère, inabordable, elle lui avait écarté les mains lorsqu'il avait voulu l'embrasser, tournait la tête pour se dérober à ses baisers; ses beaux yeux, doux, bridés, étaient pleins de reproches. Elle avait promis que, s'il recommençait, elle ne viendrait plus jamais à ces rendez-vous! Et Léanid avait compris qu'elle tiendrait sa parole, que c'était sérieux. On sentait qu'elle le voyait contre son gré, une lutte intérieure la tourmentait. Plus exactement, à force de le repousser, elle avait fini par céder, puis-

qu'elle ne pouvait rien faire contre. Lui, de son côté, était vexé, offensé par son indifférence. Elle avait à cette époque un ami qui l'adorait, qui était fou d'amour. Un beau garçon, grand, avec de beaux yeux purs, un étudiant de l'Université qu'elle avait connu encore à l'école. Lorsque Léanid les aperçut ensemble pour la première fois il avait alors pensé qu'ils faisaient un beau-couple.

Et il avait voulu alors, c'était un peu amusant, comme jamais, être beau, beau à un point qu'elle le voie, qu'il ne puisse être comparé à personne, qu'il puisse être mangé des yeux comme elle l'était par ce jeune étudiant.

L'image que garda Léanid de la jeune fille, lorsqu'il la vit pour la première fois, se grava profondément dans son esprit. Elle était assise au bord de la rivière, au soleil, en maillot de bain bleu à bordure blanche, battant l'eau des pieds, en souriant à la manière des enfants. On lisait sur son visage l'insouciance, son sourire était si naturel qu'il la rendait charmante et attirante. Léanid parlait avec des amis et, quand il tournait la tête pour leur répondre, il conservait la charmante vision: l'image de la mignonne créature sans-souci qui se chauffait au soleil, en souriant on ne sait à qui et à quoi.

Les cheveux bruns, encore humides de la baignade, lissés en arrière, reflétaient les rayons du soleil. Le garçon qui était avec elle, son ami, s'approcha doucement par derrière, la saisit par les bras et la poussa dans l'eau. Le sourire disparut, la jeune fille poussa un cri au contact de l'eau froide. Un instant après, on l'entendit rire d'un rire heureux de jeunesse, un rire qui pénétra le cœur de Léanid dans ses moindres recoins.

Ce même jour, Léanid fit sa connaissance. Il abandonna ses amis qui le menacèrent de partir

sans lui dans leur voiture, la voiture qui l'avait amené. Les menaces le laissèrent indifférent. Il préféra demeurer avec la jeune fille, l'admirer, écouter sa douce voix, gagner la sollicitation d'un rendez-vous. Il est vrai qu'il ne faisait pas que d'écouter, il parlait aussi, parlait avec verve, parlait bien, comme jamais. Léanid savait la valeur de l'éloquence, il s'en était rendu compte pendant les réunions. Et aujourd'hui surtout il parlait avec une abondante facilité, inspiré par la présence de la jeune fille. Elle l'écoutait, attentive, sérieuse, riait comme un enfant... Son ami qu'elle appelait Vovatchka, s'approcha, une branche à la main, se mit à rire avec eux, ne pouvant supposer que ce rire allait lui coûter bien cher.

Trois jours après Léanid eut la chance d'être seul avec la jeune fille. Ils nagèrent ensemble, se promenèrent dans la forêt, enivrés par la chaleur, la gaieté, les senteurs agréables des sapins. Alia riait sans cesse et semblait si proche, si accessible que Léanid ne put se retenir de la serrer dans ses bras. Quel regard courroucé elle lui adressa, un regard qui signifiait: «N'allez pas recommencer! Sinon...» Mignonne créature! Léanid Andréévitch sourit machinalement, se rappelant le regard de la jeune fille. Elle ne savait pas encore que plus elle serait sérieuse et sévère, plus elle serait désirée.

Le soir, marchant côte à côte, sur le chemin qui avait encore gardé la chaleur de la journée, menant à leur maison de campagne, pour la première fois il l'embrassa sur la bouche. Elle s'arracha de ses bras, et, de colère, faillit éclater en sanglots: «Mais qui vous a autorisé! Comment avez-vous pu?.. Vous vous croyez tout permis!» Léanid n'essaya pas de répliquer. Il expliqua tout simplement qu'il était malheureux, que c'était sans doute son destin d'être mal aimé, détesté même, que

s'il avait gâché, cette belle journée, il demandait pardon. Les paroles de Léanid étaient empreintes de douleur et lui-même semblait bien malheureux.

Il allait l'accompagner jusqu'à sa maison et puis, peut être, ne la reverrait plus jamais. «Vous savez bien que ce n'est pas vrai...» dit-elle tout bas, lorsque Léanid, froid lui serra la main avant de la quitter. Léanid connaissait bien la valeur de ces paroles, mais il fit semblant de ne pas comprendre. «Ne me dites pas que vous ne comprenez pas. Vous avez très bien saisi... Sinon, alors, vous vous en doutez...» ajouta-t-elle, aussi bas que la première fois.

Elle pria Léanid de venir la voir le lendemain.

Léanid eut du mal à cacher la vague de bonheur qui l'envahissait, confus et soumis, il remercia la jeune fille. Aujourd'hui tout cela paraissait merveilleux, alors que l'autre soir il avait senti l'autorité de sa nouvelle amie. Il est vrai, qu'à l'intérieur de son coeur, cette docilité n'était que passagère. Cette soumission apparente, il aimait la souligner pour gagner la bonne grâce de la jeune fille. Il accepta donc son invitation en signe d'amitié. Suivant la route qui menait à la ville, par ce soir d'été, Léanid, le coeur rempli de bons pressentiments, était heureux...

Alia l'aima. Elle l'aima du meilleur de son âme, sans réserve. Son amour était si fort que Léanid en fut charmé et inquiet à la fois. Il n'avait jamais été aimé ainsi. Il connut tout de tempérament, tout le feu d'une jeunesse qui ne s'était pas encore dépensée. Léanid était le premier amour de la jeune fille.

Alia ne parlait que de lui, il occupait toutes ses pensées, elle ne vivait que pour lui.

Comment expliquer son amour? Qu'avait-elle trouvé en lui? Elle avait découvert en lui quelque chose de remarquable, d'inexplicable. Pour

Alia, Léanid était extraordinaire, exceptionnel, elle était captivée par son intelligence, son savoir. «Vous connaissez tant de choses! Vous êtes un génie! Oui, oui, un génie, je le sens!.. Après vous, les autres sont si petits!..»

Léanid devint non seulement le plus intelligent, mais aussi le plus beau...

Mais après leur rencontre imprévue dans le magasin universel sa passion prit un autre aspect. Elle sembla se réveiller, le rêve merveilleux s'était dissipé, un pli soucieux s'était creusé entre les sourcils à force de réflexions. Mais cela ne fit que renforcer son amour, elle y pensa sérieusement.

Alia n'était pas encline à la tristesse, elle n'était pas mélancolique...

Léanid, qui continuait à marcher le long du bois, fut tiré de ses réflexions par une jeune fille qui descendait le talus. La jeune fille était encore loin, mais il la reconnut tout de même: c'était sa chère Alia, il la reconnut, à sa silhouette svelte, sa démarche légère.

Enfin, elle était là! Mais pourquoi était-elle arrivée en retard, me fit attendre si longtemps? Machinalement, Léanid jeta un coup d'oeil à sa montre. Il fit ce geste, comme il le faisait beaucoup de fois dans la journée. Il est vrai, en d'autres circonstances, pour ne pas arriver en retard à son poste ou à son chantier, pour effectuer le contrôle d'une opération. Léanid étonnait tout le monde par sa ponctualité.

Presque cinquante-cinq minutes de retard! Ce n'était pas là une chose à pardonner, non! Même si son prétexte était plausible. S'il fallait faire attention à tous les prétextes, jamais nous ne serions à l'heure. Il ne lui était pas facile, à lui, de quitter la ville et il n'était jamais arrivé en retard.

Il la suivit du regard. La jeune fille marchait lentement, sans se presser. Ce n'était pas la même marche, la même course qu'il avait l'habitude de voir. Lorsqu'elle arrivait à un rendez-vous, elle volait à sa rencontre, comme soulevée par le vent. Il éprouva une ombre de jalousie. Sa passion s'était peut-être éteinte, ce rendez-vous était une contrainte?

Il se souvint alors que lorsqu'il lui avait téléphoné il y a quelques jours d'un appareil près de la librairie, il avait senti une note pas ordinaire dans sa voix. Elle lui avait dit qu'elle avait mal à la tête...

Dans la vie tout possède des hauts et des bas, un début et une fin. A propos, lui aussi, il avait changé; à vrai dire, son amour, n'était plus le même. La mystérieuse et charmante inconnue était découverte, plus rien ne l'attirait maintenant. Il était des minutes quand des envies subites le prenaient de mettre un terme à leur amour, il en avait assez de cette vie désordonnée. Mais alors, d'autres idées, des idées contradictoires lui venaient à l'esprit: il avait trouvé un bonheur que beaucoup d'autres auraient voulu posséder!..

Il ne regrettait rien de la destinée qui les avait unis. Tous les ennuis, toutes les peines, réflexion faite, paraissaient bien misérables, comparées à ce que lui avait donné l'amour passionné de cette gentille jeune fille. Son coeur avait débordé de tendresse tout un été.

Dés vers vinrent à la mémoire de Léanid. Il connaissait beaucoup de vers: il aimait la poésie, il la retenait facilement et pouvait réciter en une heure les oeuvres de Yessénine, de Fet, de Nadson, de Chtchipatchev. Des vers tournaient dans sa tête, il en avait oublié le nom de l'auteur. Il les récita tout haut:

Je ne sais pas ce qui m'attend,
Je ne me souviens plus du passé,
Toi, seule, le sais,
Toi, seule, t'en souviens.
Alors, réponds-moi

Que je puisse pleurer et chanter...

«Pas mal! se dit-il. Il va falloir les réciter devant Alia. Vont-ils plaire?» «Je ne sais pas ce qui m'attend, je ne me souviens plus du passé...» Le passé, «je ne me souviens plus», des mensonges. Ou bien ce passé ne valait rien, pas même la peine d'en parler. Il ne l'aurait pas oublié autrement. Mais dans le fond, c'est pas mal...»

Léanid marcha à la rencontre d'Alia. Il n'avait plus de rancune, au contraire, il voulait paraître généreux. Léanid saisit sa casquette de laine mouchetée et l'agita au-dessus de sa tête pour exprimer sa joie et pour saluer en même temps.

— A-li-a!

Elle lui répondit d'un geste de la main qui lui parut indécis. «Elle doit s'attendre à une scène», pensa-t-il.

Elle portait un léger paletot à carreaux, pris à la taille par une ceinture de la même couleur qui soulignait sa fine et svelte silhouette. Ses jambes, brunies par le soleil, étaient longues et fines. Elle avait aux pieds de légères chaussures saupoudrées de poussière.

Il y avait quelque chose de pas ordinaire dans son allure. Léanid essaya de chasser les idées saagrenues qui lui passaient par la tête. Alia n'avait pas l'air content de leur rendez-vous, elle ne se pressait pas du tout.

«Tiens, c'est bizarre...»

Léanid ne trouva pas dans les yeux bruns de la jeune fille l'éclat de joie et de bonheur qu'il lui connaissait. Alia lui tendit la main avec réserve, comme à un inconnu.

— Je suis en retard, n'est-ce pas?..

Léanid tenait sa main, une petite main étroite, aux doigts très fins, froide et indifférente. Alia lui sembla aussi froide que ses mains.

Des pensées folles défilaient dans sa tête. «Quel froid!.. Qu'est-ce qui se passe, donc?.. Elle ne m'aime plus!.. Adieu l'amour!.. Des ennuis, peut-être?.. Oui, oui, des ennuis!.. Des ennuis avec son père. Une dispute...»

Il fit mine de n'avoir rien remarqué. Il allait vite chasser la mauvaise humeur de la jeune fille.

— Tu es en retard! Tu mérites d'être punie... Une punition sévère... Une heure de retard... pensez donc!

Il avait dit cela à la manière du bon papa qui gronde sa petite fille. C'était d'ailleurs sa manière à elle de parler, une manière qui les avait rendus si proches. Aujourd'hui Alia n'avait pas l'intention, ni le désir, de plaisanter, elle ne répondit pas aux menaces frivoles de son ami. Elle fronça seulement ses sourcils noirs pour montrer son mécontentement.

Il fallait changer de ton. Et Léanid prit doucement la jeune fille par le bras. Obéissante, maussade, elle marcha à côté de lui. Ils suivirent la route par laquelle Léanid était arrivé.

— Encore un peut et je partais. Alia, qu'est-ce qui se passe?

Elle se taisait, hérissée, sur ses gardes.

— Quelque chose avec ton père?

— Non, rien...

Elle prononça ces quelques mots à contrecœur. Elle fronça de nouveau les sourcils. Léanid continua à la questionner:

— Ton père t'a défendu de venir?

— Hier je lui ai dit que je voulais aller à la campagne... Lui aussi devait y aller. Voilà pourquoi nous sommes là tous les deux. Aujourd'

lui un ami est venu le voir, un lieutenant-colonel de l'état-major. Papa est resté tard à bavarder...

— Et moi qui avait pensé que tu ne m'aimais plus! Je commençais à être jaloux...

— Papa ne voulait pas m'emmener, dit-elle, sans faire attention aux paroles de Léanid. Il m'a dit que j'avais mauvaise mine,...

— Tu sais, il a raison. Tu as l'air malade...

— J'ai mal dormi...

Alia se tut. Léanid comprit qu'il ne fallait rien lui demander. Ils prolongèrent leur chemin en silence. La jeune fille paraissait avoir vieilli. Fatiguée, elle était tout entière en proie à des pensées qui la tourmentaient. Lui, au contraire, plus âgé qu'elle, il avait l'air jeune, insouciant, gai même. Il lui soutenait légèrement le coude de la main. Dans l'autre, il tenait sa casquette qu'il balançait au tact de ses pas. Il regardait tantôt la route qu'ils suivaient, tantôt les buissons le long de la rivière, tantôt le bois. De temps en temps il jetait un regard sur son amie. Quant à Alia, elle fixait la route et était indifférente à tout ce qui l'entourait, à la main même qui la soutenait avec douceur.

— C'est comme si tu cherchais la solution d'un problème difficile. A quoi tu penses? demanda Léanid.

Nouveau froncement de sourcils mécontent.

— A rien. A tout.

— Comment?

Elle ne répondit pas. Léanid, vexé, tourna la tête et murmura un vers qui vint à la mémoire. «Pourquoi ne pas m'arrêter un instant, regarder dans le lointain, se laisser aller à la rêverie...» Involontairement, il pensa à l'horizon qui paraissait froid, malgré le soleil, au ciel bleu sans nuages, à l'air limpide et vaporeux; tout était

froid, même le bois qui vivait ses derniers jours et allait bientôt jeter sa belle parure.

Ils entrèrent dans le bois. De temps en temps des branches venaient leur barrer le chemin, alors Léanid lâchait le coude de la jeune fille et retenait patiemment les branches pour la laisser passer. Le bois était plein de bruits, les feuilles bruissaient sous les pieds, le vent tantôt gémissait, tantôt sifflait dans les hautes cimes des sapins.

De place en place apparaissaient des étendues d'arbres dépouillés, là, le vent rugissait à travers le vide des branches.

La clairière préférée, près du ravin était vide aussi. L'herbe, dans laquelle plus d'une fois ils s'étaient assis, une herbe grasse, veloutée, aujourd'hui était couverte de rouille. Le tremble, svelte, argenté, tendait ses maigres bras dénudés.

— Il n'y a que notre tronc qui n'a pas changé... dit Léanid, en embrassant Alia.

Il sentit les lèvres froides de la jeune fille. Alia déroba vite sa bouche et cacha son visage sur la poitrine de son ami.

— Qu'est-ce que tu as?

Elle se taisait.

— Tu ne veux pas me répondre?

Il remarqua sur ses cheveux bruns un fil de la vierge, signe de l'arrière-saison. Il retira soigneusement ce fil, se disant qu'il ressemblait à un cheveu gris. Soudain il vit encore un, deux, trois fils argentés qui n'étaient pas des fils de la vierge.

«Mais qu'est-ce que c'est? Pourquoi si tôt?»

— Alia, tu me caches quelque chose...

Sa voix était sèche, il exigeait une réponse. Alia se libéra de son étreinte, tourna la tête, fit quelques pas.

— Tu sais, je vais me mettre en colère!

Elle ne tourna même pas la tête, se taisait. «Alors, pour un rendez-vous, c'est un rendez-vous», pensa Léanid, qui perdait patience.

Au-dessus d'eux, autour, les arbres gémissaient.

— Alors, comme tu veux. On va se taire!..

— Non, écoute...

Elle se tourna subitement de son côté. Il vit ses yeux, des yeux qui voulaient avoir une explication.

— Dis, Léanid... dis-moi, tu m'aimes?

Ce n'était plus une question. C'était un besoin urgent de savoir. Elle avait pris une décision, une décision ferme. Il le lisait dans ses yeux. Le ton le disait aussi.

— Ça alors!.. Qu'est-ce que ça veut dire?.. Bien sûr... que je t'aime.

— Tu m'aimes?

— Tu as des doutes?

Ses yeux ne croyaient pas aux paroles de Léanid. Ses yeux qui savaient tout dire, gais, il n'y a pas longtemps, le regardaient aujourd'hui, sévères, décidés.

— Alors, pourquoi tu ne veux pas... Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, pour dire enfin ce qui l'oppressait... Tu ne veux pas te marier?

— Me marier?!

— Oui!

— Pourquoi crois-tu que je ne veux pas?

— Oui, pourquoi?

Il soupira:

— Tu en as des idées! Ce n'est pas le cas de dire: je ne veux pas.

— Dis-moi la vérité... Alors, tu veux...

— Mais tu sais bien, ma petite Alia... Léanid était prêt à tout lui pardonner, comme à un enfant. Il s'avança, en souriant, pour la prendre dans ses bras. Elle le repoussa fermement.

— Arrête-toi!

Léanid, ennuyé, murmura:

— Tu sais, si ce n'était pas mon petit Valodzka... il y a longtemps que... Il est si petit... Elle ne me le cèdera jamais, tu comprends?

Le visage de la jeune fille se rembrunit, prit le masque de la douleur. Alia ne voulait rien comprendre. Son silence était de mauvaise augure. Léanid attendait avec impatience.

— Que c'est dégoûtant, tout ça, dit-elle comme éprouvant une grande souffrance.

— Quoi?

— De vivre avec une femme, une amie, et de lui mentir tous les jours! Tout en lui regardant dans les yeux.

— Alia... Tu ne comprends rien...

— Oui, c'est dégoûtant!

— Assez! Des leçons de conduite, je n'en ai pas besoin, dit-il avec une colère sourde.

Elle se taisait. Elle ne voulait pas répondre ou bien n'avait pas entendu. Elle ne soulevait pas les yeux, fixait le sol. Léanid se revit quelques heures avant ce rendez-vous: ému, énergique, rajeuni. Il avait prévenu sa femme qu'il avait une visite à faire à un ami, un instituteur qui travaillait à la campagne. Il est vrai, qu'avant de partir il avait eu un air, comment s'il venait de voler quelque chose. Elle avait dû avoir des soupçons, d'autant plus qu'elle avait déjà entendu des histoires sur son compte. Ce qu'elle ne savait pas encore, elle le devinait. Il revit le regard lancé par sa femme avant son départ, un regard inquiet, tourmenté. Et durant tout son trajet, debout sur la plate-forme du train, il ne pouvait pas se défaire de ce regard qui le poursuivait. Il en avait gros sur le coeur...

— Ecoute, Alia, tu n'es plus une petite fille. Tu dois comprendre... que ce n'est pas si facile

que ça. Tu crois que ça me fait plaisir de mentir?!

— Mais vous la supportez quand même! Et rien...

— Tu sais, je suis fatigué. Fatigué de mentir, de cette double vie...

Il ne finit pas sa phrase. Il lui manquait aujourd'hui sa facilité de parler. Il ne savait que dire pour se justifier.

Pourquoi donc avait-il pu mentir jusqu'à maintenant? Il n'avait pas eu le choix. Au début, il avait essayé de raisonner, mais il n'avait trouvé aucune solution, et puis, cela avait été fort désagréable. Voilà pourquoi il s'efforça par la suite de chasser toutes ces questions auxquelles il n'avait pas trouvé de réponses et qui rendaient la vie insupportable, la privant de tout ce qu'elle avait d'agréable...

Il aimait Alia, parce que cela lui plaisait d'être aimée, cela l'amusait, peut-être. Et Léanid n'avait jamais pensé que leur relation pouvait prendre un autre aspect. Et puis, il n'y avait jamais réfléchi comme il faut. Léanid avait toujours cru que les gens étaient pour la plupart du temps malheureux, parce qu'ils ordonnaient trop leur vie, alors qu'au contraire, il fallait vivre de ce qu'on possédait aujourd'hui. Il avait un principe: «la vie est donnée pour le plaisir, il faut en profiter». Et il en profitait, seul, sans s'occuper des autres...

— Comme c'est bien pénible, tout cela... compliqué... très compliqué, Alia! dit-il avec peine.

— Oui, pénible! Pour vous seul!

Léanid remarqua combien elle était cruelle, impitoyable. Qui aurait pu croire qu'elle, si bonne, si douce, était devenue mauvaise. Comme on pourrait se tromper!..

— Si ce n'était pas mon fils, Alia! Tu comprends, mon fils!..

— Ton fils! répliqua-t-elle, nerveuse.

Alia lui regarda dans les yeux et Léanid y lut tant de douleur qu'il eut peur.

— Ton fils!.. s'écria-t-elle soudain avec désespoir. Ton fils maintenant n'est pas seul!

Dans ses yeux, l'attitude de Léanid, la douleur fit place à la peur, au désarroi. Qu'avait-elle dit? Pas seul? De quel fils était-il question?

Après avoir jeté ce qui lui avait si longtemps pesé sur le coeur, Alia fondit en larmes. Elle versa des pleurs que rien ne pouvait arrêter.

Témoin de cette pénible scène, Léanid voulait dire quelque chose, sentait qu'il devait entreprendre quoique ce soit, qu'il devait agir, mais il ne put bouger.

— Alia, qu'est-ce que ça veut dire, tout ça? Alors, c'est vrai?.. dit-il avec peine.

Léanid se retourna pour voir si personne ne le écoutait. Il n'y avait personne. Il n'y avait que les arbres qui gémissaient sous le vent.

Elle attendait, s'attendait à ce qu'il lui dise quelque chose pour la consoler. Léanid, éperdu, lui caressait le coude. Diable, il ne manquait plus que cela! Que faire? Comment la consoler? Il avait la tête, le coeur vides.

Sans attendre un mot de consolation ou de soutien, Alia se laissa tomber sur l'herbe humide, saisit le tronc du tremble, de leur tremble, à eux, et laissa couler ses larmes, des larmes amères. Un instant, elle se tut, sècha ses larmes avec un mouchoir. Elle semblait s'être calmée. Tout à coup elle se mit à gémir, à gémir si fort que Léanid s'alarma de nouveau.

Il se pencha sur Alia, essaya gauchement de l'enlacer.

— Alia, dis... tu ne te trompes pas?..

Elle ne répondit pas. Elle ne faisait que pleurer, pleurer et gémir en même temps.

— Ça fait longtemps?..

Tout en parlant, il lui caressait les cheveux. Les jours heureux lui revinrent à l'esprit, ces jours où c'était arrivé... Alia était allée à Babrouïsk, chez sa tante. Il l'avait accompagnée...

Ils étaient descendus un peu avant la ville... s'étaient promenés comme deux amoureux à travers champs, avaient suivi des chemins inconnus, s'étaient assis à la lisière d'un bois. C'était tellement merveilleux... Ils ne s'étaient endormis qu'à l'aube, là, sur l'herbe. Ils se sont réveillés dans les bras l'un de l'autre, salués par le chant des oiseaux et le soleil matinal... Toujours enlacés, ils gagnèrent la ville...

— Alia, mais calme-toi!...

Cela lui faisait de la peine, de la peine de voir un Léanid tout autre, un Léanid qui ne pouvait rien entreprendre. Il répétait les mêmes paroles de consolation et n'arrivait pas à trouver quelque chose pour la calmer. Ils avaient un enfant, un enfant à eux. C'était une idée à laquelle Léanid avait du mal à s'habituer... C'était là une question à laquelle il était difficile de trouver une réponse plus ou moins claire...

— Alia... il ne faut pas désespérer!..

Elle ne répondit pas.

Le noeud s'était serré, serré bien fort. Dans la vie Léanid avait toujours évité ces boucles qui risquent de vous enlacer. Et voilà que la vie lui en réserva une bonne qui le serra pour de bon. Avec Tatiana, sa femme, ce fut la même histoire. Cela commença de la même façon, par des bêtises: des rendez-vous, des vers et cela s'était terminé par le mariage. Il n'avait même pas remarqué comment tout cela s'était passé, alors que quand il vit qu'ils avaient été trop loin, il était

trop tard... A cet instant il regrettait, regrettait de tout son coeur ce qui s'était passé entre Alia et lui. D'autant plus que tout cela n'était pas nécessaire, indispensable. Il revit les fils argentés dans les cheveux d'Alia en même temps que la jeune fille qu'il ne connaissait encore pas, la jeune fille insouciant, assise au bord de l'eau, battant des pieds à la manière des enfants. Quel bonheur palpitant traduisait alors cette bouche toujours souriante! Il en avait le coeur crispé aujourd'hui.

Il s'était introduit dans sa vie, l'avait remuée, retournée, bouleversée, faisait couler des larmes de douleur. Pourquoi?

Ses épaules ne tremblaient plus. Elle avait cessé de pleurer. Elle restait indifférent aux caresses de Léanid. Lui, il sentait qu'elle était froide, réservée.

— Me voilà belle, maintenant. Que je suis bête de pleurer, dit-elle d'une voix ferme. Vous ne vous attendiez pas à une telle surprise, n'est-ce pas?

Et Léanid saisit dans sa voix une raillerie insolente.

— Mais non... Dans la vie tout peut arriver...

— Bien sûr. Le petit oiseau insouciant riait, chantait, gazouillait sans arrêt... Aujourd'hui aussi, vous aviez voulu l'entendre chanter. Et là... des larmes, des larmes de femme. Je crois que les hommes n'aiment pas les larmes... Une femme en larmes, c'est quelque chose d'abominable, d'affreux... c'est vrai?

Elle lui jeta un regard épineux.

— Alia, je ne t'ai jamais vue si méchante.

— Je l'ai toujours été. C'est parce que Léanid Andréévitch, vous me connaissez très mal. Vous m'avez prise pour une fille frivole... Ce n'était qu'une ressemblance...

Il fit semblant de ne pas remarquer le ton avec lequel elle avait prononcé son nom. Il lui dit seulement :

— Tu te tortures pour rien!..

— Je ne me torture pas, Léanid Andréévitch. C'est trop sérieux. Elle se tut un instant, réfléchit, fronça les sourcils et se mit à parler, à parler autrement, le regardant en face :

— Et dites-moi, pourquoi être douce pour soi-même? Pourquoi?

Elle le regarde droit dans les yeux, les siens étaient pleins de colère, encore humides de larmes, mais résolu. Léanid fut saisi par ce regard nouveau, un regard de femme décidée, un regard qui comprenait tout, voyait tout jusqu'au fond du coeur.

— Il n'y a rien de terrible... \

— Rien?

Il essaya de plaisanter :

— Aujourd'hui c'est si facile...

— Facile?! Des flamme brillèrent dans ses yeux. Pour vous c'est facile. Vous...

— Je t'ai aimée et je t'aime, essaya de se reprendre Léanid. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que les personnes qui s'aiment n'aient peur de rien. Ne s'arrêtent devant rien...

Alia ne le contraria pas et il pensa qu'il avait trouvé enfin les bons arguments, les arguments qu'il avait cherchés pour persuader son amie.

— Alia, dit-il, la prenant par la main, lorsque je pensais à toi, j'oubliais tout au monde. J'oubliais Tatiana, tout, tu m'entends, tout! Je ne pouvais plus ne pas penser à toi! Tu étais pour moi quelque chose de pas ordinaire, de féérique, d'agréable.

— Féérique, agréable, ajoutez, insouciant... Voilà, c'est tout, le conte est fini. D'ailleurs, tous les contes ont une fin, même, les plus longs

et les plus intéressants. Et quand le conte est fini, il y a lavie, la grisaille de la vie. La vie avec une fin comme la mienne...

— Tu te fais du mauvais sang pour rien. Tu n'y es pour rien dans tout cela... Au nom de l'amour...

— Et dites-moi, vous en êtes bien sûr, de m'avoir aimée?... et de m'aimer toujours?

— Bien sûr... répondit-il rapidement à contre coeur. Léanid avait remarqué qu'Alia n'avait rien cru de ce qu'il venait de dire. Cela fit naître en lui un sentiment de résignation butée. Tiens, si tu ne me crois pas... Je te prierai d'être ma... Demain je vais demander le... le divorce.

Ceci dit, Léanid ressentit un vide, une inexplicable faiblesse. «Si, il n'y avait que ça à faire. J'ai bien fait. C'est ça. C'est la seule solution», pensa Léanid.

Elle avait parfaitement compris ce qui se passait en lui.

— Vous mentez... Léanid Andréévitch, lui répliqua Alia, sans lui donner le temps de continuer. Si au moins j'étais sûre de votre amour... que vous allez m'aimer! Bien, alors, au nom du grand amour!.. C'est bien dit: «Au nom de l'amour...» En êtes-vous sûr au moins, de votre amour pour moi?..

— Pour qui, alors?

— Le bonheur! Le mystère... comme vous aviez dit une fois... Ne dites rien, laissez-moi parler...

Elle respira pour reprendre son souffle.

— Que j'étais bête! Son visage exprima la douleur. J'ai cherché l'amour, je l'ai trouvé. J'ai trouvé le prince charmant... que j'ai suivi... comme une aveugle. J'ai vécu comme dans un rêve!.. Qu'est-ce qui c'est passé après?! Comment cela a-t-il pu arriver?! Comment se fait-il que je

n'ai pas compris que pour vous je n'étais qu'un divertissement. Un simple jouet.

— Alia, ce n'est pas vrai...

— Pas vrai?.. Ce n'est... pas vrai? Vous m'aviez bien dit que le ménage vous ennuyait. Je n'avais pas pensé, moi... que lorsque je serais...

— Alia, je te promets. Alia, j'ai bien dit...

— Ne continuez pas, ce n'est pas la peine... Vous croyez que je n'ai pas remarqué que vous aviez eu peur lorsque je vous ai parlé de l'enfant?! J'ai compris, j'ai tout compris... Vous avez regretté ce qu'il y avait eu entre nous.

— Alia, je suis prêt à expier ma faute. Léanid détourna son regard. Alia secoua la tête.

— Votre faute?! Non, la faute, c'est moi qui doit l'expier, toute seule. Son visage se convulsa, elle fut sur le point d'éclater en sanglots, mais se retint. Oui, toute seule. Ces genres de fautes, ce sont les femmes qui les payent... Alors, s'il faut réparer, réparons. Vaut mieux réparer la faute que d'en commettre une nouvelle.

Alia se détourna vivement. Léanid vit ses épaules trembler. Il entendit des sanglots étouffés. Il essaya de la prendre par les épaules, elle le repoussa vivement. «Maman...Maman...» laissa-t-elle échapper. Léanid comprit qu'Alia avait pensé comment annoncer la nouvelle à sa mère et à son père, pas trop aimable.

Il se sentait perdu. Il tenait dans les mains une brindille de bouleau qu'il cassait machinalement. Il ne savait même pas quand et comment il l'avait ramassée, tellement il était préoccupé par la pensée de ce qui se passait. Que c'était désagréable, quel coup cruel et traître lui avait porté la vie! Il s'efforça de réfléchir à ce qu'il devait faire dans une situation pareille, de trouver une issue. Se marier, il ne fallait pas se faire des illusions, il sentait lui-même que cela

signifiait commettre une deuxième faute. Le divorce, une masse de formalités, des explications, les explications qui auraient une influence sur son avenir. Et puis, comment allait-elle mettre sa mère au courant? Qu'allait dire le père? Que faire avec l'enfant?

Il ne trouva de réponse à aucune de ces questions... Il faut se calmer, réfléchir sur tout cela. Une solution peut se présenter, une bonne solution qui permettra de défaire le noeud... Et Tania, qu'est-ce qu'elle va devenir? Un nouveau sentiment l'envahit. Il pensa également à son petit Valodzka.

Il continuait à tortiller dans ses mains la brindille de bouleau...

Alia, rageant contre elle-même, cessa subitement de pleurer, s'essuya le visage, mit de l'ordre dans ses cheveux. Elle dit tristement:

— Il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire.

Lorsqu'elle vit que Léanid avait l'intention de l'accompagner, elle ajouta avec haine:

— Ne te dérange pas!..

Elle partit, descendant le sentier, fatiguée, triste, austère.

*Yanka
Bryl*



ILS ETAIENT VINGT

Le Gloria vient de quitter Capri. La nuit, une nuit noire d'automne couvre le golf de Naples.

Sur le pont du paquebot, l'accablante chaleur de la journée fait place au froid de la nuit. Je n'ai plus envie de rester sur le pont ressassant mes pensées déjà vieilles, je n'ai plus envie d'écouter le murmure des vagues, de regarder les étoiles, les mêmes que partout, je n'ai plus envie d'admirer le paysage exotique des mille feux du téléphérique sur les pentes invisibles du Vésuve.

Me voici assis sur le pont couvert, le front appuyé à la vitre, fatigué par trois jours de course touristique, plongé dans un demi-sommeil. Tantôt je cède à l'engourdissement voluptueux, tantôt je sors de cette torpeur qui s'empare de mes membres pour retrouver dans le mélange des bruits du bateau: en haut, les mille pieds traînant sur le pont combinés à mille voix; en bas, l'impitoyable et monotone fracas des machines pénétrant jusqu'au coeur...

Mes souvenirs sont pleins de soleil, d'azur et de verdure. Les trois jours de voyage me ren-

voient le bleu de la mer, vue de près et de loin, à mes pieds et de la fenêtre des wagons et des cars; les verts citronniers tachetés d'or; les parasols majestueux des pins toujours verts; les oliviers au tronc noueux accrochés aux pentes abruptes des montagnes; dans les vallées, les boeufs paisibles et lents tirant la charrue; les huttes grises au toit d'herbe; les huttes plus petites des rûchers... Je revois sur le lointain azuré de la mer les volcans au cône menaçant; les marbres éternels des ruines antiques au milieu desquels apparaissent simplement, comme chez soi les têtes vertes des choux...

J'entends les rires joyeux sur l'eau, des rires éclatants qu'on ne peut retenir.

Elle est magnifique ta Patrie, mon cher amica aux yeux bleux.

Si j'en avais été capable, je te l'aurais dit encore avant-hier, aussitôt que j'ai vu Naples baigné dans la brume, aussitôt que je me suis perdu dans ses rues tantôt larges avec des palmiers en bordure et de riches maisons aux vertes persiennes, tantôt étroites, pleines de guenilles sèches ou humides exposant la misère... A Rome, je t'aurai parlé de ci, de ça sous la voûte du Panthéon où vacille la flamme éternelle sur le tombeau de Raphaël; au musée du Vatican; près des vitrines avec les manuscrits de Galilée et de Pétrarque; dans les ruines célèbres du cirque dont les pierres sentent encore le sang des esclaves; dans la cathédrale de Saint Pierre enchaîné qui n'est pas une légende biblique, mais l'oeuvre des génies nés sur tes terres, une église renfermant des richesses prisonnières de ses murs d'une puissance capable de soulever et l'église et le vieux quartier qui l'entoure...

Elle est merveilleuse, ton Italie!

Il est étonnant et navrant que pendant les trois jours et trois nuits, je n'ai pas entendu un seul chant...

Il est vrai, que mon idée naïve sur l'insouciance des joueurs de mandoline a complètement changé... Lorsque j'ai vu les usines dans les nuages de fumée, les blancs palais et les puissants navires, j'ai compris que toutes ces richesses étaient l'oeuvre des mains laborieuses, des mains appartenant à un peuple toujours gai, à un peuple dont le labeur peut servir de modèle.

Oui, des chansons, je n'en ai pas entendu...

Aujourd'hui, par contre, j'ai entendu jaillir ton rire, un rire éclatant, jeune et sans raison, mais c'était la meilleure expression... Toi, canotier de Capri tu sèmes ton rire au-dessus du golfe comme le fait l'alouette sur les champs de mon pays.

Ecoute, amical!

Lorsque notre bateau a accosté les quais bruyants de votre petite ville bariolée appelée Marina Granda, comme par hasard, tu nous as retrouvés tous les quatre dans cette grande fourmillière touristique. Nous saluant de ton rire à pleines dents, agitant les bras tu as crié: «Signor, signor, venez-ici!» Après, presque en courant tu nous as conduits à ton canot.

Le soleil se couchait se cachant derrière le mur gris-vert de Capri. Le rivage, éclairé de derrière par les rayons de soleil couchant, apparaissait abrupte et élevé comme une muraille de deux cents mètres de haut. Ton canot bombant sa poitrine au-dessus de la surface calme de l'eau, nous a emmenés, pareil à un oiseau au poitrail blanc, le long de cette muraille pour nous faire voir encore une merveille... Tu riaais, beauté classique aux yeux bleus de ce que les autres canots étaient bien loin derrière nous.

J'avais envie de rire avec toi, pour une autre raison... L'homme n'a pas toujours été tout puissant!.. Nous n'arrivons pas toujours à nous comprendre, à exprimer, même à peu près, de quoi nos coeurs sont remplis! Voilà deux langues, belles toutes les deux, alors que nous, dans ce bateau moderne, étions comme deux hommes de la préhistoire, à la seule différence, que nous riions, agitions nos mains, froncions les sourcils, faisions des grimaces pour nous faire comprendre!..

Moi, il me semble que je te connais depuis longtemps. Je t'ai rencontré pour la première fois on dirait pas d'aujourd'hui. J'ai entendu ta voix et ton rire dans les pages des livres, sur la toile des écrans... Je te connais aussi du temps où, lorsqu'encore jeune, je me suis lié d'amitié avec les petits personnages de *De Amicis*, je t'ai rencontré et plus tard, dans mes rêves, marchant sur ces terres côte à côte avec *Spartacus* et *Garibaldi*.

Tu nous crié:

— La Grotte d'azur! montrant de la main du côté de la haute muraille, où mille canots grouillent déjà dans un golfe minuscule.

Quand s'arrête le moteur de ton imbattable pur sang et que son blanc poitrail s'affaisse sur l'eau, un brouhaha immense de foire se fait entendre. Les guides-bateliers nous attaquent, comme des clous attirés par l'aimant, de tous les côtés nous attaquent, nous cernent de leur barque, nous qui venons d'arriver, nous les premiers descendus du *Gloria*. Nous sommes enlevés, moi avec mon ami, dans la barque d'un vieux signor en casquette, débrouillard, accrocheur et tenace, qui ressemble drôlement au père *Todor*, vacher de mon *kolkhose*.

Des canots pleins de touristes arrivent les uns après les autres. Le brouhaha s'élargit.

Notre signor manoeuvrant des rames, comme avec des mains à ralonges, réussit à sortir sa barque de cette foire sur l'eau et nous conduit droit dans le trou creusé dans la muraille à ras de l'eau, un trou noir comme la gueule d'un four. Puis posant ses rames, il saisit à deux mains un gros câble rouillé tendu au-dessus de nos têtes, ce câble disparaît dans le four. Instinctivement nous baissions nos têtes sans attendre le cri du vieux signor qui commande de nous baisser. L'eau autour est calme, au milieu, s'engouffrant dans l'étroit tunnel, elle s'agite, hurle et crache de la mousse. Arrivé du dehors terrestre dans ce monde souterrain, notre barque freîne et arrête sa course sur l'eau impassible de la grotte. Là, nous nous redressons pour mieux voir. Quelle merveille! On voudrait lever les bras au ciel pour mieux exprimer son extase. C'est un vaste brassage de lumières et de couleurs. Le noir du haut de la grotte se marie à la clarté et au bleu d'azur de l'eau.

Mais même cette grotte féérique ne peut nous cacher des lois touristiques et nous sommes obligés de nous soumettre aux simples «chacun son tour» et «il est temps». Le vieux signor nous fait faire un dernier tour de la grotte et dirige sa barque vers la sortie qui de ce côté ne ressemble plus à un four, tant il y a de lumière.

— Gorki y est sans doute venu aussi? crie une voix dans un autre canot. Soudain notre signor s'illumine d'un large sourire, lâche une rame, agite la main et crie presque:

— Massima Gorki, granda!

Après il laisse tomber l'autre rame et saisit à deux mains le câble tendu au-dessus de nos têtes. Nous aidons le batelier parce que l'eau ne veut pas nous laisser sortir de la grotte. Arrivés au soleil, à l'approche de l'heure des adieux,

nous remettons au signor, au «parent de mon vacher», toute notre maigre monnaie, pareille aux écailles de poissons sur lesquelles on lirait: «République Italienne»; et encore avant de nous quitter nous fumons une cigarette de mon pays, tout cela pour les trois mots, pour le plaisir qu'il nous a procuré, sans avoir pensé à la charité...

Le signor débrouillard nous crie quelque chose, à nous ou à notre joyeux amica qui nous attend dans son canot auquel nous venons d'accoster. Dans son cri accompagné d'un large sourire nous reconnaissons les trois mots qu'il avait lancé il y a un instant.

— Oh, oui! Massima Gorki granda! répète notre amica aux yeux bleus.

Nous voilà de nouveau à voler sur la surface lisse de l'eau, laissant derrière nous une traîne argentée. Nous passons la haute muraille grise derrière laquelle le soleil s'est couché. Au tournant apparaît l'amphithéâtre blanc, rouge, vert du port. Soudain notre canotier tend une main brune de soleil, sortant d'une manche blanche gonflée par le vent, et crie en montrant quelque chose.

— Massima Gorki! Hôtel!

Et le voilà de nouveau parti à rire, d'un rire éclairé par le bleu de ses yeux, un bleu emprunté à la Grotte d'azur...

Ecoute, amica!

Tu as bien fait de nous rappeler!..

L'impossibilité de nous comprendre nous a fait oublier que tu dois connaître une histoire merveilleuse de ton Italie, de ton unique au monde Capri... Tu dois savoir que ce n'est pas une légende, un conte de fées, c'est l'histoire véridique et charmante qui nous dit que l'hôtel aux murs rouges, perché sur le roc a été habité autrefois par l'auteur des récits de la vie...

Est-ce possible qu'il n'y ait pas que nous, venant du pays des Soviets, ayons pensé à ce nom? Allez, ris, amica, amuse-toi de ma naïveté, réponds-moi par ton rire pour me dire que c'est vrai!..

Durant ces trois jours, mes pensées étaient occupées par ceux qui sont venus autrefois et ceux qui de l'Italie nous en parlent aujourd'hui...

Les enfants de la misère napolitaine, noirs, bruyants, comme des corbeaux sur les labours, avec à côté des montagnes dorées d'oranges brillant comme mille soleils mais pas pour tout le monde, si bien décrits par Maxime Gorki, me rappellent le doux sourire d'un autre narrateur, Djani Radar, aimé de nos enfants. Lui aussi parle à la manière de Gorki des richesses voyantes et criardes **de** son pays. Pour lui, aujourd'hui n'est pas si radieux, fidèle à la foi en la victoire de demain, il sait droit regarder dans l'avenir.

Le poing tendu en signe d'amitié prolétarienne, le langage des yeux, les sourires partout, sur les routes, dans les rues, partout où nous passons, nous traduisent mieux que mille paroles la foi en demain.

Mes pensées me rappellent que, comment se fait-il, que sur une terre pareille, pleine de couleurs, de merveilles, ait pu s'accrocher la moisissure du fascisme?..

Ecoute, amica!

Te regardant, je n'ai pu m'empêcher de penser que des gars comme toi, laborieux et gaillards, auraient pu se trouver non seulement en Abyssinie, mais aussi sur les vastes étendues de mon pays. Peut-être ton père ou ton frère aîné? Peut-être le signor débrouillard qui se souvient de Gorki et ressemble au vacher de mon pays? Ceux qui sont rentrés t'ont sans doute parlé des

rudes hivers du pays de Gorki, de la colère de tes compatriotes...

J'aurai voulu leur exprimer aujourd'hui ma haine et mon chagrin à la fois. Je voudrais te parler de ceux qui ne reverront jamais le beau ciel d'Italie.

...Ils étaient vingt.

Pendant la guerre, au cours de sa troisième année, après Stalingrad, tes compatriotes se sont retrouvés sur la Terre biélorusse. Au nord de cette terre, verte des champs de pommes de terre et de lin, s'étend un lac d'azur, derrière le lac, une forêt. Les jeunes pins sentent la résine, le blanc sarrasin fleure le miel réchauffé, son aromate est jalousement ramassé par les abeilles. Dans le trèfle aussi, on entend le murmure des abeilles. Les jeunes lièvres apeurés, encore chauds de leur nid, se cachent dans les blés. Le genévrier sème son odeur agréable. Les mouettes volent haut au-dessus des toits des maisons, les cigognes viennent y faire leur nid et vont planer sur les lacs argentés...

C'est la première fois que je suis loin de chez moi. Je te demande pardon, amica, si je laisse tomber une larme... c'est une larme de joie, la joie d'avoir au monde un pays comme le mien, ma douce, laborieuse et brave Biélorussie!..

Je te prie maintenant de retenir ton regard une seconde sur la lame du couteau menaçant ta vieille mère... Je te prie d'arrêter ton regard une seconde sur ton petit encore gazouillant que quelqu'un écrase lui cognant la tête contre une table...

Et tu comprendras alors comment un peuple laborieux et paisible peut devenir impitoyable justicier.

L'histoire les a appelés justiciers du peuple, leur pays porte le nom de pays classique de la guerre partisane.

L'ennemi sait ce que cela signifie. Les vieux rescapés, anciens généraux d'Hitler, gavés de charogne puante des Kaisers, parlent encore aujourd'hui de l'inexplicable et incompréhensible «fanatisme». Vois-tu, amica, ils auraient voulu faire voir les choses autrement... Ils auraient pu le faire après... ils le font aujourd'hui facilement, ils justifient la mort de nos mères et de nos enfants par une nécessité stratégique, par n'importe quel accord ou traité, et la condamnation du fascisme, ils la considèrent comme mal fondée.

Il y a un village dans notre pays aux lacs bleus. Après le village, un mont semblable à un cône gigantesque dont on aurait coupé le dessus et semé des bouleaux. De là, on peut voir en même temps cinq grands lacs. C'est de là, que tu pourrais, amica, revoir l'azur de ton pays, ressentir du bonheur regardant dans le lointain semblable au tien. De là, on peut voir aussi les champs, les villages, les routes qui serpentent, les deux rubans argentés, d'une ligne de chemin de fer.

Par une nuit de mai, de l'année quarante-quatre, une nuit de sommeil profond et tranquille, une nuit où le chant du rossignol couvrait les pas des partisans, là, où semblables à deux cordes tendues, on entend sur les rails un fracas de tonnerre. Un bruit habituel que nous mettions à nos comptes. Un bruit que l'ennemi payait en nerfs et en sang...

Malheureusement pas qu'avec le sien...

Le matin de bonne heure, le village près du lac a été cerné par des hommes en uniformes vert-gris. Il y en avait beaucoup de cantonnés à la gare voisine. Mais cette fois-ci, pour une opération de grande envergure il leur a semblé qu'ils étaient peu, alors les nazis distribuent des fusils à une équipe d'ouvriers venus de ton pays

et transformés en esclaves après, quand l'Italie est sortie de la guerre. Mais certains officiers, partenaires d'hier pour refaire une Europe nouvelle, aujourd'hui, se sont vite de nouveau associés..

Ecoute, amica, pleurer le petit à chevelure blonde dans les bras de sa grand-mère aux cheveux blancs devant la rangée de bourreaux!.. Regarde, il est en chemise, le petit, ses pieds ont encore gardé la chaleur de son petit lit qu'il vient de quitter.

Ecoute le murmure d'une foule innocente condamnée à mourir!..

Ecoute l'ordre d'ouvrir le feu auquel vingt fusils, les fusils de tes compatriotes ont refusé de tirer!..

Ecoute le silence éternel qui s'est abattu sur encore une tombe commune!..

Tes compatriotes ont été désarmés. Ils ont rendu leur fusils sans savoir ce qui les attendait. Ils ont reçu l'ordre de se ranger au-dessus des corps encore chauds. Ils se sont soumis ne croyant encore pas à ce qui allait se passer...

Aujourd'hui, près de la tombe, des bouleaux au tronc argenté sourient au soleil, près des pierres où nul nom est gravé, poussent mille fleurs plus belles les unes que les autres. Dans le village, voisin des cinq lacs argentés qu'on voit du sommet où poussent les bouleaux, les gens, simples, ouverts et honnêtes parlent souvent des vingt inconnus qui ont baissé leur fusil... qui n'ont pas voulu au prix du sang innocent payer leur retour, leur retour dans le pays merveilleux qu'est le vôtre...

Arrête ton canot, amica!.. Arrête un instant pour que l'eau devienne calme! Honorons leur mémoire par une minute de silence.

Aliaxey
Koulakovski



LA BOUTEILLE DE KVASS

Sur une planche, en guise de banc, clouée assez bas près de la palissade, trois vieilles femmes étaient assises, trois retraitées du kolkhoze: la mère Mamytchykha, la mère Ladymiérykha et la mère Makatrykha.

Pourquoi les appelait-on ainsi? Bien sûr, du nom de leurs maris, morts depuis longtemps. La mère Mamytchykha avait pour mari Kosstouss Mamyka. Mais on ne sait pour quelle raison, jamais elle n'avait été appelée Kosstoussikha. Elle avait été surnommée «la Mamytchykha», plus facile à prononcer, sans doute. La mère Ladymiérykha, très belle autrefois, arriva au village après qu'elle se fut mariée avec Ouladzimir Bous-sel, un gars du pays, un peu forgeron, un peu bourrelier. Elle aussi n'avait pas été appelée Bous-slikha, comme il aurait fallu le faire. Mais comment et d'où était arrivé au pays Makatsior¹, personne ne pouvait le dire.

Les trois bonnes femmes avaient l'habitude, le soir, de sortir dans la rue du village. Il est vrai,

¹ Surnom donné par dérision. Makatsior veut dire en biélorusse vase à piler les graines de pavot. (N. d. T.)

qu'on pouvait les voir aussi en plein jour, assises sur le même banc. Le temps ne leur manquait pas. Mais elles préféreraient sortir le soir, il n'était pas commode de paresser alors que tout le monde était à l'ouvrage. Mais dès que le soleil était près de se coucher, elles s'empressaient d'occuper l'endroit intime qui risquait d'être pris par un couple amoureux. Elles arrivaient donc toujours les premières et dans leurs plus beaux habits. La mère Mamytychka mettait une jupe neuve, il est vrai, de coton, à un rouble le mètre, mais qu'elle s'était fait faire il n'y avait pas longtemps par Nina, sa fille. Elle avait une blouse de basin, sur la tête un foulard d'indienne. Pour une autre personne un tel ensemble n'aurait coûté que la moitié de la retraite d'un mois. La mère Mamytychka était devenue dépensière en vieillissant, d'autant plus qu'elle aimait être à l'aise dans ses habits.

La mère Ladymiéryhka ne se tracassait pas trop pour s'habiller à neuf, sans parler des foulards qu'elle changeait souvent. Elle en avait beaucoup, des cadeaux de ses fils ou de sa belle-fille. C'était pourquoi elle pouvait se permettre de venir chaque fois avec un nouveau foulard.

Parlant des vêtements de la mère Makatrykha il ne faudrait pas, évidemment, oublier de mentionner sa jaquette de peluche. Une jaquette, vieille, mais solide encore, qu'elle portait été comme hiver. Il est vrai, que pendant les grands froids, elle mettait encore par-dessus la jaquette une douillette ouatée. Elle vivait auprès de son gendre, un homme avare quand il était question d'habiller sa femme, alors que sa belle-mère, il était prêt à l'enterrer dans sa vieille jaquette de peluche. On ne dirait pas qu'il ne gagnait peu. Non. Mais il n'avait jamais assez de son

argent, c'était pourquoi il en empruntait à sa belle-mère. Et il ne le lui rendait jamais.

Il était arrivé que les trois femmes perdirent leurs maris en même temps. Mamyka, Boussel et Makatsior avaient été réveillés la même nuit, à la même heure. Lorsque le lendemain matin leurs femmes leur apportèrent de quoi manger au bureau de la station de machines et de tracteurs, elles arrivèrent trop tard...

C'était à la veille de la guerre.

Pendant la guerre ces femmes avaient aidé les partisans. Elles vivaient, ou plus exactement moisissaient et pourrissaient avec leurs enfants, bloquées, dans les marais. Après la guerre, toutes les trois vécurent dans le même abri provisoire, toutes les trois, aidées de personne, labourèrent la terre... Toutes les trois vécurent dans la même attente, l'attente de leurs maris. Leurs maris ne rentrèrent pas.

Petit à petit la vie s'arrangea, les années passèrent sans que personne ne s'en aperçoive. L'âge de la retraite arriva. Il est vrai qu'elles auraient pu encore travailler un peu, mais la santé n'était plus la même. Et puis, le chef d'équipe n'avait plus de travail pour elles. Voilà pourquoi elles s'ennuyaient, toutes les trois, des journées vides, passées à la maison.

Souvent, elles restaient assises sur leur banc, sans causer, toussotaient jusqu'à ce que la conversation s'engageât et prît bon train. Alors qu'aujourd'hui, la mère Mamytykha arrivait en souriant et de loin avait commencé à faire des gestes à ses amies. Elle leur rapporta une nouvelle qu'elle avait apprise de sa fille.

— On va nous augmenter nos pensions! Vous avez entendu?

Après cela la mère Mamytykha s'assit lourdement sur le banc et regarda ses voisines, quêtant

sur leur visage l'effet qu'avait fait la nouvelle. Les deux femmes n'avaient pas l'air d'être contentes. La mère Mamytchykha en fut étonnée, puis, tournant ses idées dans la tête, elle devina la raison de l'air mi-soucieux, mi-boudeur qu'avaient ses amies. La mère Ladymiérykha vivait auprès de son fils qui était instituteur, elle en avait deux autres en ville. Elle avait également des filles mariées qui, elles aussi, ne l'oubliaient pas. Par conséquent, elle ne touchait pas à sa pension, sans parler des sous qu'elle donnait à ses petits-fils pour acheter des glaces ou des cahiers. Ou encore, la mère Ladymiérykha aimait prêter son argent, elle le prêtait parce qu'elle n'avait pas oublié qu'autrefois, elle aussi, avait été obligée, d'emprunter. Dans le temps, elle empruntait souvent du pain, de la farine, de l'argent aussi, et même du sel. Il avait été un certain temps, après la guerre, qu'on ne gagnait presque rien au kolkhoze, même en travaillant du matin au soir, tous les jours. Et puis, ses fils n'étaient pas encore sortis des hôpitaux où ils soignaient leurs blessures ou leurs commotions, restes de la guerre.

La mère Makatrykha, après un silence, dit qu'elle avait déjà entendu parler de l'augmentation, c'était son gendre qui lui avait annoncé la nouvelle. Et elle ajouta qu'il s'était réjoui parce qu'il allait pouvoir alors remplir son verre encore un peu plus. Il n'avait pas manqué de dire : « Plus la pension de la belle-maman est grande, plus mon verre est plein. »

Il s'en était suivi que seule la mère Mamytchykha était contente de la nouvelle. Toute sa vie, elle avait voulu et s'était efforcée de vivre un peu mieux que les autres. Et elle aimait le souligner. Il lui arrivait même de vanter ce qu'elle avait de mauvais. Elle se vantait sans cesse. Et

si elle n'avait rien à louer, alors elle inventait quelque chose qu'elle colportait dans le village, rien que pour ne pas être comme les voisins.

Une fois, bien avant la création des kolkhozes, ils avaient décidé de refaire leur chaumière affaissée par les ans. Alors la mère Mamytchyka disait partout :

— Maintenant, on va se faire une belle maison, une vraie maison !

Il était clair qu'on ne pouvait pas construire une maison avec les restes d'une chaumière à moitié pourrie. Et cette vantardise lui avait valu un sobriquet de plus qui vint s'ajouter au premier. Aussi, parfois on l'appelait la mère Mamytchykha — maison.

Aujourd'hui la mère Mamytchykha vivait dans une vraie maison. Personne n'y trouvait à redire, une maison et pas une chaumière. Son gendre travaillait comme chauffeur sur le chantiers, alors les briques, la toiture et le reste, c'était lui qui les avait apportés. Après chaque hiver, il repassait les fenêtres et même les corniches à la peinture et il choisissait des couleurs vives, voyantes. Pour les travaux qu'il faisait à la maison, jamais il ne demandait quoi que ce fût ni à sa belle-mère, ni à sa femme. Mais alors, lorsqu'il prenait une cuite, ni l'une, ni l'autre n'étaient à l'aise dans la maison et passaient le moment dangereux soit dans la rue, soit chez des voisins. Il suffisait de rencontrer la vieille sur le chemin du retour, l'orage passé, qu'elle se lançait dans des explications douteuses : « Vous pensez, j'ai passé un temps fou au magasin à essayer des chaussures. Je n'en ai pas trouvée à mon pied. Et puis, celles-ci sont encore bonnes. » Elle faisait alors un pas de côté pour montrer sa chaussure.

Une fois, il n'y avait pas longtemps de cela, la

mère Mamytykha s'était vantée de boire tous les jours une bouteille entière de kvass. Cette dernière vantardise ne lui avait valu aucun sobriquet, tout le monde savait que la vieille en réalité aimait le kvass. On pouvait bien y croire qu'elle en buvait, mais qu'elle en bût tous les jours et une pleine bouteille, personne n'y crut. Elle avait bien dit un jour qu'elle se ferait faire un sarafane¹ jaune, qu'elle ressemblerait à un loriote. Mais ne se fit faire qu'une jupe de coton.

La mère Mamytykha sentait bien que ses mensonges ne passaient pas toujours, c'est pourquoi elle choisit un moment propice pour persuader ses deux amies qui n'avaient plus confiance en elle. Alors qu'elle parlait du kvass, sa fille Nina revenait de la ville. Elle allait passer l'endroit où les trois vieilles étaient assises, quand la mère Mamytykha l'arrêta pour lui demander:

— Tu n'as pas oublié ma bouteille? dit-elle d'une voix où se mêlaient l'incertitude et la douceur.

— Mais non, répliqua sa fille, contente d'avoir pensé à acheter une bouteille de kvass.

— Donne-la moi. C'est pas la peine de la porter à la maison.

— Tenez. La jeune femme sortit de son sac une bouteille avec une étiquette qu'elle tendit tranquillement à la vieille, la tenant par le goulot.

— Tu pourrais, peut-être, m'apporter un gobelet, hein?

Sa fille revint un instant après, lui apportant une tasse.

La mère Mamytykha posa la tasse sur le banc, à côté d'elle. D'une main elle tenait la bouteille, de l'autre, elle en caressait l'étiquette, en disant:

¹ Sarafane, m - longue robe sans manches. (N. d. T.)

— Et dire qu'avant on ramassait les morceaux de pain qui restaient... On faisait le sien... Loin d'être comme celui-là. Ou bien il moisissait et était d'une aigreur, du vinaigre... ou bien c'était pas acide du tout... Et ça... Et c'est sucré, et c'est bon, même à manger avec du pain... pas qu'à boire. Regardez voir, c'est du vrai!

— Oui, du vrai, approuva la mère Ladymiérykha.

— Et il est clair!

— Oui, il est clair. Bois-le alors, ton kvass, puisque tu l'as.

Mais la mère Mamytchykha ne se pressait pas d'ouvrir sa bouteille, et puis, elle n'avait pas envie du tout de boire, d'autant plus dans la rue. Le principal, c'était non pas de vider la bouteille, mais de faire croire qu'elle pouvait se permettre un tel luxe.

— Oui, mais comment déboucher la bouteille? commença-t-elle, comme si sérieusement cela la préoccupait. Elle tâta la capsule brillante avec ses doigts. J'ai oublié de dire à Nina de m'apporter le...

— Fais la sauter en tapant sur le fond, lui conseilla la mère Makatrykha.

— Non, c'est pas de la vodka...

— Ah! oui? Alors, avec le kvass, c'est pas la même chose?

— Bien sûr que non! Le kvass n'est pas fort.

— Mais le champagne, alors?..

Au même moment le petit fils de la mère Makatrykha passait dans la rue. La mère Makatrykha l'appela:

— Dis donc, Valiéra, on a besoin de toi... elle lui montra la bouteille. Débouche nous ça.

Le garçon s'approcha, prit la bouteille, sortit un couteau de sa poche.

— Ca va être vite fait, dit-il avec l'air de savoir y faire et fit sauter la capsule. Voyez, il n'y a pas de bouchon, une simple capsule.

La mère Mamytykha s'en versa dans le gobelet, elle but doucement, en ayant l'air de savourer chaque gorgée. Quand le gobelet fut vide, elle en versa à ses voisines.

— Je vous jure qu'autrefois, même pendant la noce, il n'y en avait pas de pareil, recommença-t-elle à se vanter en parlant fort pour se faire entendre dans la rue. Je me souviens, pendant la noce de la Bytykha...

«Qu'est-ce qu'elle vient faire ici la noce de la Bytykha. Tu ferais mieux de penser à la tienne... Il n'y avait pas de kvass du tout», voulut dire la mère Ladymiérykha, mais se ravisa :

— S'il est si bon, bois-le toute seule, ton kvass. Je préfère le mien, que j'ai fait dans le pétrin. Je vais en boire en rentrant.

— Mais le tien est loin d'être comme celui-là!

Ses voisines en goûtèrent quand même un peu. Le reste, la mère Mamytykha le but toute seule. Après quoi, tournant la bouteille vide dans ses mains, affairée, elle dit :

— Il va falloir que j'aille à la maison porter la bouteille. Douze kopecks, c'est quand même de l'argent qu'on trouve pas dans la rue.

— Vas-y, bien sûr, l'encouragea la mère Ladymiérykha. La mère Makatrykha, se rappelant que son gendre cachait même les bouteilles, ayant servies à de l'huile, ajouta :

— Et tu sais, deux vides, ça en fait une pleine.

Alors, la mère Mamytykha se leva lourdement, en s'appuyant sur la bouteille vide. Elle fit deux ou trois pas...

...Les deux vieilles sur le banc entendirent d'abord la bouteille se briser sur une pierre au milieu de la rue. Puis, ce qu'elles virent leur pa-

rut étrange. La mère Mamytykha venait de tomber.

Plusieurs jours de suite, le banc resta vide. Puis, la mère Makatrykha et la mère Ladymiérykha vinrent s'asseoir à leur place habituelle, elles restèrent là, sans parler, à regarder les morceaux de verre déjà couverts de poussière. Des gosses jouaient dans la rue en piaillant comme des oiseaux. Ils s'arrêtèrent près du banc et se mirent à discuter. Un nouveau jeu, peut-être. Ils couvraient de leurs voix criardes le murmure des deux vieilles. Cela les empêchait de parler de la mère Mamytykha qui, encore il n'y a pas longtemps, était là, avec elles, assise sur le même banc.

Nina rentrait de son travail. Voyant que tous les gosses étaient pieds nus, elle se baissa et ramassa soigneusement les morceaux de verre.

1967

*Mikola
Loupsiakov*



LA MOUETTE PILLARDE

Nous sommes à la pêche, Kazimir et moi. De temps en temps, nous échangeons quelques paroles.

C'est le matin. Le soleil vient de se lever, il y a à peine une heure; la rosée sur l'herbe et les buissons commence à disparaître. Nous avons déjà eu le temps d'attraper chacun une perche, sans compter le fretin. Des mouettes pillardes volent tout le temps au-dessus de la rivière, au-dessus de l'endroit où nous pêchons. Kazimir crache¹ sur son ver et jette sa ligne le plus loin possible du bord. Il espère attraper un gros poisson, c'est pourquoi, il est debout, les jambes écartées, tout prêt à tirer fort sur la ligne. Moi, je n'ai pas de touches, je ne fais que fixer mon flotteur. Tiens, celui de Kazimir vient de glisser sur la côté, tiré par un poisson. Le voilà qui plonge une fois et puis plus rien. Une minute il n'y a rien et le voilà de nouveau qui se met à danser. Encore une touche et le flotteur s'arrête sur place. C'est ainsi que mord la brème, le gros gardon, et puis,

¹ Une habitude chez les pêcheurs, considérée comme porte-bonheur à la pêche. (N. d. T.)

le petit poisson. Mais Kazimir ne compte que sur le gros poisson, il attend, les pieds enracinés sur la berge. Tout à coup, le flotteur commence à trembler doucement et puis, plonge. Il part rapidement en profondeur. Kazimir ferre d'un coup sec et tire. Un poisson argenté frétille au bout de sa ligne. Ça doit être un goujon. Kazimir a ferré si fort que le poisson avec l'hameçon et la ligne volent loin dans les buissons d'osier.

— Eh, di-a-ble, jure Kazimir. J'ai tiré un peu trop fort.

Une mouette pillarde arrive juste au-dessus du buisson où il y a le poisson.

— Va-t-en! Kazimir agite les bras. Il ne manquait plus que toi!

La mouette, pliant les ailes, tombe dans l'herbe comme une pierre. Un clin d'oeil, et elle est de nouveau dans l'air. Dans son bec elle tient le poisson et tire sur la ligne de Kazimir. Ce dernier oublie tout, il s'agite et crie:

— Lâche, mais lâche donc! comme si la mouette comprenait ce qu'il lui criait.

Encore un instant et la ligne se tend. La mouette avale le poisson et l'hameçon en même temps. Elle vole en rond au-dessus du buisson, battant des ailes avec violence. Kazimir serre sa gaule et ne sait que faire. Je lui crie:

— Tire ta ligne! Mais tire donc!

Kazimir commence à tirer sa ligne. La mouette, fatiguée par la lutte et la douleur, se pose dans l'herbe et se cache dans une épaisse touffe. Nous avons du mal à la retirer. Elle a les ailes étendues, le bec ouvert, tout en sang. On aperçoit à peine l'hameçon dans le fond de sa gorge.

— Aïe, aïe, crie Kazimir, tenant l'oiseau dans ses mains. Qu'est-ce qu'on va en faire?

— Je ne sais pas. On arrivera pas à retirer l'hameçon. On ne peut pas l'attraper. Il va mourir, l'oiseau.

— Pauvre oiseau, soupire Kazimir. Il a les larmes aux yeux. Pauvre oiseau, répète-t-il. Comment ça se fait que je n'ai pas eu le temps de la chasser. Elle doit avoir un nid, quelque part dans l'herbe. Et des petits dedans. C'est justement le temps d'avoir des petits. Alors, les petits aussi vont mourir. C'est une mère pas tout à fait comme les autres, ça se voit.

— Les petits ne vont pas mourir. Le mâle leur donnera la becquée, si celle-là, c'est une femelle.

La mouette s'agite, essaye de s'échapper des mains de Kazimir.

— Pauvre petite, soupire Kazimir.

Le sang ne s'arrête pas de couler du bec ouvert de l'oiseau. De grosses gouttes tombent sur les mains de Kazimir. Tout à coup le visage du vieux Kazimir s'illumine. Me regardant de ses yeux mi-clos, il me dit soudain :

— Coupe le crin. Mais plus vite ! On a un vétérinaire au pays. Et s'il a réussi à retirer la pointe que mon cochon avait avalée, le crochet, il peut l'avoir. Tu vas voir ! Il va faire ça en moins de deux. Pendant que ses petits vont pousser, on la soignera. On la laissera partir après. Le pire c'est que si elle crève en route.

Je coupe le crin. Vite je remballe les gaules. Je prends tous les poissons, les miens et ceux de Kazimir. Et nous voilà partis tous les deux à travers les prés en direction du bourg. Il est à deux kilomètres de l'endroit où nous pêchions, sur la berge opposée. On en aperçoit les premières maisons, les bouleaux du parc, ainsi que les coupes de l'église qui vient d'avoir, comme on dit, trois cents ans cet été. L'herbe est haute, drue, nous avons du mal à marcher. Tout à coup la

mouette essaye de s'échapper des mains du Kazimir. Le sang continue à goutter du bec de l'oiseau. Nous voilà enfin sur un sentier qui nous mène sur une butte. De là, nous voyons une grand-mère avec un panier à la main qui marche à notre rencontre. Son visage ressemble à une tomate sèche, tellement il y a de rides. Ses yeux ont perdu leur éclat, les sourcils sont à peine tracés. Passant à côté de nous, elle nous lance un «bon-jour». Ses yeux se posent sur les mains en sang de Kazimir.

— Qu'est-ce qu'elle a? nous demande la grand-mère.

— Oh! rien. Un malheur, lui répond Kazimir et raconte comment c'est arrivé.

— Eh bien... c'est-du-beau, traîne la grand-mère. La colère brille dans ses yeux. Vaurien, ajoute-t-elle, en regardant Kazimir. Regardez-moi ça... Il a une barbe jusqu'au nombril et du son plein la tête. Où que c'est que t'avais les yeux quand elle volait, la bête? Fallait lui faire peur d'un bon coup.

Kazimir rougit de honte. Moi aussi, j'ai honte, encore plus que lui. Parce que je suis de la ville. Qu'est-ce que je vais leur raconter, aux pêcheurs, en ville? Que Kazimir n'a aucune autorité?

— Je n'ai pas eu le temps, grand-mère, lui réplique Kazimir, et, gêné, baisse les yeux, fixant ses bottes de caoutchouc trouées.

— T'as pas eu le temps, répète la grand-mère. Un oiseau si beau qui va beaucoup souffrir avant de mourir. Une drôle de plaisanterie de lui avoir enfoncé un crochet au fond du bec. Je vois qu'il n'y a personne pour te corriger, espèce de barbe. Regarde, combien y en a, des mouettes. C'est beau à voir! Et toi, tu... qu'est-ce que t'as à me zyeuter. File, si tu vas au docteur!

Nous continuons notre chemin.

— Tu parles d'une vieille, me dit Kazimir. C'est la mère Parasska, du kolkhoze d'à côté. Elle a une de ces langues! Elle fait peur à tout le monde, au président, aux chefs de brigade. Elle doit avoir dans les soixante-dix. Elle va aux champs avec les autres. Elle a été récompensée cet été. Elle a été à l'exposition, à Moscou. Elle a une langue pointue. Regarde le monde qu'il y a près de la rivière. On va en avoir pour longtemps à passer de l'autre côté. Elle peut crever, la mouette. En disant cela, il lui souffle sur la tête: les oiseaux aiment le chaud.

C'est étonnant que cet homme, déjà âgé, avec une longue barbe et une moustache, qui porte sur la tête un bonnet datant de la guerre de quatorze, qui a déjà des petits-fils, ait pitié, d'un oiseau, comme un enfant. Il a même du chagrin dans les yeux.

— Où est-ce que vous portez cet oiseau, papa Kazimir? lui demande un faucheur, quand ils arrivent pour passer la rivière en bateau.

Le père Kazimir lui raconte l'histoire.

— Vous avez raison d'aller chez le docteur. Il a pas fait des études pour rien. Et puis, il est payé pour ça, lui disent les faucheurs.

— Vous pourriez pas nous laisser passer les premiers, hein?

— Allez, vas-y, passe, nous lance un faucheur. Toi aussi, tu peux y aller, ajoute-t-il, me montrant du doigt.

Au bourg nous sommes entourés de toute une bande de gamins. Nous rencontrons aussi des personnes âgées, des amis de Kazimir, qui nous demandent ce qui est arrivé. Les gamins nous accompagnent jusqu'à l'infirmerie.

La cour de l'infirmerie est grande, spacieuse. On y voit des chevaux qui attendent, la tête baissée. On entend toutes sortes de cris dans

l'espèce d'étable. Il y a des moutons, des vaches, des veaux. Ce sont les malades de l'infirmerie. Ils doivent passer une cure. Près du perron de l'infirmerie il y a quelques bonshommes. Il y en a un avec un fouet. Il est tout couvert de poussière. On voit qu'il vient d'amener un cheval malade.

— Qu'est-ce que tu as là? demande l'homme au fouet.

— Une mouette.

— Elle a le bec en sang. Qu'est-ce qu'elle a? Kazimir recommence son histoire.

— Tu parles, si elle crève, ça sera pas une grosse perte. Ça donne rien, cet oiseau, dit l'homme au fouet. Il regarde l'oiseau de près et le voit cracher un caillot de sang.

— Où que c'est qu'est le docteur? questionne Kazimir.

— Dans son cabinet, lui répond l'homme au fouet et continue: allez, va, qu'est-ce que tu traînes? Tu vois pas qu'elle va crever, ta bête?

La mouette étouffe, sa tête vire au noir, elle roule les yeux, comme font les poules le soir sur leur perchoir. Nous entrons dans la salle d'attente. Il n'y a personne. Kazimir se dirige tout de suite vers une porte où il est écrit: «Docteur». Je le suis. Dans la pièce, il y a un homme assis à une table. Il est en blouse blanche, rasé de près, il a une paire de lunettes à monture d'or sur le nez.

— Bonjour, lui dit Kazimir.

L'homme s'arrête d'écrire, pose sa plume près de l'encrier et regarde la mouette.

— Hum! qu'est-ce que c'est?

Kazimir lui explique comment cela est arrivé. Et plus il parle, plus le visage du docteur s'éclaire d'un jovial sourire.

— Bon. C'est très bien que vous soyez venu, dit le docteur.

Il prend la mouette, la regarde.

— Alors, ma chère, ça ne te plaît plus ta vie sur le Dniéper. Tu te jettes sur les lignes, dit-il en examinant le bec ensanglanté de l'oiseau. Et il continue: voyez-vous, la mouette, c'est comme de la poésie sur la mer, les rivières, les lacs. On lui a même consacré des chansons, bien nostalgiques d'ailleurs. Tu souffres, petite. Patiente encore un peu. Il va falloir t'opérer. On va, ma chère, t'ouvrir la gorge... te retirer l'hameçon... et te la recoudre. Tu as encore de la chance, les voies respiratoires n'ont pas été touchées. Fénià, crie-t-il tout à coup.

Des pas se font entendre. De la porte d'à côté se montre une infirmière.

— Sur le billard. Et tout de suite? Et il lui passe l'oiseau. Quant à vous, passez dans la salle de réception et attendez.

Dans la salle de réception nous nous asseyons tous les deux sur un banc. Le soleil, passant par la fenêtre, fait jouer ses rayons dorés sur le plancher, sur les murs, sur les placards de publicité. Un bourdon se fait entendre près de la vitre. Dehors, les jeunes bouleaux donnent l'impression de se murmurer des histoires. Le vent souffle par à coups et fait frétiller leurs feuilles qui alors se collent les unes aux autres et semblent pressées de se communiquer quelque chose de très important.

— C'est bizarre, quand même, dit soudain Kazimir. Tu crois qu'il va la sauver? Je te dirais que le docteur s'y connaît. Ici tout le monde le respecte. Il a même chassé la brucellose du pays. Il en a sauvé des chats, des chiens. Il n'y a pas longtemps je vois ici une femme, elle avait un coq sous le bras. Il avait besoin d'être soigné. Attends! Nous nous taisons et prêtons l'oreille. Du cabinet du docteur des voix se font entendre.

Puis, la porte s'ouvre, le docteur entre, tenant la mouette dans ses mains. Le cou de l'oiseau est à moitié déplumé, l'endroit est couvert d'un pansement. Ses pattes et ses ailes sont bandées. Fénia, l'infirmière, sort tout de suite après le docteur. La mouette apeurée, ne fait que tourner la tête et ouvrir le bec. On ne voit plus de sang couler.

— Voici votre malade, dit le docteur, en tendant l'oiseau. Aujourd'hui ne donnez rien à manger à cette beauté du Dniéper. Demain elle pourra déjà avaler quelque chose. Donnez-lui de préférence des poissons pas trop gros, des alevins, par exemple. Dans six jours, vous me la rapportez, je lui enlèverai le pansement. Et il nous explique encore longtemps comment soigner l'oiseau.

Entre-temps, l'infirmière me tend sa mignonne petite main, en souriant :

— Tenez, vous avez oublié ça. Je vois qu'elle a dans la main l'hameçon avec le bout de crin que le docteur avait retiré de la gorge de l'oiseau.

Le soir, les gosses, par bandes, viennent voir la mouette.

— Papa Kazimir, nous avons apporté des poissons ! Tenez, ils sont là, dans la boîte.

Kazimir reçoit les boîtes à conserve. Il y en a déjà toute une rangée sur les appuis des fenêtres.

Ces six jours sont pas ordinaires du tout. Ce sont pour nous comme des excursions où nous faisons les guides. Les petits surtout sont d'une curiosité ! Nous dépérissons à vue d'oeil, nos voix se font rauques, car il faut raconter, raconter sans cesse comment la mouette a avalé l'hameçon, comment nous l'avons sauvée. La mouette parfois s'en mêle et commence à pousser des cris. Ensuite, à la joie de tout le monde, elle

mange un bon petit brochet et puis encore un, et encore, encore, et la voilà partie.

— Alors, ça va, la mouette? nous demandent nos voisins.

Deux voix enrôuées leur répondent:

— Ça va mieux...

Le septième jour, nous la sortons de la cage et nous allons trouver le docteur.

— Dites, qu'est-ce que vous allez en faire?

Kazimir lui explique:

— Rien! On va la porter sur l'autre berge et puis, on la laissera s'envoler. Elle doit avoir un nid pas loin de l'endroit où on l'a attrapée.

— Alors, ça va.

— Docteur, permettez-moi de les accompagner, se mêle à la conversation l'infirmière.

Après une minute de réflexion Ouladzislav Tsiarentsiévitch lui dit:

— Bien... oui, allez voir.

Nous voilà dans la rue. Tout à coup Kazimir s'arrête et me remet la mouette.

— J'ai oublié, dit-il, de faire un tas de choses à la maison. Je n'ai rien fait du tout à cause d'elle. Et puis, je n'ai rien à faire avec vous. On va se foutre de moi après... Vous la ferez partir sans moi. N'oubliez pas l'endroit.

— Bien sûr, lui répond Fénia.

Nous voilà donc tous les deux dans une barque. La rivière est passée, nous marchons assez longtemps, en parlant de ci, de ça.

On était en pleine fenaison. Là, où il y a encore une semaine, il y avait de l'herbe haute jusqu'à la ceinture, il ne reste plus rien. On entend marcher les tracteurs et les faucheuses. Nous arrivons enfin à l'endroit où nous nous étions installés pour pêcher, Kazimir et moi. Fénia défait les bandes qui retenaient les ailes et les pattes. Elle la pose sur sa main tendue. L'oiseau ne bouge pas, ne

comprenant sans doute pas ce qui lui arrive tout à coup. Le Dniéper est là, qui l'attire. Et tout à coup, elle se met à battre des ailes et s'élance haut, dans le ciel. La voilà qui décrit un, deux cercles au-dessus de nous, nous lance un cri d'adieu, plein de joie. Puis elle va se poser dans le pré.

— Elle va retrouver son nid. Vous allez voir, elle va le retrouver, me dit Fénia, comme s'il m'était possible de voir si l'oiseau avait retrouvé son nid.

— Elle avait peut-être pas de nid, lui dis-je.

— Qu'est-ce que vous dites! me réplique la jeune fille avec un malicieux sourire.

— Vous savez, vous n'êtes pas mal, Fénia. Pas mal du tout.

Un compliment que je lui fais, en rougissant.

Entre-temps, la mouette s'éloigne de plus en plus, et tout à coup disparaît derrière les buissons d'osier.

*Ivan
Chamiakine*



LE PAIN

On l'attendait depuis longtemps, l'oncle Ivan le frère de ma mère, on l'attendait avec impatience Il s'était chargé d'apporter du pain. Beaucoup de pain, autant qu'un homme pût en porter.

Je n'étais que dans ma septième année, mais je savais déjà qu'un homme adulte, et surtout un homme qui habite un village où on mange du pain autant qu'on veut, pouvait en porter tout un grand sac.

J'étais malade; affaiblie, je dormais beaucoup et je rêvais souvent de pain, de tas de sacs pleins de farine ou de miches. L'image des sacs ne me réveillait pas la nuit, parce qu'ils ne sentaient rien, mais les miches, rondes, aux croûtes dorées, sentaient si bon, que j'en avais l'eau à la bouche en dormant. J'avalais ma salive et je sursautais, réveillée par des spasmes, qui me faisaient mal au ventre.

J'étais heureuse quand Vassil, mon frère, était à la maison. Vassil était déjà grand, il était dans sa douzième année. Il savait tout, il pouvait tout faire. Quand il était à la maison, le feu, quoique petit, brûlait toujours dans notre poêle de fonte et j'avais chaud, parce que mon

canapé était tout près du poêle. Je pouvais tirer mes mains de dessous la couverture et jouer avec une vieille poupée et des douilles brillantes.

Vassia ne disait à personne où et comment il se procurait du bois. Il allait en chercher tard dans la soirée, ou le matin, à l'aube. Mais maman devinait comment il le faisait, d'où il apportait des planches pourries, elle était contente de son fils et elle avait peur pour lui.

— On te tuera un jour, bandit que tu es, lui reprochait-elle doucement. Ceux qui ont leurs propres maisons sont des brutes, ils tueraient un homme pour un éclat de bois.

J'avais peur quand Vassia s'en allait. Je m'imaginai qu'on le tuait et moi, seule, je pleurais et je me préparais à mourir, parce que je savais que sans Vassia je ne vivrais pas longtemps. Est-ce que je pourrais passer toute une journée au lit, sans Vassia, sans pain, et sans feu, sans chaleur? On est bien avec son frère. Le poêle de fonte chauffe, une bouilloire toujours posée dessus. Quand je me réveillais, je toussais et je me tordais des douleurs que j'avais au ventre. Vassia me donnait à boire et parfois jetait dans mon quart quelques grains de saccharine (où il en prenait, on ne le savait pas non plus) et l'eau devenait sucrée; quand on buvait, on n'avait plus mal au ventre. Mais les minutes les plus heureuses étaient celles quand il faisait le potage et que nous dînions. Ce n'était pas le déjeuner quand ma mère, se pressant à l'usine, nous donnait, à chacun, un quart d'eau bouillante avec de la saccharine et un petit morceau de pain, noir comme du charbon, pas plus grand que mon petit doigt, un tiers de notre ration journalière.

Vassia préparait le dîner pour de bon. Il avait toujours une réserve de bois et il chauffait le poêle à un tel point que la cheminée en fer-blanc

devenait rouge. La cheminée sortait par la fenêtre, condamnée, à moitié par le feutre et le carreau où passait la cheminée, au travers d'une feuille de fer-blanc rouillé.

Pour cette demi-cuillerée de millet que ma mère nous laissait pour la soupe, Vassia ajoutait une pomme de terre, une carotte ou un chou-rave qu'il avait trouvés dans la poche profonde du pardessus de notre père. Il disait qu'il avait gagné ces trésors à la gare où il aidait à décharger des wagons. Ma mère n'était pas toujours au courant, c'était notre secret. Le bois crépitait gaiement, le poêle nous donnait une chaleur agréable. L'eau glougloutait joyeusement dans la gamelle noircie par la fumée. Et je m'égayais.

— J'ai rêvé de nouveau de pain. Beaucoup de pain, disais-je, reconnaissante, à mon frère. On l'a apporté dans un grand traîneau, tout un tas de miches comme ça, et j'écartais les bras.

Quand je racontais ces rêves à ma mère, les larmes lui venaient aux yeux, elle les essuyait en cacette. Et Vassia riait.

— Que tu es bête, Anetchka. Ne pense plus au pain, fais comme moi. Tu ne le verras plus en en rêve.

Mais est-ce qu'on peut ne pas y penser? Peut-être, ceux qui en ont assez, ils n'y pensent pas, mais moi, j'y pensais toujours.

Quand Vassil avait versé du millet dans la gamelle et y avait jeté une pomme de terre coupée menu, la vapeur sentait si bon que je ne parvenais pas à avaler ma salive.

Nous recevions pour le dîner un morceau de pain plus grand, la moitié de la ration. Ma mère ne fermait jamais à clef le buffet renfermant le pain, elle savait que personne, ni Vassia, ni moi, ne mangerait ce qu'il ne fallait pas manger, que nous ne pourrions pas le faire, c'était la disette

qui nous avait appris à observer une discipline stricte. Parfois Vassia me proposait :

— Veux-tu que je te donne une partie de ma tranche?

Je désirais bien manger un morceau de plus, mais je refusais :

— Non, non, je n'en veux pas. Je suis déjà rassasiée.

Je me rappelai la conversation que j'avais surprise un matin quand ma mère se préparait à aller au travail. Vassia, comme un grand, lui avait dit :

— Maman, je vois depuis longtemps tes rides. Comment partages-tu le pain? Pour en garder moins et pour nous en laisser plus. Il ne faut pas faire cela, maman, tu travailles. Tu dois être forte. Si tu tombes malade, nous ne vivrons pas sans toi. Dès aujourd'hui c'est moi qui partagera le pain. En bonne justice. Voilà. Tu auras ta norme de travail.

La mère pleura. Autrefois elle était gaie, mais l'approche de cet hiver la rendit triste, son visage s'amincissait de plus en plus, il devenait noir, ses yeux s'élargissaient, et même moi, petite que j'étais, j'y lisais du chagrin et de la douleur. En la voyant je voulais, moi aussi, pleurer. Un jour le visage de la mère s'éclaircit, et ses yeux devinrent plus vifs, elle avait reçu une lettre de ses frères vivant à la campagne. D'abord elle la lut elle-même, par syllabes, en promenant son doigt sur le papier. Et, sans avoir terminé, elle nous annonça :

— L'oncle Ivan nous apportera de la farine. Trois pouds¹ de farine! C'est tout un sac. Nous passerons l'hiver, mes enfants! Tu vas guérir,

¹ Poud, m— ancienne mesure de poids en Russie (16 kg). (N. d. T.)

Anetchka! Elle se précipita vers moi, m'embrassa. Ensuite Vassia lut la lettre. Il lisait bien, parce qu'il avait passé deux hivers à l'école. Chaque jour je demandais à mon frère de me Lire cette lettre. Je la savais par coeur depuis longtemps, je connaissais tous nos oncles, nos tantes, nos grand-mères, mes cousines et mes cousins de Stryi et d'autres parents que je n'avais jamais vus, je connaissais les auteurs de toutes les salutations qu'ils nous transmettaient, sincères et les plus sincères. Mais ce n'était pas cela qui m'intéressait. En tremblant j'attendais les mots «et tous nos parents, chère soeur, ont décidé de rassembler et d'apporter à tes enfants trois pouds de farine et un demi-poud de gruau».

Quinze jours de suite nous lûmes la lettre. Quinze jours nous vécûmes d'espérance.

L'oncle Ivan arriva un soir quand tout le monde était à la maison et que Vassia, qui venait d'apporter du bois, écoutait les reproches de ma mère et était en train de faire du feu pour chauffer un peu notre chambrette. Un vent glacial geignait dehors. J'avais peur du vent: quand il se mettait à se lamenter de la sorte et frapper avec une feuille de fer-blanc sur le toit voisin, il faisait très froid chez nous et le poêle fumait, la fumée piquait les yeux et déchirait la poitrine, la toux se répercutait en douleur dans tout le corps.

L'oncle frappa méchamment à la porte, fit du bruit comme s'il n'était pas un bienvenu, mais un voisin en colère. Ma mère ouvrit la porte, et, voyant son frère, elle ne se précipita pas vers lui, elle recula et le regarda sans comprendre, comme un étranger. Vassia et moi, nous regardions, sans rien dire, sans comprendre ce qui était arrivé. L'oncle se tenait, les mains vides, avec une petite musette.

Pendant quelques instants j'attendis que quelqu'un d'autre, en bon magicien, nous jetterait, de derrière le dos de l'oncle, le sac que j'avais rêvé, que j'avais vu tout éveillée chaque fois que j'avais pensé au pain.

L'oncle promena ses yeux sur notre pauvre chambrette, le poêle de fonte qui fumait, (le bois, pour nous faire enrager, ne prenait pas feu), jeta un regard sur moi, emmitouflée, bleue de froid et de faim et arracha tout à coup son bonnet de mouton ébouriffé, s'en essuya les yeux et le jeta sur le plancher. Il grinça :

— Il n'y a pas de pain. Il n'y en aura pas. On me l'a pris. La patrouille. J'ai prié. J'ai supplié. Je leur ai montré le papier de la volost¹ que c'est mon pain, à moi, que je l'apporte à mes neveux affamés. Pas du tout ! Ils n'ont pas voulu m'écouter. T'es un spéculateur, qu'ils disent... Bande de scélérats ! Canailles ! Va-nu-pieds ! Ils ont pillé toute la Russie. L'ont réduite à la misère... Que vous n'en soyez jamais rassasiés, de ce pain !

Un paysan outragé est terrible dans sa colère. Pour le pain il peut maudire Dieu et son père. L'oncle se déchaîna, il jura comme un charretier, sans faire attention à nous, les petits.

Ma mère l'écouta d'abord, muette, abasourdie, et faisait des signes de tête comme si elle était d'accord. Ensuite, elle se ressaisit et lui cria :

— Qu'est-ce que tu gueules ici, devant les enfants ? Crains Dieu, au moins. Pour un poud de pain tu maudis les gens.

— Pas un, mais trois.

— Mais ils n'ont pas pris la farine pour eux.

— Et pour qui donc ?

— Pour leur père, ma mère nous montra. Leur

¹ Volost, f—district rural en Russie. (N. d. T.)

père qui bat les bourgeois. Pour les ouvriers qui ont faim...

— Je te vois nourrir tes enfants, de ce pain. Combien en recevras-tu?

— Ils m'en donneront cent vingt-cinq grammes! Cent vingt-cinq! s'écria ma mère, désespérée; prise de colère, elle s'approcha du petit buffet, accroché au mur, y sortit notre ration de demain, un morceau pas plus grand que ma paume. Voilà, combien ils m'en donneront! Voilà! Mais ils en donnent. Et les bourgeois et les spéculateurs, s'ils le pouvaient, ils nous feraient mourir de faim. Et vous... Vous avez engraisé vos gueules, vous avez caché votre pain et vous faites semblant d'être des orphelins. Le pouvoir des ouvriers ne vous convient pas! Qui est-ce que tu maudis? Qui? Réfléchis! Ton fils aussi, il est à l'Armée Rouge.

— Le mien et le tien, ils sont au front, ils ne fouillent pas dans les wagons, montra les dents mon oncle, mais avec plus de douceur, il avait compris qu'il avait dit des bêtises. Il leva son bonnet, le mit sur l'appui de la fenêtre et dit paisiblement:

— C'est fâcheux, ma soeur. C'est pour tes enfants affamés que j'apportais de la farine. Pour tes enfants. Non pour en tirer profit...

— Mais quelqu'un doit quand même fouiller dans les sacs, ne se calma pas ma mère. S'il n'y avait pas de patrouilles, qui aurait apporté du pain à Moscou? Un ouvrier, tu crois? Ce sont les spéculateurs qui l'auraient fait. Ces bourgeois, à moitié battus. Celui qui a du pain, a le pouvoir. Tu veux que les fabricants et les marchands nous remettent le collier au cou? Non, nous ne leur permettrons pas. Va voir, écoute, ce que disent les ouvriers. Nous suppor-

terons la faim, mais nous ne nous mettrons jamais à genoux devant un Kalachnikov¹ ventru!

Nous n'avions jamais vu notre mère dans cet état. Les yeux, pleins de feu, les poings serrés, elle tremblait. Nous ne l'avions jamais entendue prononcer des mots pareils.

Ces mots, je les avait entendus de Vassia, car celui-ci ne manquait jamais un meeting. Il avait même entendu Lénine, l'été passé, avant qu'on eut tiré sur lui. Et ma mère, elle ne s'attardait pas souvent aux meetings, parce qu'elle devait me soigner, malade.

L'oncle Ivan n'avait jamais vu sa soeur si furieuse et si hardie. Et qu'une femme s'exprime en termes bolchévistes, il ne l'aurait jamais supposé, parce qu'on n'avait jamais vu cela au village. Il se mit à se justifier:

— Et nous, quoi... est-ce que nous sommes contre le pouvoir?... Les Soviets nous ont donné la terre. Mais est-ce que c'est juste de saisir le pain? Qui est-ce qui le fait pousser? A qui l'apporte-t-on? Tu dois comprendre d'abord... comprends, lui dis-je, camarade chef. Si tu représentes le pouvoir des ouvriers, traite-moi en camarade, parce que Lénine, qu'est-ce qu'il a fait savoir? L'alliance des ouvriers et des paysans. Et lui, ce patrouilleur m'a insulté: contra², spéculateur! Je vois d'après ta gueule que tu bouffes du lard tous les jours. Ferme-la! Est-ce que c'est ma faute qu'elle est rouge, ma gueule?

Evidemment, le désarroi de l'oncle et les justifications dans lesquelles il s'était lancées (en

¹ Kalachnikov — nom collectif donné aux marchands en Russie. (N. d. T.)

² Après la Grande Révolution socialisise d'Octobre pendant les premières années du pouvoir soviétique, on donnait le nom de «contra» (emprunte du fran çais „contre“) aux ennemis de la Révolution. (N. d. T.)

principe, il était d'un caractère rébarbatif et il était plein de morgue paysanne, nous avait dit ma mère) changèrent tout de suite l'était d'esprit de ma mère. En un instant, d'ouvrière indépendante qu'elle était, elle se transforma en une femme vivant dans l'angoisse, une paysanne d'hier, qui, après son mariage, tremblait devant ses frères aînés qui étaient les maîtres.

L'oncle fut effrayé par l'audace de ma mère, elle aussi en fut effrayée. Elle se troubla. Elle demanda pardon à son frère pour cet accueil.

— Je n'ai rien à t'offrir, frerot, elle pleura et avoua sincèrement: nous avons attendu votre pain comme Dieu. Regarde Anetchka: elle fond comme de la cire au feu. Je crains qu'elle ne passera pas l'hiver, mon enfant.

L'oncle trouva un cadeau, la patrouille ne lui avait pas tout saisi. Il sortit de sa musette une miche de pain et un morceau de lard. Que le pain était bon! De la farine sans mélange. J'en reçus, cette soirée d'hiver, une grande tranche, peut-être, aussi grande que nos trois rations. Ce fut l'oncle qui m'en coupa autant. Avec quel délice je mangeais ce pain! Maintenant, la vie est plus riche, on vit à l'aise, mais quand cette triste période me revient à la mémoire, après n'importe quels plats, après un dîner des plus copieux, j'ai toujours envie de manger d'un morceau de ce même pain. La nuit je ne pus m'endormir, bien que j'eus bien soupé, et j'entendis la conversation de ma mère avec mon oncle.

Déjà moins courageuse, tout bas, ma mère demanda:

— Que vais-je faire, frerot? Comment passerai-je l'hiver avec les enfants?

Après ma mère dit qu'elle aurait voulu que l'oncle Ivan me prenne à la campagne, mais mon oncle, peut-être, parce qu'il n'avait pas demandé

l'avis aux siens, ou pour une autre chose, ne consentit pas.

Longtemps, il se tut, soupira, se gratta la tête, dans le silence de la nuit j'entendais tous les mouvements. Il répondit enfin :

— Si nous n'avons pas de tracas en route, on pourrait t'apporter encore un peu de farine, bien que nous ne soyons pas riches, tu sais, avec ces livraisons obligatoires...

Ma mère garda le silence, elle réfléchissait. Puis elle dit tout bas, avec une fermeté étonnante :

— Je saurai surmonter les obstacles ! J'irai voir le camarade Lénine. Il me donnera une permission.

L'oncle fut incrédule.

— Ha ! ton raisonnement de femme ! Lénine ! Tu ne crois quand même pas qu'on te laissera passer ? Parvenir jusqu'à lui, c'est comme jusqu'au tsar, auparavant. Il fallait autrefois attendre une année et puis on revenait bredouille.

— Non, contredit ma mère. Lénine parle aux ouvriers, dans les usines.

Pendant quelque temps l'oncle exprima sa défiance paysanne quant à l'existence de la justice au monde. Moi, je m'endormis. Et je vis de nouveau un rêve, je rêvai de pain, mais autrement. Lénine, vivant, descendit de son portrait de journal que Vassia avait collé au mur, au-dessus de mon canapé. Il ouvrit notre petit buffet, qui était devenu tout à coup peut-être cent fois plus grand, de grands rayons le long de tout le mur, et le pain sur ces rayons, des miches, à la croûte dorée, sentant frais. Lénine prit une miche, en coupa une tranche et me la tendit. Je mordis dans le pain et je sentis de nouveau ce goût, unique en son genre, inoubliable ; c'est peut-être pour cette raison que je le gardai pour toute ma vie.

Ma mère alla résolument au Kremlin, parce que pendant cette nuit sans sommeil elle s'était persuadée qu'elle devait voir Lénine. «J'y resterai trois jours, devant la porte, mais je passerai», dit-elle à l'oncle qui souriait malicieusement dans sa moustache et sa barbe ébouriffée en regardant sa soeur en habit de fête: ma mère avait mis sa robe offerte par mon père à la veille de la guerre et qu'elle n'avait jamais mise, que je sache; cette époque difficile n'était pas un temps à se distraire. Elle se couvrit la tête avec un fichu de cachemire qu'elle me montrait parfois et qu'elle m'avait promis d'offrir quand je serais grande.

Mais devant la muraille imposante du Kremlin, devant la tour à la coupole dorée et à l'aigle, devant les aiguilles dorées de la grande horloge, la fermeté et l'assurance de ma mère disparurent. Le trouble et la peur l'envahirent. Elle évoqua la défiance de son frère et ses moqueries paysannes: «Vas-y, -vas-y, on t'attend là-bas. Que tu es bête Aksinnia. Tu as un esprit de paysanne, bien que tu sois de la ville.» Et ses propres doutes, venus la nuit, revécurent en elle: «Lénine, il a tant de soucis, il est le soutien de tout l'Etat de Russie; les ennemis lui tirent des coups de revolvers, et je viens l'inquiéter pour un poud de farine. Comme si mes enfants étaient les seuls à avoir faim.»

En y réfléchissant, ma mère marchait sur la Place où un vent glacial chassait la neige qui lui piquait le visage. Elle entra dans le Parc Alexandrovsky. Enfin, elle se hasarda à demander à un homme comment elle pouvait aller voir le camarade Lénine. L'homme, d'une manière simple et accueillante, comme si c'était son devoir quotidien, lui montra la Porte Troïtsky et même fit avec elle quelques pas pour voir cette Porte par laquelle elle devait passer pour aller jus-

qu'au Président du Sovnarkom¹. Ma mère le remercia et il répondit :

— De rien, camarade.

Cette simplicité et ce cher mot «camarade» plu-
rent beaucoup à ma mère. Réjouie, certaine qu'il
n'y aurait plus aucun obstacle sur sa voie, elle
se dirigea fermement vers ce passage qui lui
devint cher. Elle entra sous l'arc de la muraille
et tout à coup une jeune voix l'arrêta :

— Qui cherchez-vous, citoyenne? Votre laissez-passer!

Ma mère, clouée sur place, se retourna. De côté, derrière une petite table sur laquelle il y avait un livre ouvert, était assis un soldat de l'Armée Rouge, en bonnet d'hiver, avec une étoile rouge, un étui jaune à revolver à sa ceinture.

Ma mère ne perdit pas contenance et répondit hardiment :

— Je voudrais voir le camarade Lénine.

Il lui sembla que le soldat s'était un peu étonné, il avait sourcillé de surprise et se leva de son tabouret, comme s'il rendait honneur à une visiteuse de marque qui venait chez Lénine.

— Vous a-t-on appelée?

— Non... ma mère se troubla un peu. Je voudrais... lui parler...

— Parler? le soldat fut visiblement étonné. De quoi?

— De la vie! après ma mère s'étonnait toujours comment elle avait dit, inopinément pour elle-même, qu'elle voudrait parler de la vie avec Lénine.

Le factionnaire siffla tout bas en entendant cette réponse. Il était jeune, vingt ans, pas plus, un bon visage de paysan, et, naturelle-

¹ Sovnarkom, m—Conseil des Commissaires du peuple, appellation officielle du gouvernement de l'Etat socialiste. (N. d. T.)

ment, comme beaucoup de son âge, curieux causeur. Il se mit à gronder la visiteuse:

— Qu'est-ce que tu t'es mis dans la tête, camarade femme? Tu crois que le camarade Lénine n'a rien d'autre à faire que de parler avec toi? Sais-tu combien il a de travail? Il passe les nuits à travailler. Ce n'est pas un jeu d'enfants que de gouverner ce pays. Le désarroi, la disette, la bourgeoisie qui s'infiltré partout comme au cours des invasions de sauterelles pour éteindre la flamme de la révolution... Quant à nous, nous devons répandre le feu à travers le monde. Et le camarade Lénine dirige tout le prolétariat en Europe et en Amérique...

Le gars exprimait, peut-être en d'autres mots parce qu'il était plus éduqué, les mêmes doutes qui avaient envahi ma mère devant la muraille du Kremlin. Ma mère sentit que son espérance qui s'était allumée après la rencontre de l'homme qui lui avait montré si simplement comment passer chez Lénine, allait s'écrouler. Elle s'imagina comment elle rentrerait bredouille à la maison, et comment elle reverrait mes yeux affamés (ma mère m'avait prié une fois: «Anetchka, ne me regarde pas comme ça»). Elle se représenta comment son frère Ivan se réjouirait de l'échec. Bien qu'il fût bon, il ne manquerait pas de lui rappeler que la vérité n'était pas de son côté, et les yeux de ma mère se remplirent de larmes.

Elle essuya les larmes avec son fichu et le pria comme une femme, tout simplement:

— Mon petit cher soldat, laisse-moi passer. Il me faut... j'ai une grande demande... Le malheur est venu chez moi.

Le factionnaire lui répondit d'un ton sévère et sentencieux:

— Il n'y a plus de petits soldats, la mère, mais il y a des soldats de l'Armée Rouge, il devint

sérieux et réfléchit. Le coeur de ma mère tressaillit: il ne laisserait pas passer, il était vexé. Mais le soldat s'approcha du téléphone accroché au mur près de la porte et se mit à tourner la manivelle.

Ma mère attendait, le coeur serré de crainte et d'espoir. Elle ne comprit même pas le sens des mots que le factionnaire avait dit en téléphonant.

Bientôt, un homme apparut, vêtu d'un veston de cuir, semblable à un ouvrier. Il demanda si ma mère avait quelque papier sur elle.

Elle avait son laissez-passer de l'usine. L'homme, ma mère le devina d'après l'expression de son visage, était content qu'elle était une ouvrière, d'une usine, comme celle de cartouches. Il lui fit un signe de la tête avec douceur et dit:

— Venez avec moi, camarade.

Dans une chambre claire, derrière un bureau envahi de tas de papiers, une jeune femme était assise. Elle était vêtue simplement, mais avec goût: une jupe noire, une blouse blanche, un fichu d'angora sur les épaules. Par son aspect extérieur et ses vêtements elle rappela à ma mère l'institutrice qui avait obtenu des parents de ma mère qu'ils envoyassent leur fillette à l'école et qui l'avait enseignée pendant deux hivers; ma mère se souvenait souvent de cette populiste qui était venue de bon gré dans leur village perdu et ma mère voulait que, quand je serais grande, je sois institutrice.

L'homme, au veston de cuir, dit à la femme:

— Lidzia Aliaxandravna, voilà une camarade qui veut passer chez Lénine. Parlez-lui.

La secrétaire proposa poliment à ma mère de s'asseoir et lui demanda doucement:

— Dites, s'il vous plaît, quelle est votre affaire. Ne pouvons-nous pas la résoudre sans le Président du Sovnarkom? Peut être, parce que la

secrétaire ressemblait à l'institutrice, ma mère lui parla, avec simplicité et confiance, comme une femme parle à une autre; elle lui parla de sa vie, du pain de ses frères, de moi, malade.

Lidzia Aliaxandravna écouta attentivement et n'écrivit que le nom et le prénom de ma mère. Elle dit:

— Attendez, camarade. Je vais parler à Vladimir Ilitch de votre demande.

Elle se leva et se dirigea vers la porte d'en face. Elle disparut. Alors ma mère comprit que la secrétaire était allée chez Lénine, que Lénine était ici, derrière cette porte, tout près, et que, tout pouvait arriver, on allait l'appeler chez Lénine. Ma mère y pensa et eut peur. Elle découvrit encore qu'elle n'était pas seule dans cette chambre, qu'il y avait encore, dans les coins, près des murs, quatre personnes, qui attendaient. D'où étaient-ils venus? Quand ma mère était entrée ici elle n'avait vu personne, sauf cette bonne femme. Donc, ils avaient entendu tout ce qu'elle avait raconté? Maman eut honte d'apprendre que des hommes étrangers avaient entendu sa plainte. Deux d'entre eux, surtout, lui déplurent, ils ressemblaient à des bourgeois, en redingotes noires, plastrons de chemise sur la poitrine; l'un d'eux accrochait sur son nez des lunettes d'or. Il lui sembla qu'ils la fixaient d'un oeil mauvais, avec impudence. Ma mère ne savait où regarder, où cacher ses mains. Et quand parlèrent une langue étrangère ma mère, trop impressionnable, faillit s'évanouir, parce qu'elle pensa qu'elle avait commis un crime, ayant dit, devant ces étrangers, toute la vérité sur le pain. C'était bien, s'ils ne comprenaient pas le russe. Mais, évidemment, ils le comprenaient, et ils avaient appris, de sa bouche, que la vie des prolétaires russes était difficile.

Elle pensa: «Lénine, pourquoi laisse-t-il passer chez lui des types comme ça? N'ont-ils une bombe dans leur grosse serviette?»

Pendant qu'elle attendait, en proie à ces pensées, ses mains et ses pieds devinrent froids. La tête lui tourna. Ma mère eut peur de tomber du fauteuil parce qu'elle était assise au bord, mais elle ne se hasardait pas à s'asseoir plus profondément, plus commodément. Et ces deux qui écarquillaient toujours les yeux et marmottaient sans cesse. Si elle avait pu disparaître, s'enfuir, être à cent pieds sous terre, ma mère l'aurait fait volontiers, mais elle sentait qu'elle n'aurait pas la force de bouger.

Heureusement pour ma mère, la porte qu'elle ne quittait pas des yeux, s'ouvrit et Lidzia Aliaxandravna apparut. Elle s'adressa tout de suite aux étrangers:

— Camarades... elle prononça les noms, mais ma mère ne les retint pas, et après, en nous racontant son aventure, se reprochait toujours d'avoir été si oublieuse. Vladimir Ilitch vous prie de l'excuser et d'attendre un peu.

Un de ceux que ma mère avait pris pour des bourgeois étrangers répondit en un russe parfait, avec un bon sourire et poliment. Ma mère en eut le coeur soulagé, maintenant elle regardait avec intérêt, en pensant: «Tiens, il s'est fait beau comme un fiancé». Peut être, à cause de l'attention qu'elle avait prêté aux «bourgeois» elle ne comprit pas tout de suite qui la secrétaire invitait à passer par cette port où elle se tenait après l'avoir fermée doucement.

— Passez, camarade. Vladimir Ilitch vous attend, dit Lidzia Aliaxandravna.

Ma mère chercha des yeux qui allait se lever.

— Vous, vous, camarade Kouzmiankova.

— Moi? ma mère en eut le souffle coupé, elle sentit qu'elle n'avait pas de force pour se lever.

Lidzia Aliaxandravna s'approcha d'elle, la toucha à l'épaule en l'aidant, et, sans ôter sa main de l'épaule de ma mère, elle conduisit cette ouvrière stupéfiée, contente et effrayée, vers la porte. Elle ouvrit la porte.

Et... ma mère vit Lénine. Le même visage qu'elle avait vu sur les portraits. Mais de plus petite taille qu'elle s'imaginait, parce que Lénine lui semblait un preux, comme Ilia Mourametz¹. Et elle vit se lever de table un homme ordinaire de taille moyenne.

Lénine se leva de table, s'approcha de sa voisine et lui tendit la main :

— Bonjour, camarade.

Ma mère se souvenait d'avoir serré la main de Vladimir Ilitch puissamment, en homme, en ouvrier. Quand Lénine la fit asseoir et s'assit lui-même, en face d'elle, à un pas d'elle, dans un fauteuil, il s'accouda, en appuyant sa joue sur ses doigts, il se prépara à l'écouter; ma mère, comme elle nous le disait après, eut des absences; elle eut chaud, la sueur parut sur son front. Elle essuya la sueur avec son fichu de cachemire; en d'autres circonstances, elle ne l'eut jamais fait, elle gardait ce fichu pour moi. Elle regardait Lénine sans parler, elle voyait son large front, ses yeux bruns clignés, sa petite barbe un peu rousse qu'il tirait du côté droit. Ma mère nous disait après qu'elle comprenait très bien que Lénine ménageait chaque minute, qu'il avait beaucoup d'affaires d'Etat, qu'elle n'avait pas le droit de retenir son attention pour longtemps par son malheur, à elle, qu'elle n'était pas venue ici pour le dévisager, mais tout de même elle ne

¹ Héros des contes russes. (N. d. T.)

pouvait pas commencer à parler, comme si elle avait perdu l'usage de la parole.

Evidemment, Vladimir Ilitch comprit son état et lui demanda avec douceur :

— Comment vous appelez-vous ?

— Aksinnia.

— Et votre nom patronymique ?

— Oh ! personne ne m'a appelée par mon nom patronymique. Mon père s'appelle Erafey.

— Etes-vous ouvrière, Aksinnia Eraféevna ?

— Je travaille à l'usine de cartouches...

— Une usine très importante. Maintenant nous avons besoin de cartouches comme de pain.

Lénine avait été le premier à parler du pain et cela calma tout de suite ma mère, lui donna du courage.

Elle pensa : « Cet homme qui a une telle force, qui a fait cette révolution, qui a chassé les seigneurs, les bourgeois, qui dirige un grand pays, cet homme, il sait tout, il comprend tout, on peut lui parler de tout aussi simplement qu'il parle lui-même ». Ma mère dit :

— Je viens chez vous pour parler du pain, camarade Lénine. Aidez-moi.

Vladimir Ilitch baissa les yeux pour un instant, et les rides se rassemblèrent sur son front. Il sembla à ma mère qu'un chagrin le traversait. Elle comprenait la raison de ce chagrin : cela faisait mal à Lénine de ne pas pouvoir donner du pain à tous, comme cela lui faisait mal, à elle, de ne rien avoir pour nourrir ses enfants. Mais Lénine leva tout de suite les yeux, on n'y voyait ni chagrin, ni douleur, mais une intense fermeté.

Lénine commença à parler, à voix basse, avec confiance, comme s'il ne s'adressait pas à la visiteuse qui était venue chez lui avec sa demande, mais à un ami. Ce fait rendait à ses paroles une persuasion extraordinaire. Ma mère, enchantée,

l'écoutait et comprenait tout, c'était simple. Après elle regrettait qu'elle n'avait pas pu retenir exactement les paroles de Lénine, mais elle s'était rappelée le contenu. Ilitch disait que nous avions une énorme énergie révolutionnaire des masses, mais que nous avons peu de pain et que la bourgeoisie cherchait à étouffer le prolétariat avec la main osseuse de la famine. Il disait aussi que ce n'était qu'une discipline de fer, une dictature dans le domaine de la distribution des produits alimentaires, une ration par classes, une répartition ferme, un travail hautement organisé des patrouilles qui pouvaient sauver de la famine Moscou, Pétrograd, l'armée.

— La ration est maigre, c'est vrai, mais nous ne laissons pas les ouvriers et leurs enfants mourir de faim. Quand nous aurons écrasé la bourgeoisie, nous aurons du pain. Nous aurons tout. Beaucoup de pain. La Russie est le pays du pain. Dès maintenant, malgré notre pauvreté, nous donnons des repas gratuits aux enfants. Et tout à coup, après ces mots, Lénine demanda :

— Une patrouille a saisi votre pain ? N'est-ce pas ?

Sans doute, Lidzia Aliaxandravna avait parlé à Lénine de la demande de l'ouvrière, mais, évidemment, elle l'avait expliquée dans les grandes lignes, en soulignant surtout qu'on avait saisi le pain, parce qu'il y en avait pas mal, de ces plaintes, à ce temps-là. Ma mère eut peur que Lénine pût penser qu'elle était venue pour se plaindre de la patrouille et se mit à raconter comment cela s'était passé. Elle parlait hâtivement, elle se recoupaît et avalait des mots.

Vladimir Ilitch l'écouta attentivement, sans l'interrompre, il ne changea que de pose, il croisa les jambes, ses mains sur son genou, il se pencha en avant et inclina un peu la tête.

Quand ma mère dit que le pain de son frère aiderait à guérir sa fille malade et qu'elle avait peur de voir la petite mourir, Vladimir Ilitch l'interrompit et demanda :

— Votre fille, quel âge a-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle a ? Avez-vous fait venir un médecin ?

— Six ans. Elle est dans sa septième. L'aide-médecin de l'usine l'a examinée, il lui a prescrit des remèdes, mais est-ce qu'on peut en acheter ? Tantôt on n'en trouve pas, tantôt le prix n'est accessible que pour les bourgeois, cela n'est pas dans nos moyens.

Vladimir Ilitch se renfrogna et fit d'un air pensif :

— C'est ça, il se tourna dans le fauteuil, prit de sa table un bloc-notes et un crayon et écrivit quelque chose.

Ma mère fut étonnée de le voir écrire si vite, elle n'avait jamais vu personne écrire aussi vite. Tout en écrivant, Lénine demanda :

— Est-ce que votre fils va à l'école ?

— Non, il n'y va pas. Il y est allé pendant deux hivers, et maintenant, ce n'est pas possible.

Lénine se détacha de son bloc-notes, regarda ma mère droit dans les yeux et demanda :

— Comment « ce n'est pas possible » ? Pourquoi ?

— Et comment irait-il à l'école, camarade Lénine. Moi, je suis à l'usine, et la petite est malade. Qui la soignera, qui lui donnera à manger ? Et qui cherchera du bois ? Sans Vassia, nous serions morts de froid depuis longtemps. Mais j'ai peur pour lui quand il va chercher du bois. Les bourgeois le tueront, parce qu'il s'en prend à leurs palissades.

Après ma mère s'étonnait d'avoir parlé sans discontinuer ; elle n'était pas si bavarde, même avec ses voisines, avec ses camarades de travail.

— Il s'en prend aux palissades des bourgeois? ia pria de répéter Lénine et il rit d'un rire franc et bon, mais tout de suite il demanda sérieusement: Dites-moi, camarade, ne pourriez-vous pas faire que votre fils aille à l'école. Lénine se mit à persuader ma mère. Pour la révolution c'est très important que les enfants des ouvriers fassent leurs études. La classe ouvrière a pris le pouvoir, elle a commencé à faire une vie nouvelle et nous devons d'urgence former des gens éduquées. Eduquer les enfants des ouvriers, des paysans. Je comprends que ce n'est pas facile pour vous. Mais c'est impossible que le fils d'un soldat de l'Armée Rouge n'aille pas à l'école! Je vous prie de faire tout le possible... Dites, pouvez-vous le faire?

Ma mère répondit, à vrai dire, elle n'en était pas trop sûre:

— Nous le ferons, camarade Lénine. Je vais envoyer Vassia à l'école.

— Très bien. Très bien, se réjouit sincèrement Vladimir Ilitch, comme s'il avait connu Vassia depuis longtemps et comme si depuis longtemps son sort le préoccupait.

Ensuite, il demanda à ma mère avec intérêt une autre chose.

— Et vos frères, comment vivent-ils? Qu'est-ce qu'il y a dans le village? Que disent les paysans?

— Mes frères sont contents de posséder enfin leur terre. Ils disent que si la terre appartient à ceux qui la travaillent, la Russie ne mourra pas de faim.

— C'est juste. C'est très juste ce que disent vos frères. Ils ont reçu la terre d'un propriétaire foncier?

— C'est la terre du grand prince près de notre village. Et la forêt lui appartenait...

— Les grands et les petits ducs possédaient des millions de déciatines¹ de terre et les paysans se pliaient sous le poids du travail pour eux. Vos frères, combien de terre avaient-ils?

— Peu. Je ne sais pas maintenant, combien ils en avaient, mais je sais que c'était peu. Parce que mon père ne pouvait donner de la terre qu'à Kouzma son fils aîné. Deux autres frères, Ivan et Piatro, vivaient ensemble, parce qu'il n'y avait rien à leur donner, et ils n'avaient que séparé leurs ménages. Quand je m'étais mariée, mes frères étaient contents que mon mari ait travaillé à l'usine, qu'il ne fallait pas donner de la terre comme dot.

— Ils étaient contents? demanda Vladimir Ilitch.

Ma mère eut peur que Lénine ne pût penser mal de ses frères et expliqua:

— Mais cette joie vient de la pauvreté.

— Oui, de la pauvreté, consentit Lénine. Vous ne regrettez pas d'être venue en ville?

— Non, je ne le regrette pas. Le sort d'une femme est dur dans un village. Dans la ville elle respire mieux. Si son mari ne boit pas, ne la bat pas. Le mien, il ne buvait pas, il était bon spécialiste dans son métier.

Le téléphone sonna. Ma mère se rappela parfaitement qu'il avait sonné juste à ces mots.

Lénine lui demanda pardon, se leva vivement. Pendant qu'il se dirigeait vers le téléphone qui était accroché au mur, à côté de la table, ma mère pensa avec crainte qu'elle avait parlé sans discontinuer, oubliant la honte, qu'elle s'était étalée comme si elle était en visite chez des amis, qu'avec ses plaintes de femme et ses histoires elle lui avait pris un temps précieux dont il avait besoin pour d'autres affaires, pas si menues que

¹ Mesure agraire valant 1,0925 ha. (N. d. T.)

ses affaires à elle, mais pour les grandes affaires de l'Etat. Puis, elle avait mentionné Dieu, et les bolchéviks ne sont pas croyants.

Lénine prit le récepteur, écouta un moment et ma mère vit que son visage, qui un instant auparavant était bon, attentif et compatissant, était devenu très sévère. Sa voix changea; elle avait été douce et accueillante, elle devint sévère et froide.

— Oui, j'ai lu et j'ai déjà écrit à propos de cette affaire au membre du Revvoïensoviet¹. Félix Edmoundavitch! j'exige absolument, je le souligne, que la Tchéka² attrape et fusille ces spéculateurs et pot-de-viniers. Il faut sévir contre cette racaille, pour qu'elle s'en souvienne pendant longtemps. Je vous prie de tout contrôler en personne. Envoyez-y des tchékistes³ sérieux.

Ma mère fut effrayée par ces mots, elle ne savait pas à l'époque toutes les lois impitoyables de la lutte des classes et le seul mot «fusillade» lui faisait peur.

Lénine accrocha le récepteur et arpenta vivement son cabinet de travail, les mains derrière le dos. Pour quelques instants il oublia ma mère, envahi par ses pensées. Ensuite, il s'arrêta net devant elle et lui expliqua:

— Une bande de spéculateurs et de pots-de-viniers s'est infiltrée dans les organes soviétiques et elle fait échouer le ravitaillement de l'Armée. Nous luttons pour chaque poud de pain, nous l'arrachons de votre fille malade pour nourrir l'Armée et ils volent des milliers de

¹ Conseil Militaire Revolutionnaire. (N. d. T.)

² Commission extraordinaire, chargée de la lutte contre les ennemis de la Revolution. (N. d. T.)

³ Membre de la Tchèka. (N. d. T.)

pouds, des vêtements. Que voulez-vous qu'on fasse avec eux? Il faut les fusiller! Oui, oui, les fusiller! Parce qu'ils sont beaucoup pires que ceux qui tirent sur nos soldats au front. Oui, beaucoup pires que nos adversaires les plus haineux et déclarés.

Vladimir Ilitch retourna à sa table, réfléchit un moment, puis, il prit le bloc-notes et demanda notre adresse.

Il inscrivit l'adresse, et, le bloc-notes toujours à la main, tourna de l'autre main la manivelle du téléphone.

— Camarade Siamachka, s'il vous plaît. Mikalai Alixandravitch! Je vous prie de satisfaire à ma demande. J'ai ici une ouvrière de l'usine de cartouches, la camarade Kouzmiankova. Sa fille est malade, la petite a six ans. Faites, s'il vous plaît, que l'hôpital envoie chez elle un bon docteur. Mais un médecin expérimenté qui sache établir un diagnostic, prescrire ce qu'il faut. Ecrivez l'adresse: rue Akalotatchnaia, dix-sept, appartement numéro trois. Et dites aussi que les remèdes qu'on eui prescrira lui soient donnés gratuitement. Mikalai Aliaxandravitch! Est-ce que le Narkamzdrav¹ peut enregistrer tous les enfants malades? Ne répétez pas, s'il vous plaît, des vérités notoires. Je sais que nous avons peu de médecins, peu d'hôpitaux. Mais nous devons commencer ce travail. Commencez par Moscou. Présentez vos propositions au Sovnarkom.

Ma mère resta stupéfiée: donc, ému par une affaire d'Etat, Lénine n'avait rien oublié, ni Anetchka malade, ni son nom de famille, ni son nom patronymique, et, en même temps, il avait pensé à tous les enfants.

¹ Commissariat du peuple pour la Santé publique.
(N. d. T.)

Vladimir Ilitch dit :

— En ce qui concerne votre demande, Aksinnia Eraféévna. Je vais écrire au Pradsavdep¹ de Moscou, je demanderai aux camarades de vous donner la permission de transporter du pain, le pain, appartenant à vos frères. Ma mère sentit qu'elle allait pleurer, pleurer de joie, de reconnaissance, d'autres sentiments, qui lui étaient étrangers, qu'elle n'avait pas connus jusqu'alors. Elle comprenait que ce serait déplacé, honteux, si elle éclatait en sanglots, comme une femme simple, chez Lénine, et elle se retenait de toutes ses forces, serrant sa bouche, comme si elle avait mal aux dents.

Lénine s'assit dans son fauteuil et se mit à écrire. Il s'arrêta. Leva les yeux.

— Vos frères, combien de pain vous promettent-ils?

Ma mère ne put immédiatement répondre, elle dit tout bas, comme en secret :

— Trois pouds.

— Ecrivons quatre, dit Vladimir Ilitch, il termina, arracha la feuille, s'approcha de ma mère et la lui tendit.

— A la salle de réception on vous expliquera comment vous passerez au Sovdep, à qui il vous faudra vous adresser. Bonne chance, camarade.

Lénine serra la main de ma mère en lui disant adieu. Il la reconduisit jusqu'à la porte et lui rappela :

— Envoyez votre fils à l'école. Absolument.

Ces mots de Lénine se gravèrent à jamais dans la mémoire de ma mère. Elle fit tout pour nos études. Elle ne se souvint pas si elle avait répondu quelque chose à Vladimir Ilitch. Elle se

¹ Section du Conseil des députés de Moscou, chargée de l'approvisionnement de la capitale. (N. d. T.)

souvent seulement d'avoir oublié de le remercier. Quand elle se fut retrouvée dans la salle de réception, elle s'en souvint.

A cette pensée elle eut honte. Elle s'arrêta au milieu de la salle, serrant doucement la feuille contre sa poitrine, pour ne pas la froisser et regarda ceux qui attendaient leur tour, il y en avait déjà beaucoup dans la salle de réception, tous voulaient parler à Lénine. Ils regardaient ma mère, certains d'entre eux souriaient, évidemment, ils comprenaient ce qu'elle ressentait après cette rencontre. Lidzia Aliaxandravna lui sourit gentiment et passa dans le cabinet de Lénine.

Ma mère décida d'attendre son retour pour, par son intermédiaire, remercier Lénine, pour qu'il ne pensât pas qu'elle était une empotée qui avait reçu son papier pour le pain et avait tout oublié.

Bientôt la secrétaire parut et dit à ma mère :

— Attendez une minute, camarade Kouzmiankova.

Après elle fit passer chez Lénine les deux visiteurs vêtus d'une façon chic pour ce temps-là, avec une grosse serviette, qui avaient parlé une langue étrangère.

Quand la porte fut fermée derrière eux, Lidzia Aliaxandravna s'approcha de ma mère et lui dit tout bas :

— On va vous faire passer au réfectoire du Sovnarkom. Voilà un bon pour le dîner. Réconfortez-vous, vous vous êtes beaucoup tourmentée. Vous êtes pâle.

Ma mère devina que cela venait de Lénine et... eut le souffle coupé, des spasmes lui serrèrent la gorge; avalant ses larmes, elle fit aveu, se sentant coupable :

— Je ne l'ai pas remercié... S'il vous plaît,

je vous prie, ma chérie, de transmettre que je... que mes enfants...

— Ne vous inquiétez pas. Vladimir Ilitch comprend tout, la calma Lidzia Aliaxandravna.

Le réfectoire, une petite salle, était vide, on avait dîné depuis longtemps. Une femme âgée donna à ma mère une assiette de soupe et un petit morceau de pain. La soupe était claire, pas riche en sucs de viande, mais elle sentait bien les épices, l'oignon, la feuille de laurier, le poivre.

Ma mère avait quitté la maison sans manger, elle avait faim, mais quand elle prit la première cuillerée, des larmes montèrent à ses yeux et une grosse larme tomba dans la cuiller. Ma mère n'essuya pas ses larmes, elle n'eut pas honte qu'on aurait pu la voir. C'étaient des larmes d'une joie extraordinaire qu'elle n'avait jamais éprouvée jusque là, mais ce n'était pas la joie de voir ses vœux comblés. Non, c'était la joie, le bonheur d'avoir senti, d'avoir compris, par son cœur et par son esprit, quelque chose de plus important.

Pendant quarante ans ma mère a parlé de cet événement, le plus mémorable dans sa vie, et elle souffrait quand elle ne pouvait pas, les mots lui manquant, exprimer ses sentiments, elle craignait chaque fois qu'on pouvait ne pas bien comprendre tout ce qu'elle avait senti. Avant cela, peu lettrée qu'elle était, elle ne comprenait pas tout le sens de la révolution, et là-bas, au Kremlin, pendant une demi-heure, elle avait compris l'essentiel, le principal.

Un nouveau monde s'ouvrit devant elle et elle y entra, elle se sentit tout tout à fait autre, elle se sentit libre, égale à tous, elle se sentit citoyenne. A ce moment-là, elle vit l'avenir de ses enfants, notre bonheur.

Les larmes aux yeux, ma mère revit Lénine, elle entendit de nouveau sa voix: «Faites, s'il vous plaît, que l'hôpital envoie chez Kouzmiankova un bon docteur. Envoyez votre fils à l'école. Absolument».

Ma mère se reprit quand quelqu'un lui demanda la permission de se mettre à sa table. Un homme avec un pince-nez, à une petite barbe blanche, s'assit en face d'elle. Il aurait pu choisir une autre table, mais, évidemment, il vit que cette femme pleurait et, sans comprendre la raison de ses pleurs, il avait décidé de la consoler.

Ma mère essuya ses larmes et lui sourit gaiement, sans se gêner, en toute simplicité, comme s'il était sa vieille connaissance, bien que ce fût un homme savant qui était devant elle, un intellectuel, et auparavant elle se troublait toujours devant les savants, elle avait peur d'eux et elle ne les aimait pas, parce qu'elle croyait qu'ils appartenaient tous à la classe bourgeoise. L'homme fut étonné de son sourire, ma mère vit son étonnement et devint plus gaië.

On lui donna aussi de la soupe et un petit morceau de pain. Ils commencèrent à manger. Mais ma mère mangeait sa soupe sans pain. L'homme demanda:

— Pourquoi ne mangez-vous pas le pain?

Ma mère regarda le pain et répondit:

— Je vais le prendre pour mes enfants. Est-ce possible?

— Oui, sans doute. Je vais vous donner du papier. Il posa sa cuiller et fouilla dans sa serviette qu'il avait mise sur le plancher.

Ma mère se réjouit de cette idée d'apporter du pain de la part de Lénine pour moi et pour Vassia. Ce petit morceau devint pour elle un grand symbole, plus important que n'importe quoi d'autre pendant cette journée mémorable.

L'homme mit sur la table une feuille de papier blanc. Ma mère mit le pain sur le papier et demanda à l'homme.

— Avez-vous vu Lénine?

Il sourit:

— Je travaille au Sovnarkom; il vit que cela ne lui disait rien et ajouta: Nous nous voyons presque chaque jour.

— Chaque jour?! ma mère eut une grande estime à l'égard de ce vieux qui avait un visage maladif, maigre et l'envia. Evidemment, elle ne put se retenir et lui parla de sa joie.

— Moi aussi, j'ai été chez Lénine.

Etant encore petite, j'allais à l'école, j'entendais le récit de ma mère et je pensais: ce vieil homme avait compris ce qu'il y avait dans l'âme de cette femme simple. Quant à l'oncle Ivan, je m'en souviens, il fut long à croire et à comprendre.

Quand ma mère fut rentrée, elle s'élança vers moi, joyeuse, et me donna un morceau de pain.

— C'est pour toi, de la part de Lénine.

Mon oncle sourit méchamment, son visage se crispa. Ma mère se mit à raconter qu'elle avait été chez Lénine, ce qu'ils s'étaient dits.

L'oncle souriait toujours.

— Des contes. Tu as bien appris, Aksinnia, à leur raconter des contes.

Alors ma mère, sentant que son frère ne la croyait pas, se mit à donner des preuves, elle montra la permission qu'elle avait reçue au Sovdep.

L'expression du visage de mon oncle changeait à mes yeux. Enfin, le paysan qui avait cru sa soeur se signa et dit:

— Dieu merci. Donc, tout ça, c'est de la vérité, ce que le commissaire nous a dit.

*Mikola
Tkatchov*



UN CADEAU INESTIMABLE

Il y avait déjà un bon moment que je flânais sur le marché de la petite ville de Pinsk, quand je remarquai que j'étais suivi par un homme, brun comme un Tzigane. Je décidai de m'intéresser à mon tour à cet inconnu qui me suivait pas à pas depuis un certain temps, et, pour ne pas éveiller ses soupçons, me faufilant, je me cachai derrière un long étalage de marchandises. Je regardai dans la direction de mon fileur: il avait aux pieds des bottes poussiéreuses et usées, aux tiges pliées en accordéon, il portait un vieux pantalon noir rapiécé à un genou, sa veste, de la même couleur que le pantalon, était un peu moins usée, elle avait l'air d'avoir été passée, elle flottait sur des épaules maigres et semblait être soutenue par un gilet et une chemise de basin, on avait l'impression qu'elle remplissait mal ses fonctions de veste. L'inconnu tenait dans la main droite plusieurs lames de scie enroulées dans un morceau de journal; ces lames étaient neuves, elles étaient encore enduites de graisse, la preuve qu'il venait de les acheter dans une des boutiques du marché. Qui était-ce? Un ami oublié depuis longtemps? Etonné de ne pas avoir été reconnu, il ne s'était pas permis de m'aborder. Il aurait pu, d'ailleurs, se tromper,

c'est pourquoi il avait décidé de me suivre, pour m'observer et trouver un prétexte pour m'aborder. C'était, peut être, une personne que j'avais rencontré autrefois, à qui j'avais parlé en tant qu'écrivain. C'était, peut être, un amateur de diction ou un débutant dans l'art d'écrire. Parmi ces derniers il y avait des personnes assez curieuses. Je me souviens, un jour, avoir suivi, moi-même, un poète, après l'avoir écouté pendant une soirée littéraire à l'institut où je faisais mes études. Je n'arrivais pas à me rappeler où et quand j'avais pu rencontrer cet inconnu qui me suivait. D'autant plus que j'étais à Pinsk pour la première fois et ça ne faisait que deux jours que j'étais là. Je n'avais eu jusqu'à maintenant aucune rencontre et aucun entretien; d'ailleurs, rien n'avait été prévu dans ce sens. J'avais profité tout simplement de quelques jours de liberté pour venir dans cette petite ville, sans aucun but précis. Un peu fatigué des affaires tumultueuses de la capitale, j'avais eu envie de respirer un peu d'air pur de la campagne, de voir un peu comment se mouvait, loin de la capitale, la vie tranquille de province. C'était pour cette raison que j'avais choisi cette petite ville, ce petit coin original qui m'était inconnu jusqu'à présent. Ici, tout m'intéressait, c'est pourquoi je passais des heures entières à vagabonder dans les rues de la ville, à découvrir le vieux et le nouveau, à coudoyer ses habitants et à écouter leurs bavardages. Ce qui était pour moi un plaisir énorme, un repos, une source d'impressions. Je n'avais mis personne au courant de mon arrivée, et, si quelqu'un avait quelques renseignements à ce sujet, ce quelqu'un était l'administration du petit hôtel où je m'étais arrêté. Voilà pourquoi j'étais très intrigué d'apprendre qu'ici, à peine arrivé, j'avais déjà intéressé quelqu'un. Qui était-il, cet inconnu?

Je m'arrêtai devant une caisse pleine de poires succulentes. La vendeuse, une jeune femme au visage rose et souriant, se tenait derrière une table. Je posai mon filet avec mes achats.

— Qu'est-ce que c'est que ces poires magnifiques? Comment s'appellent-elles? demandai-je à la jeune femme.

Elle me sourit gentiment, se leva et me répondit d'une voix agréable:

— C'est une des meilleures espèces, greffée par mon homme. A vrai dire, elles ne portent pas de nom, mais, dans mon village, on les appelle, par plaisanterie, tout simplement les Valériennes.

— Par plaisanterie? m'étonnai-je, sans comprendre. Et pourquoi Valériennes?

La jeune femme, un peu confuse, m'expliqua en baissant les yeux:

— Mon mari s'appelle Valérien. Voilà, on les a appelées les Valériennes, ses poires.

— Eh bien, ce n'est pas mal... Les Valériennes! Et puis, elles doivent être bonnes?

— Pas mauvaises.

Et, sans oublier l'inconnu qui me suivait et qui devait être quelque part derrière moi, je répliquai à la jeune femme:

— Aujourd'hui il y a un grand choix, regardez ces montagnes de fruits, tout autour.

Evidemment, ces paroles adressées à la jeune femme, avaient un but tout autre, car, tout en les accompagnant d'un large geste de la main, j'en profitai pour jeter un regard autour de moi. J'eus tout juste le temps de retenir dans ma mémoire le visage de l'inconnu. L'homme, était assez âgé, basané, du type tzigane, aux traits fins et sympathiques, à la moustache et aux sourcils noirs. Ce que je remarquai également, c'était sa chevelure qui s'échappait de dessous un chapeau posé

de travers, il est vrai, pas très épaisse, mais frisée, comme chez les gens de la race bohémienne. Nos regards ne se croisèrent point, car je remarquai qu'il regardait attentivement mon filet. J'en fus très étonné. Je me demandai pour quelle raison mon vieux filet, auquel il manquait quelques mailles, avait pu intéresser cet homme. Il n'y avait dedans qu'un kilo de pommes, quatre livres que je venais d'acheter et c'était tout. Tout en essayant de répondre aux questions qui tourbillonnaient dans ma tête, je sentis que je devais entreprendre quelque chose, que je ne devais pas rester là, figé sous ce regard curieux.

— Faites-moi, gentille Valérienne, un kilo de poires, priai-je la jeune femme, et, pour faire un peu de place dans mon filet, je sortis mes livres.

Et alors, je compris tout de suite ce qui avait attiré l'attention de l'inconnu, pourquoi il m'avait emboîté le pas. Il avait remarqué un livre, celui du dessus. Relié à merveille, ce livre, vraiment, sautait aux yeux. La couverture d'un bleu foncé représentait le ciel, un ciel semé d'étoiles, qui, plus nombreuses en un endroit, formaient une espèce de Voie Lactée sur laquelle, en caractères bien lisibles, on pouvait lire le titre. Il était clair qu'un livre pareil, avec une couverture voyante, ne pouvait pas ne pas sauter aux yeux.

— Dis donc, petit père, où est-ce que tu as acheté ce livre? me demanda l'inconnu d'une voix émue. Je vis en même temps sa main, une main tremblante, aux doigts noueux, se tendre pour saisir l'oeuvre convoitée. Excuse-moi, si je suis un peu gênant, dis-moi seulement où tu l'as acheté.

Ayant les deux mains occupées à tenir le filet dans lequel la jeune femme aux Valériennes me versait les poires, je lui montrai de la tête dans un coin du marché, en disant:

— Tenez, là-bas, derrière ce magasin. Voyez, dans le petit pavillon bleu.

L'inconnu disparut aussitôt sans plus rien me demander, il disparut si vite que j'en fus même un peu fâché. Le fait que je venais de perdre une personne assez curieuse me chagrina un peu. J'aurais voulu la connaître de plus près, lui parler. Courir après? J'avais voulu le faire, mais je vis qu'il était abordé en chemin par un garçon en chapeau de paille et deux hommes d'un certain âge. Toute une compagnie.

— On dirait qu'ils courent au feu, ce Marco et sa bande! lança la jeune femme aux poires, regardant dans la direction du pavillon bleu. Elle dirigea ensuite son regard sur mon livre, s'arrêta une seconde pour en lire le titre et ajouta d'un ton pensif:

— On doit sûrement parler d'eux dans ce livre. Ça lui a fait un coup.

— Oui, c'est un livre sur la vie des Tziganes. Un livre très intéressant, d'ailleurs. Il paraît pour la première fois.

— Ah bon, voilà alors pourquoi... C'est pour ça qu'ils sont tous là. Et si ce bouquin avait été écrit en leur langue, il y en aurait eu, du bruit. C'est bien ça, au moins, qu'on ait publié un livre pareil, sur la vie des Tziganes. Il coûte cher, non?

Je lui répondis, tout en remettant les livres dans le filet.

— Vous avez bien dit Marco? Alors, vous le connaissez?

— Oui, je l'ai vu plus d'une fois sur le marché. Et avant aussi, dans mon village. Il doit travailler à la briqueterie ou à la tourbière, près de la rivière, près du Prypiatz. On dit même qu'ils sont là-bas en grand nombre.

Je payai la jeune femme et je me perdis bientôt

dans la foule grouillante du marché. Un peu plus loin, dans un coin de la place du marché, on entendait le bruit métallique des articles de fer, remués par les acheteurs, le bruit des pots de terre. On voyait là toutes sortes de bricoles taillées dans du bois, et tous ces articles étaient à même le sol. Je me dirigeai donc vers ce petit coin qui m'avait attiré dès mon arrivée sur la place du marché. Mais mon regard glissait vaguement sur ce qu'il y avait par terre, sur les tables, car, mes pensées étaient occupées par Marco, par le livre qui avait été la cause de cette rencontre curieuse. A vrai dire, l'aventure était assez curieuse et chaque détail paraissait avoir maintenant un certain charme.

L'oeuvre qui avait attiré le vieux Tzigane, je l'avais moi-même recherchée assez longtemps. Je savais que ce livre venait d'être publié, je l'avais cherché partout sans le trouver nulle part. C'était en vain que j'avais fait toutes les librairies de Minsk, je l'avais cherché dans toutes les villes où j'avais été envoyé en mission. J'avais même été voir les dépôts de livres. Il était trop tard, les stocks avaient été épuisés. C'était aussi en vain que je l'avais demandé dans les librairies de Pinsk où je venais d'arriver. Le peu d'exemplaires qu'elles avaient reçus avaient été vendus en un clin d'oeil. Et voilà qu'aujourd'hui, je le trouvai, tout à fait par hasard, dans ce petit pavillon perdu sur la place du marché. Une petite boutique, comme beaucoup d'autres, mais pleine à craquer de livres. Les trois murs en étaient cachés de bas en haut; des piles par terre, près des étagères, des livres partout. Il y avait aussi deux étagères avec des fournitures scolaires de toutes sortes, des accessoires de bureau, ça fait qu'on ne pouvait lire le titre des livres que de loin. Je parcourus des yeux les dos des couvertures des

livres placés sur les étagères. Je m'approchai plus près du troisième mur où rien ne gênait les acheteurs qui pouvaient choisir leurs livres. Là, c'était le libre service, j'en profitai pour faire mon choix, sans me presser.

«Tu n'as jamais existé, pays des Tziganes», ce livre me tomba sous la main lorsque je fouillais sur une des étagères d'où j'avais déjà choisi deux bouquins que je tenais serrés sous le bras. A la vue de ce livre aux dimensions modestes, à la couverture extra, j'eus un petit coup au coeur, une vague de chaleur m'envahit tout entier c'était comme si j'avais tiré une braise ardente des cendres d'un feu presque éteint. Je n'arrivais pas à croire que je tenais l'oeuvre magnifique, tant convoitée. Sa couverture représentait le ciel, éclairé d'en bas par une lumière pourpre, semé d'étoiles dans la ronde desquelles dansaient d'une manière comique les mots traduisant le titre de l'oeuvre. Ce titre criait le destin des Tziganes. J'en fus tellement impressionné que j'eus la sensation d'être là, seul, sous ce ciel imaginaire; un frisson de joie me parcourut. Un instant après, vivant encore de l'impression de la trouvaille, je feuilletai le livre. Il était riche en illustrations de couleurs, il y avait beaucoup de dialogues, de proverbes, de dictons et de chansons populaires; le souffle mystérieux et captivant de la vie des Tziganes semblait émaner de ses pages. Un auteur hongrois avait recueilli et reproduit tous les contes qui entraient dans cette oeuvre; toutes les illustrations avaient été également l'oeuvre d'un dessinateur hongrois. Une femme de la même nationalité en avait écrit l'épilogue où elle s'était efforcée de retracer le passé des Tziganes, décrit avec une grande sympathie; la vie de ce peuple aujourd'hui y était radieuse. Sur la demande d'une des éditions de

Moscou, ce livre était sorti des presses d'une des imprimeries de Budapest. Et c'était un plaisir de feuilleter et de penser en même temps à cette oeuvre qui faisait naître un sentiment de gratitude pour toutes les bonnes paroles qu'il renfermait.

Cette trouvaille m'emplit de joie. Et lorsque je trouvais encore un livre, rare, lui aussi, portant le titre de «Aperçu sur l'histoire de la langue biélorusse», je sortis de la boutique, transporté de bonheur, heureux.

— Des pots! Qui veut des pots? Des pots émaillés!

Ce cri, lancé tout près de mon oreille, me fit revenir à la réalité. Je regardai l'air railleur du potier qui vendait sa marchandise étalée à même le sol. Je lui jetai:

— Mais vous n'avez pas que des pots! Vous avez aussi des écuelles...

— Pots ou écuelles, tout est pareil! Tout est merveille! répliqua l'homme, me rendant la monnaie de ma pièce. Et des terrines, choisissez celles qui ont bonne mine!

Le vendeur était un joyeux bonhomme, déjà âgé, mais rayonnant de jeunesse et pétillant de malice. On pouvait dire que ces pots et ces écuelles venaient compléter ce tableau amusant. Tout cet ensemble semblait sourire sous les rayons du soleil qui venait se refléter dans les faces vernies des articles, couverts d'émail. Ils semblaient sourire comme pour répondre à la mine radieuse du propriétaire.

A côté de l'étalage de notre potier, des articles de bois, non moins curieux, formaient tout un royaume de tonneaux, de baquets, de barrates, de cuves, on pouvait y trouver n'importe quoi! Et rien à dire, tout était d'une perfection impeccable qui caressait l'oeil, qui faisait plaisir à

voir. Parmi tous ces objets, deux rouets, dignes d'une attention particulière, placés sur une petite table, semblaient trôner sur tout ce royaume. Neufs, avec des colliers bleus, fraîchement peints, ces rouets ressemblaient à des artistes amateurs, montés sur une estrade improvisée, prêts à commencer un duo. Ils avaient été placés là, sur la table, exprès pour attirer et charmer les acheteurs, pour faire voir que celui qui avait, dans le bois, taillé ces oeuvres d'art, n'était pas un simple vendeur de cuves ou de baquets.

Le vendeur de ces choses divines était un petit vieux, svelte encore; une jeune femme se tenait à ses côtés. Le petit vieux n'était pas très loquace, c'était à peine s'il balbutiait quelques mots, il se taisait la plupart du temps, se tenait fier et plein d'assurance. On ne pouvait pas dire la même chose de la jeune fille, sa fille, sans doute. Elle s'empressait de son mieux auprès des curieux ou des acheteurs, bavardait avec plaisir et riait franchement.

C'était un plaisir de rester là et d'observer le petit vieux et la jeune femme trônant sur leur royaume taillé dans le bois. Mais de nouvelles voix vous tiraient vers un autre monde, pas moins curieux et intéressant à la fois.

— Achetez des poêles! Des poêles en fer!

— Qui veut des cages?! Des aquariums?!

— Articles de pêche! Cuillères spéciales!

C'était un brouhaha mêlé à toute une gamme de bruits.

Il y avait beaucoup d'articles de fer forgé, toutes sortes d'objets, grands et petits, il y avait de quoi s'étonner. Et allant d'un étalage à l'autre, je regardais avec curiosité chaque objet en demandant des renseignements de temps en temps; il m'arrivait même de marchander quelque chose.

— Paniers d'osier, presque donnés!

«Tiens, encore un joli petit coin!» Il y avait là un amoncellement d'articles d'osier, d'écorce, de roseau et de paille. Il n'y avait pas que des paniers d'osier, mais aussi des nattes, des stores des cadres pour photos et tableaux, des chapeaux de paille, bref, un monde varié d'articles tressés. Toutes ces choses que je voyais là, sur ce marché de Pinsk, ne m'étaient pas tout à fait inconnues, au contraire, il me semblait les connaître depuis longtemps, et elles aussi paraissaient me recevoir en vieil ami qu'on revoit après une longue absence. C'était comme si nous nous étions rencontrés là par hasard, sur ce marché, venant des environs de Pinsk, et même de mon village natal.

— Tissus et tricots! Broderies!

Un nouvel univers à chaque pas, il y en avait beaucoup, un peu partout, sur ces petits étalages, serrés les uns contre les autres, ou dispersés ça et là, ressemblant à de petits îlots. Très nombreux et très différents les uns des autres, ils composaient dans leur ensemble un tableau assez curieux auquel venait s'ajouter la foule grouillante des acheteurs qui se bousculaient, chacun cherchant ce qu'il lui fallait. Toute une vie, tout un monde semblaient être rassemblés là, une foule bariolée, qui coulait, comme poussée par les cris de mille Valériennes, de mille Marco, mille voix monotones et joyeuses à la fois.

Lorsque la place fut parcourue en tous sens, lorsque tout fut vu, lorsque ma curiosité fut assouvie, je retournai voir les objets qui avaient le plus attiré ma curiosité et que j'avais achetés d'avance. J'avais envie d'acquérir quelques petites bricoles que je voulais garder en souvenir, garder dans mon cœur la chaleur que j'avais ressentie dans ce petit coin perdu.

J'achetai donc une statuette taillée dans du bouleau, représentant une danseuse, j'achetai aussi un cadre pour photos tressé de fins roseaux, léger comme une plume, une cuillère en bois et une petite cigogne faite d'argile. Mes achats faits, je jetai un dernier regard sur tout cet univers divin, comme pour faire mes adieux, puis je m'en allai en direction du petit hôtel pensant déjà au petit coin bien tranquille qui m'attendait.

Je m'arrêtai une minute sur l'allée centrale du marché pour m'orienter et choisir la porte qu'il fallait prendre pour sortir. Il y en avait deux, l'une en face de l'autre, donnant sur deux rues que je croyais parallèles. J'en connaissais déjà une, je l'avais suivie en venant ici. Je voulus connaître l'autre et c'est vers la sortie donnant sur cette rue que je me dirigeai. Je fus saisi au passage par le flot humain, très intense à cet endroit. C'était un bruit de voix, de roues et de chaussures sur le pavé. Tout le monde était pressé.

Arrivé à la hauteur de la porte, j'aperçus un garçon qui avait une attitude un peu bizarre. Perché sur quelque chose de haut, il semblait suivre attentivement la vague humaine, en regardant tantôt de mon côté, tantôt quelque part au loin, en faisant des larges signes avec son chapeau de paille. Le visage de ce garçon ne m'était pas inconnu, je l'avait aperçu en compagnie de Marco. Mais à qui donc pouvaient être adressés les signes qu'il faisait avec son chapeau? Je m'arrêtai un peu pour jeter un coup d'oeil derrière moi le long de l'allée centrale. Grande fut ma stupéfaction, quand je vis près de la sortie opposée quelqu'un qui, comme ce jeune homme, faisait des signes avec sa coiffure. Il fit encore un geste et disparut dans la foule. «Tiens, tout un complot!» me dis-je, étonné. Une autre pensée me

vint à la tête: «Est-ce que par hasard ces signaux n'auraient pas un rapport avec ma personne?» Je restai pensif quelques secondes, puis, je regardai autour de moi, et, sans attendre la suite du spectacle, je continuai mon chemin, toutefois, sans perdre de vue le garçon au chapeau de paille. Je le vis sauter de la caisse vide sur laquelle il était monté et se faufiler hors du marché pour rejoindre deux hommes et une femme qui tenait un bébé dans ses bras.

Toute une compagnie s'était réunie de l'autre côté de la rue, sous un arbre. Lorsque, d'un pas pressé, je sortis du marché, ils vinrent me barrer la route et m'attendirent sur le trottoir. Entre temps, j'aperçus le renfort qui arrivait du marché: quelques hommes avec Marco en tête. Ça faisait que, quand j'arrivai à la hauteur du premier groupe, le second me rattrapait. «Rudement bien organisé», allai-je dire en me retournant. En un clin d'oeil un cercle s'était formé autour de moi. Nous nous regardions en silence une bonne minute. J'étais amusé et étonné à la fois, je souriais, et, clignant de l'oeil du côté de Marco, je lui dis:

— Eh bien, quoi?

— Nous n'avons pas eu de chance, mon vieux! me répondit-il, anxieux, en me montrant mon filet. Il n'y est plus dans la boutique et il n'y en aura plus du tout...

Il était clair qu'il était question de l'oeuvre sur la vie des Tziganes. J'avais eu de la chance d'acheter ce livre et je possédais ce trésor, là, dans mon filet... Dans mon filet? Non, il était, il battait dans mon coeur, brillait avec éclat dans mon esprit comme une braise ardente. Oui, comme une braise ardente. «Une braise ardente», c'était le nom que j'avais donné à cette oeuvre charmante avec ses légendes, sa vie, pleine de tourments. Je me voyais déjà, à l'hôtel, en train de

la savourer; je voyais d'avance la place que ce livre occuperait dans ma bibliothèque personnelle, l'impression qu'il produirait sur mes enfants, mes amis. Je possédais déjà les contes de tous les pays du monde, contes fantastiques, contes, de sagesse de tous les peuples, de tous les siècles. Je ne possédais rien sur la vie des Tziganes et voilà que la chance m'avait souri, j'avais enfin le livre tant convoité. Je me voyais déjà le lisant et le relisant. Mes pensées vaguaient déjà avec les destins de ce peuple bizarre. Et, à voir ces gens autour de moi, on aurait pu croire que les mêmes pensées, les mêmes sentiments les avaient envahis. Ces gens, qui m'entouraient avec Marco, n'étaient pas là pour rien. Ils n'avaient pu trouver ce qui leur était proche et très cher.

— Est-ce que vous avez bien cherché? demandai-je à Marco, en tournant la tête dans la direction du pavillon à livres.

— Bien sûr. On a même vérifié les listes. Les livres ont été vendus.

Où est-ce qu'ils pourraient bien acheter ce livre? Les librairies de la ville n'en avaient plus; écrire dans d'autres villes était une chose inutile. D'ailleurs, je l'avais fait moi-même. A moins qu'ils le trouvassent dans un petit magasin perdu quelque part. Mais c'était là une peine inutile, d'autant plus qu'ils n'en connaissaient pas beaucoup de librairies vivant dans leur village des fins fonds de la région. Puis, je doutais fort qu'une oeuvre pareille puisse rester dans les magasins sans avoir été remarquée. Il ne leur restait plus qu'à se servir d'une bibliothèque municipale, assez importante pour posséder les éditions rares. Mais ceci ne pouvait les satisfaire. Ils avaient besoin de cette oeuvre, tous les jours, ils devaient l'avoir sous la main, ce livre devait leur servir d'ami

inséparable, il devait être lu et relu par tout le monde, par Marco et le jeune garçon en chapeau de paille, même un jour par le petit que la femme tenait dans ses bras, tous devaient le lire, les jeunes comme les vieux. Et pourquoi donc devais-je, moi, posséder ce livre? Quel privilège avais-je devant ces gens? Est-ce que leur amour pour cette oeuvre n'était pas plus profond que le mien? Ou bien leur destinée, n'était-elle pas liée à ce livre?

Il fallait vite prendre une décision pour ne pas ennuyer trop longtemps Marco et ses amis par des réflexions inutiles et sans fin.

— Tenez, aidez-moi, dis-je au jeune garçon, en lui tendant l'anse de mon filet.

Je pris l'oeuvre sur la vie des Tziganes, puis, priant le garçon de tenir le filet, je tirai mon stylo de ma poche, et, après une minute de réflexion sur ce que je voulais écrire en guise de dédicace, je commençai: «D'un frère...» Je continuai sur nos peines et nos affaires communes, nos tourments; je terminai par quelques souhaits de bonheur, de joie et de longue vie. Ce n'était, peut être, pas très original, mais cela venait droit du coeur.

Je signai et je tendis le livre à Marco, plus exactement, c'est comme si je lui remettais une braise ardente, un morceau de mon âme palpitante. Emu, il saisit ma main qu'il se mit à secouer, en me disant:

— Oh! Merci! Merci beaucoup! Et pardon. Nous te demandons pardon!

— Mais de rien, lisez-le. Je m'en procurerai un autre, répondis-je, en reprenant mon filet des mains du garçon.

Marco jeta un coup d'oeil sur la couverture du livre pour en voir le prix et sortit son porte-monnaie.

— Mais l'argent n'y est pour rien! C'est un cadeau que je vous fais, dis-je, en souriant.

— Mais alors, comment vous remercier? me demanda la jeune femme, tout en berçant doucement son bébé, à moins que je vous dise la bonne aventure?

On entendit un petit rire, mais elle continua comme si elle n'avait rien entendu:

— Allons, donnez-moi votre main. Je vais vous prédire votre destinée comme à personne. Je vais vous dire franchement toute la vérité.

— Franchement? Sans rien me cacher? Sans avoir pitié de moi, sans me faire voir la vie en rose? répliquai-je pour ne pas prendre la conversation au sérieux. Vous savez, je n'ai nulle envie de m'occuper aujourd'hui de choses sérieuses. Réjouissons-nous plutôt, la cause n'est peut-être pas très importante, mais elle en vaut la peine.

Cette réplique fit sourire tout le monde, je profitai du moment favorable pour faire mes adieux:

— Que le bonheur vous accompagne! me dit la femme quand je lui serrai la main.

— Oh, une telle bienveillance est la meilleure marque de gratitude, répondis-je, ému, je vous souhaite aussi beaucoup de bonheur!

Je m'éloignai, mais je ne pus résister à la tentation de me retourner pour voir ces gens une dernière fois. Je vis Marco et ses amis, toujours à la même place, en train de feuilleter le livre, l'air heureux. Moi aussi, je fus envahi par une vague de joie, empreinte de tristesse.

Aliona
Vassilievitch



UN SEUL INSTANT

...Plus tard, dans son atelier, pendant toute la journée. Sivtsov se sentit tout à fait jeune et plein de forces. Il se sentait capable de réaliser des projets les plus hardis et d'avoir des élans les plus nobles. Comme s'il n'avait pas quarante-huit ans, mais seulement vingt.

D'habitude, il avait à la fois plusieurs oeuvres commencées. Parmi elles il y en avait toujours une qui était la principale. Il y était enchaîné comme un bagnard à son boulet. Il y était enchaîné même quand il ne pouvait se forcer à s'en approcher durant toute une semaine, à la toucher de son pinceau. Il y était également enchaîné les jours de ses honoraires quand, en compagnie de femmes gaies et insouciantes, il avalait du vin pour faire passer le goût des discussions intellectuelles où ils avaient aimé à s'engager en se donnant un air de connaisseur.

Une de ses oeuvres commencées était toujours pour son âme. Maintenant, c'étaient les clochettes des champs dans un pot blanc de faïence sur l'appui de fenêtre qui lui étaient chères. (C'était une commande de sa fille cadette: «Papa, fais-moi un dessin!»)

Par la fenêtre, on sentait le souffle d'un mois de juin paresseux, il faisait gonfler le rideau en dentelles. Un bourdon vrombissait derrière le rideau. D'ailleurs, chaque rideau cachait un secret

«Le boulet de bagnard» et tout ce qui lui apportait de la joie occupaient, si étrange que cela pût paraître, une place tout à fait à part dans ses pensées et dans son coeur. Quant aux autres soucis, ils se tenaient à part, et faisaient entendre de temps en temps leur voix répugnante. Se moquant de lui-même, Sivtsov appelait ses soucis «pour la maison, pour l'argent, pour ma femme».

Cette fois-ci («pour la maison, pour l'argent, pour ma femme») il avait sur la table un «édredon» important, quatre cents pages d'un manuscrit soigné. Mais il n'arrivait pas à le finir; dès qu'il se mettait à lire, le sommeil le gagnait. Un accord avait déjà été signé, et l'acompte qu'il avait reçu, il l'avait dépensé, mais il n'avait ébauché que quelques lignes du début...

...Sivtsov ne perdit même pas l'haleine, ses jambes l'avaient facilement porté au cinquième étage, au «perchoir», comme ses amis avaient surnommé son atelier.

Cette fois-ci il ne s'irrita pas à la vue de son «édredon» sur la table, il le tapota seulement, comme on donne une tape au visiteur qui vous a ennuyé et dont vous voulez vous débarrasser: «Bon, camarade Raseur, tu m'auras attendu...»

Ensuite Sivtsov ouvrit avec fracas la fenêtre et, se penchant au-dessus de l'appui, regarda quelque temps en bas, dans la profondeur du jardin voisin; des roses chastes s'y dessinaient.

«Je vous ai vu et tout le passé est rené dans mon coeur. Je me suis souvenu du temps...» Il ne se rappela pas cette romance, depuis longtemps il ne l'avait pas entendue. Les paroles et la mélodie de cette romance ancienne (Sivtsov la savait

dès son enfance; son père, un arpenteur, avait aimé la chanter) affluèrent tout à coup dans lui, il ne savait pas d'où, elles frétilèrent dans sa gorge, touchèrent à ses lèvres.

Sivtsov n'avait pas l'oreille musicale, la voix, il ne l'avait non plus. Il ne chantait que pour tenir compagnie, là, où se trouvaient seulement ses amis et où «ça se comprenait», comme ils disaient. C'est pourquoi, ayant chanté faux la première phrase, il cessa de chanter. Ses doigts entrelacés sur la tête rejetée légèrement en arrière, il se mit à lire à haute voix les vers incomparables de Tiutchev: «Parfois, en arrière-saison, il y a des jours quand le printemps se fait sentir et notre coeur s'anime... Ce n'est pas un simple souvenir, c'est la vie qui renaît, et vous êtes pleine du même charme, et l'amour dans mon coeur est le même...»

...Mon Dieu, tout s'était passé en un seul instant. Un seul instant... Le tram avait freiné tout à coup et ceux qui se tenaient debout étaient tombés l'un sur l'autre. Elle aussi, pour se maintenir, s'était cramponnée, sans le vouloir, à sa manche. Il lisait un journal et leurs têtes s'étaient heurtées. Il n'avait même pas eu le temps de regarder de près son visage, il n'avait senti que ses cheveux frôler sa joue, il avait saisi leur odeur, à peine perceptible.

— Excusez-moi, l'avait-elle regardé droit dans les yeux, saisie de peur et d'une gaieté soudaine (et ses yeux, de quelle couleur étaient-ils?) et elle s'était lentement dirigée vers la sortie.

Il l'avait suivie du regard jusqu'à ce qu'elle ne fût sortie. Il la regardait et il sentait qu'avec elle sortirait et disparaîtrait ce qui venait de les rapprocher. Il aurait juré qu'il aurait lu la même chose dans ses yeux si leurs regards s'étaient croisés. Elle était descendue et attendait que les voitures

passent pour traverser la rue. Elle se tenait, le dos au tram, et lui, sans la quitter des yeux, il priait: «Retourne-toi... Retourne-toi... Elle attendait que les voitures passent. Le tram avait démarré et elle s'était précipitamment retournée, avait regardé la fenêtre du tram, l'avait regardé, lui. Leurs regards s'étaient croisés. Elle avait traversé en hâte la rue et s'était arrêtée. Et de nouveau, elle s'était retournée. Peut être, elle arrangeait sa coiffure, il faisait du vent... Mais il avait semblé à Sivtsov qu'elle avait levé la main pour lui faire un signe d'adieu. A lui...

Mon Dieu! L'âne qu'il était! Un âne bôté! Pour faire un arrêt de plus, un seul arrêt, il ne l'avait pas suivie. Il n'aurait pas pu répondre à sa propre question: qu'est-ce qu'il aurait dit à cette femme, comment se serait-il comporté? Elle ne ressemblait pas aux femmes qui ne dédaignaient pas les connaissances fortuites. Lui aussi, bien qu'il eût aimé les femmes, il n'était pas amateur de romans banals.

Il n'aurait pu expliquer ni à lui-même, ni à quelqu'un d'autre ce qui était arrivé, comme s'il avait été frappé d'un coup de foudre. Il n'était sûr que d'une chose: il avait besoin de cette femme. Quelque part, jadis, un hasard ridicule les avait séparés. Et voilà, elle avait brillé comme un éclair, l'avait brûlé et avait disparu de nouveau.

Il n'était pas allé tout de suite à son atelier. Il avait contourné deux quartiers à sa rencontre, bien qu'il eût compris qu'elle avait pu tourner à droite et pas à gauche... Peut-être, avait-elle tourné à droite. Ou était-elle entrée à la polyclinique, ou à la bibliothèque, ou au bureau de billets de chemin de fer. Que de portes avaient pu s'ouvrir devant elle, que de directions avait-elle pu prendre d'elle-même. Il n'était entré nulle part, il n'avait pas quitté la direction qu'elle au-

rait dû prendre si elle avait désiré cette rencontre aussi ardemment que lui. Ils ne s'étaient pas rencontrés sur ce chemin droit. (D'habitude, toutes les rencontres fortuites se passent dans les ruelles). Etant revenu vers l'arrêt de tram qu'il avait passé et où l'inconnue était descendue, Sivtsov s'était arrêté et s'était attardé quelques minutes sur la place où elle était restée, et, d'un geste machinal, comme elle l'avait fait, il avait fait un signe pouvant signifier qu'il s'arrangeait les cheveux ou qu'il faisait un signe d'adieu à cette femme.

Lentement, il s'était dirigé vers son atelier...

Il ressentait de la tristesse et en même temps son âme se remplissait de sentiments clairs et légers, comme si pendant le temps qu'il avait marché à la rencontre de son inconnue, son être avait été plongé dans une eau vivifiante. Il lui semblait qu'il était sorti de cette eau jeune et pur, confiant et encouragé. Il marchait à pas larges et légers, il ne ressentait plus le poids de ses quarante-huit ans et l'espoir l'encourageait, comme il avait encouragé jadis André Bolkonski de «La guerre et la paix»: «Ce n'est pas vrai, rien n'est fini encore. J'éprouve encore le désir de vivre, de créer et d'aimer aussi...» Aimer... Tout à coup, Sivtsov, le coeur gros, éprouva la joie douloureuse de ce sentiment. Il l'aurait aimée, cette femme, qu'il avait rencontrée, avec laquelle ils s'étaient séparés il y a une demi-heure. Il l'aurait aimée!

...Sivtsov tourna impétueusement en cercle dans son atelier, s'arrêta devant le chevalet, en fit tomber la couverture brune, déteinte.

— Salut, mes braves! Eh bien, comment délibérez-vous sans moi?

Et bien que les «braves» qui assistaient à une réunion avant le combat dans la hutte du com-

mandant ne lui eussent rien répondu, il les regardait aujourd'hui avec d'autres yeux que la fois passée, il y a quinze jours. A ce temps-là, le tableau lui avait semblé désespérément médiocre et nul, et, ce qui était le plus affreux, inutile... Mon Dieu, combien il en avait vu, aux expositions et musées différents, de ces braves commandants, comme les siens, de ces éclaireurs crânes en pelisses, avec les bandes d'étoffe rouges obligatoires sur leurs bonnets... Et lui aussi... Comme s'il ne savait pas que toute cette joliesse n'était rien d'autre qu'un noir de fumée que ses confrères peintres avaient dégagé.

Aujourd'hui Sivtsov regardait ses braves avec d'autres yeux.

Est-ce que Mikalai Pchanitchny, commandant de détachement de partisans, ne les avait pas réunis de la même façon dans sa hutte avant le combat? Et Viéra Safonava... Est-ce qu'elle était autre? «Camarade commandant, la combattante Safonava est arrivée selon votre ordre!» Sa taille en pelisse, prise d'une large ceinture, sa main rouge de froid et de vent près de son oreille. Un mince sorbier d'hiver. Et le chef d'état-major, Chiéviéliov, de Moscou: «Je suis presque Ivan Ivanovitch, je suis Viktor Viktorovitch», il le disait quand il voulait embrouiller quelqu'un, surtout une femme. Et toi même, frerot Sacha, n'étais-tu pas un étudiant à lunettes et en chaussures de ville (les sapins gelés fendaient) qu'on avait amené dans cette forêt en décembre quarante-et-un?... Tu ne t'étais pas avancé au premier plan (c'est de l'histoire, quand même) et tu n'avais pas mis une mitrailleuse sur ta poitrine bien que tu eusses eu à t'en servir plus d'une fois. Donc, tu serais à ta place... Bon, bon, figurez-vous «L'apparition du Christ au peuple». Figurez-vous, un Alexandre Ivanov de génie, avec un bâton de pé-

lerin, qui se trouve... Mais non, frerot, je comprends bien que ce n'est pas «L'apparition», et que se n'est pas Alexandre Ivanov, rien qu'Alexandre Sivtsov, quel qu'il soit, peintre de son grand temps, de son époque... Donc, prends, barbouilleur, ton pinceau, retrousse tes manches, sue sang et eau, jusqu'à ce que ton bras ne devienne gourde!..

Evidemment, qu'il faudrait ôter un peu de couleur au visage de cette femme-éclairé. A la lumière d'une douille de cartouche qui fumait d'ailleurs on n'avait pas vu de jeunes filles si florissantes. L'humeur... N'aurais-tu pas oublié: «Sachka, si seulement nous restons vivants, nous serons ensemble pour toujours, pour toujours...» On a survi! On a survi plus d'un combat. Et où est-ce que «nous serons ensemble pour toujours»?

Le commandant a une main trop lourde. Pchanitchny savait piquer au vif, toucher au coeur, c'est pourquoi il donnait plus d'importance au coeur de l'homme qu'à ses poings. Et ici, il le savait bien, il ne les verrait pas tous, après le combat de demain, comme ça, en face, droit dans les yeux... Lui-même, il n'était pas ensorcelé. Non, pas ensorcelé...

La main n'obéissait plus à Sivtsov. Le portrait du commandant de détachement lui avait demandé de l'humanité, au nom de leur cause, au nom de la victoire!.. Diable, ça aurait été si facile de passer au touchant, de se rendre à la sentimentalité...

Sa main, tenant le pinceau, faisait son affaire indépendamment de lui. Envahi de cet élan de passion créatrice qui avait emprisonné tout son être, Sivtsov ne s'aperçut même pas que plusieurs heures avaient passé. Son front était couvert de sueur, sa main s'engourdit, tendue.

Sivtsov mit le pinceau de côté, s'approcha précipitamment de la table, fuma une cigarette. Même les amoureux ne connaissent pas de minutes plus heureuses que ces minutes d'une inspiration créatrice inconsciente.

...Maintenant, fumant près de la fenêtre et se reposant, Sivtsov se souvint d'elle de nouveau. Quelque chose d'imperceptible en elle lui évoquait Viéra. Le port de la tête, le regard, la taille. Mais les cheveux, les cheveux de Viéra tiraient sur l'or. Là... Jadis... C'était vrai, pendant vingt-cinq ans même l'or se serait terni...

Tout s'était arrangé de façon que personne d'eux trois ne fut coupable de rien. Ni elles, les deux. Ni lui-même. C'est la vie qui avait pris cette tournure... A ce temps-là, en juillet quarante-quatre, tout de suite après le défilé des partisans dans Minsk libéré il s'était trouvé dans un convoi qui partait au front. Quant à Viéra, revenue de la forêt, elle était entrée à son Institut Pédagogique pour le terminer... Il avait rencontré Macha à l'hôpital, à la fin du même quarante-quatre. (Donc, «en avant, à Berlin!» ce n'était plus pour lui). A ce temps-là, après la commotion qu'il avait eue, Macha l'avait sauvé avec une patience maternelle. Il était resté avec elle. Il était resté bien qu'elle eût quinze ans de plus que lui, qu'elle eût un mari, qui était un ivrogne, et deux filles... Ils ne parlaient jamais de ces quinze ans (à ce temps-là, ces quinze ans ne se voyaient guère), Macha avait divorcé, les filles s'étaient vite habituées à lui et s'étaient mises à l'appeler «papa»... Pendant les trois premières années de leur vie commune Macha lui donna encore deux filles.

Et cela n'avait plus le sens de chercher Viéra, de lui écrire des lettres, d'expliquer quelque chose.

A partir de ces années-là, pendant tous ces vingt-ans, il avait rencontré Viéra une seule fois: au rendez-vous des partisans dans la forêt Dovski... C'est là qu'ils étaient allés autrefois, à deux, en reconnaissance. Là-bas, dans la forêt Dovski, ils avaient juré que s'ils restaient vivants, ils se seraient unis pour toujours.

Viéra ne venait plus au rendez-vous des partisans. Sivtsov savait qu'elle ne venait pas parce que lui, il venait, espérant chaque fois la rencontrer. Sa vie, à elle, n'avait pas réussi. Deux ans après son mariage elle était restée veuve. Elle n'avait pas d'enfants. Elle ne s'était pas remariée. Sivtsov le savait.

Et Macha? Elle était une femme sage. Une autre, à sa place, l'aurait accablé de reproches, lui aurait cherché querelle, en demandant son amour. (Macha avait compris avant Sivtsov ce qui les avait unis et y tenait). Elle savait autre chose! aucun amour, le plus ardent même, ne pouvait former pour son bonheur une Bastille plus solide que ses quatre filles. Et l'essentiel était ce que lui-même, il n'aurait jamais essayé de faire écrouler cette Bastille... Quatre filles... Deux filles plus grandes, obéissantes, bonnes, ressemblant comme des gouttes d'eau à la Macha la Miche de seize ans, telle qu'elle était sur une photo d'avant-guerre. Deux filles plus petites, au contraire, maigres comme des harengs saurs, espiègles...

Macha, douée d'intelligence, mais surtout d'instinct inné d'autodéfense et de protection de son bonheur familial (l'arme toute puissante de la femme!), elle ne se mêlait jamais des affaires et des occupations de son mari et ne limitait pas sa liberté. Même quand elle devinait et savait à coup sûr ses péchés. Elle n'avait non plus l'habitude (qu'ont d'autres femmes) de vider ses poches jusqu'au dernier kopeck ou, pis encore,

de téléphoner à la comptabilité le jour de la paye ou d'aller avec son mari pour toucher ses honoraires. Son bonheur familial, Macha le fondait sur le respect et la confiance. (Personne au monde, à vrai dire, ne savait ce que lui coûtait cette confiance!) Vraiment, Sivtsov se serait senti un vaurien s'il n'apportait pas chaque mois à la maison, à sa famille, à Macha, l'argent qu'il avait gagné, l'argent que chaque homme convenable, chef de famille, doit gagner et apporter à la maison, à la famille, à sa femme. (C'est pourquoi sur la table de Sivtsov traînait un «édredon» soigneusement écrit de quatre cent pages).

...En proie aux souvenirs d'un passé éloigné et à la prose quotidienne de la vie où buvaient (et avaient bu) tant d'élangs humains les plus nobles, Sivtsov frappa avec colère du poing sur le manuscrit maudit (attrape!) comme si c'était de lui que s'étaient multipliées toute la prose quotidienne et toute la médiocrité, et, se tournant brusquement sur ses talons, il s'approcha précipitamment du chevalet.

...Le commandant de détachement promenait son regard d'un visage à l'autre: «Telle est la situation, mes frérots». ...Le chef d'état-major (même à ce moment il n'oubliait pas qu'une belle femme était assise à côté de lui) clignait des yeux en souriant en homme qui ne connaît pas de défaite: «Je suis presque Ivan Ivanavitch, je suis Viktor Viktorovitch...»

Seuls, la femme-éclaireur et un jeune étudiant-peintre (encore sans mitraillette) cachaient dans leurs regards quelque chose à eux, quelque chose de secret que Sivtsov lui-même ne pouvait pas comprendre maintenant.

*Mikola
Rakitny*



LE FILS

Nous dînions, Andrey Danilavitch et moi. L'ombre claire des jeunes cerisiers du jardin tombait sur la fenêtre ouverte; du duvet de peuplier volait dans la pièce. Sous les cerisiers grouillaient des poules, pâmées de chaleur, elles s'enfouissaient dans le sable et s'y immobilisaient pour un moment, ouvrant de soif leurs becs rouges. Une fenêtre était encore ouverte quelque part et un petit courant d'air agréable passait à travers toute la maison, il donnait de la fraîcheur, relevait les rideaux, et, parfois, un fort coup de vent jetait les rideaux dehors où, tremblotant dans l'air, ils atteignaient le cerisier.

Andrey Danilavitch s'occupait du ménage lui-même. Dans la maison, il s'était débarrassé de ses grandes bottes de cuir, avait enlevé sa chaude vareuse de velvet, et, maintenant, vêtu d'un maillot, d'une culotte bouffante de drap bleu, de chaussettes blanches tricotées, il paraissait encore plus lourd et plus accablé de chaleur. Mais, malgré sa lourdeur apparente, il faisait preuve d'une agilité inattendue. Il se levait rapidement de table, allait en chaussettes vers le four, et, armé d'un oukhvat¹, il le poussait vigoureuse-

ment dans le ventre noir du four. Il en sortait un pot ou encore une casserole quelconque, et, en soulevant le couvercle chaud, il prononçait, débonnaire: «Voyons, qu'est-ce il y a là-dedans? Qu'est-ce qu'on nous a préparé...»

Il était évident que ces préoccupations ménagères lui étaient familières: fouiller dans des pots et sur des rayons, en bref, se servir soi-même. Il le faisait avec assurance, avec un grand savoir-faire, sans ombre de mécontentement. Chacun le sait: le Président d'un kolkhoze ne dîne pas à l'heure de tout le monde, mais quand ses affaires le lui permettent.

Nous venions de rentrer du terrain vague Komarovski où une chose désagréable était arrivée. L'excavateur de la R. T. S.² qui creusait un canal d'irrigation était tombé dans un vieux fossé, couvert d'herbe, et y était resté presque deux jours. Les deux tracteurs S-80 du kolhoze n'avaient pas réussi à le sortir, jusqu'à ce qu'un troisième engin de la R. T. S. ne leur fût venu en aide. Maintenant, pendant le dîner, le souvenir de cet accident tracassait encore le président.

— Il a réussi à se mettre dans un tel pétrin avec son engin! Il croyait se trouver sur de l'asphalte! Ou dans la carrière où il était allé chercher de l'argile! Mais ça, c'est du marécage, tu marches dessus et ça tremble comme de la gelée. Fais vite encore un pas pour ne pas t'enfoncer... Et lui, si ce n'est pas dans le marécage, c'est dans un fossé qu'il s'est fourré. Eh, je regrette que tu ne sois pas mon fils! Je t'aurais fait un tête à tête. Quand je pense au travail

¹ Sorte de fourche servant à retirer les pots du four. (N. d. T.)

² Station de tracteurs du district. (N. d. T.)

que ces tracteurs ont eu à faire et maintenant ils sont sales comme je ne sais pas quoi...

«Je regrette que tu ne sois pas mon fils...» si attentif que je fusse à cette conversation, où, à vrai dire, je ne partageais pas entièrement l'opinion d'Andrey Danilavitch, parce qu'il ne pensait qu'à «son bien», ces paroles firent surgir dans ma mémoire un événement qui, jadis, était resté une énigme pour moi.

Il y a trois ans nous rentrions avec Andrey Danilavitch, comme aujourd'hui du marécage, des prés de Roudnetsk où nous étions allés voir un nouvel engin, une machine à faire les meules, qu'on venait d'acheter. La fenaison battait son plein, les céréales mûrissaient, les affaires allaient bon train et le président était de bonne humeur. La route traversait la forêt. Un bon petit cheval, avec une crinière noire, secouait légèrement la tête, courait sans effort, et agitait la queue en signe de reconnaissance quand Andrey Danilavitch, avec une branche de bouleau, chassait de ses flancs les taons et les oestres qui le piquaient.

Après avoir traversé une clairière ensoleillée où se cachait la maison du garde-forestier notre petit cheval s'enfonça dans un tunnel vert et galopa sur des racines entremêlées, usées par les roues. Bientôt, une autre clairière ensoleillée s'ouvrit devant nous. Lorsque nous nous fûmes approchés d'elle nous vîmes tout à coup une scène peu agréable: une charrette de foin renversée. Le charretier, un gars large d'épaule la refaisait, seul, pauvre homme, en plein soleil où la forêt retenait tout souffle de vent. Il en avait déjà refait la moitié. A l'arrière il avait ajusté une perche à l'aide de laquelle il montait les bottes de foin et maintenant, criant sur les chevaux attaqués par des oestres il jetait toujours avec obstination du

foin sur le chariot. On voyait d'après tout qu'il travaillait ainsi depuis longtemps.

Il aurait certainement été content de voir quelqu'un lui donner un coup de main! Mais la réaction d'Andrey Danilavitch fut tout à fait inattendue. Avec une grimace méchante, les yeux hors des orbites, il tira les rênes et dirigea notre cheval sur un vieux tronçon de route où on n'avait pas roulé depuis longtemps...

Je ne pouvais en croire mes yeux: que faisait-il? Il aurait fallu aider cet homme! Andrey Danilavitch, comprenant mon étonnement, hésita d'abord, puis fit un signe de tête: il le fallait. Ensuite il desserra les dents avec la même méchanceté:

— Ça lui apprendra à vivre, à ce fainéant! Qu'il l'apprenne à ses dépens. Il croyait pouvoir ne rien faire! Il voulait se dorloter toute la journée sur le foin, les yeux braqués sur les nuages, et les chevaux, eux, ils te porteront... Non, sacré paresseux, tu t'en souviendras, de ce foin! Tu en verras couler de la sueur et tu sauras si c'est du repos Tu te rendras à la raison, attends un peu...

Tout en contournant le chariot, Andrey Danilavitch lançait ces paroles avec irritation au garçon, se retournant toujours et lui jetant des coups d'oeil furieux jusqu'à ce que nous ne nous fûmes trouvés sur notre route. Quel qu'il fût ce gars, si légère que fût son attitude envers la vie, j'eus quand même pitié de lui. Dissimulant mon inimitié à l'égard d'Andrey Danilavitch, je lui dis, entre autres:

— On voit que ce gars a fait un vilain tour au président du kolkhoze. Il a dû l'embêter...

— Il a desséché toute mon âme, fit Andrey Danilavitch avec humeur. C'est mon fils. Mon fils à moi, qu'il soit...

— Votre fils? Je saisis involontairement les rênes pour retourner.

— Il ne faut pas. Qu'il y reste... Ça lui fera du bien de suer un peu. Il ne peut pas faire la charrette, les chevaux se révoltent... Je voudrais qu'il se renverse encore... Tu vois! C'est mon fils unique et cela ne va pas comme chez les autres. En voilà un malheur, pour une malchance, c'en est une... Que le diable t'emporte, têtù, fais comme tu veux!..

Je voulus savoir au juste ce qu'il y avait, pourquoi il disait qu'il n'avait pas eu de chance avec son fils. Mais Andrey Danilavitch agita la main avec tristesse ce qui signifiait: laisse-moi tranquille, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Pendant tout le reste de la route il ne souffla mot.

S'étant levé de table, Andrey Danilavitch, avec un contentement caché à la pensée qu'il pourrait se reposer un peu, se laissa tomber sur un petit canapé. La porte de la chambre était ouverte et je voyais en partie la pièce voisine. C'était une chambre claire et vaste. La maison était neuve, en bois résineux et sec à sonner. Les murs n'étaient pas encore crépis, dans les rainures de bois on voyait les fils droits de mousse calfeutrée. Aux fenêtres, de longs rideaux descendaient jusqu'au plancher; sur le trumeau on voyait des photos et des diplômes de différentes expositions agricoles.

Je voyais des meubles: une armoire, une table ronde couverte d'une nappe à fleurs, dessus, un vieux réveil démodé; son tic-tac infernal faisait croire que vingt réveils encore au moins se cachaient entre ces murs sonores et je pensais, non sans crainte, au bruit qu'il devait faire en sonnant. Dans la chambre il y avait encore un objet qui, il me semble, n'était pas à sa place. C'était une moto. Une «IJ» noire, vernie, toute neuve, avec les pots brillants des tuyaux d'échappement,

entretenu, nettoyée au point qu'on pouvait s'y regarder comme dans un miroir, placée près du mur, son avant au coin. Privée temporairement de sa fonction, elle servait maintenant d'une sorte de portemanteau: la selle était encombrée de vêtements de tous les jours, sur le guidon pendaient une ceinture, des lunettes de protection et de grands gants de cuir jaunes.

— Pourquoi n'est-elle pas à l'oeuvre, indiquai-je la moto. En panne? Ou il n'y a personne pour l'enfourcher?

Andrey Danilavitch, ses jambes allongées, remuait ses orteils dans les chaussettes. D'abord il fit semblant de ne pas m'entendre. Tout en prenant un peu de repos, il me parlait, mollement, des affaires économiques: de la rémunération supplémentaire dans le travail des champs, ensuite de l'énergie électrique; il me disait que la machine à vapeur utilisée par deux brigades était faible et que son énergie suffisait à peine aux fermes. Ce n'est qu'une vingtaine de minutes après, penché au-dessus du traversin qu'il jeta un coup d'oeil dans la chambre voisine.

— La moto?.. C'est la joie de notre fils... Notre diplôme, on pourrait dire. Andrey Danilavitch, envahi de pensées connues à lui seul, bâilla fortement et frotta de ses paumes ses joues qui n'étaient pas rasées, des étincelles humides brillèrent dans ses yeux. Notre diplôme, continua-t-il. Chaque jour je le regarde. J'ai répété plus d'une fois à ma femme: mettons-le au poulailler. Tout juste sous le perchoir... Elle s'est vexée, près de cinq jours elle ne m'a pas parlé. elle tourne autour de cet animal, elle l'époussete, elle le caresse comme un être vivant. Elle craint qu'un grain de poussière ne vienne s'y poser... «Mets-toi en quatre, me dis-je, donne-toi de la peine, mais quand même nous n'avons pas de

fil... le fils que nous avons attendu! C'est notre fils, mais nous n'avons pas de fils...»

Se dressant sur le traversin, Andrey Danilavitch resta pensif pendant quelques minutes; inconsciemment, il caressait son crâne dévasté, ensuite, il se leva du canapé où les ressorts grinçèrent et se dirigea dans l'ombre fraîche de la salle d'entrée. Flanquant le gobelet dans le seau, il me demanda tout à coup:

— Tes enfants, dis-moi, sont-ils grands?

— Ils vont à l'école.

— Bon... A l'école... Ils ont toute la vie devant eux. Mais voilà ce que te je dirai: si tu veux t'attendre à quelque chose de bon, tiens, dès aujourd'hui, la main haute. Et montre de la persévérance. Sois comme le fer...

Il se retourna, essuya ses lèvres avec le revers de sa main d'un air concentré et se laissa tomber de nouveau sur le canapé.

—Ce qui me reste aujourd'hui, c'est de donner des conseils aux autres, dit-il sombrement et couva des yeux les bouts de ses chaussettes blanches. Parce que j'étais une moule, continua-t-il, et une moule, ça fait toujours des bévues. On a beau se donner de la peine, on a beau être prudent, il y a toujours quelque chose qui ne va pas... Eh, que de joies, que d'espérances inouïes avons-nous eues!.. Il était seul à élever. Sans bonnes, ni grands-mères, je m'étonne d'ou il avait autant de curiosité et d'esprit propres à un homme adulte? Pas plus haut qu'une pomme, il ne pouvait même pas grimper sur un banc pour s'asseoir sans aide, mais, quelque chose lui tournait déjà dans la tête: «Papa, pourquoi une bicyclette roule et ne tombe pas? Papa, si nous attelons un «RTZ» à un «DT»¹ qui prendra le dessus” Et

¹ Tracteurs. (N. d. T.)

sa mémoire. On transmet une chanson à la radio, quant à moi, elle m'entre par une oreille et sort par l'autre. Et lui, il la chante déjà, il vrombit comme un hanneton. Les choses les plus compliquées, il les chante avec sa petite voix, il les saisit d'un seul coup. Et les vers et les contes qu'il savait! De tous ses «Qui-lave -tout»¹ et d'autres on ne sait parfois où donner de la tête. Mais serais-tu fâché contre lui? Tu le regardes et tu veux le prendre dans tes bras: «Mon petit phono, ma petite musette vivante, bourrée d'intelligence!..»

Il aimait à me suivre partout. Il m'arrivait souvent de faire un détour dans les champs et les fermes. Tu te sers le ventre qui grouille, mais tu prends patience. Il ne dit pas un mot. Il regarde tout, attrape tout de ses petits yeux et tu dois tout lui raconter, tout lui expliquer ce qu'il ne saisit pas encore par sa petite tête... Parfois, je le prenais avec moi au district. Tout simplement, pour amuser les chefs. Parce que le kolkhoze que je dirige, c'est un kolkhoze! Ce n'est pas une propriété pauvre. C'est une entreprise! Il est partout parmi les premiers cinq, et une ou deux fois par an il est en tête. Pourquoi donc le président de ce kolkhoze ne peut-il, par exemple, se montrer avec son fils au comité de district? Artsiom Dzianissavitch, secrétaire du comité, était d'un grand esprit. Il parle affaires et jette déjà des coups d'oeil sur lui, mon petit. «Eh bien, Sviétazar! Offre-nous le meilleur exemple de poésie... Récite-nous «Borodino»²... Sviétazar commence sans préambule. Il ne se fait pas prier. Tout de suite il prend la pose: les pieds écartés à la largeur de ses épaules, les mains aux poings serrés et... hop! Un vrai artiste! Il arrive jusqu'aux

¹ Un poème pour enfants de K. Tchoukovsky. (N. d. T.)

² Un poème de M. Lermontov. (N. d. T.)

mots: «Ce n'est pas ça, la génération d'aujourd'hui. Des preux, vous n'en êtes pas» et il montre du doigt Artsiom Dzianissavitch, le secrétaire même, ah, bandit!.. Le secrétaire fait des efforts, se courbe pour ne pas rire à haute voix, mais se tait jusqu'à ce que le diseur n'arrive au point. «Quel fils tu as, Andrey Danilavitch, dit-il. C'est un gaillard. Il se fera le chemin lui-même dans la vie.»

A ces mots, le narrateur sourit tristement, moqueur, et hocha la tête avec amertume.

— Il l'a fait... Oh! Comme il l'a fait, son chemin! Si tu veux, tu peux le faire dans une charrette, ce chemin... C'est aujourd'hui que je le vois, mais avant, est-ce que j'avais pu le prévoir? J'étais un sot, j'étais content et je ne désirais qu'une seule chose, le voir grandir plus vite, le voir décoller... Le temps est venu, il est allé à l'école. Comme un veau qui vient de s'échapper de l'étable! Il est entré dans les études. Je le regarde et je m'étonne: le marmouset d'hier! Hier encore tout était sens dessus dessous chez lui et aujourd'hui il sent de la responsabilité. Il se penche comme un cosse au-dessus de la table et tantôt il pioche à lire, tantôt à résoudre des problèmes, il s'aide de sa petite langue et ses petits doigts sont tout bleus... Cela me fait rire et en même temps je vois la grandeur du moment: un homme se fait homme lui-même! Et des années ont couru, l'une après l'autre. Mon fils grandit, il s'ajoute un verchok¹ à chaque classe. Il grandit à vue d'œil. Je vois, il est arrivé déjà jusqu'à la géométrie et l'algèbre. A vrai dire, j'ai été glacé d'émotion: ne sombreras-tu pas, mon écolier? Moi aussi, j'ai étudié à mon temps, mais quand je suis arrivé au mur de pierre bâti de «x»

¹ Mesure de longueur en Russie (4,4 cm). (N. d. T.)

et de «y», c'en était fini avec mes études. Que de fois dans ma vie je les ai vus dans mes rêves, ces «x» et ces «y»! Je sais que moi, diable, je suis Président du kolkhoze et vous, instituteurs, qu'est-ce que vous me voulez avec cette algèbre?.. Ou encore Artsiom Dzianissavitch lui-même me fait un examen au comité de district et frappe légèrement avec de la craie sur le tableau... Je me réveille tout en sueur, effrayé... C'est pourquoi j'ai eu peur pour mon Sviétazar... Et lui, il continuait toujours... sans même s'arrêter pour regarder à quoi il avait affaire. Il les a cassés facilement, ces «x» et ces «y», comme des noisettes, et il est allé plus loin. Eh bien, je pense, si c'est comme ça, rien ne te retiendra plus. Le plus difficile est resté en arrière. Je n'ai pas vu comme il avait atteint la dernière classe. L'école de dix ans passée! Qu'en diras-tu? C'est le tremplin que chacun envie et d'où on peut sauter où tu veux.

C'est encore dans la classe de huitième¹ que nous avons commencé le rôdage: notre fils, où sauterait-il mieux? En faire un ingénieur-hydro-technicien, ou un savant-atomiste? Un architecte? C'est aussi attrayant et honorable. Et quand je le regarde dans une pièce sur la scène de notre club, je me moque de moi-même: le malin que je fais! En voilà un artiste! Il ne lui faut, comme on dit, qu'une bonne école... Avec ce rôdage, j'en suis venu jusqu'au cosmos. Nos satellites volent dans le ciel, dans l'espace, et moi, où que je me trouve, je regarde toujours le ciel: «N'y chercheras-tu pas ton bonheur, mon fils? Ne pas voler, peut être, mais construire ces petits vaisseaux, au moins. Cela revient au même: cosmonaute. Le cosmonaute Sviétazar. On n'imagine pas mieux...»

¹ Classe de huitième des écoles en U. R. S. S. correspond à la classe de troisième des lycées français. (N. d. T.)

Et lui, il est prêt, à tout, il m'écoute et il rit sous cape.

Il avait un ami, Fedzka Mikoultchik, fils d'une basse-courière. Je ne sais pas moi-même ce qui les a liés. Sviétazar est un grand gars, sa taille, ses épaules, tout est bien fait. Et celui-là, il n'y a rien à voir: un gringalet pâle et maigre. Il arrivait qu'ils allaient à l'école, au district, en bicyclette, le mien est sur la selle, et Fedzka, sur le porte-bagages. Ce dernier se colle en arrière, comme un moineau, et ils y vont, comme père et fils. Que ce Fedzka était persistant, persévérant! Pendant les vacances, quel que soit son travail, il a toujours un livre sous le bras. Il répète sans cesse: je serai chimiste. Son minois est pas plus grand qu'un poing, mais quand il se met à parler des matières plastiques ou des polymères, et de leur avenir, tu le crois, tu crois qu'il se fera un chemin dans cette chimie. Il a déjà l'adresse: Institut Polytechnique. Voilà! C'était Fedzka! Quand à mon Sviétazar... je ne savais même pas qu'il était déjà entré à l'institut de Paramon. Tout l'été il rentrait sale comme un cochon, couvert de poussière, il n'y avait que ses yeux qui brillaient. «D'où viens-tu?» «De chez Paramon». «Où vas-tu?» «A Padleski. Après le dîner on va se rendre à Dolgaïa Poliana.» Sa combinaison enveloppée dans un journal, il disparaît pour toute la journée jusqu'au crépuscule... Eh bien, tu t'es amusé, je pense. Prends-en jusqu'à ce que tu en aies marre. Tu te souviendras un jour de la poussière que tu as avalée, tu seras plus appliqué aux études... Ah! Paramon! Paramon. Si je le savais, tu aurais été chez moi pompier, veilleur de nuit, berger! Pour que tu ne voies personne, aucun être vivant, sans parler de mon fils.

— Qui est-il, demandai-je à Andrey Danila-

vitch, ce Paramon? Conducteur de camion ou de machine combinée?

Andrey Danilavitch, la tête entre ses mains, les coudes sur ses genoux, resta quelque temps recueilli, regarda ses chaussettes, en agitant les orteils, et me lança, enfin:

— Un conducteur de tracteur!.. Un des plus ordinaires, et, je dirais, un ignorant. Qui n'a fait que trois classes et qui a beaucoup d'enfants. C'est tout. C'est vrai, il sait son métier. Tu ne lui prendras pas cela. Il a la flamme sacrée pour le travail...

— Mais où est donc sa faute?

— Mais il aurait dû chasser ce coquin!.. Il l'a apprivoisé. Voilà, regarde, ça, c'est des leviers, et ça, c'est des pédales. Tu serres celle-ci et tu lâches celle-là... Et le petit ce donne de la peine. Il voit par la vitre les sillons qu'il fait et il croit qu'il n'y a rien de plus sensé au monde... Voilà où est sa faute. Et à qui a-t-il fait cette saloperie, au président du kolkhoze!..

Nous nous tûmes pendant une minute. Mon interlocuteur, sombre, anxieux, s'adossa au dos du canapé et étendit les bras. Obsédé par ses pensées, il frappait nerveusement de ses poings fermés sur le dos du canapé. Je ne voyais pas grand mal à ce qu'il m'avait raconté et je ne savais pas si je devais le prendre en sympathie, ou, au contraire, m'engager dans une discussion.

— Et le fils, quoi, demandai-je, n'est-il allé nulle part?

— Faire ses études? Hum... Le visage d'Andrey Danilavitch se crispa dans un sourire méchant, il desserra ses poings et tambourina des doigts sur le dos du canapé. Et comment... Il est allé... Est-ce qu'on pouvait battre en retraite? On a beaucoup parlé de ses études et il l'a fait com-

me par inertie. On a choisi, on a rechoisi et on a décidé d'en faire un maître d'école, tout simplement. C'était le désir de sa mère. Il est un garçon calme, disait-elle, doux, il aime la campagne... Pourquoi devrait-il courir après quelque chose de grand et être toute sa vie à l'étroit en ville? Ainsi, il irait à la campagne et il enseignerait tout doucement aux petits enfants... Elle est zootechnicienne, ma femme, elle est une femme cordiale et sensée... Bon, comme tu veux. Ce qui compte pour moi, c'est qu'il fasse ses études. Pour que je puisse dire à chacun: mon fils est à l'institut!.. Il est parti. Ils sont partis avec Fedzka. Celui-ci, têtard, est entré dans sa chimie avec les notes les plus hautes et le mien, à l'Institut Pédagogique, au chef-lieu de la région.

Il fait ses études et quelque chose, à vrai dire, me ronge. Adieu, le savant, adieu, le cosmonaute!.. Une petite pluie échappée d'un gros nuage. Comme si au lieu de l'étoile d'or qu'on t'avait promise on te refilait une misérable médaille de bronze. Qu'est-ce que c'est qu'un pédagogue? Quelle est sa perspective? Jeune, il est pédagogue; il s'approche de sa retraite, il est toujours pédagogue. Des cahiers, des manuels, des conseils pédagogiques, le vacarme éternel qui lui rompt les oreilles... Une bêtise, mon fils. Comment donc nous nous sommes rendus si vite?.. C'est ce que je pense, mais je n'en laisse rien voir: mon fils va posséder une profession la plus terrestre et la plus humaine. Pédagogue! Evidemment, c'est écrit dans le ciel, nous serons toujours avec le peuple!..

Pendant deux — trois mois tout suit son train. Il étudie, ses lettres sont vives, bonnes. Il décrit sa vie dans chaque lettre: comment il fait des soupes au foyer, comment il court à l'institut, il

n'a même pas caché comment il avait reçu un blâme du gérant du foyer pour avoir courbé son lit par ses exercices sportifs... Même cette gaminerie est un amusement pour ses parents. Leur fils, leur fils à eux. Il grandit, le fer se plie entre ses mains!.. Puis, quelque chose d'incompréhensible a commencé. Mon étudiant a eu le cafard. Rien que du geignement dans chaque lettre. Tantôt c'est un professeur qui ne lui plaît pas, tantôt on leur a refilé une discipline qui n'a aucun rapport au programme. Enfin, il a avoué, il a dit tout franchement: vous m'en voudrez ou non, mais ce n'est pas mon affaire... Il a attendu les vacances d'hiver et est revenu, chez son père et sa mère. Avec tous ses bagages et documents, c'est à dire, pour ne plus y retourner. Hein? Comment? C'est gai?..

Tout d'abord je ne l'ai pas pris à coeur. J'ai pensé que nous avions commis cette erreur ensemble et que c'était même ma faute. J'ai pensé que cette science, la pédagogie, c'était peu, surtout pour lui. Ensuite, je m'avise: non, mon chéri, qu'est-ce donc que cela? Pendant une demi-année tu as plié des cuillers au foyer, et maintenant, pendant une demi-année, qu'est-ce que tu vas faire? Tu veux me tourner en ridicule? Ne sais-tu pas ce qui fait l'autorité du président du kolkhoze? De quel oeil me regardera-t-on au comité de district? Sans parler des kolkhoziens? «Son fils, diront-ils, n'est qu'un polisson, une longue perche...»

Nous sommes au milieu de ses vacances et je lui dis: «Ne nous fais pas honte, canaille. Va et agenouille-toi devant celui qu'il faut. Que tout soit en ordre!» Son visage s'est couvert de taches. Il est plus haut que moi de deux têtes. Il me regarde presque du plafond et me dit tranquillement: «Je n'irai pas, père... Je ne pourrai errer

toute ma vie entre les pupitres en monument vivant. Mes mains ont besoin d'un travail...»

Là, je me suis démené. Il aurait fallu tout peser, tout ruminer... C'est non sans raison qu'on dit: celui qui se noie, s'accroche à un brin de paille. Je me suis souvenu d'un de mes anciens amis. Un ami de guerre. Maintenant il est directeur d'une école radiotechnique près de Moscou. Je lui ai écrit une lettre, je l'ai donnée à mon étudiant et... adieu. Va et n'embête, ni moi, ni personne d'autre...

Tu crois, que cela a eu son effet? Il a tenu jusqu'au printemps, tout juste. Après j'ai tout appris de ses lettres. «Je n'aurais jamais cru que je me trouverais là où vous m'avez fourré, pleurerait-il Je suis au fond du désespoir. Un jour j'ai erré au bord d'une rivière et j'ai beaucoup regretté qu'elle était encore couverte de glace...» Puis il recommence, en larmes: «J'aurais préféré faire les gros ouvrages, et moi je suis avec ces boutons et ces bobines. Je ne peux pas les saisir, ils se perdent entre mes doigts.» Et presque dans chaque lettre il transmet ses salutations à Paramon.

Je n'en savais rien. Tout ce qu'il écrivait, ma femme me le racontait. Je croyais que tout était réglé. Une fois je rentre tard du district, mouillé jusqu'aux os, gelé. Je tape du pied dans la salle d'entrée, je me secoue et je vois ma femme accourir à ma rencontre: «Silence, tu vas réveiller Svetsik...» Je n'ai pas compris tout de suite: quel Svetsik? Je me penche sur ce canapé, je vois notre fils. Déjà à la maison. Couché, il fait un petit somme, fatigué après la route, notre chéri...

Le lendemain matin, sans rien dire, je vais trouver le chef d'équipe. «Prends mon fils chez toi! Donne-lui du travail. Tu entends? Tu le mettras là où le travail sera le plus dur. Il aime beau-

coup le travail!.. «Et qu'est-ce que j'ai pu lui faire encore? Il avait sué sang et eau autrefois, avec ce chariot, mon cosmonaute!..

Andrey Danilavitch se leva du canapé avec un mauvais rire, approcha ses bottes et roula un morceau de toile autour de sa jambe.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu après?

— Et qu'est-ce qu'il lui restait à faire? fit Andrey Danilavitch avec mépris. En automne il est entré dans une école de mécanisation. Il a appris la science maligne de conduire un tracteur. Et par-dessus le marché, à sa grande joie, de conduire une machine combinée. Il a reçu son diplôme... Tout de suite après l'école il est parti aux terres vierges, faire la récolte. Après son retour il s'est acheté ce «bouc». Il a roulé, il fait du bruit, et maintenant, le voilà, il l'attend...

— Quoi, est-ce qu'il n'est pas là?

— Le cavalier fait son service. Voilà déjà deux ans. Tankiste-mécanicien...

S'étant chaussé, Andrey Danilavitch resta une minute assis, ses mains sur ses genoux:

— Bref, c'est très gai. Ce n'est pas une vie, ça, mais une série de distractions. N'est-ce pas? Qu'est-ce que tu as à dire?

Je souris et haussai les épaules.

— Voilà, il secoua la tête, triste et blessé. Il n'y a rien à dire. Quand je raconte ça, tous font la même chose; ils haussent les épaules et rient sous cape. Mais moi, j'ai tout ça au fond du coeur. Imagine-toi un peu... Fedzka! Le même Fedzka, fils d'une basse-courière, que sera-t-il? Un ingénieur. Après il pourra devenir un constructeur. Et mon fils?.. Il fera tourner des écrous? Il chauffera le carter gelé avec du mazout? Sviéta-zar!..

*Ivan
Navoumenka*



JULES VERNE

I

Depuis ma plus tendre enfance j'aime tout ce qui est fantastique et mystérieux. Tous les enfants, véritables diabolotins, après avoir touché leurs cinq ans, voudraient voir le monde sens dessus dessous. L'extraordinaire attire l'enfant quand il est encore au berceau. Les pères d'aujourd'hui peuvent facilement s'assurer de la véracité de ce que je viens de dire. Par exemple, le petit bonhomme aux yeux bleus est dans son berceau; il sait ce que c'est que le printemps, l'été, l'automne, mais il ne connaît pas encore l'hiver. Approche-toi de lui, dis-lui bonjour, appelle-le par son nom; aucun effet. Mais si tu enfles tes joues, si tu fais de gros yeux, et si, de plus, tu fais claquer ta langue, tu verras l'émerveillement du petit être aux yeux bleus.

L'aspiration à l'extraordinaire, au merveilleux provient, évidemment, de la nature même de l'homme. A trois ans le même petit bonhomme sera au comble du bonheur s'il voit son père changer de position, se mettre à quatre pattes pour res-

sembler à nos ancêtres éloignés. Il le suivra jusqu'au bout du monde. Il oubliera le bonbon qu'il vient d'obtenir après toute une heure d'attente larmoyante, il oubliera même son cheval vert qui hennit debout sur ses roues de bois. Cela ne lui arrive pas souvent de voir son papa, cet être si bien connu et tellement ordinaire, se mettre à quatre pattes et aller avec son fils explorer les coins les plus mystérieux de la maison. Et puis, on peut aussi grimper sur le dos de papa qui devient, immédiatement un cheval galopant d'un coin à l'autre de la place, il suffit seulement de l'éperonner de toutes ses forces...

Quand le fils a sept ans, qu'est-ce qui peut remplacer les belles histoires? Il n'est pas obligatoire de savoir la version exacte des contes d'Afanasiev ou des frères Grimm. Il faut tout simplement mettre dans un même panier des loups, une vieille sorcière, Gros Jean que la fortune comble toujours. L'essentiel, c'est que la fin du conte n'arrive pas trop vite. Les petits yeux ronds de l'enfant regardent sans sourciller et la petite poitrine de moineau de l'être enchanté se soulève et s'abaisse au rythme des aventures merveilleuses.

Le mystérieux attire. On éprouve un désir irrésistible de soulever le rideau de l'inconnu, de pénétrer dans le fond des choses. C'est peut être pour ça que les jouets du fils ne durent pas longtemps. Tu lui achètes une auto, d'un modèle les plus récents, qu'on peut mettre en marche avec une clé et qui tournera dans la chambre autant que tu voudras, et, un jour après, l'auto est démontée et n'intéresse plus le petit. Sa curiosité est satisfaite. Tout simplement, l'enfant avait voulu voir ce qu'il y avait dedans. Il croyait qu'il y avait un petit bonhomme qui tournait ces vis et les roues. Il n'y a qu'un ressort. Le petit

chien d'argile, qui peut siffler si on souffle par un petit trou, dure encore moins que l'auto. Après avoir sifflé à coeur joie une journée entière le fils le casse vers la soirée avec un marteau. Offensé, il est sur le point de pleurer: il avait cru y trouver quelque chose d'extraordinaire et il n'y a trouvé que du vide.

II

Dans mon enfance j'étais maladif et je craignais fort le froid. Ceci donnait la supériorité totale à mon voisin Kiryl, un robuste gamin à joues roses, qui, en hiver, courait, la pelisse déboutonnée et apaisait sa soif avec un morceau de glace. Il rongea la glace comme un morceau de sucre, et moi, je tremblais à le voir. Il me semblait que Kiryl allait tomber malade. Mais aucune maladie ne le prenait. Du matin au soir, il se démenait sur la rivière couverte de glace, ses patins de bois ferrés aux pieds; on aurait pu dire qu'il pouvait y passer la nuit.

Mais le soir Kiryl devait rentrer chez lui bon gré, mal gré. Tout d'abord, il fallait manger un morceau. Si bonne que soit la glace bleue, aux bulles gelées semblables à des yeux argentés, sans pommes de terre, le ventre de Kiryl lui faisait mal et gargouillait, tandis que ses pieds commençaient à se raidir. Outre cela, Kiryl craignait sa mère. Elle le réprimandait surtout pour ses souliers. Il était évident qu'une paire de souliers ne suffisait pas à Kiryl pour passer l'hiver, et c'est pourquoi, chaque soir, le gamin avait des mal-entendus avec sa mère.

Une fois sa mère avait caché ses souliers. Alors Kiryl sortit pieds nus sur la glace. Il avait les pieds rouges comme des pattes d'oie. Pendant toute une heure les habitants de la rue, bouche

bée, regardèrent ce spectacle, jamais vu jusque là. A l'étonnement de tout le monde, Kiryl ne tomba pas malade après ce patinage à pieds nus.

Il ne s'adonnait pas aux études et ne perdait pas beaucoup de temps à faire ses devoirs. Il avait toujours des heures entières de libre dont il disposait à son gré.

J'enviais beaucoup Kiryl et surtout sa santé. A ses yeux, j'étais un gringalet et il me le rappelait toujours sans faire preuve de trop de tact. Bien sûr, ses paroles et ses railleires m'offensaient, mais que faire contre la force?

— J'en viendrai à bout de cinq comme toi, se vantait-il. Je peux te renverser d'un seul bras.

Il ne mentait pas, ce Kiryl, un robuste gamin à joues roses.

Parfois, quand nous patinions sur la rivière, Kiryl me proposait de faire une course. Il me donnait même un demi-kilomètre d'avance et il me rattrapait toujours. Il glissait sur ses patins de bois ferrés à une vitesse vertigineuse, et, me rattrapant, il riait à gorge déployée. A ces moments, je tâchais de me cacher pour que personne ne vît ma honte.

III

L'orgueil méprisant de Kiryl me fit chercher de nouveaux amis. J'en trouvai. C'étaient les livres. Le premier qui me tomba sous la main s'appelait «Fables et histoires vraies du ciel». Les fables ne m'étonnèrent point. Mon grand-père m'en avait raconté assez. Mon grand-père était un homme blanc, sec, toujours affairé. Il aimait à raisonner à propos de Dieu qui habitait au ciel, sur les frondaisons du paradis, où allaient après leur mort ceux qui avaient passé sur terre une

vie sainte, sur l'enfer préparé à recevoir les pécheurs. Les fables de mon grand-père ne différaient point de celles que j'avais trouvées dans le livre.

— Quand un être vient au monde, me disait mon grand-père, une étoile s'allume dans le ciel; quand il meurt, elle tombe. Cette étoile est comme une chandelle. Il y a autant d'étoiles dans le ciel que d'hommes sur terre. Chacun naît sous sa planète qui le guide toute sa vie. Tous sont entre les mains de Dieu. Pas un cheveu ne peut tomber de la tête de l'homme si Dieu ne le veut.

— Et toi, grand-père, connais-tu ton étoile?

— Personne ne connaît son étoile, mon petit. Sauf Dieu bien sûr.

— Eh, grand-père, quand tu vas mourir, dis-le moi, je sortirai dehors pour voir tomber ton étoile.

— La mort ne dit jamais quand elle doit venir, mon enfant.

Au temps où ce livre me tomba sous la main mon grand-père n'existait plus. Il était mort en pleine forêt, en automne, un jour qu'il était allé couper du bois. Son cheval, effrayé, rompit ses harnais et revint à la maison sans son maître. Il faisait une nuit noire, les nuages avaient couvert le ciel et pas une seule étoile n'y brillait...

Le premier sentiment que j'éprouvai, après avoir lu ce livre du ciel, c'était de la pitié pour mon grand-père. Il était mort et cela ne regardait ni le ciel, ni les étoiles. Il avait été enterré au cimetière et c'était tout. Son âme ne s'envolerait nulle part. Les morts ne s'envolaient pas.

J'éprouvai encore de l'émerveillement mêlé à la peur. Que le ciel était immense! Qui aurait pu compter les étoiles dispersées dans l'Univers, et combien de temps lui aurait-il fallu pour le fai-

re? Qui serait le premier homme à poser le pied sur une planète lointaine? Le ciel était immense, sans fin... Comment le croire et comment l'accepter?

IV

Une nuit d'hiver. Tout le monde dort. J'avais réussi à conquérir le four. Mais cette fois ce n'était pas parce que j'avais toujours froid. Non. Tout simplement, sur le four on était en bonne position pour se camoufler. La lampe, mèche tirée, ne donnait qu'une étroite bande de lumière. La pendule faisait entendre son tic-tac régulier; du four on ne voyait pas l'heure. C'était bien de ne pas voir l'heure. Le temps semblait s'arrêter, les coqs oubliaient de chanter à l'aube, alors l'aube s'attardait et ne filait pas à travers les carreaux gelés. Et moi, j'en profitais pour lire...

Un petit volume crasseux de Jules Verne, supplément à une vieille «Niva», m'avait été donné rien que pour une nuit. Le jour suivant, un autre devait lire ce livre. J'avais une seule nuit pour l'avalier. Il y avait beaucoup d'amateurs et c'était un livre qu'on ne pouvait pas trouver à la bibliothèque.

Le vent hurlait et gémissait dans la cheminée, c'était le meilleur accompagnement de ma lecture. L'océan se déchaînait sur les pages, les vagues furieuses allaient renverser le radeau fait de mâts brisés sur lequel se trouvaient des naufragés. Rien ne pouvait arrêter ces voyageurs intrépides. La soif irrésistible du nouveau, de l'inconnu, du non-décrit, les conduisaient vers des terres inexplorees. Et voilà les contours flous d'une rive lointaine dans la brume bleue de la mer. Quoi? Une île? un continent? ou tout simplement le mirage des hommes épuisés de faim et de soif?

Je tournais la page avec une curiosité mêlée d'épouvante. Fallait-il encore faire des centaines de milles sur les vagues salées, impitoyables, sans boire et sans manger?

— Tu ne dors pas encore? Eteins vite la lampe! Les coqs ont déjà chanté deux fois. Tu n'en as pas assez, de ta lecture? Mais regarde-toi donc! tu es sec et noir, et tout ça, à cause des livres...

C'était ma mère. Elle ne lisait pas de livres. Elle ne connaissait pas les joies de la lecture. Son souci principal était que nous, ses enfants, nous n'eussions pas faim, que nous fussions habillés et bien portants. Il ne fallait pas inquiéter ma mère.

— Toute de suite, maman. Il ne me reste que deux pages. Dors, je termine à l'instant...

La pendule faisait tic-tac, le vent hurlait dans la cheminée, le vieux chat, rayé comme un tigre, étendu sur une botte de feutre en lambeaux, ronronnait à peine. De temps en temps il tressaillait, déchirait avec ses griffes le feutre et remuait les oreilles. Sans doute, il rêvait de souris. Mais, en général, depuis longtemps, il était indifférent aux souris, il entendait et il voyait mal et les souris qui étaient au courant de ses faiblesses séniles ne le craignaient point. Des oignons liés étaient suspendus à une perche. A la lumière faible de la lampe ils ressemblaient à des grappes de quelques plantes merveilleuses d'outre-mer.

Pendant la nuit on pouvait vivre plusieurs vies. Elles resteraient dans mon cœur par le reflet de leurs joies et de leurs douleurs, de leurs vols vertigineux et de leurs chutes. L'aube bleuâtre de l'hiver était déjà à la fenêtre et je disais adieu aux héros de Jules Verne. Je les aimais, ces hommes, assoiffés d'aventures et désintéressés j'admirais leur intelligence, leur grand cœur.

Les naufragés découvraient une nouvelle île et leur bonheur me suffisait pour ne dormir qu'une heure et me lever ensuite frais et dispos.

V

Grâce à Jules Verne je commençai tôt à voyager à travers le monde. Pour cela je n'avais besoin ni de bateaux, ni de trains, ni de mulets. Ma fantaisie seule me suffisait. Après chaque livre de Jules Verne lu, je me mettais en marche sur les sentiers où avaient passé ses personnages. C'était facile et j'y arrivais, n'importe quand et n'importe où. Une rue de village, ordinaire, vue mille fois, pouvait devenir une rue nouvelle, inconnue, pour cela il me fallait seulement me débrancher du courant de la vie. Les forêts, les bois de bouleaux bien connus se transformaient, selon la nécessité, en broussailles des tropiques ou en taïga sibérienne. La petite rivière Zmeïka¹, envahie par des laiches et des joncs, qui serpentait au milieu des près derrière les potagers devenait tantôt le Nil Bleu, tantôt un torrent impétueux de montagne.

C'était si merveilleux de courir le monde. Tout le futile, tout l'ordinaire disparaissaient; l'âme se remplissait de la joie des découvertes, du sacrifice de soi au nom d'un exploit. Au cours de ces voyages j'oubliais toutes les injustices, tous les tourments, je me sentais grand souverain, distribuant aux hommes la joie et le bonheur.

Après, je rencontrais des magiciens véritables qui avaient voyagé à travers le monde avec carte et boussole et qui m'avaient appris à voir ce que parfois nous foulions aux pieds sans regarder.

¹ Zmeïka, f- petit serpent. (N. d. T.)

Anton Antonavitch Strouk, un homme petit et noir, avec un grand nez, un nez de Turc, nous enseignait la géographie en cinquième et sixième¹. Sa singularité se révéla dès la première leçon.

Il entra précipitamment dans la classe, jeta sur la table sa serviette jaune bourrée à l'extrême, et, les mains sur les hanches, il lança un regard d'aigle sur les rangs silencieux des écoliers.

— Les cartes, ordonna-t-il d'une voix grasseyante. La géographie est une science exacte.

Les élèves de service se précipitèrent pour chercher les cartes.

Ensuite nous vîmes quelques chose qui ressemblait à de la magie. Anton Antonavitch avait le dos tourné à la carte, alors que sa baguette, comme un être sensé, vivant, indiquait exactement les chaînes de montagne, suivait le cours des fleuves, de leur source, jusqu'à l'embouchure. Elle contournait tous les méandres, s'arrêtait aux rapides et aux bancs.

Plus tard il nous fut clair qu'Anton Antonavitch avait été partout et avait tout vu. Il ne nous l'avait jamais dit, mais cela allait sans dire.

— Nous sommes dans le Sahara, nous disait-il. Il faut faire une provision d'eau pour cinq jours au moins pour atteindre l'oasis la plus proche. Nous sommes coiffés de casques de liège, autrement nous ne ferons jamais la moitié de notre trajet, nous serons tués par un coup de soleil. Le thermomètre marque cinquante-six au-dessus de zéro. Le sable est brûlant comme la cendre d'un feu. Mettez-y un oeuf et dans une demi-heure il sera cuit, sans feu ni eau. Le désert gris s'étend à des centaines de kilomètres autour de nous. Rien

¹ Correspondent aux classes de sixième et de cinquième des collèges français. (N. d. T.)

que du sable. Faites attention, il contient beaucoup de soufre, mais on n'en extrait pas ici. Il n'y a presque pas de végétation, à peine si au pied des dunes on voit parfois de petits arbrisseaux épineux de même nature que notre saxaul du Kàra-Koum. Un lézard passe, on voit un petit serpent semblable à notre orvet, sa morsure est mortelle.

Nous cherchons du pétrole dans le Sahara, continuait Anton Antonavitch. Il doit y avoir du pétrole. Les roches érodées de l'époque dévonienne que nous rencontrons de temps en temps en sont la preuve. Autrefois il y avait eu ici un pays florissant, des villes et des villages peuplés. Et encore, bien avant, des millions d'années avant, le Sahara avait été le fond d'un océan.

Nous étions au Sahara avec Anton Antonavitch depuis un mois, deux mois, trois mois. Notre peau était devenue noire comme celle des aborigènes. Nous nous étions habitués au climat et nous supportions mieux la chaleur torride. Les faibles et les malades n'étaient pas avec nous, naturellement. Ils avaient rebroussé chemin...

Je m'imaginai parmi ceux qui continuaient leur chemin. Je n'aurais pas rebroussé chemin sous peine de mort. Ceux qui s'étaient mis en route, à la découverte de l'inconnu, ne devaient pas penser à la mort.

Mais il y avait des faibles parmi nous...

— Kiryl Bomzel, s'adressait le lendemain Anton Antonavitch à mon voisin. Montre-nous le Sahara et dis-nous ce que tu sais.

Kiryl se levait avec paresse du dernier banc où il était assis, et, d'une démarche d'ours, il traversait toute la classe, allait vers la carte. C'était une carte muette et la baguette de Kiryl qui cherchait le Sahara s'égarait quelque part dans les étendues de l'Océan Glacial. Un rire étouffé

se faisait entendre dans la classe. Enfin, Kiryl cessait ses recherches, baissait sa tête échevélée et grattait les bouts de ses souliers avec la baguette.

— Tu ne peux pas trouver le Sahara, disait le maître, se retenant pour être poli. Alors, dis-nous ce que tu en sais.

— Il fait chaud au Sahara, commençait Kiryl et se taisait, renfrogné. Il ne se rappelait de rien. Il se tenait, indifférent, coi, et regardait par la fenêtre. Mais le maître continuait à interroger l'élève. Il voulait éveiller son intérêt.

— Tu sais, peut être, ce qu'il y a d'utile au Sahara? cherchait toujours à savoir Anton Antonavitch.

— Il y a des serpents. Ils sont très venimeux, nous faisait savoir Kiryl et se taisait pour de bon.

Kiryl n'avait pas l'intention de partir pour le Sahara. Il ne courait pas le monde avec nous. C'était clair.

— Va à ta place, c'est très mal, lui disait le professeur de géographie, mécontent. C'est ta cinquième mauvaise note pendant ce trimestre. On dirait que tu es normal: une tête, deux bras, deux jambes comme chez tout le monde, mais des connaissances, pas du tout! Pourquoi ton père te nourrit-il? Qu'est-ce que tu deviendras?

Le peu d'amour qu'éprouvait Kiryl pour la science était un rien par rapport à la joie et à l'émerveillement que nous apportait chaque leçon. Le monde était grand, immense, varié. Il avait été créé pour nous. Des sources curatives jaillissaient des profondeurs. Elles pourraient remettre sur pied celui qui serait tombé malade en route. La terre avait gardé pour nous du pétrole, du fer, du charbon, de l'or: il ne restait qu'à les découvrir. La terre honorait celui qui cher-

chait, qui la servait. Le Sahara desséché se chargeait de nourrir toute l'humanité, il suffisait de lui amener de l'eau. Un vent inlassable était prêt à faire tourner tous les moulins et tous les moteurs; il restait à les construire! Des rivières obstinées pouvaient changer de cours; il fallait ériger des barrages. Tout est en ton pouvoir, Homme!..

VI

Les leçons de géographie étaient jours de fête pour nous. Mais celui qui nous apportait le plus de joie, pouvait aussi nous causer le plus de douleur. J'aimais Anton Antonavitch, c'était pour moi un homme extraordinaire. Je l'estimais beaucoup plus que tous les autres professeurs et j'apprenais mes leçons de géographie avec beaucoup de conscience. Jamais je ne butais en récitant ma leçon et si on m'avait réveillé la nuit j'aurais été capable de nommer toutes les rivières, les montagnes et les dépressions de n'importe quel continent. Mais malgré cela ce ne fut pas moi qui arriva premier en géographie. Ce ne fut pas moi qu'avait remarqué Anton Antonavitch et qu'il louait devant toute la classe.

Cet heureux, ce fut Andrey Kaminski, Rey ou Komin, tout court, comme nous l'appelions. Je ne trouvais rien de particulier dans sa personne, ni dans ses réponses, ni même dans ses connaissances. Au premier coup d'oeil Rey avait l'air d'un rieur insouciant que la chance poursuivait, c'est tout. Il lui arrivait de se tromper en récitant sa leçon, il pouvait confondre le nom d'un fleuve ou d'une montagne. Il lui était même arrivé de ne pas apprendre sa leçon. Mais Anton Antonavitch le citait en exemple et le portait aux nues. Pourquoi?

Aujourd'hui, évidemment, il m'est difficile de me rappeler tous les détails. Probablement, le professeur de géographie aimait notre camarade de classe pour sa curiosité, impétueuse et insatiable. Komin ne pouvait passer une journée sans se passionner pour quelque chose. Il était difficile de prévoir ce qui l'intéresserait le lendemain. Il pouvait se laisser entraîner par un rien et nous importuner alors, nous et nos professeurs, pendant toute une semaine.

Le père de Komin était charpentier. Il travaillait à la construction de nouvelles maisons, tantôt dans notre bourg, tantôt au sovkhoze voisin, tantôt à la tourbière. Voilà pourquoi Rey n'avait pas de domicile fixe. Une année ou plus il habitait là où travaillait son père, mais il ne changeait pas d'école. Une fois même, quand Rey habitait le sovkhoze, en hiver, il faisait six kilomètres à pied pour aller à l'école.

C'était peut être parce que Komin avait parcouru plus que nous les alentours, les champs et les forêts qu'il connaissait des tas de choses intéressantes. Une fois il demanda même au professeur de géographie combien de temps il faudrait pour qu'une couche de tourbe d'un mètre d'épaisseur se fut formée dans les profondeurs. Anton Antonavitch ne put répondre. Ça lui arrivait pour la première fois. Il fut confus et promit de parler de la tourbe à la leçon prochaine, dans deux jours.

Anton Antonavitch tint sa promesse. Alors Rey se leva et déclara que le marécage nommé Baguinski Mokh¹ comptait trente mille ans. Tout le monde utilisait la tourbe du Baguinski Mokh pour le chauffage, mais personne ne se doutait qu'elle pouvait être si ancienne.

¹ La mousse de Baguinsk. (N. d. T.)

Un jour Rey apporta en classe la tige d'une plante, une tige noire, dure comme de la pierre. Il l'avait tirée des marécages d'une profondeur de quatre mètres, et il se vantait que sa trouvaille comptait vingt mille ans.

Il y a dans ma vie une page liée à Rey et que je voudrais oublier. Malgré les éloges qu'Anton Antonavitch lui adressait plus souvent qu'aux autres élèves, les garçons de ma classe ne l'aimaient pas beaucoup. Ce n'était peut être que de la jalousie, sentiment connu par beaucoup de personnes; il se peut aussi qu'il y ait eu une autre raison. En tout cas Rey n'avait offensé personne. Il aimait à rire, il pouvait jouer un tour à quelqu'un, mais c'étaient là des péchés que chacun reconnaissait avoir.

Moi non plus, je n'aimais pas Rey. Beaucoup de professeurs me citaient en exemple, alors qu'Anton Antonavitch que je considérais le plus, et aux éloges duquel j'étais particulièrement sensible, les distribuaient à un autre que moi. Parfois je devenais furieux contre le professeur de géographie. Comment se faisait-il qu'il ne voyait pas Rey changer d'opinion comme de chemise, qu'il ne comprenait pas que Rey était un étourdi, qu'il oublierait la géographie le lendemain même, attiré par quelque chose de plus intéressant.

De tous les professeurs c'était Anton Antonavitch que j'aimais le plus, et c'était lui qui me faisait souffrir plus que n'importe qui...

Rey ne faisait pas partie de notre groupe où nous échangeions entre nous des livres rares, et, évidemment, il n'avait pas avalé autant de volumes de Jules Verne que nous. Voilà qu'un jour nous apprîmes que Rey possédait un roman de Jules Verne «Du canon à la Lune». Nous savions que ce livre existait, mais personne encore de notre groupe de lecteurs ne l'avait vu. Le désir

de s'emparer de ce livre enflamma nos têtes. Ce livre nous parut le plus intéressant de tous ceux que nous avions lus jusqu'ici. Du canon à la Lune! Ce roman, pouvait-il parler de choses simples?

Rey refusa net de nous prêter le livre. Il ne fit aucune concession, il ne voulait aucun échange, il ne crut à aucun de nos serments les plus ardents. Komin savait à qui il avait affaire. Il ne se trompait pas. Quand il était question de livres, le groupe ne reconnaissait aucune règle de conscience pour se les procurer. Obtenir le livre à tout prix et...après nous le déluge! Nous possédions des livres extrêmement intéressants et nous ne les lâchions pas...

Les élèves de septième¹ avaient des privilèges dans le groupe. Alors que ceux qui n'allaient qu'en sixième ne jouissaient que des droits de parents pauvres. Ils n'avaient droit qu'à une nuit pour lire une oeuvre, il arrivait même, ils étaient tout simplement oubliés, Aussi nous mettions-nous en quatre pour gagner les faveurs des grands élèves.

On me chargea de voler le Jules Verne de Rey...

Un premier plan avait échoué. Nous n'avions pas réussi à nous emparer du livre chez quelqu'un de ceux à qui Rey le donnait à lire. Komin sentait qu'une chasse avait été organisée et que son livre en était la proie. Il le garda jalousement chez lui.

Alors nous fûmes obligés de recourir à l'aide de Kiryl. Ce dernier se fichait bien du Jules Verne, mais il consentit à se lier d'amitié avec Rey pour obtenir le livre. Là, non plus, nous

¹ Classe de quatrième au Collège d'enseignement secondaire en France (N. d. T.)

n'eûmes pas de chance. Kiryl était allé à la tourbière où habitait Komin, avait essayé de lui plaire, il avait même participé à une fouille. Mais Rey resta inflexible.

Malgré l'échec, Kiryl nous avait quand même rendu un bon service. Il avait appris qu'Ivan, le frère cadet de Rey, s'intéressait beaucoup aux armes à feu. Ivan était élève d'une autre classe et, à l'époque, il jouissait d'un répit provisoire dans ses études. Il avait trouvé une cartouche de dynamite qui servait à déraciner les vieux troncs d'arbres et il avait essayé de faire sauter un chêne. Le chêne était resté intact, alors que lui, il avait perdu à jamais son oeil droit parce qu'il ne savait pas se servir de la dynamite. Voilà pourquoi Ivan n'allait pas à l'école, sa blessure n'était pas encore guérie.

Il était évident que nous pourrions nous entendre avec Ivan, tout bon garçon qu'il était. Malgré l'échec avec la dynamite, Ivan avait gardé son caractère belliqueux et aimait toujours à jouer avec tout ce qui était arme à feu. Pour avoir de la poudre il pouvait accepter n'importe quoi.

Un dimanche de mai, de bon matin, Kiryl et moi, nous nous approchâmes de la cour de Rey. Komin n'était pas là, nous en étions sûrs. Nous trouvâmes Ivan le Borgne, occupé à se balancer les jambes, perché sur la traverse, au-dessus de la porte de la palissade. C'était assez bizarre, car il n'avait aucune raison pour être assis sur la traverse de la porte de si bon matin; mais on ne peut pas prétendre que tout ce qu'on fait est toujours sensé.

Nous avions apporté un demi-quart de poudre, et, Ivan, en la voyant, tressaillit d'émotion. Sans hésiter il nous sortit le livre de Jules Verne.

Un coup avait été porté droit au coeur de Rey...

Et c'est justement le Jules Verne volé qui me rapprocha de Rey...

Le lendemain je vins en classe en triomphateur. Je voulais voir la conduite de Rey. Supplierait-il? pleurerait-il? allait-il se venger? Je mourais d'impatience, je voulais rencontrer mon adversaire, et, évidemment, le voir humilié, écrasé.

Mais notre joie fut courte. Rey ne dit rien à personne à propos de la disparition du livre. Il connaissait la vérité, son visage, renfrogné, en était la preuve. Nous le piquâmes au vif, nous lui jouâmes de petits tours. Il se taisait, comme s'il n'y avait pas eu de livre, de chasse, de marchandage avec son frère Ivan. Ce dédain de la part de Rey nous désarmait.

Tout fut réglé après un événement mémorable. Mis en rage par le silence de Rey, nous passâmes nous-mêmes à l'offensive. Après notre dernier examen, l'examen de géographie, nous cernâmes notre adversaire et commençâmes à feuilleter sous ses yeux le Jules Verne volé. Rey tenait ferme. Il continuait à se taire. Seule sa lèvre supérieure tremblait à peine et il nous tourna le dos pour ne pas montrer ses larmes.

Le groupe ne put supporter la douleur muette de son adversaire. Sans rien dire, nous rendîmes à Rey son Jules Verne, et, confus, nous nous éloignâmes...

Ensuite, pendant tout un été, j'allai à la tourbière pour me baigner. Il y avait un grand nombre de carrières profondes remplies d'une eau brune comme du café d'orge. Après chaque bain j'allais me laver à la petite rivière Zmeïka. Evidemment, ce n'était pas pour me baigner que j'allais à la tourbière. Rey habitait là. Enfin, nous nous liâmes d'amitié.

Les premiers temps, avant notre réconciliation je portais toujours un Jules Verne sous le bras. C'était pour gagner sa confiance. C'était mon livre, il s'agissait du Tour du monde en quatre-vingt jours, et je croyais que Komin ne l'avait pas lu. Le jour de notre première rencontre, je lui donnai le livre, sans poser de conditions, je fis donc le premier pas...

Cet été passa comme une ronde féérique pleine d'impressions inoubliables. Rey était un garçon merveilleux, avec une âme ouverte et sincère. Il faisait part de ses passions et de ses joies à celui qui était franc avec lui. Inspirés par Jules Verne à courir le monde, à découvrir ce qui n'était pas découvert, nous entreprenions des odyssées aux alentours. Notre pays avait une nature merveilleuse. Dans la forêt traînaient de grandes roches erratiques, apportées jusqu'ici, nous ne savions comment, arrachées de la Scandinavie par un glacier. A huit verstes¹ du bourg, près de la gare de chemin de fer, une gare peu importante, on extrayait de la chaux. Et tout près, dans un vallon entouré d'oseraies et de saulaies, il y avait une source. Son eau qui jaillissait de sous terre n'était pas ordinaire, elle avait une odeur forte et désagréable. L'herbe qui l'entourait était maigre et fanée. Mais ceux, qui souffraient de rhumatismes et de certaines maladies que nous ne connaissions pas, y venaient des villages avoisinants et remplissaient des tonneaux de cette eau miraculeuse.

L'eau rouillée des marécages se couvrait ça et là de taches couleur arc-en-ciel. Du pétrole s'y infiltrait on ne sait d'où. La terre natale, notre terre, renfermait dans ses profondeurs des richesses fabuleuses...

¹ Mesure itinéraire de Russie (1 067m) (N. d. T.)

Mais ce qui nous avait passionnés le plus pendant cet été ce furent les oiseaux. La cigogne, notre amie à longues pattes, l'hirondelle, et d'autres que nous savions appartenir à nous et à l'Afrique. Craignant le froid, ils s'envolaient pour l'hiver vers les rives du Nil. Rey, lui, il était convaincu que c'étaient nos oiseaux, à nous. Autrement, pourquoi seraient-ils revenus au printemps? En Afrique l'été dure toute l'année et les oiseaux n'ont aucun besoin sensé d'user vainement de leurs forces pour parcourir de tels trajets. La terre natale les attire simplement, autrefois il y faisait chaud toute l'année comme en Afrique aujourd'hui.

Cette idée, dont ce garçon de quatorze ans m'avait fait part, je ne la retrouvai nulle part après dans les livres. Et jusqu'à maintenant, elle me paraît être juste...

Une nuit passée dans la forêt vint s'ajouter aux souvenirs inoubliables de ces jours. Nous nous étions risqués à aller à trois, Rey, Kiryl et moi, cueillir des champignons dans la forêt, une forêt qui nous était étrangère et hostile. Le temps était couvert, il pleuvait, dès le matin le soleil s'était caché derrière de lourds nuages gris. Evidemment, nous aurions pu rebrousser chemin. Mais nous avions, Rey et moi, le désir aventureux de nous égarer. Autrement, à quoi bon avoir pris des allumettes, du pain et du lard pour deux jours? Nous fûmes trempés jusqu'aux os, et, bien sûr, nous nous égarâmes. Nous voilà donc la nuit en pleine forêt. Nous avons allumé un grand feu de branches de pin et de bois mort. Nous tendions au-dessus des flammes des morceaux de bois avec du lard piqué au bout...

Les branches des pins formaient un avant-toit qui nous servait d'abri, un abri rudimentaire, car, levant la tête, on voyait des étoiles: la

Grande Ourse, la constellation d'Orion, la Voie Lactée...

La nuit, le temps s'améliora. En nous orientant sur les étoiles nous aurions pu trouver la direction du Nord et du Sud pour sortir sur la route. Mais personne ne voulait retourner à la maison. C'était, peut-être, pour la première fois dans la vie que nous goûtions la douceur de la liberté et de l'indépendance. Mais peu à peu la peur nous envahit. La forêt noire, hostile et mystérieuse nous enveloppait de toutes parts; un oiseau cria quelque part; quelque chose craqua dans les buissons.

A minuit, Kiryl, n'en pouvant plus, se mit à pleurer. Il était deux fois plus fort que nous, mais il pleurait comme un veau sans avoir honte de ses larmes. Rey et moi, nous faisons notre possible pour le consoler.

C'était la dernière année de nos études communes en septième. Dans notre bourg il n'y avait pas encore d'école de dix ans et l'été suivant nous nous dispersâmes...

VIII

Ce que je viens de raconter est une page de mon enfance, mon enfance des années trente.

Aujourd'hui j'ai l'âge qu'avait mon père quand je me passionnais pour Jules Verne. J'ai des enfants. Mon fils aîné a douze ans, le cadet — sept. L'aîné entre déjà dans cette période de sa vie quand on vit d'aventures, de voyages, et, naturellement, de Jules Verne. Le cadet se passionne pour les contes. Naïfs, mesenfants sont sûrs qu'ils sont les premiers à découvrir les grands mystères du monde.

J'ai terminé la même faculté de géographie où, douze ans avant Anton Antonavitch avait fait ses études. J'ai appris qu'il n'avait pas beaucoup

voyagé. Comme tous les étudiants, il était allé dans l'Oural, au Caucase, et c'est tout. Mais Jules Verne non plus n'avait pas beaucoup voyagé. Et il a été un grand voyageur...

Kiryl, mon voisin, est maître d'école, comme moi. Mais il y a longtemps que nous nous sommes perdus, et j'ai très peu entendu parler de lui.

Dans notre bourg il y a maintenant une école de dix ans. Tout près, on continue à extraire de la chaux et on dit que bientôt on va construire une maison de cure près des sources sulfureuses. Mais ce ne sont pas les carrières de chaux, ni les eaux miraculeuses qui font la renommée du bourg. C'est Andrey Kaminski qui en fait la gloire. Il est un de ceux qui ont construit et lancé dans l'espace des satellites artificiels. On en a beaucoup parlé dans les journaux...

Il y a quelque chose de nouveau dans notre pays, quelque chose qui nous arrive pour la première fois. Des discussions s'engagent entre les habitants du sovkhoze, de la tourbière et du bourg. Chacun prétend que c'est là où il habite qu'Andrey Kaminski est né. Les discussions se poursuivent souvent à l'école entre les enfants des différentes localités. Alors, parfois je leur sers d'arbitre et je dis toujours qu'Andrey est du bourg. Que son domicile au sovkhoze et à la tourbière n'était que provisoire. On lit de la joie dans les yeux des habitants du bourg et de la déception dans ceux des habitants du sovkhoze et de la tourbière. Mais je voudrais leur dire, à tous :

— Homme, va, cherche et trouve!..

*Vassil
Bykav*



L'INFINI DE LA DOYLFUR

Le temps passe et les ruines disparaissent.
Les corbeaux quittent les champs.
Mais les plaies de la guerre dans nos coeurs
Ne se cicatrisent jamais.

Mikhass Vassilioh

Un vent glacé d'automne se déchaîne, il balaye les feuilles jaunes sous les bancs autour des maisons, il agite les branches humides dans le jardin. Comme un polisson, il accourt subitement, saute dans une cour étroite, égrène le toit de paille d'une petite étable, et ensuite, comme pour demander d'accepter un cadeau, il bat le dos de Taiklia avec les franges enchevêtrées de son fichu. Les yeux creux de la vieille Taiklia deviennent humides de vent et de froid; de temps en temps, elle se redresse, et, en posant le manche glissant de la hache près du billot, elle essuye des larmes d'un coin de son fichu. Puis, elle soupire avec lassitude et jette un coup d'oeil sur les morceaux de bois provenant d'une perche qu'elle a réussie à couper. Elle est fatiguée, et ce qu'elle a coupé ne lui suffira même pas pour chauffer le four une seule fois. S'étant reposée quelques minutes et ayant repris son souffle, elle met son pied sur la perche et lève une hache ébréchée.

Le crépuscule d'automne glisse lentement sur le potager vide de Taiklia, sur le pâturage

voisin et le chemin qui court sur la colline et se perd dans le gris lointain de l'horizon. Des nuages bouclés fuient dans le ciel; une brebis pousse un bêlement alarmant, dans le village, derrière les maisons; quelque part, des oies tiennent un discours sensé.

Taiklia coupe son bois. Elle se repose de temps en temps, et chaque fois elle regarde longuement le chemin. On voit qu'elle attend quelqu'un, et cette attente fait naître une ombre de douleur et d'espérance dans ses yeux larmoyants.

Enfin, sur la colline apparaît la silhouette d'un cycliste qui roule rapidement, et Taiklia identifie par quelques indices qu'elle seule connaît, le facteur du kolkhose. Le cycliste s'approche, en longeant le bord du chemin, puis, en bas, il descend de sa bicyclette, la tire des déblais et l'enjambe de nouveau, en poussant du coude sa lourde sacoche pour la ramener sur le dos.

A mesure qu'il s'approche, l'impatience gagne la vieille de plus en plus fort. Elle pose la hache et sort de sa cour, sans enclos, dans une rue boueuse. Ses mains se promènent avec fébrilité sur sa poitrine, elles touchent involontairement son tablier; son visage se crispe dans une attente douloureuse; ses yeux reflètent l'angoisse d'un espoir longuement nourri. Quand le facteur débouche sur la rue, la femme marche dans la boue, à sa rencontre, comme si elle a peur qu'il passe sans faire attention à elle.

Le facteur ralentit sa course, mais ne s'arrête pas, et, lui tournant son visage renfrogné d'un homme exténué, lui reproche grossièrement:

— Mais qu'est-ce que tu as à me guetter tout le temps? Il n'y a rien pour toi. Rien, lui lance-t-il au visage et disparaît au tournant.

La vieille s'arrête, pétrifiée. Elle semble le suivre du regard; on y lit, dans ce regard, de

l'étonnement et de la douleur. Quelque temps elle reste ainsi, sans parler et sans bouger, abasourdie de la grossièreté de l'homme. «Il n'y a rien», elle remue des lèvres décolorées et peu à peu elle découvre le sens réel de ces mots qui lui ont fait si mal. D'un pas lourd, brisé, elle revient dans sa cour, vers sa hache, mais elle ne la prend pas, elle reste longtemps près de la perche, le regard perdu au loin. Des larmes glissent sur ses joues brunes, halées.

Elle regarde longtemps la colline triste, la route boueuse, et elle revoit une journée chaude de juillet, un ciel limpide, le blé dense des deux côtés de la route.

... C'était l'année mémorable, déjà lointaine, l'année du début de la guerre. Ce jour-là, elle était à cette même place et regardait cette même route, livrée au désespoir, et ses pieds la poussaient à le suivre, lui, son fils unique, son Vassia. Il s'éloignait du pas rapide d'un homme alerte. Elle le voyait déjà dans le blé, caché jusqu'aux épaules. Il ne se retourna pas jusqu'à ce qu'il ne fût assez loin. Et elle, sans le perdre de vue, le suivait des yeux, elle pleura à sanglots, les larmes lui brouillaient la vue et ne lui permettaient pas de bien le voir, son Vassia, son espoir de dix-huit ans, son bonheur, une partie de son cœur de mère. Vassia s'arrêta, se retourna vers sa maison natale et son village, resta ainsi un instant, fit un signe d'adieu, comme s'il disait adieu à jamais à tout ce qui lui était cher, à son enfance, à sa jeunesse. Puis, il disparut derrière la colline.

Il disparut, peut être pour toujours...

Seize années s'écoulèrent. Seize années, marquées d'une douleur insupportable, une douleur de chaque instant dans le cœur de la mère. Seize années d'attente, d'espoir, de pénible espé-

rance. Il lui arrivait de recevoir des lettres. Elles contenaient toujours le même texte dans des enveloppes différentes: Spodak Vassil Ivanavitch ne figure pas dans la liste des tués, et des disparus.

Ces lettres troublaient la vieille et réanimaient son espoir, malgré le temps qui passait. Parfois les voisins lui disaient des choses contre lesquelles son coeur de mère se révoltait avec violence. La foi lui donnait de la force pour vivre, l'obligeait de prendre soin d'elle-même. Toutes ces années s'étaient écoulées vainement...

Le jour tombe avec lenteur et l'horizon s'enveloppe d'une brume légère. L'air s'imprègne d'une humidité lourde d'automne. Se réveillant de ses pensées, la vieille ramasse les petites bûches coupées, et, touchant le loquet, entre dans la maison. Il y fait noir, un four raclé, enfumé, se détache à peine dans les ténèbres. Une table et deux bancs, seuls meubles de la maison, occupent un coin de la pièce. Les vitres de deux petites fenêtres brillent d'un bleu clair dans l'obscurité; un carreau brisé est remplacé par un morceau de contre-plaqué. La vieille pose les bûches près du four et prête l'oreille au silence bien connu de la maison vide. Sans ôter ses vêtements, elle se laisse tomber sur un banc. Elle reste longtemps ainsi, sans bouger, et elle pense toujours à la même chose: où est-il? est-il encore en vie ou non?

Peu à peu, la nuit envahit la maison, seul le four blanchi se détache dans l'obscurité, près du seuil; les fenêtres ont un reflet gris-bleu dans le noir de la pièce. Taiklia ne bouge pas, les mains sur ses genoux, la tête baissée, absorbée dans ses pensées. Elle se secoue brusquement quand elle entend des pas sur le perron, et, comme toujours, à chaque bruit, son coeur se met à battre

plus fort: «C'est lui!» N'ayant plus de forces pour se lever du banc et se précipiter à sa rencontre, elle se fige dans une attente douloureuse, tendue. Quelqu'un entre, tâtonne à la porte, en cherchant la poignée. La porte s'ouvre. «Est-ce possible? Est-ce possible?» questionne-t-elle son coeur, priant pour que ce soit vrai. Mais son espoir se brise.

— Etes-vous, là, la mère? entend-t-elle la voix connue d'Oulianka, la fillette des voisins. Troublée, Taiklia se tait et ne peut pas calmer sa douleur, devenue habituelle.

— Pourquoi n'allumez-vous pas? Je viens pour chercher des allumettes, si vous en avez. Chez nous, ces fumeurs ont tout pris pendant la journée. Oh! ces fumeurs, ils n'en ont jamais assez.

Taiklia écoute en silence, elle est loin du bavardage de l'enfant. Des pensées tristes, toujours les mêmes, passent dans sa vieille tête. Sans s'en rendre compte, elle trouve au toucher une boîte d'allumettes à demi-pleine et la tend à la fillette. Celle-ci continue de bavarder, et puis, elle se tait, comme si elle a senti que tout ce qu'elle venait de dire était très loin du coeur de la femme. Elle soupire en prenant la poignée de la porte.

— Ne vous tourmentez donc pas tant. Que faire? S'il est vivant, il rentrera. Si non... si non, il faut l'oublier.

— Est-ce que je peux l'oublier? fit Taiklia douloureusement. Si, au moins, je savais qu'il est mort, ce serait plus facile pour moi. Et... demain, c'est justement son anniversaire... Il est venu au monde, mais le bonheur ne lui était pas écrit. Gît-il quelque part, je voudrais bien savoir où, enseveli, dans quelle terre, dans la nôtre, ou, à Dieu ne plaise, dans la terre allemande.

La fillette piétine gauchement, craignant que la vieille ne fonde en larmes, et elle, petite, ne saurait apaiser sa peine de mère. Mais cette longue douleur a déjà desséché les larmes de la vieille Taiklia et ce n'est plus que son coeur qui souffre.

Ce soir-là, la vieille ne chauffe pas et n'allume pas son foyer. Elle monte sur le four, chaud encore du matin, et, couverte de sa blouse, elle se recroqueville sur le bord. Elle ne s'endort pas, elle n'essaye même pas de le faire, elle est couchée, les yeux ouverts, et, dans le noir de la maison, elle revoit des images anciennes, inoubliables.

... Il naquit, petit bambin criard, un jour d'automne, comme celui d'aujourd'hui, plein de vent. Son père venait d'être guéri du typhus, il était déjà sur pieds, il marchait, mais restait encore chétif et faible. Son premier fils, ce fut une grande joie dans cette maison à l'extrémité du village. Tous les deux, elle et son homme, ils l'avaient élevé, ils s'étaient réjoui de ses premiers pas et de ses premières paroles. Le temps passait, sans qu'on s'en aperçoive, et le petit garçon, blond, doux, tendre, vif, avec un grand front, grandissait. A cinq ans il allait déjà avec son père dans les champs où ils passaient les nuits; il gardait les oies, et, puis, quand sa soeur Maryska vint au monde, il commença à la garder, à son tour. Il étudiait bien, et les jours de fêtes apportait toujours des prix reçus à l'école: des cahiers, des plumiers, des crayons de couleur. Les voisins le louaient. Alors la mère sentait son coeur battre plus fort, heureuse des succès de son enfant.

Après l'école Vassil entra au technicum¹ où on formait des instituteurs. Elle connut alors

¹ Ecole de formation professionnelle. (N. d. T.)

la première douleur de la séparation et la première joie merveilleuse de la rencontre. C'était encore un adolescent, mais on le tenait en estime dans le village; les voisines enviaient Taiklia; les hommes lui faisaient des éloges; et lui, comme dans son enfance, il restait doux, timide, réservé dans sa tendresse envers sa mère. A cette époque, elle était restée seule; le père n'avait pas longtemps vécu, faible qu'il était. Il était mort à la veille d'un printemps. Cette année-la, Vassiliok terminait ses études; large d'épaules, il avait grandi et pris de la force. Un jour, pendant son court séjour à la maison, la mère comprit que son petit garçon blond n'était plus un enfant, que son pouvoir de mère avait pris fin.

C'était une tiède soirée de mai, quand la brume se mêle à l'odeur du peuplier et des jeunes feuilles de bouleau. Les hannetons bourdonnaient, on entendait jouer de l'accordéon dans le village. Se rappelant qu'elle devait lui donner à manger avant qu'il s'en aille à une soirée dansante, elle sortit dans le jardin pour l'appeler. Il lisait quelque chose. Quand sa mère le vit, il avait posé son livre et regardait d'un oeil attentif et inquiet le soleil couchant, tout en flammes. Sa mère l'appela avec tendresse, mais il ne bougea pas, il regardait toujours vers l'Ouest, puis, il lui dit des choses qui brisèrent à jamais le calme de son coeur :

— Maman, regarde: tu vois ce coucher de soleil? Cela ressemble à un grand incendie, n'est-ce pas? Il est possible que la terre soit en feu. La guerre est proche, ma petite mère. J'y irai, tu resteras avec Marysska.

Une grande peur l'envahit, quand elle eut compris le sens terrible de ces mots, et lui, il se leva brusquement, l'embrassa et se mit à la calmer, comme il le pouvait, en lui disant que, peut être, tout s'arrangerait. Mais quand elle se fut calmée

et eut accepté son pressentiment, il lui dit d'un air sérieux et ferme, en homme mûr :

— Mais tout de même, si quelque chose arrive, je partirai, maman. Qu'on m'appelle on non, je partirai, il le faut.

Elle ne comprit pas tout, mais s'il l'avait dit, il le fallait, elle ne se sentait le droit ni de le dissuader, ni de le supplier.

Dans son cœur de mère il restait toujours un bon petit garçon blond qui avait besoin de son amour et de ses soins. Pendant les dures années de la guerre, il lui semblait que son petit souffrait, qu'il avait froid et faim. Elle était comme une âme en peine dans sa maison, elle voulait courir, le trouver, l'aider, se charger, d'une partie de son fardeau. Mais où courir? où le chercher?

Des années passèrent, elles apportèrent du désespoir à la pauvre mère, et, très rarement, des instants de joie, courts, comme le reflet du soleil d'automne. Des hommes revenaient de guerre, des anciens partisans rentraient, beaucoup d'entre eux avaient été blessés, mais ils vivaient; quant aux autres, leurs parents avaient reçu des avis de mort. Les mères pleurèrent et se calmèrent: le temps perdu ne se retrouve jamais. Taiklia attendait toujours, elle attendit longtemps, avec patience, sans plainte, et lui, il ne revenait pas, il ne répondait pas. Les voisins la rassuraient. Marysska, qui s'était mariée et qui habitait maintenant un village éloigné, l'avait invitée à maintes reprises de venir vivre chez elle. Son gendre, lui aussi, l'invitait avec insistance, à chaque rencontre: on avait besoin d'elle pour élever les petits-enfants. Mais Taiklia ne pouvait quitter la maison où son fils était né, la maison qu'elle avait gardé obstinément pendant de longues années pour lui...

Peu à peu la nuit aveugle d'automne, un silence sourd envahissent la maison. Taiklia est seule. Il y avait eu jadis un chat, mais il avait disparu on ne sait pourquoi. La grande douleur de la vieille lui avait fait perdre l'intérêt de vivre, avait brisé son caractère, réduit son âme en poussière: rien ne réjouit plus la vieille femme restée seule.

Elle est toujours couchée, les yeux ouverts, de tristes idées lui viennent à l'esprit, et elle tend une oreille attentive dans le silence. Elle s'y est habituée, durant ces seize années d'angoisse, remplies d'attente, à prêter l'oreille au moindre bruit.

Mais le silence règne partout; un vent froid soupire sur le toit; on n'entend que le bruit d'un véhicule, quelque part sur la route. Le véhicule s'approche, dérape, peut être dans les déblais au pied de la colline. La lumière tremblante de ses phares, bleuâtre dans la nuit, glisse sur les fenêtres de la maison et pose une étroite bande brillante dans un coin sous la table. L'automobile s'approche, la bande se déplace lentement sur les poutres fumées et fendues, elle s'élargit; les croisées noires des fenêtres apparaissent, on voit sur le mur le reflet oblique de la fenêtre avec un carreau brisé. Le reflet longe le mur du côté opposé et tout à coup disparaît, en éclairant pour un instant un grand clou et le col de la pelisse qui y est suspendue. L'obscurité remplit de nouveau la maison; le camion passe devant la cour de Taiklia dans un grand vacarme.

Taiklia écoute sans bouger, elle pense, et, tout à coup, elle tressaille, envahie par un nouvel espoir. Si c'est lui qui vient d'arriver de la gare, alors il est tout près de la maison et il va entrer. Taiklia lève la tête, écoute et entend quelqu'un monter d'un pas peu sûr sur le perron, frapper légèrement à la porte. C'est lui! La vieille se lève,

descend du four, prend sa blouse et fait tinter le loquet avec hâte. Elle ouvre la porte de l'entrée toute grande, l'humidité et le froid de la nuit d'automne la frappent au visage, tout est calme autour, tout est noir. Sur le perron, il n'y a personne, la cour se perd dans l'obscurité. Elle scrute la nuit pendant une minute, elle écoute, et son coeur, de nouveau, se remplit de tristesse; mais il ne veut pas accepter la perte d'un nouvel espoir. Elle marche avec précaution sur la terre boueuse, elle va jusqu'à l'angle de la maison, regarde fixement la rue: il n'y a personne, personne, nulle part.

Ensuite, elle rentre dans la maison et se recouche sur le four, les yeux ouverts, et toute la nuit elle tend l'oreille. Elle ne s'endort qu'à l'aube et elle voit un rêve merveilleux qui fait suite à ses pensées.

... Le lendemain arrive, c'est l'anniversaire de Vassiliok. Elle est affairée dans la cour et elle jette toujours des regards sur la route, elle attend et elle sait, pour sûr, qu'il viendra aujourd'hui, son fils, son bonheur. Elle se prépare à le recevoir, mais son coeur ne se réjouit pas, elle ne sait pourquoi, à l'idée de cette rencontre; il y a quelque chose de plus fort que la joie. Enfin, l'attente de la rencontre disparaît. Taiklia chauffe le four, Maryska, sa fille, l'aide. Elles font des crêpes, et, quand elles trouvent une minute libre, elles se régalaient de ce repas de fête, en oubliant tout à fait Vassiliok et son retour tout proche. Et tout à coup Ouliana, la fille des voisins, frappe à la fenêtre et lui crie quelque chose; Taiklia n'entend pas les mots, mais elle devine que son fils arrive. La vieille se jette dehors et voit, sur la même route, comme il y a seize ans, elle voit revenir son fils, son cher Vassiliok. Mais il marche très lentement il s'arrête souvent, il se met à genoux, quel-

que chose lui est arrivée, il a, évidemment, de la peine à marcher. Saisie d'inquiétude, désespérée à un tel point qu'elle ne peut se contenir, tête nue, oubliant son fichu, une blouse couvrant ses épaules, la mère court, à travers un champ de pommes de terre, à travers la boue, à la rencontre de son fils. Elle sait déjà qu'il lui est arrivé, à son Vassiliok, quelque chose de terrible et d'irréparable. Elle accourt, secouée de sanglots, et le voit, gisant sur la route, essayant de se soulever sur ses bras. Son visage, jeune, comme il y a seize ans, sans rides, sourit avec compassion. Mais qu'est-ce donc? Pourquoi n'a-t-il ni bras, ni jambes? Il n'a que de courts moignons. Pourquoi voit-elle du sang sur son calot avec la petite étoile verte? La mère, terrifiée de peur, se cramponne à son fils, essaye de le soulever, et elle pleure, et lui, il lui dit tranquillement: «Ce n'est rien, maman, tout le mal est passé. La vie recommence...»

Ensuite, elle le voit dans sa maison. Il est assis à la place d'honneur, à l'angle droit, il n'a plus son uniforme de l'Armée Rouge sur lui, mais un veston gris qu'il s'était fait faire avant la guerre, il dit sérieusement à sa mère: «Ce n'est rien, bien que je sois tué, je suis de nouveau vivant.»

Ces terreurs incroyables la réveillent à l'aube. Exténuée de ce qu'elle a vécu en rêve pendant la nuit, elle reste sans bouger, sans savoir comment interpréter son rêve. Elle l'évoque, elle pénètre dans tous ses détails, elle se tourmente à ce spectacle dont les sensations sont si nettement exprimées, et plus elle pense, plus elle devient sûre qu'il rentrera. Cette certitude et ce désir de voir son rêve se réaliser ne lui permettent plus d'attendre sans action. Elle se lève, jette vite une jaquette sur ses épaules. Il fait froid

dans la maison, le four s'étant refroidi depuis longtemps; une matinée fraîche bleuit dans les fenêtres. Taiklia se précipite vers la fenêtre au carreau brisé pour voir la route. Mais on ne voit pas encore la route; seule, une colline vide se dessine sous un ciel bas, couvert de nuages, et c'est tout. La vieille va et vient dans la maison, sans savoir que faire, par quoi commencer; dans ses pensées, elle se trouve sur la route, et l'impatience gagne de plus en plus son coeur. Elle croit déjà qu'il est en train de rentrer, et tout le temps elle court vers la fenêtre ou elle sort dehors et scrute longuement l'horizon lointain.

Quand il fait grand jour, Taiklia, ne pouvant plus se retenir, sort dehors et se met à regarder fixement la route. D'abord, il n'y a personne, ensuite un chariot apparaît, il y a là deux hommes et une femme. La vieille les suit des yeux pendant longtemps, envahie d'impatience, et eux, ils traversent le village, en parlant avec insouciance. La route reste déserte, puis elle voit une silhouette, une seule. La silhouette apparaît, s'agite sur l'horizon et disparaît quelque part. Taiklia sent son coeur s'arracher et la conjecture la frappe sourd dans la tête: «C'est lui!» Elle regarde encore et ne peut plus se retenir. Sans fermer la porte de l'entrée, nus pieds dans ses bottes, elle court sur la route. D'abord, elle évite la boue, en regardant tantôt sous ses pieds, tantôt sur la colline, ensuite elle presse le pas et marche sans faire attention à la route. Quand elle arrive près des déblais et ne voit plus la colline, l'angoisse l'envahit. Il lui semble qu'elle est en retard, qu'il est tombé et qu'il gît là, mutilé, et la mère, haletante, se met à courir.

Son coeur va se déchirer de douleur et d'effort, quand elle atteint le ravin. Il lui semble

qu'elle vient de le voir, comme dans son rêve, sur la route, à bout de forces, mutilé. Brisée de fatigue et d'émotion, elle monte la colline, mais la route est déserte. C'est sa première désillusion, mais elle n'ébranle pas la certitude de la femme. Peut être, il est plus loin, au-delà des buissons, où à Loujok, pense-t-elle, et, sans s'arrêter, elle continue sa course folle.

Une nouvelle journée commence, une triste journée d'automne, imperceptible, au-dessus des vastes étendues, au-dessus des champs et des bois dénudés: le vent souffle, il fait froid. Le ciel bas s'emplit de gros nuages bouffis; ces nuages forment un troupeau interminable et serré qui vient de l'Ouest; ils présagent l'hiver.

Taiklia ne s'arrête ni sur la colline, ni près des buissons, elle ne peut ralentir le pas, tout en elle la précipite en avant, là, où elle l'attend. Tout le temps il lui semble qu'une colline atteinte, ou des buissons passés, elle le verra. La femme presse le pas.

Mais il n'apparaît ni sur la colline, ni après les buissons; elle commence à faiblir. Une fois elle s'adosse à un poteau télégraphique, et, comme pour la première fois, étonnée de la vanité de son espérance, elle se retourne. C'est bien, pensa la vieille, que mon homme soit enterré chez lui, au cimetière du village, sa tombe est soignée, et lui, son fils, où est-il? Où est-il enterré? crie son âme. Est-ce vrai que tout est fini, qu'elle ne le reverra jamais plus, qu'elle ira s'installer dans un autre village, chez son gendre?.. Mais pourquoi est-il enterré? Ce n'est possible qu'il soit mort, il doit vivre, il marche sur la même route et il faut aller vite à sa rencontre. Elle continue à tapager dans la boue vers l'inconnu.

Vers midi, elle passe des lieux qu'elle connaît, des villages qui lui sont familiers. La route ser-

pente parmi les étendues d'automne, la mère la regarde avidement, mais elle ne voit son fils nulle part. Elle marche toujours, mais elle est déjà à bout de forces, et elle se repose souvent au bord de la route, près d'un poteau, sur des pierres. Mais elle ne peut pas s'arrêter, elle ne peut pas revenir: il lui semble que la vie de son fils est sur cette route.

Elle rencontre un tracteur qui traîne une grande batteuse; plusieurs gars s'y trouvent. La vieille quitte le chemin pour s'éloigner du bruit et promène ses yeux attentifs sur les hommes. Il lui semble qu'un d'eux, assis dans la cabine, près du conducteur, ressemble beaucoup à son Vassiliok. Le tracteur est passé, mais elle continue à le suivre du regard. Un gars, sa salopette ouatée déboutonnée, assis sur la batteuse, lui crie quelque chose et se met à rire, elle n'entend pas ce qu'il lui a crié, mais son jeune rire enjoué la fait tressaillir.

Vers le soir, elle se traîne à peine, elle s'arrête, exténuée. La chaleur enthousiaste de son regard qui l'a conduite s'éteint peu à peu, comme s'éteint aussi son espoir de le rencontrer. Néanmoins, le cœur palpitant, elle scrute l'horizon à chaque tournant de la route.

Enfin, la certitude illusoire de la femme commence à s'esquiver. L'idée que ses espoirs sont vains et ses soucis mal fondés lui revient de plus en plus souvent. Il ne viendra pas aujourd'hui il ne viendra jamais, parce qu'il n'existe plus. Tout est tromperie, espoirs futiles et il ne lui reste plus que de trouver la tombe de son fils. Cette nouvelle préoccupation envahit la mère avec la même force extraordinaire que celle que l'espoir de revoir son fils l'avait réveillée.

Des nuages pourpres s'épaississent dans le ciel, ils ne passent plus, mais s'accumulent, se

massent au-dessus des étendues, comme s'ils méditent un mauvais coup. Une obscurité bleuâtre se répand à l'horizon, le lointain s'assombrit, se renfrogne, pressentant le mauvais temps. Des flocons de neige, chassés par le vent froid, entament une danse.

Taiklia marche toujours, elle ne sait pas elle-même où elle va et, pourquoi. Le désespoir et la douleur l'embrassent de plus en plus; elle sait avec certitude qu'elle ne trouvera plus le bonheur sur cette route. Mais elle ne peut rebrousser chemin, elle n'a plus assez de forces.

La route la conduit dans un bois. Des sapins se tiennent serrés des deux côtés de la route, leurs cimes font du bruit, elles gémissent sous le vent. Les feuilles balayées dans les ornières bruissent, une eau trouble roussie remplit les flaques. Taiklia marche avec peine sur la route, s'appuyant sur son bâton, ses pieds fatigués lui font mal. Mais bientôt, le bois, passé, la route descend vers un pré désert, solitaire, et la femme, s'étant ressaisie, s'arrête brusquement.

Sur une colline, à côté de la route, à la lisière du bois, se détache en blanc, jetant de vifs et de nets éclats par cette froide soirée d'automne un obélisque en pierre, une étoile au sommet, un simple monument militaire à ceux qui n'ont pas atteint Berlin. L'âme remplie de pressentiments amers, chancelante, Taiklia quitte la route, et, soulevant une couche intacte de feuilles bruissantes, elle s'avance vers le monument.

Il est soigné, refait et récemment blanchi, ce triste monument de guerre. La tombe, petite, couverte d'une herbe fanée et de couronnes simples desséchées, a été remise en ordre; le bois raboté de la clôture est peint en vert, comme cela doit être chez les militaires. Sur un côté de l'obélisque se détache en noir une plaque emmurée ou

saillent des lettres pas trop bien écrites, la liste des combattants ensevelis. La vieille, presque suspendue sur la clôture, couve des yeux les noms gravés sur la plaque.

Non, son fils n'est pas là. «Lieutenant Aviérianav, adjudant de la garde Kouzniatsov, soldats Bondarav, Pilipenka, Tcharnykh et autres». Mais qui sont ces «autres», pourquoi n'a-t-on pas écrit leurs noms? Est-ce que son fils serait parmi ces «autres»?

Elle ne peut pas s'en aller, elle se cramponne à la clôture froide, et une question terrible monte du fond de son âme en flammes:

— Mon fils, mon petit, où es-tu donc?

Le ciel devient noir; les branches nues des arbres frémissent sous le vent; le lointain gris se glace. Le vent emporte sa question. Le coeur de la pauvre mère, blessé par la guerre, laisse échapper une longue plainte d'invincible douleur.

*Ivan
Ptachnikov*



LES CERFS

Dès qu'ils se furent installés à Biaraizavets, Irka s'aperçut que l'automne venait, tandis que dans le village qu'ils avaient quitté rien ne présageait encore son approche.

Biaraizavets se trouve à un kilomètre et demi de ce village, près de la rivière Biaraizavka qui passe par le pré et se jette dans la Vilia, derrière Lipniki. La forêt Palik commence à Biaraizavets. Ils y avaient vécu avant la guerre. Irka se souvenait qu'après ils s'étaient établis dans le village. Son père était garde-forestier et ils vivaient dans la forêt. Il gardait également et nourrissait les cerfs et les élans de la réserve qui se trouvait non loin de Biaraizavets, au-delà de la Haute Berge.

Irka aimait la forêt et elle était contente quand après la guerre ils s'étaient installés de nouveau à Biaraizavets. Pendant la guerre les cerfs et les élans avaient quitté Biaraizavets. Le père disait qu'ils avaient suivi le cours de la Vilia pour se cacher dans la forêt Avgoustovski, où il n'y avait pas autant de partisans, où il n'y avait pas de guerre.

Pendant la guerre les Allemands avaient brûlé la maison des parents d'Irka à Biaraizavets, il n'y était resté qu'une étable qui était inachevée, sans toit, et que le feu avait ménagée. De cette étable, le père d'Irka, il en fit une maison, même à quatre fenêtres. Les fenêtres, il les avait apportées pendant la guerre du poste-frontière qui se trouvait sur la Haute Berge, près de la Vilia, et il les avait cachées dans l'étable. On avait démoli le poste-frontière: autrement, les Allemands l'auraient brûlé. Deux fenêtres cachées dans l'étable étaient restées intactes; le père les avait coupées en deux et en avait fait quatre, pas trop petites. Par une d'elles Irka voyait tout le pré près de la Biaraizavka et même les Vieux Aunes près desquels la rivière tournait vers la Vilia; là, elle était profonde, et il y avait des brochets bigarrés.

Irka aimait l'automne. Peut être, à cause du calme qui régnait alors à Biaraizavets. Le calme venait de là, de Palik, de la forêt; il passait par la rivière, calme, elle aussi, comme Biaraizavets. La rivière ne débordait jamais, seulement au printemps, pendant les crues, son eau sombre était plus haute.

En automne la rivière baissait et les bouleaux jaunissaient tôt, parce qu'ils poussaient dans le marécage. Ils jaunissaient toujours par le bas, peu à peu, pas comme les aunes qui attendent les premières gelées pour noircir et perdre leurs feuilles en une seule nuit.

Le calme régnait partout: près de la maison, près du rucher, dans le marécage; du village, pas un seul bruit ne parvenait jusqu'ci. Mais il y avait un écho, pendant la nuit et le jour, en hiver comme en été, et, surtout, en automne.

— Ohé! criait toujours le père d'Irka quand il s'éloignait de la maison. Ohé! criait Irka. Bia-

raizavets l'imitait, ensuite l'écho allait à Palik, dans le village, et le soir, il revenait, imitait Irka, et s'en allait plus loin, toujours plus faible: d'où pouvait-il prendre des forces? Irka, elle était encore petite, elle était dans sa douzième année, bien qu'elle fût haute, elle avait grandi pendant la guerre, elle était mince. Evidemment, elle ne pouvait pas crier fort, elle criaait d'une voix aiguë, et alors le souffle lui manquait et cela lui écorchait la gorge. Si le père avait crié, l'écho serait revenu à Biaraizavets plus d'une fois, mais le père ne criait jamais près de la maison, et il ne permettait pas à Irka de crier pour ne pas faire peur aux cerfs, parce que ceux qui étaient restés vivants après la guerre, ils étaient devenus peureux, ils avaient peur de l'homme.

En automne, des pies se réunissaient à Biaraizavets. Irka n'aimait pas les pies: elles étaient voleuses et elles jacassaient sans répit: elles pénétraient dans la cour, vers l'auge du porcelet, elles «annonçaient des hôtes», comme disait sa mère. Quelqu'un l'avait inventé: il y avait tant de pies, il aurait mieux valu prendre un bâton et les chasser. Car personne n'était venu les voir depuis qu'ils s'étaient installés à Biaraizavets.

En automne, quand il faisait beau, la mousse et l'herbe murmuraient sous les pas, des boutons de bruyère bleuissaient sur le rucher; la bruyère était haute. De grandes fourmis, avec des ailes, y grouillaient, des abeilles y voltigeaient. Une abeille s'assit sur une branche de bruyère, se pencha avec elle presque jusqu'à la terre, ensuite elle la saisit par ses pattes, et, ses ailes écartées, elle poussa sa tête dans la petite fleur. Elle se figea, ne bougea plus comme si elle était morte, elle buvait.

De grandes libellules vertes venaient de la rivière, elles battaient de leurs longues ailes brillantes, mais les abeilles n'en avaient pas peur.

Irka aimait les abeilles, elles butinaient. Le miel tardif est une médecine.

L'herbe et la mousse étaient encore vertes sur le rucher, mais les girolles étaient déjà ratatinées, elles blanchissaient, commençaient à sécher. Mais à Biaraizavets il y avait de jeunes bolets, bruns, durs et ronds, comme si quelqu'un les avait semés pendant la nuit. La forêt avait brûlé ici pendant la guerre, et ils aiment le brûlé. De jeunes armillaires jaunâtres couvraient les souches, elles n'étaient pas nombreuses, leur temps n'était pas encore venu. Plus loin, dans le bois de bouleaux, on voyait des bolets raboteux rouges. Ils étaient jeunes, au gros pied et avec un petit chapeau, comme un dé sur un doigt. Des limaces les couvraient. Ces limace, Irka l'avait lu, semaient les champignons. Seuls, les tue-mouches ne portaient pas de limaces. Et à quoi bon les semer, ces empoisonneurs? Ils sont même déjà dans la cour, ils creusaient le sable près du perron et près du puits. Mais là, où il y avait des tue-mouches, il y avait aussi des bolets jaunes. On ne pouvait pas les compter sur cette petite colline de sable derrière la maison. On n'en cueillait pas beaucoup. On ne cueillait pas non plus de russules.

Sur le marécage, dans la pinède derrière la colline, l'airelle des marais devenait trop mûre; on y voyait des gouttes d'eau: c'était la rosée. L'airelle était aigre, elle ne provoquait pas la soif, comme le faisait la myrtille; mais elle provoquait un mal de tête. Mais non, ce n'était pas elle, mais le ledon qui poussait près d'elle. Et le ledon à Biaraizavets était haut, il couvrait Irka à moitié. Il commençait à rougir par le bas et il s'effeuillait. Et il répandait une forte odeur. Mais pourquoi donnait-il le mal de tête, comme la fumée dans la maison, quand la mère fermait le four trop tôt? Irka avait peur de la fumée.

Un vieux chemin vicinal menait à travers la pinède vers le marécage. Des racines de pin, blanches, usées par les roues, couvertes à peine d'un foin noirci. On avait porté du foin du marécage; il y avait eu beaucoup d'eau cet été, et personne n'avait pénétré jusqu'au fond. On n'avait pas fauché tout le marécage même: il n'y avait personne pour le faire. Maintenant, seules les femmes prenaient les faux: beaucoup d'hommes n'étaient pas rentrés de la guerre. Et le marécage restait intact; il jaunissait; noircissait. On n'y faucherait plus d'herbe pour le foin. Peut être, quand il gèlerait, le père d'Irka «battrait» l'herbe pour qu'au printemps, quand elle aurait séché, Biarrazavets ne prît pas feu.

Près du marécage, il y avait des bouleaux avec des bolets bruns et de l'amadou. Pendant la guerre le père s'évertuait à en faire du feu, c'était bien que maintenant il y avait des allumettes dans le magasin. Irka n'arrivait pas à en faire du feu; mais elle en faisait à sa manière: elle tirait de l'ouate d'une vieille vareuse de sa mère, en tordait une mèche y mettait le feu et l'éteignait dans une douille juane de cartouche allemande. La première étincelle qu'elle battait avec du silex embrasait la mèche noire. Mais la mère la grondait pour cette ouate: elle allait reprendre pour l'hiver sa vareuse avec le fil que le père avait apporté du district en l'échangeant contre une peau de loup.

Près des bouleaux il y avait des aunes, des trembles et de petits chênes. Ils étaient petits dans cette humidité. Parmi des feuilles jaunes des bouleaux on voyait des sorbes rouges et des obiers mûrs, il y en avait beaucoup à Biarrazavets. Quand le marécage serait caché sous la neige, des pies et des bouvreuils y viendraient pour becqueter. Mais maintenant les sorbes étaient amères, les

bouvreuils n'y touchaient pas; ils s'occupaient des pommes de pin: le résultat de leur travail, on le voyait sur la mousse, sur le sol.

Il y avait encore des framboises tardives; le bouillon blanc était rouge et les mûrons commençaient à devenir noirs. Sur les ronces, il y avait des épines et des toiles d'araignée. Les mûrons étaient amers: leur temps n'était pas encore venu.

Les airelles rouges étaient les plus douces, comme les pommes à vin, ce n'était pas la framboise. Irka savait cueillir les airelles rouges. Sur le rucher elles poussaient en touffes; Irka prenait une touffe, et, voilà, elle tenait une poignée d'airelles. Il y en avait beaucoup près des souches, on aurait dit que quelqu'un y avait vidé son panier.

Dans le marécage, sur les mottes, il y avait de la canneberge et des serpents. Ils se cachaient dans la mousse. Irka n'avait pas peur des serpents, mais la canneberge n'était pas assez rouge. Elle irait en cueillir avec sa mère, plus tard, quand le bois de bouleaux aurait perdu ses feuilles, elle irait pour toute la journée, loin, vers les Vieux Aunes, et elle prendrait un sac. Le soir, le père viendrait les chercher: elles ne pourraient porter le sac toutes seules, parce que la canneberge est aussi lourde que la pomme de terre.

¶ Quand il faisait calme à Biaraizavets, Irka entendait le bruit des avions qui passaient dans le ciel, près de petits nuages blancs, et elle voyait une traînée blanche que l'avion laissait derrière lui. Ces avions étaient apparus au-dessus de Biaraizavets il n'y avait pas longtemps. Irka entendait encore le bruit des camions au-delà de la Haute Berge; c'étaient les ouvriers des Eaux et Forêts qui y déchargeaient du bois. Irka voulait aller à la Haute Berge, elle n'y était jamais allée, mais sa mère l'avait envoyée avec un panier cher-

cher de l'herbe pour le porcelet, et le père n'était pas à la maison: il était parti dans la forêt voir ses cerfs; qui, donc, permettrait à Irka de partir? Sa mère ne le lui permettait jamais.

Irka entendit un bruissement d'herbe sèche près de la rivière; quelqu'un était là. Des sangliers. Ils venaient ici, de la forêt.

Des canards remuaient dans l'herbe; au-dessus, un pic frappait un pin sec, sans sommet. Des pies jacassaient près de lui, elles voletaient, saisissaient en vol de la poussière et des morceaux d'écorce.

Un renard s'approcha du marécage, il leva sa queue et flaira la mousse: il avait pressenti des souris. Ensuite, il baissa la queue et se cacha dans les fougères: il avait entendu Irka quitter le marécage; le silence s'installait de nouveau. Le soleil prenait le chemin de l'Ouest, des nuages rouges se figèrent dans le ciel, un petit vent froid souffla, du marécage, sur le rucher. Un scarabée bourdonna au-dessus de sa tête, puis il se heurta contre sa joue et tomba sur la mousse, à ses pieds. Irka entendit un lièvre se laver les oreilles avec ses pattes, derrière deux souches, rouges de résine. D'abord, elle l'entendit, et, ensuite, elle le vit, un lièvre gris. Ayant frotté ses oreilles, le lièvre tourna le museau et escalada la colline.

— Eh! lièvre! T'es-tu lavé avant de te coucher? Irka regardait la mousse dressée près des souches, des scarabées et des fourmis grouiller dans les souches et se cacher dans les trous du bois vermoulu. Evidemment, tu m'as flairé.

Tout à coup, elle vit des cerfs et laissa tomber son panier. Peut-être, elle eut peur: elle n'avait jamais vu de cerfs. Ils venaient droit vers elle et leurs sabots claquaient sec en se heurtant aux racines. Ils étaient quatre, ils marchaient

l'un après l'autre. Le premier était gris, avec des taches noires. Grand et beau, il marchait, la tête fièrement levée. Sa ramure touchait presque son dos, comme l'anse d'un grand panier. L'animal qui le suivait, sans ramure, une biche, évidemment, tournait de temps en temps la tête pour voir deux faons, sans ramure, eux aussi. Ils allaient à la rivière et n'avaient pas peur d'Irka. Seulement, quand ils s'approchèrent d'elle, ils s'ébrouèrent et disparurent dans le bois de bouleaux.

— Ohé! entendit Irka la voix de son père; il serait revenu de la Haute Berge et il la cherchait, peut être.

Le jour baissait. Le soleil se couchait du côté du village, et il semblait que la forêt était en feu. Au-dessus de la rivière, là, où se trouvaient les Vieux Aunes, la brumaille bleuissait, comme une fumée. Des canards volèrent tout bas, au-dessus du rucher, ils étaient lourds et se portaient avec peine, ils disparurent dans un coin éloigné de Bia-raizavets où il faisait déjà sombre.

— Ohé! résonnait l'écho dans la forêt.

Irka approcha sa paume de la joue, comme le faisait toujours son père, et cria:

— Ohé! J'arrive!

La Haute Berge était un poste-frontière, et, avant la guerre, son accès était interdit. D'ailleurs, Irka était petite, elle n'y serait pas arrivée; le poste-frontière était plus loin que le village.

C'était l'endroit le plus élevé. Il semblait que l'on se trouvait sur le toit d'une maison. Quelque part en bas, dans des buissons, il y avait une rivière profonde, de l'autre côté, un ravin, des meules brunes, plus loin, un champ, jaune au soleil, qui brillait. On y voyait les fichus blancs

des femmes qui moissonnaient le blé avec leurs faucilles et faisaient des tas de gerbes. Autrefois, de l'autre côté de la rivière, avait vécu Ksénia, la tante d'Irka, avant la guerre elle venait souvent chez eux.

Les Allemands l'avaient tuée.

Le ciel étalait limpide; le soleil brillait comme en été. A travers la jeune pinède, on voyait passer lentement au-dessus du rucher, sur des fils blancs, comme sur des toiles d'araignée, la semence d'une haute herbe rougeâtre qui poussait près des souches.

On sentait le pin, la terre et l'argile humide. C'était là que l'incendie avait eu lieu.

Des policiers avaient brûlé le poste-frontière en quarante-et-un. Quelqu'un leur avait soufflé que Chlioma, un vieux couturier de Davguinav, s'y cachait. On avait pris Chlioma, on l'avait emmené en camion.

Maintenant, à la place où se dressait autrefois un grand bâtiment, une pinède épaisse était poussée. Elle était plus haute que celle du rucher, plus haute qu'Irka.

Là, il y avait une grande pierre rouge, fendue, couverte d'une mousse noire et grise; on y voyait aussi des éclats de verre, des briques calcinées: plus loin, là, où avait été la cour, maintenant la terre était labourée, on voyait un grand isolateur blanc qui brillait, nettoyé, au sable. Irka se souvenait que l'on installait des poteaux téléphoniques reliant le poste-frontière; un poteau avec des isolateurs blancs avait été installé près de leur maison; il résonnait en hiver, on pouvait croire que c'étaient des loups qui hurlaient quelque part à Palik.

Sur la cour labourée et sur le rucher on avait planté de petits pins. Ils n'avaient que deux branches, et, de loin, on pouvait les prendre pour

l'herbe du marécage. Des grillons stridulaient au-dessus. Dans le sillon on voyait une petite borne portant l'inscription:

«KV. 29 POS. SOS. PL.2,40 194...»

Irka se souvenait que c'était son père qui avait fait ces bornes avec l'inscription quand ils habitaient le village.

Au bord de la rivière il y avait de vieux chênes branchus, leurs branches touchaient presque le sol. Sous les chênes on apercevait des tranchées laissées par les partisans. Elles donnaient sur le village au-delà de la rivière, sur le pré, avec les cigognes et le bétail, sur le champ, avec la fumée du tracteur. Ces tranchées étaient déjà recouvertes de mousse, d'airelle rouge, de bruyère; des aiguilles et des pommes de pin les avaient envahies. Pendant le dernier encerclement c'était le lieu de combat de la brigade de partisans Koutouzov qui avait fermé aux Allemands le passage de la Vilia.

En automne, les osiers étaient beaux près de la rivière. Ils étaient rouges, verts, bruns, jaunes, ils brillaient au soleil et ils longeaient le pré très loin, jusqu'à ce que la rivière ne se cachât dans la forêt. Irka voulait y aller toujours, là, où se cachaient les osiers, où les forêts étaient plus grandes que chez eux, à Biaraizavets, où le monde était tout à fait inconnu. Elle soupirait, elle rangeait ses nattes noires, longues et épaisses, qui s'étaient défaites, elle essayait son front en sueur, il faisait si chaud! et déboutonnait une vieille pèlerine, un cadeau de luxe, que sa mère lui avait offert.

Elle aurait voulu y aller en bateau, là, où se trouvait Palik. Mais non. Elle ne voulait pas aller en bateau, elle voulait marcher, jour et nuit, à travers la forêt. Elle y irait un jour, avec son père.

Un chemin de sable conduisait vers la Haute Berge par le rucher. Sur le chemin, on voyait les traces des camions de l'entreprise forestière: la veille, ils avaient amené du bois sur le bord de la rivière. Ce jour-là, on ne les entendait plus. Irka, quand elle se dirigeait vers la Haute Berge, avait vu sur le sable des traces de pas de loup. Un loup avait traversé le chemin. Irka avait peur des loups, peut — être, mais les loups ne restent pas en place pendant la journée.

Sur le bord, des rondins s'entassaient. Le souffle de vent en faisait parvenir l'odeur de la résine fraîche.

«On a abattu tant d'arbres... Seuls ceux du rucher sont épargnés».

Irka n'aimait pas les ouvriers de l'entreprise forestière avec leurs scies, ni les camions avec leurs remorques et leurs poêles où les chauffeurs mettaient des petits billots de bouleau et les tisonnaient ensuite. Sans camions, ils n'auraient pas abattu autant d'arbres.

Irka ne voulait pas voir les rondins; il était temps de rentrer; personne ne lui avait permis d'aller si loin.

Le chemin était couvert de poussière; de gros grains de sable et des pommes de pin lui piquaient les pieds nus. Le rucher était bleu, comme dans la fumée, c'était à cause du beau temps. Elle commençait à avoir mal à la tête, à cause du soleil. Son talon lui faisait mal: elle l'avait blessé quelque part, peut — être, sur un éclat de verre, près du poste-frontière.

La première explosion, elle ne l'entendit pas: le rucher gémit d'un écho sec, la poussière s'éleva et cacha le chemin. Irka se jeta à terre, ensuite se leva et courut sans rien voir.

Tout à coup, elle se souvint du jour, quand, encerclés, ils avaient couru avec son père, du village

au rucher, pour se cacher dans des trous où on gardait les pommes de terre et que les obus avaient éclaté partout. Ils l'avaient échappé belle, et la petite Viéra, la soeur d'Irka, avait été tuée dans les bras de son père.

Elle trébuchait sur des souches, courait sur le sable, à toutes jambes, fermant les yeux parce que l'herbe la frappait au visage, la fumée faisait couler des larmes.

Les explosions cessèrent aussi brusquement qu'elles avaient commencé. Le silence revint.

Irka s'assit sur le sable froid et frais près d'un petit trou et s'essuya les yeux. Elle ressentait une douleur aiguë dans les yeux : l'effet de la poussière et de la sueur. Elle avait la bouche sèche.

«Que je suis folle. Irka secoua le sable de sa pèlerine. On fait sauter des souches.»

— Assez, Prokhor ! On fume une cigarette, entendit-elle et eut peur de se montrer aux hommes, qui, à deux, ramassaient les haches et leurs musettes qui traînaient sur la route.

«Au moins qu'ils ne disent rien à papa... Il me battrait.»

L'herbe du rucher était recouverte de sable blanc. Partout on voyait de minces racines de jeunes pins, comme si quelqu'un les avait préparées pour faire des paniers.

Et ce n'est que maintenant qu'Irka vit près d'elle des trous, pareils à ceux laissés par les obus, et de grandes souches rouges, fendues, qui gisaient sur le rucher, comme de grands boeufs, fatigués par le labour.

Irka vit encore de petits morceaux d'argile rouge et des éclats résineux de souches collés à sa jambe. A côté, sur une bruyère arrachée, elle vit une enveloppe de bonbon, brillant au soleil, et un lacet, gris, mince et long.

Irka sauta sur ses pieds et courut par la pinède

vers la route; si les hommes la voyaient, ils ne la reconnaîtraient pas.

Elle courait sans se retourner, par le sillon le long du chemin, et commença à haleter. Alors, elle s'arrêta pour reprendre le souffle et il lui sembla que l'on la poursuivait. Elle se remit à courir et ne se retourna que non loin du pré, où la forêt n'était pas si épaisse, et où, derrière le taillis, commençait le bois de bouleaux qui menait vers le marécage à Biaraizavets. Elle vit les cerfs courir après elle. Ils venaient, sans doute, du rucher, tous les quatre.

Le premier avait une ramure en cerceaux, avec des taches noires, les trois autres le suivaient, serrés les uns contre les autres.

Irka s'arrêta, eux, ils s'arrêtèrent aussi. Ils respiraient avec effort, leurs flancs s'agitaient.

«Ils m'ont reconnue...» Irka voulut leur tendre la main, mais le premier, à taches noires, apeuré, fit un bond en arrière. Elle quitta le chemin et ils coururent par le sillon vers Biaraizavets.

Elle ne vit plus «ses» cerfs jusqu'à l'hiver.

L'eau du marécage à Biaraizavets avait gelé, la glace était devenue blanche, elle s'était fendue, était tombée et le vent la dispersa. L'herbe noire avait été couchée sur la boue gelée, elle s'était desséchée et bruissait sous les pieds.

La rivière avait pris. L'eau sous la glace mince était limpide et on voyait un jaune fond vaseux. Le bois était engivré, désert et froid comme une étable vide. Il avait blanchi, s'était renfrogné, il craquait: les grands froids l'éreintaient. Le jour les corbeaux croassaient au-dessus de la rivière et les pics frappaient les arbres: ils se rechauffaient. Le froid s'y était pris pour tout de bon et ne cérait pas: l'hiver avait commencé tôt. Le

jour il faisait beau, un bas soleil rouge brillait et un givre bleu tombait on ne sait d'où; les nuits de clair de lune étaient froides, les étoiles tremblaient et scintillaient, elles tombaient dru sur le bois, comme les étincelles qui s'échappent d'une cheminée et tombent sur le toit quand la suie brûle. La nuit, on entendait des loups hurler, mais c'était loin, à Palik; on entendait aussi le grincement des portes dans le village et le bruit des roues de charrettes sur la boue gelée. Des avions vrombissaient dans le ciel; cela rappelait les feux des partisans la nuit servant de points de repère aux parachutistes.

Les animaux de Biaraizavets disparurent; ils s'étaient cachés dans la forêt où il faisait moins froid.

Une fois le vent s'était déchaîné la nuit. Irka entendait ses gémissements dans la cheminée, elle s'était couchée sur le four; le vent frappait aux fenêtres, il faisait du bruit sur les carreaux, il semblait que quelqu'un essuyait les carreaux avec de la paille. Le bois bruissait, les pins craquaient comme si on courait sur la pente. Irka ne dormait pas.

Le matin on n'avait pas voulu la laisser aller à l'école: le vent balayait la neige. La cour, la route, le bois, tout était couvert d'une neige blanche qui éblouissait les yeux. Irka sortit du grenier les skis que le père lui avait fait faire au village; elle courait plus vite que les autres. L'école se trouvait dans le village, ce n'était pas loin; est-ce qu'Irka avait peur de la tempête de neige? Elle mit le châle noir de sa mère, un châle chaud, une vieille vareuse que la mère avait reprise au village, chez Tanika, qui avait gardé pendant la guerre sa machine à coudre, elle chaussa des bottes faites d'étoffe et des caoutchoucs par-dessus, très glissants. Pour les livres, elle avait une

musette noire, on pouvait la porter en bandoulière quand on faisait du ski.

Le matin, il fallait quitter la maison quand il faisait encore nuit, mais après les cours Irka revenait quand il faisait encore jour. Elle faisait vite ses devoirs: elle allait en troisième et elle aurait pu être en quatrième¹, mais il n'y avait pas de quatrième classe à l'école du village et il fallait aller à Kamien, cela faisait cinq verstes. Irka aurait bien pu y aller en ski, mais sa mère ne la laissait pas partir seule, et, à partir de l'année prochaine, d'autres enfants du village y iraient.

Après les cours, Irka donnait à manger au porcelet, mais on l'avait vendu la semaine passée, on ne lui avait même pas fait manger toutes les betteraves; il y en avait encore trois paniers sous le lit; maintenant, la famille en mangeait. «Ils disent qu'ils n'ont rien à donner au porcelet, mais il y a tant de pommes de terre en plus de la betterave.» Le porcelet vendu, le père avait acheté du seigle, il disait qu'ils en auraient assez jusqu'au printemps, et, ensuite, on passerait aux orties. On avait séché le seigle, on le porterait au village pour le moudre. Et pour le souper, on n'aurait que des pommes de terre. Le père disait qu'il n'avait pas eu de chance. Il avait projeté d'acheter une vache pour l'hiver, il avait même fait une petite meule de foin. Mais en automne, et maintenant, en hiver, une vache était au-dessus de ses moyens. Papa croyait aussi qu'il réussirait à tuer un loup, on payait bien pour sa peau, et, encore, on donnait une prime. Mais comme par un fait exprès, les loups avaient quitté Biaraizavets. Pendant l'automne, papa n'avait réussi qu'à tuer deux lièvres. On mettait un peu

¹ Les classes de troisième et de quatrième en U. R. S. S. correspondent au cours moyen de l'école primaire en France. (N. d. T.)

de viande dans le bouillon du dîner. Quel chasseur faisait-il, donc, papa? Il n'avait même pas de chien. Il ne voulait pas nourrir une bête quelconque, mais où pouvait-il trouver un vrai chien de chasse? Une fois, il avait voulu en apporter un, du district, mais il aurait fallu donner en échange toute la meule de foin. Au diable, un chien à un tel prix! A savoir encore son utilité, à moins qu'il ne fît se taire les loups, mais il faudrait le nourrir. La meule, on l'avait: on la vendrait au printemps. C'était du tout gagné.

Maintenant, après les cours, Irka allait voir si la meule était intacte, parce qu'une fois son père s'était aperçu que l'on l'avait mangée par le bas, peut être, c'étaient des cerfs. Alors, il l'avait entourée d'une clôture. Mais les cerfs atteignaient quand même le foin, Irka voyait leurs traces.

Aujourd'hui Irka ne courut pas tout de suite au marécage, mais alla au rucher. Là, elle avait disposé des collets pour les lièvres. Elle en avait mis tant, mais en vain. Pas un seul lièvre.

— Stupide animal... Irka était furieuse contre les lièvres et n'en avait pas pitié. Elle les attraperait. Elle abaisserait un peu les collets et les ferait plus grands. Qu'il est sot quand même, ce lièvre: je lui ai mis du foin près du collet, mais il ne l'a pas touché. Stupide animal! Irka souffla sur ses doigts que le froid piquait même à travers les gants. Oh! qu'il gèle! Je vais perdre mon nez. Elle commença à frotter son petit nez, rouge de froid. Dans la maison on n'arrivait guère à se réchauffer non plus. Sa mère fermait le four trop tôt. Il y avait alors de la fumée dans la maison et Irka avait mal à la tête. Mais sa mère était inflexible.

— C'est pour cela que nous avons brûlé du bois? Pour chauffer le ciel? Comment? Il y a des

flammes bleues dans le four? Et alors? Tu as peur de la fumée? Va t'en dans la cour, prends l'air. Si tu reviens le nez bleu, tu me chanteras autre chose. Hors d'ici!

La mère ne comprenait jamais Irka.

Irka était bien sur le rucher. Mais elle avait les mains gelées, impossible de prendre un collet dans ses doigts. Si au moins c'était son père qui avait mis des collets... Mais il ne les aimait pas.

— Nous en mangerons beaucoup, de la viande, avec tes collets... Va te promener, si tu as fait tes devoirs.

La nuit descendait, le ciel devenait épais, noir. Le froid montait et la neige craquait sous ses pieds, on en entendait l'écho dans le bois.

Elle ne voulait pas aller voir la meule. A quoi bon? Qui en aurait besoin le jour? C'est la nuit que ceux qui avaient besoin de foin viendraient. La nuit, ni Irka, ni son père n'iraient à la meule. La nuit, il faisait noir, comme dans un four, le jour tombait trop vite. A travers les sapins, on voyait déjà la lumière vacillante qui venait d'être allumée dans la maison.

Elle s'arrêta, mais il lui semblait que la neige continuait à craquer sous ses pieds. Elle tendit l'oreille: quelqu'un frappait loin dans la forêt et la neige craquait quelque part. Son père était peut être allé voir la meule lui-même... Elle voulut crier, mais se ravisa: c'était son imagination, peut être.

Ensuite, elle s'approcha du marécage et entendit le bruissement du foin. «C'est de l'autre côté, se dit-elle. Ça vient de la forêt.»

Elle s'enfonça dans le marécage et vit les cerfs. De loin, ils lui semblèrent noirs et petits. Elle les reconnut et courut vers la meule. La perche d'en haut gisait par terre et les cerfs entouraient la meule, leurs têtes dans le foin, comme le

font les veaux près de leur mère. Ayant entendu Irka, trois cerfs firent un bond en arrière et s'arrêtèrent. Le quatrième se tenait encore près de la meule, sa ramure posée sur le dos. On pouvait voir ses taches blanches.

C'étaient eux... c'étaient ses cerfs, à elle...

Irka s'approcha tout près de la meule. Le cornu sortit de derrière la clôture, mais ne s'enfuit pas. Les autres ne bougeaient pas. Irka s'approcha tout près du Cornu. Il dressa les oreilles, allongea le cou, une patte à l'écart. De la buée se dégageait de ses naseaux. Ils étaient blancs, couverts de givre.

«Il a froid», pensa Irka avec pitié. Elle eut pitié aussi des autres, des plus petits qui se tenaient, tassés, à distance.

Elle tendit la main au Cornu. Il flaira sa mitaine et la lécha. Alors, elle sortit de sa poche un morceau du pain que son père avait acheté aujourd'hui et le tendit au Cornu. Celui-ci flaira encore une fois sa main, lécha ses doigts avec sa langue chaude, mais ne prit pas le pain.

— Tsiala, tsiala, l'appela Irka. Petit bêta. C'est du pain, ça...

Mais il ne toucha pas au pain.

Alors, la main toujours tendue, elle s'approcha de ceux qui se tenaient à distance. Mais ils se tournèrent et s'enfuirent rapidement, remuant la neige. Le Cornu les rejoignit et les fit partir dans la forêt.

Irka mit la meule en ordre et remit la perche en place.

— Ohé! criait son père et l'écho de sa voix résonnait à travers la forêt.

...Elle ne lui dit rien de ce qui s'était passé.

Le lendemain, les cerfs revinrent. Irka donna au Cornu de la betterave qu'elle avait prise dans le pot sur le foyer du four. Le Cornu prit la

betterave de ses grandes lèvres avancées et mâcha sans ouvrir la bouche... Il avait une tête toute petite, des yeux gris et ternes, son poil lisse luisait, comme si on l'avait peigné. Sa poitrine était couverte de givre, il aurait, sans doute, soufflé dessus.

Irka s'étonna: comment donc? Une ramure si grande sur une tête si petite?

Le Cornu ne l'évitait plus. Elle caressait son nez busqué, sa ramure froide, son cou; il ne bougeait pas, il tendait l'oreille.

La nuit, les cerfs partaient dans la forêt; et le lendemain, avant l'aube, ils étaient déjà près de la meule.

Une fois, on ne permit pas à Irka d'aller vers la meule.

— Fais tes devoirs, lui cria brutalement son père. Il n'avait jamais été ainsi.

Mais vers le soir, Irka s'échappa quand même et courut au marécage, mais elle n'y trouva pas les cerfs.

Quand elle revint, elle vit sa mère, près du seuil, les manches retroussées, recouvrir des tripes avec un bouchoir... Irka s'étonna: est-ce qu'on avait égorgé un porc?... Des branches résineuses crépitaient dans le feu, une poêle était placée sur le foyer. Son père et Yazep, un homme roux et méchant, habitant le village, étaient à table.

— C'est pas mal, Andrey, dit Yazep, hochant sa grande tête. Si j'avais su que j'aurais de la veine, j'aurais pris de la gnôle... Il y en a dans le village... On en fait... Eh, femme, passe-nous la poêle, même si c'est trop chaud, ça refroidira ici...

En voyant Irka, il se tut, mais le père lui fit signe, et Yazep l'appela à table et lui tendit une fourchette.

— Assieds-toi avec nous, jeune maîtresse. Et il s'adressa à son père :

— En ce cas-là, je te dis, Andrey, il toucha son père à l'épaule, que tout le monde se mette à table.

Son père ne dit rien. Irka avait faim : elle voyait les pommes de terre sur la table, sur la nappe même, elle sentait l'odeur de la viande qui mijotait dans la poêle.

Irka ne pouvait pas comprendre de quoi ils parlaient. Elle pensait : pourquoi les cerfs ne sont-ils pas venus aujourd'hui ? Et quand Yazep, après avoir flairé la fourchette, prononça : « Ça provient de la forêt et ça sent la forêt », Irka demanda tout bas, comme si elle s'adressait à elle-même :

— Où avez-vous pris la viande ?

Personne ne bougea. Tous semblèrent figés. Les têtes se tournèrent vers Irka.

— Où l'avez-vous prise ? répéta-t-elle. Je n'en mangerai pas ! Je n'y toucherai pas... Elle se leva brusquement, poussa le banc et s'enfuit.

Sa mère l'attrapa près du four.

— Canaille ! Elle n'en mangera pas ! C'est pour elle qu'on est à bout de forces, jour et nuit, c'est pour elle qu'on a... c'est pour elle... et elle... Monte sur le four ! Nous en reparlerons, attends, que nous soyons seuls. La voilà grande... Elle a des caprices... Qu'elle est difficile... on ne sait plus comment la traiter, tu vois... Mais je te... saleté...

— Il ne faut pas, la mère... Tes cris ne servent à rien. Elle ne sait pas qu'Yazep nous a acheté un veau... Il me l'a échangé contre du foin. Elle a cru on ne sait quoi. En voilà une âme délicate. Elle ne veut pas ceci, elle ne veut pas cela... Irka!.. Combien de fois faut-il t'appeler ? Fais pas attention, Yazep, la fille a des caprices. Ça arrive...

Tout à coup, Irka sentit une pitié étrange l'en-
vahir; elle monta sur le four, se blottit dans un
coin, et, n'en pouvant plus, elle pleura.

— Finis, donc, de pleurnicher, on ne t'a pas
battue, lui cria sa mère. Peu à peu Irka se calma
et réfléchit: «Les cerfs, pourquoi ne sont-ils pas
venus?»

— Elle s'est calmée. Elle dort. Ça ne fait rien,
elle mangera après, fais pas attention, entendit-
elle son père.

Elle entendit encore Yazep murmurer:

— Et la peau, Andrey, tu la cacheras sous la
glace. Sous la glace, tu sais bien, tout peut arriver.
Et moi, je prêterai l'oreille dans le village.

— C'est ta faute, Yazep, oui, c'est à cause
de toi. Et tu sais, ce qui peut arriver si... Moi, si
j'avais été seul, jamais de la vie... Mais nous ne
mangeons pas à notre faim. Et alors, si ce n'était
pas toi, je ne l'aurais jamais fait. C'est pour la
première et pour la dernière fois...

— Eh, tu chantes. Qui les a comptés après la
guerre? Ils vivent dans la forêt et c'est tout...
Et la peau... Yazep baissa de nouveau la
voix.

Irka s'endormit. Elle entendit encore les hom-
mes parler, mais elle ne savait pas de quoi ils
parlaient.

...Le lendemain, ses cerfs ne vinrent pas. Et le
jour suivant, non plus. Irka ne pouvait plus atten-
dre.

Le marécage était recouvert de neige. Les mor-
ceaux d'écorce de pin, apportés par le vent, for-
maient des taches jaunes sur la neige. On y voyait
aussi des fines aiguilles de sapin, de la mousse ver-
te, roulée en boule. Sur les mottes, la neige s'ac-
cumulait en petits monts; la vieille herbe du ma-
rais, sèche et élastique, et la prêle se cachaient
sous la neige; elles perçaient la neige par endroits,

et il était difficile de glisser, les skis aux pieds. Irka trébuchait, même ses bâtons ne l'aidaient guère.

Irka avait mal aux jambes. Elle venait de rentrer, après l'école, et, sans changer de vêtements, sans rien manger, elle avait saisi ses skis et était partie. C'est bien qu'il n'y avait personne dans la maison. Son père était dans la forêt, sa mère était allée au village.

Irka traversa le rucher, fit un saut à Biaraizavets, vers la source, mais n'y trouva rien. Hier, toute la nuit, il avait neigé, et tout était recouvert, heureusement qu'aujourd'hui il ne neigeait pas. Mais il gelait à pierres fendre. Là, où le soleil se couchait, le ciel était rouge, couvert de nuages. Les nuages étaient lourds, épais et sombres. Ils étaient très bas et touchaient presque les faîtes des pins. Irka avait les doigts gelés: les bâtons étaient glacés. Elle prenait souvent les bâtons sous le bras et courait alors, en soufflant toujours sur ses mains. Ses sourcils s'engivrèrent, elle ne sentait plus ses joues; heureusement qu'elle avait mis le vieux bonnet de son père, elle n'avait pas froid aux oreilles.

Irka s'arrêtait de temps en temps près de la rivière, et criait, faisant un cornet de ses mains:

— Tsia-la... tsia-la... Mes petites biches...

— A-a-a, lui revenait de Palik. Un écho sourd, lointain.

Irka avait peur de crier trop fort: son père pourrait l'entendre. Mais tout était calme. On entendait des coups de hache venant du village. Un corbeau croassa près de la meule. Un pic frappa un pin pourri au-dessus de la tête d'Irka. Le voilà, il tournait la tête de tous côtés et continuait de frapper, comme s'il voulait faire une rainure. Le vent apporta le bruit d'un tracteur sur la Haute Berge, puis, tout redevint calme.

— Tsia-la, tsia-la... Irka longea la rivière, elle irait même là, où poussaient les vieux aunes noirs, à Lipniki; elle n'aurait pas peur, même quand il ferait nuit. Elle savait que les cerfs allaient boire, elle les retrouverait. Elle savait encore que l'on ne les avait pas vus à la réserve, c'était son père qui le lui avait dit, on n'avait, donc, pas pu les attraper et les enfermer. Le froid les avait, peut-être, chassés dans la forêt Avgoustovski?

Le bois était bleu, comme dans la fumée, silencieux et éveillé. La jeune pinède avait jauni, elle semblait sèche, elle aurait pris feu d'une allumette. Dans la pinède Irka vit un vieux bouleau à la cime brisée, couvert de vesses-de-loup. La cime, qu'un éclair avait cassée, pendait; des feuilles jaunes étaient collées aux branches.

Sur le marécage, des deux côtés du pré, il y avait un bois de bouleaux. Blanc, comme s'il était couvert de neige. Loin au-dessus, on voyait les cimes pointues et noires des pins, qui se trouvaient à Lipniki. Dans le bois il y avait de petits pins, bas; leurs cimes ressemblaient à des parasols, comme ceux du fenouil.

Plus Irka s'éloignait, moins elle voyait de bouvreuils avec leur petite poitrine rouge; ils ne voltigeaient plus d'un arbrisseau à l'autre. Mais près des pins, là, où on voyait de l'herbe sèche; parmi les oseraies, il y avait des traces de lièvre. Les lièvres avaient visité le marécage et rongé les bouts de l'herbe sèche; des graines étaient tombées sur la neige.

Sur la rivière, sur la glace qui la recouvrait, un renard était passé; il avait glissé, Irka le vit d'après la trace.

Sur la neige, il y avait des traces de sanglier. Les sangliers s'étaient approchés de la rivière, avaient foulé la neige, et étaient repartis.

Il faisait presque nuit. Irka eut envie de pleurer, de rentrer. Elle s'arrêta et commença à geler. Ses jambes fatiguées fléchissaient, elle voulut s'asseoir, dormir. Quand tout à coup, elle vit les cerfs. Irka les regardait, elle n'en croyait pas ses yeux.

— Mes cerfs... Tsia-la, tsia-la... les appela-t-elle.

Les cerfs sortirent du taillis qui menait de la Haute Berge à travers le rucher et se dirigèrent vers les Vieux Aunes. Ils n'étaient que trois. Deux petits suivaient leur mère. «Où est, donc, le Cornu?» pensa Irka.

Irka appela le Cornu, puis, elle se mit à poursuivre les cerfs. Ils la virent et s'enfuirent. Elle les appela de nouveau. Elle les revit dans le marécage, ils longeaient la rive. Il sembla à Irka qu'ils s'étaient arrêtés et qu'ils l'attendaient; elle oublia qu'elle était tout essoufflée, qu'elle avait mal aux genoux, que le bouton du col la gênait; elle courut, elle courut de toutes ses forces. Près des arbrisseaux, où la neige était profonde, ses skis s'enfoncèrent et les bâtons de skis disparurent dans la neige, elle les prit sous le bras.

Les cerfs couraient l'un derrière l'autre, comme ils le faisaient chaque soir. Ses cerfs. Mais où était, donc, le Cornu? Il allait sortir, d'une minute à l'autre, pour leur couper le chemin, il les ferait retourner à Biaraizavets, vers la meule. Si, au moins, il apparaissait vite, Irka n'en pouvait plus, elle perdait son souffle.

La nuit arriva d'un seul coup. Les étoiles, tremblantes et vertes, s'allumèrent dans le ciel. Les cerfs ne formaient plus qu'une tache sombre, ils s'arrêtèrent, se confondirent avec les buissons, puis, se séparèrent et coururent, l'un derrière l'autre. Ils ressemblaient alors à des femmes qui

portaient des bottes de foin sur le dos, qui s'arrêtaient, posaient leur botte par terre pour se reposer, puis les ramassaient, en s'aidant, et reprenaient leur marche. Les cerfs reprenaient leur course sur le marécage...

Irka appela les cerfs de nouveau. Elle eut peur de les perdre de vue. Ils allaient s'enfuir, ils allaient s'enfuir dans la forêt Avgoustovski. Le Cornu, ne s'y serait-il pas enfui, en abandonnant les siens? Non, il est bon, il ne se serait pas enfui. Mais qu'est-ce qu'elle allait lui donner à manger?

Il lui semblait parfois que le Cornu courait le premier, qu'il se sauvait. Alors, elle s'arrêtait, et elle appelait fort, elle criait à pleins poumons.

Ils n'étaient que trois et ils étaient tout près d'elle. Elle allait les rattraper. Irka ne voulait que les rattraper. Ensuite, elle saurait les faire revenir à Biaraizavets...

Irka était enrouée et ne pouvait plus crier. Elle sentit un goût amer dans sa bouche. Le ciel devint vert sombre... La voilà déjà aux Vieux Aunes. Mais c'est encore loin de la maison, pensa-t-elle.

Elle ne voyait devant elle rien qu'une femme qui se penchait, ramassait sa botte de foin, et s'éloignait, devenant de plus en plus petite. Puis, sa botte tomba tout à coup et se défit. Les petits cerfs coururent sur le marécage blanc. Qu'ils étaient nombreux! Ils couvrirent tout le marécage... Cornus, gris, avec des taches noires.

Irka sentit quelque chose qui lui serrait la gorge, elle étouffait. Ah! ce maudit bouton de col. Elle laissa tomber ses bâtons de skis et voulut ôter son bonnet pour délier le fichu, mais ses mains ne lui obéissaient pas. Elle sentit battre dans sa poitrine. Cela résonna très fort dans sa tête.

Les cerfs verts couraient dans le champ. Irka tomba sur la neige...

La nuit, quand le premier croissant de lune apparut, son père la trouva dans la neige. Il était venu aux Vieux Aunes, en suivant les traces de ses skis. Irka vivait encore. Il l'apporta à la maison et la frota pendant longtemps avec de la neige.

Toute la nuit Irka s'agita, elle délira, appela ses cerfs.

Le matin, à l'aube, Andrey courut au village pour faire venir le docteur. Le docteur constata qu'Irka avait une pneumonie.

1962

Vietchaslav
Adamtchyk



DEBUT D'AUTOMNE

Ils marchaient tous les deux, longeant un sentier, tracé par les larges pneus élastiques des bicyclettes, près des palissades infirmes et desséchées qui s'inclinaient vers la rue. L'été tirait à sa fin. L'automne était proche. Les pommes étaient déjà mûres. C'était la fête du Sauveur: les cloches d'une église blanchie à la chaux, située sur une colline au milieu du bourg, et que l'on voyait d'ici, de son extrémité, déversaient leur joyeux carillon. Derrière l'église, au bout d'une allée sombre, se cachait le magasin du district, blanchi, lui aussi. Les deux hommes se dirigeaient vers le magasin: il y avait du monde par là.

Devant l'église, sur la place, passaient, en sautant sur le pavé, avec un petit bruit sourd, des Java rouges à sidecar; le soleil se reflétait dans le pare-brise au rythme de la machine.

Devant eux, il y avait une rue déserte et calme. Des dahlias rouges fleurissaient sous des fenêtres aveugles.

Ils marchaient tous les deux: le père, un homme de haute taille, portant un complet brun au

pantalon large, on n'en porte plus de pareils, et le fils, un adolescent aux épaules pointues, maigre comme un insecte. Il portait une casquette décolorée, à visière cassée, et des souliers grands, beaucoup plus grands que ses pieds, des souliers à bouts usés, par le football, peut-être.

Des femmes avec des fichus blancs, leur couvrant bas le front, les mains croisées sur le ventre, à la démarche ferme et lourde, sortirent d'une cour et les suivirent des yeux. Elles savaient tout, ces femmes. Depuis hier soir encore, quand cet adolescent était allé à la maison la plus lointaine, chez Ivan Rhodas. Derrière la maison, on voyait un cimetière juif, sans mur autour, aux tombes croulantes, c'était l'extrémité du bourg.

... Il y avait de la brume, une lumière jaune pâle filtrait à travers les fenêtres inconnues, derrière de calmes lilas.

On soupait dans la maison. Un chou fraîchement haché, arrosé d'huile, sentait amer et blessait la vue. Une vapeur humide montait en colonne et disparaissait ensuite au-dessus d'un plat de pommes de terre jaunes. Une petite fillette de deux ans, brune, au cou blanc, mince, agitait un morceau de lard, en essayant de disperser la vapeur. Le lard faisait luire son petit visage rond.

Rhodas était assis très bas sur un escabeau, son large dos tourné du côté de la porte, il ne le regarda même pas entrer. La maîtresse de la maison, ronde de partout, avec une robe longue au bas inégal, pieds nus, ferma la porte derrière le garçon, cessa de mâcher et lui demanda :

— Tu cherches quelqu'un ?

Ses cheveux roux réunis en un chignon serré quelque part sur la nuque brillaient d'un or jaune et chaud, et le garçon avait éprouvé de la pitié

pour sa mère qui était moins belle que cette femme, qui avait un visage ridé, maigre, une bouche fine et qui avait été belle, elle aussi, sur la photo, avec un soldat aux cheveux plats et lisses, comme s'ils venaient d'être mouillés.

Le large dos se retourna et le garçon vit un visage, qui n'était pas d'ailleurs basané, comme sur la photo, mais plutôt bleuâtre, grand et vif, avec une fossette au-dessus de la racine du nez, comme si quelqu'un y avait posé un objet aigu.

Et maman avait dit: Il est bon, ton père...

— A qui es-tu? demanda l'homme, qui était son père, maintenant en civil: chemise grise, avec, sur la poitrine, une tache de mazout, que l'on ne pouvait évidemment plus enlever.

— A Aksiénia... le garçon se découvrit, se souvenant des recommandations que lui avait données sa mère, hier soir, en lui chauffant de l'eau près du foyer du four, dans le reflet rouge du feu.

La toile cirée brillait sur la table. Rhodas s'essuya les mains avec le bout de la toile cirée et les posa sur les genoux.

— Tu ferais mieux de prendre une serviette, lui dit sa femme, elle s'approcha maladroitement des seaux, au-dessus desquels pendait une serviette fraîche, qui venait d'être repassée. Elle leva le bras pour prendre la serviette, un bras rond et blanc par endroits, qui resta tendue en l'air. Son mari baissait la tête sans rien voir.

— Quelle Aksiénia?

— Mais Piétrouchkova, bien sûr, le garçon tourna lentement la tête, comme cherchant un appui des yeux.

La main de Rhodas glissa lentement le long de sa jambe. Il fouilla dans sa poche. Il fuma, fronça les sourcils, avala une bouffée de tabac:

— Elle est de Moladava, c'est ça?

— Ouai.

Tout à coup la petite fille laissa échapper sa fourchette qui fit du bruit en tombant sous la table.

— Mais c'est là que tu as servi dans l'armée, se réjouit on ne sait de quoi sa femme, en s'installant sur le banc près de la table et en prenant son enfant sur ses genoux.

Rhodas se leva en titubant, sa tête touchait presque le plafond.

— Mais qui es-tu venu voir?

— Mais vous. Les oreilles décollées du garçon étaient devenues rouges. Maman m'a dit que vous étiez mon père.

Rhodas cracha sèchement une miette de tabac amer et laissa sortir une bouffée de fumée; il marcha vers la porte, près de la cloison, une planche fléchit et grinça sous ses pas. La femme fixait la porte blanche qu'il avait peinte hier. Derrière la porte, elle devinait l'obscurité opaque de l'entrée vide. La fillette glissa doucement de ses genoux, la femme la rattrapa machinalement.

— Comment t'appelles-tu? Mets-toi à table, si tu veux...

— Vanka.

Comme si elle avait bu, d'un mouvement peu sûr, elle se leva, et elle s'approcha du four blanche à la chaux. Elle tenait toujours la fillette dans ses bras, ses lèvres étaient devenues bleues. Un bruit métallique et froid se fit entendre près du four: la femme remuait les couteaux et les fourchettes.

— On pourrait sortir une bouteille, à cette occasion... dit l'homme avec un sourire forcé.

La femme se taisait, lui tournant le dos.

L'ombre déchirée d'un jeune poirier s'agitait sur le sentier. Les bottes de cumin liées, enfilées

sur une palissade aiguë, se pliaient au vent. Des pies agiles jacassaient et s'agitaient dans les cerisiers immobiles au fond d'une cour.

Le garçon marchait devant, la peau gercée de ses jambes semblait être couverte d'écaill-les.

«Qu'il est grand, pensa Rhodas, le coeur serré. Et quand, donc, suis-je allé chez Aksiénia? Voilà déjà douze ans... Il me semble que c'était hier...» Brusquement, la rue devant lui et la verdure se mêlèrent avec tout ce qui s'était passé il y a bien longtemps. Il revit ce passé si nettement comme s'il datait d'hier.

On était également à l'approche de l'automne, comme aujourd'hui. Dans les jardins, les pommes commençaient à devenir plus lourdes; les jeunes coqs n'arrivaient pas encore à se poser sur les palissades, leur chant se faisait entendre dans les villages. Il y avait une petite ville à des maisons blanches, peintes à la chaux, les pins qui se chauffaient au soleil. Les aiguilles des pins, tombées, sur les toits, pourrissaient. Des pommes de pin écrasées traînaient dans la rue. Un peu plus haut, des freux rassasiés portaient des branches sèches, en faisant leurs nids à l'approche de la nuit: ils poussaient de temps en temps des cris alarmants. Mais bien avant la tombée de la nuit, les freux envahissaient avec un bruit insolite le vieux peuplier qui s'élevait non loin de leur cantonnement, près de la gare. On sentait là une fumée douce provenant des locomotives noires, très proches, et on entendait le cliquetis lourd des tampons chaque fois que les locomotives reculaient pour se mettre en marche.

Les locomotives noires allaient au-delà de Moladava, là, où lui, Rhodas allait chaque dimanche à une soirée dansante. C'est à Moladava que vivait

Aksiénia dont la candeur lui causait de douces souffrances.

Une aigre odeur d'eau de Cologne émanait d'Ivan Khodas, ses bottes en cuir de box-calf, aux tiges froissées en accordéon, brillaient, quand ils'approchait du village. Près d'une palissade aux lattes espacées moisies, des jeunes filles de Moladava étaient assises; les jupes moulaient leurs genoux, elles avaient caché leurs pieds sous le banc, sans doute, à cause des moustiques. Les gars du village buvaient quelque part et faisaient boire l'accordéoniste. Mikita, un palefrenier au visage beau et fruste, amusait les filles.

Ivan Khodas se tenait à l'écart, il voyait l'embarras heureux d'Aksiénia qui cachait ses yeux. Elle rougissait très fort quand elle allait danser avec lui. Et elle penchait la tête de bonheur, ses cheveux sentaient la menthe verte. De sa main droite, à travers la mince blouse de satin blanc semé de sapins, Khodas la sentait tout entière, obéissante, confuse et lasse.

Mikita allait souvent chez Aksiénia. Evidemment, elle eut honte devant les gens, devant Mikita, pour elle-même. Elle disait que Mikita était venu une fois la voir pour la demander en mariage, il avait apporté de la vodka, une miche de pain, enveloppée dans une serviette; elle s'était mise avec lui à table, elle avait bu et, jusqu'à maintenant, elle ne lui avait rien promis en échange. Quant à Mikita, il espérait toujours: il embrassait les filles avec paresse et fortement et il se tenait avec réserve à l'écart d'Aksiénia, faisant preuve de son indulgence. Il gardait rancune contre Ivan Khodas. Mais cela n'avait pas duré longtemps. Une fois, quand il était souï comme une grive, sa chemise sortant du pantalon, il fit irruption à la soirée, heurta un seau, faisant du bruit. Ensuite, perdu dans les jupes des jeunes

filles, il se trouva près du banc, où, le dos tourné à la fenêtre, était assis Ivan Rhodas. Mikita leva la main pour frapper Ivan, mais ce dernier le saisit et le poussa avec force. Mikita ferma les yeux et tomba sur l'accordéoniste. On le souleva : il se tenait, les bras ballants, mouillé de sueur, comme s'il venait sortir de l'eau. Il se dégrisa tout à coup. L'accordéon soupira pour la dernière fois et se tut. Les jeunes filles s'entassèrent près du seuil, elles chuchotèrent et disparurent, effrayées, l'une après l'autre, dans le noir de l'entrée. Mais on ne s'était pas battu.

Rhodas sortit. La lune se levait, l'air était froid et rare. Le rouge alarmant du ciel rappelait l'incendie. Des gars riaient dans la rue.

Une ombre apparut furtivement près de la fenêtre éclairée et Rhodas reconnut ou plutôt devina que c'était Aksiénia.

— Oh ! mon Dieu ! J'ai eu si peur ! prononça-t-elle de loin, sans s'approcher de lui.

— Mais rien ne s'est passé. Il sentit tout à coup le froid envahir son corps, encore chaud d'ardeur.

Il la prit par la main. Sa main était froide, elle tremblait.

La nuit était humide, avec de la rosée ; le sable mouillé collait à leurs pas. Les dernières maisons dormaient déjà, leurs fenêtres aveugles brillaient dans l'ombre avec lassitude. Des enfants croquaient des pommes vertes qu'ils avaient dérobées.

Aksiénia mena Rhodas par plusieurs arrières-cours. Une vache soupira profondément dans son étable, des brebis apeurées se pressaient avec bruit près du mur. L'odeur de brebis se mêlait avec l'odeur du fumier chaud.

— Il fait froid, fit Aksiénia. Elle n'avait plus

peur, et elle était là, près de lui, dans la solitude épaisse de la nuit.

Il se taisait. Rhodas l'entendait soupirer langoureusement, sans doute, parce qu'il était tout près d'elle.

Le croissant de la lune apparut en glissant de derrière une maison, il était d'un jaune rougeâtre. On sentait la terre fraîche friable: on venait d'arracher des pommes de terre dans la journée.

Ils traversèrent la rue. Une autre, couverte de pavés lisses, qui brillaient terne comme de la glace fondue dans des taches grasses verdâtres de mazout, commençait. Un trottoir longeait la palissade. Couvert d'asphalte, il était gris et rugueux comme la langue d'une vache.

C'était l'entrée du bourg. Des maisonnettes basses, à un étage, longeaient la rue. Derrière des rideaux de tulle on voyait des chats d'argile qui se chauffaient au soleil. Les feuilles des plantes, sortant des pots, pressaient sur les carreaux: elles étaient à l'étroit.

Les maisonnettes étaient neuves, jaunes, leurs murs ressemblaient à de grandes gaufres. Rhodas savait que quelque part, dans une maison dont les fenêtres donnaient sur la cour, habitait leur caissière, une jeune Tatare, à la bouche petite et fraîche, comme celle d'un enfant, qui enivrait des hommes qui l'attendaient, en se pressant dans le corridor, le jour de la paye. Les hommes lui montraient leurs visages gais et sales, leurs chandails étaient enduits de mazout. Les hommes souriaient de toutes leurs dents, se jetaient des clins d'oeil mordants et envieux, riaient de bon coeur. Rhodas savait que la Tatare avait quitté son mari, un officier en retraite, mais il savait aussi que personne ne s'était approché de

cette bouche fraîche pas plus près qu'à la distance de ce petit guichet couvert de taches d'encre. Et les femmes jalouses lui renvoyaient leurs maris, qui rentraient parfois tard, le jour de la paye, tendres et baveux.

Sa femme, elle lui avait fait une scène furieuse, inutile d'ailleurs, parce qu'il était rentré une fois à la maison, trop bon et trop gai, et, en tâtonnant doucement les murs, lui avait répondu dans la chaleur sombre et suffocante de la cuisine: «Où est-ce que j'ai été? Mais, évidemment, chez la caissière.» Sa femme alluma, clignant, des yeux, à cause de la lumière et de la colère, alla à son lit, et Rhodas sentit la chaleur du lit qui l'étouffait.

Il la rejoignit dans son lit, après avoir attendu que sa fureur passe. Mais elle renifla, lui tourna le dos et pleura doucement, avec naïveté. Comme aujourd'hui. Ensuite, elle se retourna, se repentant avec joie, posa son visage mouillé sur la poitrine de son mari, avec son nez froid, elle sentit le battement régulier et calme de son coeur, et, elle se calma elle-même et s'endormit. Elle se sentait, sans doute, heureuse.

— Bête que je suis, qu'est-ce que j'ai fait... Je t'aime quand même... Que le garçon reste chez nous...

Elle passa sa chaude main sous son aisselle. Son visage était mouillé comme autrefois, et ses larmes étaient chaudes, salées et douces, il l'embrassa plusieurs fois sur les yeux, en fermant les siens, il avait honte et il était bien qu'elle l'aimait et il avait peur qu'elle ne le lui pardonnerait jamais, c'était sûr.

Il se taisait... Et puis, on ne sait d'où, de loin, Aksiénia lui revint à la mémoire, avec la petite maison au plafond bas, au four blanc, au miroir terne, comme si l'eau avait pénétré dedans, aux

journaux collés, jaunes et déteints, couvrant les murs. Aksiénia, il la revit sur le lit, aux cheveux défaits, souples, belle, tendre comme une petite enfant, ce soir-là. Il lui attrapait ses lèvres chaudes et humides.

Le passé devint désagréable et même abominable; il ferma les paupières avec force et douleur; il rouvrit les yeux: Aksiénia avait disparu; les reflets de la lune s'agitaient et tremblaient sur le mur, semblables à de l'eau qui suinte. Le canapé grinça derrière la cloison mince: le garçon y dormait.

— Va voir, qu'il ne tombe pas, lui dit-elle, sa femme, avec cette simplicité habituelle comme c'était sa fille qui y dormait, mais ses mains, jointes sur son dos, ne le laissaient pas se lever: évidemment, elle était contente de le posséder. Ensuite, elle l'attrapa avec prudence, tandis qu'il se levait et se tenait debout, ne voulant pas échapper à ses mains d'une façon inattendue et brusque.

Le garçon dormait, la joue collée à l'oreiller. Il voyait, peut-être, les mains de sa maman, des mains larges et douces. La couverture était glissée sur le plancher.

— Est-ce mon fils? son coeur se serra: l'idée ne lui était jamais venue que son fils pouvait grandir quelque part sans qu'il l'eût su, d'une façon secrète. Rhodas ne savait pas pourquoi, mais il avait éprouvé de la pitié envers lui-même.

— Mais qu'est-ce que je fais, il faut le couvrir quand même, il se pencha pour prendre la couverture: elle était moelleuse et chaude comme la mousse, une mousse blanche, chauffée au soleil, loin d'ici, près de Moladava. Et de nouveau, la figure d'Aksiénia, une figure lointaine et claire, une figure jeune, réapparut, comme à travers une pluie grosse et grise d'une façon inexpressive et vague.

...Maintenant Rhodas était triste et étonné qu'il était devenu plus vieux, et elle, elle reviendrait toujours à sa mémoire, pleine de beauté et de fraîcheur.

Et tout à coup, une mélancolie serrante l'envahit, il voulut savoir qu'est-ce qu'elle était devenue, si elle se souvenait encore de lui, après ce qu'elle lui avait dit, et si elle l'aimait encore. Il ne savait pourquoi, mais il voulut le savoir.

Un chariot, faisant du fracas, passait au milieu de la rue; ses roues arrière sautaient sur le pavé. Un jeune Tsigane agile, au cou mince mal lavé, se tenait, agenouillé, à l'intérieur du chariot vide. Le cheval courait au trop, et la chemise rouge du Tsigane s'enflait sur son dos.

— Et ta mère? demanda Rhodas, après que le chariot eut tourné l'angle de la palissade, et le fracas des roues eut résonné sur la place. N'as-tu pas un autre père?

— Non, le garçon hocha la tête, et ses longs cheveux tombèrent sur son col.

«Il faudrait les couper», pensa Rhodas et se sentit délivré d'un lourd fardeau. Il voyait Aksiénia, qui, la veille de dimanche, après avoir balayé la cour, menait le garçon dans une maison, où, se préparant à la fête, tous les garçons du village se faisaient couper les cheveux. Elle demandait au garçon coiffeur de faire beau son fils qui «est envahi par les cheveux au point qu'on ne voit plus ses oreilles».

— Et comment vivez-vous maintenant?

— Beaucoup mieux, le garçon cracha sur le trottoir. Maman est trayeuse. Le président du kolkhoze disait qu'il allait nous construire une nouvelle maison.

Et Rhodas se souvint de cette maison, des mot-

tes de mousse verte sur le toit, du pilier qui soutenait une vieille poutre courbe. Et devant la maison, un pilier gris couvert de mousse sèche, triste indice d'une palissade et d'une porte qui s'y étaient trouvées. C'était là un témoignage éloquent qu'il n'y avait pas de maître dans la maison. Il y avait un journal coincé dans le trou qui servait de boîte aux lettres. On voyait des journaux dans toutes les portes. C'était une des préoccupations de la direction du kolkhoze. Peut-être que ce pilier, avait-il gardé sa lettre, sa première et sa dernière lettre, à laquelle Aksiénia lui avait répondu qu'elle s'était habituée à sa vie, et qu'il ne fallait pas éveiller le chat qui dort. Cette lettre était incohérente, on sentait qu'elle avait eu de la peine à l'écrire, beaucoup plus de peine qu'en travaillant à la moisson: les mots se confondaient. La solitude et le froid lui parvenaient de cette lettre, comme d'une maison inhabitée. Aksiénia cachait qu'elle avait eu un enfant. Mais dans son for intérieur, elle était contente, qu'à deux, la vie leur serait plus facile. Aujourd'hui, quand elle regarde son fils, elle est ivre de joie et elle ne peut s'imaginer vivre sans lui.

Rhodas prit le garçon par l'épaule. Elle était mince et pointue, l'enfant n'essaya pas de se débarrasser de la main de son père. Ce dernier se sentit fautif, il ne comprenait pas pourquoi, il se sentait fautif, comme il ne s'était pas senti depuis longtemps.

— Tu viendras chez nous l'automne de l'année prochaine, dit-il sans quitter sa main de l'épaule mince du garçon. J'ai assez: de poires, de pommes. Vous, vous n'en avez pas.

— Si. Pourquoi? Nous avons un sauvageon derrière la maison.

Une belle journée de dimanche. La foule sortait de l'église et du magasin blanchis à la chaux. Ils

débouchèrent sur la place. La chaleur hébétée de l'été tardif se fit sentir. Les rayons du soleil piquaient et chauffaient sec les épaules. Près de l'église, près d'une citerne froide avec du kvas, des hommes faisaient la queue. Quelqu'un avait versé du kvas sur le sable chaud et doux, le kvas disparaissait dans le sable.

— Mais tu viendras malgré tout, fit Rhodas.

— Oui, pourquoi pas, répondit simplement et sérieusement le garçon.

Et ce sérieux, que le garçon n'avait pas su dissimuler, remplit de joie le coeur de Rhodas.

«Il est grand, il doit en avoir besoin, d'un grand pardessus? pensa Rhodas. Il faut prévoir qu'il grandira encore...»

Il se souvint des paroles de sa femme quand elle sortait l'argent enveloppé dans un vieux fichu usé qu'elle avait caché sous le linge dans l'armoire; il ne savait même pas qu'il y avait de l'argent de caché. Elle lui avait dit que le garçon pouvait rester chez eux jusqu'à la rentrée.

— Nous aurons encore le temps de l'acheter, ton pardessus? Si nous passions au buffet? Nous n'avons pas encore arrosé ton arrivée. Hein?

Le garçon acquiesça d'un signe de tête, comme un adulte. Et ils continuèrent leur chemin, ils passèrent l'église blanche, le magasin de district, un petit marché derrière le magasin, inondé de poussière, avec son brouhaha, blanc de fichus de femmes. Le buffet se trouvait derrière le marché; une chaleur suffocante, une odeur de bière leur parvinrent d'une porte ouverte toute grande, et des hommes aux visages rouges, forts, en sortaient, ils sentaient l'huile et la choucroute.

Ils s'y dirigèrent, le père et le fils. Personne ne les regardait; tout était humain: la journée, le soleil, le début d'automne et la beauté d'un dimanche.

Baryss
Satchanka



UN RÊVE

Adam Piatrovitch était de vingt-cinq ans plus âgé que moi. Quand nous nous étions rencontrés pour la première fois, il occupait un poste considérable à l'Académie des Sciences, il avait un grand appartement confortable de cinq pièces au centre de la ville et une «Volga». Et, naturellement, il était marié. Sa femme, Zinaïda Pavlovna, était charmante et toujours gaie. Ils avaient deux enfants, une fille et un fils. Il avait aussi un rêve, comme je l'appris plus tard, un rêve qui lui était cher. Il rêvait de voir le jour, quand il n'irait plus à l'Académie, ne passerait plus des heures à toutes sortes de réunions et de séances, n'écouterait plus ce qu'on y dit, le jour, quand il pourrait jeter le manche après la cognée et aller à la campagne, pas pour un jour ou pour deux, mais pour toujours.

— Je voudrais bâtir une simple maison rustique quelque part près d'une forêt, ou près d'une rivière, aimait réfléchir à haute voix Adam Piatrovitch, quand nous nous promenions parfois dans le square de l'Académie ou dans le parc, je voudrais pêcher, cueillir des champignons, boire du

lait frais et ne rien entendre, n'avoir aucune idée de ce qui se passe. Tu t'imagines! Ici, à l'Académie, on assiste aux réunions, aux séances, on discute, les uns sont loués, les autres sont critiqués, les uns sont avancés, les autres sont abaissés, une chose est correcte, une autre est fausse, et toi, tu es loin de tout cela, tu vis une vie tout à fait nouvelle. Tu regardes le ciel, les nuages qui y passent et vont on ne sait où, tu entends les feuilles des arbres bruire, la rivière couler, le rossignol chanter quelque part dans les arbrisseaux, les grenouilles coasser dans les marais, et tu as le coeur plein de joie, de calme, de tranquillité, d'accord. Tu n'envies personne et tu ne regrettes pas de ne pas avoir dit ce qu'on t'avait prié de dire, il fallait critiquer quelqu'un, mais tu as fait son éloge, ou, au contraire, au lieu de faire l'éloge de quelqu'un tu l'as critiqué. Plus de coups de téléphone, plus d'appels urgents. Tu t'imagines!

Adam Piatrovitch s'animait, se tournait vers moi brusquement, et je voyais de petits feux s'allumer dans ses bons grands yeux, de petits feux de jeunesse qu'on voit chez tous les amoureux, chez tous les épris. Il s'animait de plus en plus et se mettait à parler de ce qu'il aurait encore fait pour se sentir indépendant et heureux pour de bon.

— Je planterai autour de ma maison des pommiers, des cerisiers, des framboisiers, des fraises, je les arroserai, j'y mettrai du fumier, je binerai la terre autour d'eux, j'attendrai leur floraison et le temps où ils me donneront des fruits. J'aurai des abeilles. Pas beaucoup, cinq ou six ruches. Je m'approcherai d'une ruche et je les entendrai bourdonner. En voilà une qui entre dans la ruche, et en voilà une autre qui en sort. Tu te représentes! Et en hiver, je prends

mon fusil, et, avec mes skis, je vais dans la forêt, à la chasse. La neige est profonde, et tout est blanc, tout est couvert de givre. Et toi, tu n'entends que le bruissement de la neige et tu regardes les traces laissées sur la neige par des animaux... Tu t'imagines!

Adam Piatrovitch rêvait encore d'écrire dans le silence et dans le calme ce qu'il avait dans le fond de son cœur, ce, à quoi il se préparait, ce qu'il avait recueilli pendant des années, et ce qu'il n'osait pas entreprendre parce qu'il craignait que dans la ville, en se hâtant toujours, en s'affairant, il pourrait ne pas réussir.

— Toute ma vie, me disait-il souvent, je ne fais pas ce que j'aurais dû faire. J'ai voulu être agrégé, docteur, ensuite, il m'a fallu occuper le poste de titulaire de chaire, et, après, j'ai décidé de travailler à l'Académie, je croyais que j'y serais plus tranquille. Mais il a fallu défendre ou prendre le parti de quelqu'un, ou moi-même, j'ai dû faire preuve de tout mon sérieux et de toute mon intransigeance pour que quelqu'un ne dise pas d'absurdités. Et j'ai tourné comme un écureuil en cage et je ne me suis pas aperçu que mes meilleures années avaient passé. Il aurait fallu faire ce que j'étais capable de faire, pour quoi, à vrai dire, j'avais décidé de devenir savant. Mais au lieu de cela, j'entendais de fausses accusations, des intrigues, je brouillais, je réconciliais, je distribuais des appartements, j'organisais des discussions utiles et inutiles, je courais, je téléphonais, j'allais, je rapportais, je coordonnais, j'exigeais que l'on fasse de cette manière et pas d'une autre... Il me semblait que cela finirait un jour et je me mettrais sérieusement à mon travail. Mais une affaire terminée, il y en avait une autre qui apparaissait. Et je dirigeais quelque chose, je me procurais quelque chose,

je prenais une part active, comme on dit, à quelque chose... Et si je n'étais pas d'accord, si je rappelais que j'étais un savant, que je devais faire mon travail, à moi, on me calmait: tu as toute ta vie devant toi, tu as encore le temps de faire ton travail... Et maintenant, je vois, la vie passe et mon travail n'est pas fait. C'est pourquoi je rêve à ce temps quand je n'irai plus le matin à l'Académie, et quand, en général, je serai loin d'ici: supposons que je fasse quelque chose dans le jardin, ensuite, je vais dans la forêt et je me promène près de la rivière, je me mets au travail.

Nous étions du même village, Adam Piatrovitch et moi, et, profitant de cette parenté, je lui disais souvent:

— Et pourquoi ne voulez-vous pas, Adam Piatrovitch, vous acheter une maison de campagne pour vous y cacher de temps en temps.

— J'ai essayé, souriait Adam Piatrovitch dans son épaisse moustache grise. J'ai eu une maison de campagne. Mais j'y ai renoncé, je l'ai vendue. Une maison de campagne, c'est la même chose qu'un appartement de ville. Tout s'y répète, les gens et les soucis. Et encore, l'essentiel, c'est qu'il n'y a pas de calme. Si on a besoin de moi, on m'y trouvera, on viendra me chercher en voiture et on me prendra... Non, la maison de campagne, ce n'est pas pour moi... J'ai besoin du repos, je veux qu'on ne me trouble pas, je veux la paix, être seul, tout seul, pour quinze jours, deux mois, un an... C'est alors que je ferais ce que je m'étais proposé de faire... Par exemple, si je m'installe même dans notre village, je pourrai y travailler. Nous avons là-bas une petite rivière et une forêt.

J'avais quitté mon village vingt ans après lui.

— Vous oubliez, Adam Piatrovitch: le village n'est plus le même qu'il avait été jadis. Là, comme en ville, il y a des voitures, des télévi-

seurs et des téléphones. Et il n'y a plus de bonnes forêts, on y a abattu des arbres et on a desséché les marais. Et cette petite rivière où j'avais pêché des silures ressemble en été à un petit ruisseau, elle tarit. On peut la traverser sans se mouiller le pantalon.

— Ce n'est rien, le village reste toujours village, ne me cédait pas Adam Piatrovitch. Chaque matin le vacher mène paître les vaches, et le soir, il les rentre... Et les bleuets poussent près des chemins, comme ils poussaient autrefois, les hirondelles et les rossignols chantent toujours comme ils ont chanté... Et quel silence dans le village! Non, un village ce n'est pas une ville... Il n'y aura plus de réunions, plus de lutte pour avoir un poste supérieur, pour être plus autoritaire.

C'est ainsi que disait Adam Piatrovitch, en se persuadant et en me persuadant aussi du bien-fondé de ses opinions, quand nous nous promenions dans le square de l'Académie, ou dans le parc.

Et il arriva, cela arrive souvent qu'Adam Piatrovitch ne vit pas ces jours quand il n'irait plus le matin à l'Académie, quand il ne passerait plus des heures à toutes sortes de séances et de réunions, n'entendrait plus ce qu'on disait là-bas. Une fois, quand il présidait une séance, il y eut une crise cardiaque...

... Maintenant, quand je me promène dans le square de l'Académie, ou dans le parc, ou quand je vais tout simplement dans la rue, et j'entends quelqu'un rêver à haute voix de ce qu'il ferait, quand il n'irait plus le matin au travail, ou quand il ne lui faudrait pas gagner son pain, je souris tristement et je revois mon pays, mon bon et gentil Adam Piatrovitch.

*Oaladzimir
Karatkévitch*



QUAND J'AVAIS DES OURS

Mon père était forestier. Mon grand-père était forestier, et mon arrière-grand-père, lui aussi, était forestier. Et tous mes oncles paternels étaient forestiers, ou sylviculteurs, ou étaient liés, d'une façon ou d'une autre, avec la forêt et la sylviculture. Nous formions une grande dynastie de forestiers, et même mon petit neveu ne rêvait que du métier de ses aïeux.

Et de toute cette dynastie, moi seul, brebis galeuse, je suis peintre-animalier. C'est celui qui peint les animaux.

Mon père ne s'habitua que difficilement à cette trahison de ma part, et seulement, quand, après avoir longuement réfléchi, il s'était convaincu que les animaux appartenaient, eux aussi, à la forêt, et, que pour la plupart du temps, je peignais dans la forêt et non pas dans une ménagerie. Ce qui l'avait convaincu surtout, c'était une haute appréciation donnée à mes travaux par Vassil Aliaksévitch Vataguine, célèbre peintre-animalier.

Mais il ne s'agissait pas de moi ou de mon travail. Il était assez éloquent par lui-même. Il était

éloquent notamment dans la mesure des efforts que j'y avais mis, ni plus, ni moins. Et aussi dans la mesure de mes capacités.

Mon travail avait un caractère spécifique, et c'est pourquoi ma maison était toujours pleine d'animaux de toutes sortes. Sous le lit, on pouvait trouver le gîte des hérissons, des tortues, des cobayes. Les appuis de fenêtres étaient encombrés d'aquariums, où on voyait des poissons d'espèces différentes. Vassilisk, mon chat siamois, avait essayé de les chasser, sans succès, d'ailleurs. Dans ma maison qui se trouvait à l'extrémité du bourg, il y avait toujours plusieurs chiens de races différentes. J'avais de mon temps des louveteaux, des renardeaux, un petit singe, un petit guépard et encore beaucoup d'autres animaux.

Je me souviens de la maison de district forestier. Très ancienne, bâtie avec des poutres en chêne, elle se trouvait loin de notre maison. En automne, elle se couvrait de feuilles rouges, bruissant mélodieusement, et plus tard, à l'arrivée de l'hiver, son toit de bardeaux brillait doucement d'un éclat argentin. Une légère vapeur montait au-dessus des bardeaux et s'évaporait vers le ciel, alors que quelques gouttes rares tombaient sur les courges, couvertes de sueur froide, qu'on gardait sous le toit.

De notre mezzanine on pouvait voir des étables à un étage, un chadouf de puits, un fenil, qui semblait avoir été mal peigné. Et encore, une petite source au milieu d'un pré, entourée d'une cage. Des fenêtres de droite on voyait un vieux bosquet derrière la maison de district forestier, et, plus loin encore, une haute futaie appelée Zaféevski, à troncs de cuivre, qui s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres et qui bruissait, en agitant ses feuilles, et tendait ses branches au ciel.

Des fenêtres de gauche on voyait un pré taché de couronnes d'arbres qui descendait vers le lit d'une rivière, et, au-delà de la rivière, on voyait encore des prés. Des chênes séculaires, bleus dans le lointain, s'élevaient dans les prés. Et là, quelque part, derrière les derniers chênes, très loin, il y avait le Dniéper. Et de l'autre côté du Dniéper, si on faisait deux kilomètres en canot, il y avait une petite ville, où on venait pour acheter tout le nécessaire, et, parfois, en visite.

C'est le pays de mon enfance, mais je n'y vais jamais. Parce que je prévois la tristesse avec laquelle m'accueillira mon pays, où je ne reconnaitrai rien, bien que le feu de la guerre l'ait épargné. Même s'il l'avait épargné, on y avait construit et reconstruit, on y avait abattu des arbres, et on en avait planté de nouveaux. Et je veux qu'il reste tel que je l'ai vu dans mon enfance, le meilleur pays de la Biélorussie, qui est toujours pour moi la meilleure terre au monde!

Je n'y retournerai qu'avant ma mort, quand l'homme éprouve une tentation irrésistible de revoir tous les lieux qu'il a habités dans son enfance. C'est la même chose qui force un étourneau à revoir son nid avant le voyage d'où il ne reviendra, peut être, pas. C'est la même chose qui oblige un ours à faire le dernier tour de son domaine. C'est la même chose qui nous unit avec le monde animal dans le cercle unique de l'être. Et alors je reverrai mon père, à cheval, et les gardes forestiers, riant de ses blagues fines comme du gros sel. Je reverrai le vieux Marka qui m'avait appris à attirer les poules de bouleaux rien que pour les voir, et qui m'avait appris à mettre un chien en piste, et à le faire tomber en arrêt. Il me prenait souvent avec lui pour pêcher de grandes tanches dans les cours latéraux des rivières. Je reverrai ma mère conduisant une char-

rette avec adresse, attelant un cheval, trayant une vache, ou, par une nuit d'hiver, il y avait eu cela aussi, se tenant sur le perron et tirant des coups de fusil sur une meute de loups qui avait voulu pénétrer dans la bergerie de Marka.

Mais pour le moment je ne veux pas retourner dans mon pays natal, parce qu'à vrai dire, il me semble toujours que j'y viendrai un jour et j'y verrai l'ourson Bouryk allant à ma rencontre, mon petit Bouryk, qui reniflera, grognera, et me mendiera un bonbon.

C'est bête, évidemment. Trente ans ont passé et mon animal dort paisiblement depuis longtemps quelque part dans les fourrés, (les ours, eux, les plus-puissants, ils ont droit à cette mort-là), s'il n'a pas été tué pendant la guerre.

On me l'apporta pendant l'hiver quarante. Un garde forestier, à joues rouges, à grande moustache frisée, aux yeux doux d'une couleur de tabac de Turquie, me l'apporta. Les gardes forestiers avaient réveillé une ourse, la chasse aux ours n'avait pas encore été interdite, et l'avaient tuée, ils avaient gardé un ourson, le dernier et le donnèrent à mon père.

Mon père l'accueillit fort mal. Il n'aimait pas le pillage forestier inutile.

— Tuer une ourse! Mais vous êtes fous!

— Mais, ça... Dieu sait qui était caché dans les buissons. Et quand elle est sortie, il était trop tard. Sauve qui peut. Ours réveillé, ours perdu.

— Je vais passer un savon à Pilipovitch, lui, qui ne sait pas qu'est-ce qui se trouve dans son secteur.

— Mais le petit, il faut en avoir pitié, fit un garde forestier de Roumel sans aucune logique. On ne va pas le jeter dehors, il gèle trop fort.

— Et le petit, à quel sort l'avez-vous condamné? demanda mon père. S'il est sauvage, qu'il le reste à sa joie. Et autrement, il ne sera ni apprivoisé, ni sauvage. Il cherchera la compagnie des gens et il leur fera peur. D'où est-ce qu'ils sauront qu'il ne fera pas de mal à une mouche? Et alors, il attrapera une balle. Alors, il ne nous reste qu'à le tuer, ou le donner à une ménagerie, ce n'est pas du sucre.

— Ah! ne vous en faites pas, dit le garde forestier de Roumel. Je connais un truc pour le faire rentrer dans la forêt. Mais si vous le gardez, il faut qu'il y reste une année au moins avant qu'il ne devienne plus fort. Il lui faudra un précepteur. Pas le Précepteur¹ qui est fripier en ville, mais précepteur animal qui aide la mère à garder une nouvelle portée. De cette année. Autrement, on pourrait lui faire du mal. Il est encore si petit.

— D'accord, consentit mon père. Et dis à Pilipovitch que s'il fait cela avec une ourse encore une fois, je lui...

J'entendis ces dernières paroles, en rentrant. J'étais parti pendant trois heures dans la forêt. J'arrivais justement en ski du haut d'une colline vers le perron de notre maison, où s'entretenaient mon père et les gardes forestiers.

— Salut, Siargueï Antonavitch, dit Marka avec son air ironique de toujours.

— Viens ici, Siaroja, m'invita mon père.

Il tenait un bonnet usé de lièvre et me montrait quelque chose de vivant qui s'y trouvait.

— Un petit chien! m'étonnai-je.

Ce petit chien n'était pas plus grand qu'un moufle, tout petit, clair. Ses yeux étaient parfois bleus, ou parfois bleus troubles, comme cela

¹ Ici: un nom de famille. (N. d. T.)

arrive chez les petits chiens. Et qu'ils étaient bêtes, ces yeux.

— Quelle est cette race?

— La race d'ours, me répliqua mon père. C'est un ourson.

— Si petit? Tu veux rire!

J'ai vu des ours beaucoup de fois et je ne le croyais pas.

— Eh, Siargueïka, avec ton esprit... me dit Marka. Et tu habites quand même la forêt. Tu dois savoir que les ours ne mangent pas en hiver. Et c'est le moment où naissent les petits. Pour le lait, ils en ont besoin un dé, et ils ne poussent presque pas en hiver. Autrement, ils auraient tout sucé. Et leur mère serait morte de faim. Mais au printemps, quand ils trouvent leur nourriture dans la forêt, ils grandissent bien vite. Ce ne sont pas les hommes qui l'ont inventé, mais la nature qui est d'une sagesse...

En ce temps-là, je n'avais pas encore entendu parler de la sagesse prétendue extraordinaire des habitants du village de Markavitchi d'un coin perdu de la Biélorussie. Mais cette première leçon de la sagesse de la nature, je l'appris fermement et pour toujours.

On porta l'ourson dans la maison, et ma mère le prit dans ses mains, et, ayant trempé son doigt dans du lait chaud, elle le lui donna à lécher. Sa petite langue était grise, on y voyait quelques taches rouges.

Un peu plus tard, Marka rapporta d'une course en ville une poire en caoutchouc orange, et l'affaire alla bon train.

Peut être, parce que la nourriture était en abondance, mais l'ourson n'attendit pas le printemps pour commencer à grandir. Il poussa comme un champignon. Bientôt, nous commençames à lui donner des oeufs émiettés, du miel coupé d'eau.

Dans ce cas-là, il léchait très soigneusement sa soucoupe.

Il dormait dans un coin de la mezzanine, sur une vieille pelisse, près du poêle à carreaux, mais parfois, dans la nuit, il commençait à gémir, en exprimant sa tristesse, et je le prenais dans mon lit, sous la couverture, bien que mes parents m'aient interdit de le faire. Une fois sur place, il se calmait et commençait à clapper avec plus de douceur. Bientôt le sommeil le prenait, et on n'entendait plus qu'un ronflement régulier. J'avais peur de l'étouffer par hasard en m'endormant: il était si petit.

Le matin, mon père, pour ne pas monter l'escalier, frappait au plafond avec une queue de billard; je mettais vite l'ourson à sa place... Le plus souvent il ne se réveillait pas.

Et moi, après toutes les ablutions du matin, que je n'aimais guère, et le thé de groseille, que j'avalais avec horreur, je prenais mes skis et je faisais cinq kilomètres jusqu'à l'école où j'étais en troisième¹. L'ourson restait seul à la maison. Cela me faisait de la peine. Mais je n'osais pas l'emmener avec moi à l'école, en comprenant d'instinct, que l'ourson n'attirerait pas la sympathie des instituteurs.

Bouryk grandit et alors les rideaux des fenêtres disparurent parce qu'il avait l'habitude d'y grimper et de s'y balancer. La nappe sur la table disparut, elle aussi, parce qu'il avait réussi à l'arracher deux fois avec mon encrier et mes cahiers qui s'y trouvaient. Assis sur le plancher, comme une personne, il déchirait soigneusement mes cahiers. Il en prenait les couvertures entre ses dents et il achevait l'opération

¹ Voir note du traducteur page 250 .(N. d. T.)

avec ses pattes. Je devais alors cacher tous mes cahiers, mon encrier, mes livres, mes souliers. Durant toute une année il m'apprit ainsi à ne point laisser traîner mes objets, et voilà pourquoi, jusqu'aujourd'hui, les femmes de mes amis me citent en exemple, en parlant à leurs maris de ma qualité de tout ranger. Et il me semble que les malédictions de mes amis devaient plutôt être adressées au malheureux ourson qui m'avait donné cette bonne habitude.

L'ourson menait un grand train de vie dans la maison. Une fois il pénétra dans le garde-manger, y renversa un pot de miel et fit tomber un sac de farine. Quand on le surprit, le pauvre animal léchait cet abominable mélange de farine et de miel, blanc orange, en grognant avec un air affairé. Pour terminer, il se lécha les épaules, son petit ventre nu et rond, un ventre d'enfant. Ensuite, il se coucha sur le dos et essaya de lécher l'horrible mélange qui couvrait la plante de ses larges pattes.

Ma mère poussa un cri, le prit par l'oreille, et le tira dans la cuisine pour le laver dans un baquet. Quoique je sache que mon père ne m'avait jamais battu, j'avais peur qu'il ne prenne son fouet. Il n'a jamais frappé ni son chien, ni son cheval, il n'a jamais touché personne. Il agitait tout simplement sa cravache et son cheval lui obéissait et partait au trot.

— Ne le bats pas, lui dis-je.

— Et pourquoi le battre? me demanda tranquillement mon père et m'expliqua: L'ours. Nous l'avons adopté, nous devons le supporter. Le miel, c'est plus fort que lui, plus fort que d'être discipliné. Il a pris l'habitude de sortir dehors pour ses besoins, mais on ne lui interdira jamais de toucher au miel. C'est la même chose pour tes livrets scolaires. Pas vrai?

Je rougis parce qu'un jour, je l'avoue, j'avais laissé traîner exprès mon livret sur la table. Il y avait mon premier «satisfaisant», la note qui correspond au «trois» d'aujourd'hui¹. Je n'en avais eu aucun profit. Cette petite crapule de Bouryk, comme par un fait exprès, déchira toutes les pages du livret, sauf celle où il y avait cette misérable note.

J'étais un garçon très sincère, parce qu'on ne m'avait jamais puni outre mesure et on avait toujours exigé que je dise la vérité. Mon père savait bien que je m'en repentais, c'est pourquoi, il changea de sujet pour oublier l'incident avec le livret.

— Il n'est pas «ours» pour rien². Le miel est un délice pour lui. Il sait où le trouver.

— Et son véritable nom?

Le père me regarda, un peu étonné.

— Tiens, tu commences à saisir. Tu cherches à expliquer. C'est bien. Il n'y a que les sots qui ne cherchent pas à comprendre... Leur vie est, peut être, plus facile. Mais cela ne leur apporte pas beaucoup d'honneur.

Mon père se tut.

— As-tu entendu parler la vieille de Marka? Elle ne dira jamais «ondin», mais elle dira toujours «le vert» ou «le bas mouillé», parce que même s'il a l'air d'un homme, de l'eau s'en suinte toujours. Elle ne dira pas «le diable», mais «le cornu»; «le loup», elle l'appellera «le monsieur gris». Et si les chiens se mettent à aboyer en hiver, elle dira: «les messieurs qui dorment sur la paille se fouillent avec les dents.»

¹ Système de notes scolaires en U. R. S. S.: 1- très mal; 2- mal; 3- satisfaisant; 4- bien; 5- très bien (N. d. T.)

² Miadziedz (ours) en biélorusse signifie mangeur de miel. (N. d. T.)

— Pourquoi est-ce qu'elle parle comme ça?

— Elle est superstitieuse. Elle croit que quand on parle du loup, on en voit la queue. Et il y avait un temps quand tout le monde le croyait. C'est pourquoi ils avaient donné à l'ours le nom de mangeur de miel.

— Et son véritable nom, ils l'ont oublié?

— Oui, ils l'ont oublié. Et c'est pourquoi son sobriquet est resté. La vieille de Marka au lieu de dire «ours» dit «l'oncle» ou «la grosse patte». Et comment s'appelle la retraite de l'ours?

— Tanière¹.

— Ou «Bär — Loch», le trou de Bar. Peut être, on l'avait appelé «Bär», comme les Allemands? C'était un nom commun. D'autant plus, que le mot «Bär — Loch» sonne comme dans notre langue. Bärenloch, le trou de l'ours.

— Je ne veux pas ce mot allemand. Ils sont fascistes.

Mon père me regarda de nouveau et me dit avec un air sérieux:

— Eh, Siaroja, Siaroja! Les Allemands ne sont pas tous des fascistes.

— Et pourquoi donc... m'indignai-je.

— Je suis en train de penser. Admettons que tu sois né en Allemagne.

— Et encore! Comment cela aurait pu arriver? Je suis né ici!

— C'est vrai, tu es Biélorusse. Et crois-moi, c'est une patrie à envier. Mais, supposons... qu'un garçon, pas mauvais du tout, y soit né. Et on lui rabat les oreilles, on lui dit que Himmler est un brave homme, et que Hitler est un Dieu. Et tout cela sans répit. On lui dit qu'il

¹ Biarloga signifie en biélorusse tanière de l'ours. D'après certaines sources a pour origine les mots allemands Bär (ours) et Loch (trou). (N. d. T.)

est unique en son genre, qu'il faut tuer tous les autres garçons parce qu'ils ne connaissent pas les vérités du Führer. Et cela dure des années. Tu as une grande tête, des yeux clairs et des cheveux blonds. Tu seras haut et svelte. Alors, tu dédaigneras, tu haïras le petit-fils de Marka, tout simplement, parce qu'il est un misérable garçon d'une forêt de Palessié, de même que K'honia, fils de Pinia, et Hassan, fils de Mamed, qui habite l'extrémité tatare. Les hommes, comme les ours, ont besoin d'être estimés.

Mon père se tut un instant et continua:

— On peut mettre beaucoup de choses dans la tête d'un homme. On peut parfois tout mettre dans la tête d'un homme. Et puis, ce n'est pas le moment d'en discuter. Quand tu seras grand, nous en reparlerons.

Il se tut de nouveau. Nous reparlâmes de ce sujet après la guerre; devenu plus âgé, je suis passé par les dangers, j'ai connu le prix de la vie, j'ai compris beaucoup de choses. Mon père était un homme bon. Il avait beaucoup de sagesse concernant la nature des choses.

Mais nous en parlerons plus tard. Revenons à nos ours.

Cet été-là, quand j'allais avec Marka dans la forêt, je prenais Bouryk avec moi le plus souvent possible. D'abord, l'ourson craignait la forêt, il se serrait contre mes jambes, mais peu à peu il s'y habitua. Parfois il pouvait même disparaître, et, quand on l'appelait, il accourait vite, en se dandinant et agitant son lourd derrière.

Et Marka, exprès, devant l'ourson, soulevait et rejetait des pierres et de vieux troncs sous lesquels il ramassait des vers, qui essayaient de se creuser dans le sol, et des larves, et il en donnait à Bouryk. Ce dernier clappait de plaisir, mais ne pouvait deviner ce qu'il devait faire lui-même pour

en avoir. Et grande était notre joie quand il avait essayé pour la première fois de renverser un vieux tronc, pas trop gros. A ce temps-là, Bouryk était bien nourri et assez fort.

— Nous l'avons gâté, me dit Marka. Il faut le corriger, si nous le pouvons. Que la forêt ne lui fasse pas de mal, quand nous le laisserons partir.

Une fois je surpris Bouryk en train de dénicher des tétras. Il mit un oeuf dans sa gueule comme un jouet et l'écrasa par mégarde. On ne pouvait pas décrire son museau à ce moment-là. On y lisait l'abord un grand étonnement: où est donc ce jouet? Et ensuite, une compréhension inattendue, il comprit que c'était de la nourriture, une bonne nourriture.

— Dourov, disait mon père, en faisant allusion à Marka, Gaguenbek, le cirque de Cinizelli.

Et, en réalité, Marka faisait preuve d'une grande patience. Une fois, par exemple, il baigna l'ours dans la Vodra, et, ensuite, il l'attira avec du sucre vers une fourmilière. Il mit le sucre au sommet du cône. Bouryk le toucha d'abord avec sa patte, et, ensuite, il y fourra son museau. Après, il battit en retraite et commença à frotter son museau avec ses pattes et à les lécher. Le sucre, mêlé à la salive, coulait sur ses pattes et son ventre. Il le léchait avec les fourmis. Marka avait répété l'opération plusieurs fois. Et voilà une fois que Bouryk s'était calmé tout à coup dans les fourrés. Marka m'appela tout bas.

L'ourson, assis près d'une fourmilière, mouillait sa patte de salive et la plongeait dans la pyramide. Il y tenait sa patte et la léchait ensuite. Il n'avait plus besoin de sucre.

— Tiens, ce polisson, il a bien compris! s'étonna Marka. Ce n'est pas sans raison qu'on dit que les ours sont des hommes qui se sont enfuis dans

la forêt pour ne pas travailler pour le bien d'autrui... Pour ne pas être surveillés. Et toi, Siarojka, tu ne serais pas, par hasard, plus long qu'un ours à apprendre?

— Comment?

Le vieux cassa deux branches de noisetier et les écorça.

— Et voilà. Mais ne choisis pas d'arbre amer comme l'aune ou le tremble. Et maintenant, mouille-la de salive.

Il mouilla sa branche, et, s'étant accroupi près de la fourmilière, en face de l'ours, il mit sa branche sur le cône.

— Mets la tienne.

Des fourmis couvrirent la branche. Marka attendit une minute et nettoya sa branche, pleine de fourmis et d'aiguilles de pin, et commença à sucer sa branche, comme s'il jouait de la flûte.

Je fis la même chose. Un goût aigrelet et agréable fit disparaître toute la salive. Je n'avais plus soif.

— Alors, Siarojka? La bière de fourmis, est-elle bonne?

On n'entendait que Bouryk croustiller. Ainsi, nous étions trois près de la fourmilière, deux hommes et un ours, et nous nous permettions le luxe de nous régaler.

...Il fut inutile d'habituer l'ours à la framboise. Sa manière de la manger était très intéressante: il l'arrachait avec les feuilles, mettait le tout dans sa gueule, mâchait, en fermant les yeux de plaisir, et, ensuite, il crachait les feuilles.

Ainsi passa l'été. L'automne arriva. C'était la saison des glands et de l'airelle. Le toit de la maison redevint argenté, Bouryk devint apathique, somnolent et ne voulait plus se promener avec moi. Juste derrière notre maison un sapin

avait été déraciné, mais nous n'avions jamais eu le temps de le scier. Par la suite, mon père interdit de toucher au sapin, parce que le trou sous les racines était plein de feuilles mortes, et, une fois il avait vu Bouryk se mettre dans le trou et piétiner les feuilles. Alors mon père me dit d'y apporter chaque jour, mes leçons finies, deux sacs de feuilles mortes et d'en remplir le trou.

Les pluies d'automne mouillèrent les feuilles, qui, par la suite, gelèrent, elles étaient dures et sonnaient comme du verre. Bouryk disparaissait de plus en plus souvent. D'abord, pour la journée, ensuite, il ne rentrait pas même la nuit. Mon père me dit qu'il cherchait des herbes et des racines et, peut-être même, des tue-mouches gelés, remède nécessaire pour se débarrasser de ses puces, s'il en avait, autrement, il serait dévoré pendant son sommeil. Mon père ajouta que ceci avait le nom d'instinct, la mémoire des ancêtres, parce que personne ne le lui avait appris.

Ensuite, l'ourson s'était caché pour un jour dans sa tanière, mais il en sortit, parce qu'il avait fait plus chaud. Un peu plus tard, il s'y cacha pour trois jours de suite. Un jour, quand j'étais rentré de l'école, et qu'il avait neigé pour la première fois, je ne vis pas l'ours, et mon père me dit que pendant la nuit Bouryk s'était caché définitivement et qu'il ne fallait le déranger sous aucun prétexte.

Il neigea. La maison, l'écurie, les sapins de la forêt, les meules, les genièvres, tout était couvert de neige. Nous nous levions et nous nous couchions à la lumière des lampes à pétrole. Le soir, le bois dans nos poêles à carreaux crépitait. Le reflet des flammes courait sur les pages de mes livres. Et je regrettais que dehors, non loin, de chez moi, ma bête dormait dans la neige. Je

savais que l'ours, bien nourri, supporterait l'hiver.

De temps en temps, je prenais les jumelles de mon père et je regardais le monticule blanc du sapin déraciné, un petit trou gris, et un petit courant d'une vapeur légère, presque invisible, sortant du trou quand le grand froid piquait dur. Ce courant tenait d'un mirage et mon père me dit que ce mirage avait coûté la vie à beaucoup de chasseurs, parce que quand l'ours sort de sa tanière il paraît dans cette vapeur plus haut, et le chasseur doit viser un peu plus bas, autrement, il finira mal.

— Enfin, ce n'est pas la peine d'y penser. Je partageais ses idées.

...Bouryk se réveilla quand il restait peu de neige. Il semblait pelé, ses flancs étaient creusés et son museau aigu ressemblait à celui d'un porc sans race. Je ne le vis pas sortir de sa tanière. Il n'y avait qu'un trou béant qui s'ouvrait à l'Est, comme toujours chez les ours. Mon père me rassura que l'ours ne s'enfuirait pas et qu'il était allé tout simplement pour ronger de l'écorce de nerprun ou autre chose qui pourrait chasser le bouchon, parce que ce n'est pas seulement de manger que les ours se privent en hiver.

Et, en effet, il apparut deux jours après, un peu plus sauvage que d'habitude, mais pas trop méchant. Nous lui donnâmes du pain, en y mettant des morceaux de sucre, et il croustilla comme auparavant.

Maintenant, il disparaissait parfois pour un jour ou pour deux, mais il revenait toujours et mendiait, parce qu'il y avait peu de nourriture dans la forêt. Mais le soleil chauffait de plus en plus fort, l'oseille s'agitait sous les arbres, les fourmis apparurent. La nourriture devint plus abondante, il mangeait chez nous et dans la forêt.

Parmi tous les habitués de la maison il m'aimait le plus, comme auparavant. Il prit l'habitude même de m'accompagner à l'école. Jusqu'au bout de la forêt. Il grandit énormément. S'il se levait sur ses pattes de derrière, il était plus haut que moi, et on m'interdit de lutter avec lui, parce qu'il pouvait mal mesurer ses forces au plus fort de la lutte. Mais il m'était toujours agréable de marcher avec lui, en le menant par l'oreille, ou de le renverser et de m'asseoir dessus. Dès ce temps-là, quand je regarde les images du «Livre de la jungle», où Maougly, un petit garçon, parle à Balou, un ours, je revois Bouryk.

Et, peut être, plus d'une personne, pour se rendre compte qu'ils ne dormaient pas, s'étaient pincées la main à la vue d'un garçon et d'un ours se baignant dans la Vodra, ou apparaissant ensemble sur une pente, l'ours mené par l'oreille.

Une fois il fit peur aux femmes qui cueillaient des morilles tardives et quelques herbes. Et alors, pour qu'il ne me suivît plus, il fut décidé de l'enchaîner, juste le temps qu'il me fallait pour gagner l'école.

Et je compris qu'est-ce que cela signifiait que d'être enchaîné. Une fois, quand je partais, je me retournai et je vis ses yeux. Il se leva, piétina sur place, me tendant ses pattes de devant, je vis son gros ventre brun clair. Que Dieu vous garde d'assister à une scène pareille, si vous aimez les animaux et les hommes. C'est moi, qui vous le dis, un homme d'âge, qui avait assez vu la mort des uns et des autres.

Ce qui allait arriver avait précipité notre séparation. Vingt ans après, j'en parlai à un naturaliste que je connaissais. Ce dernier me répondit qu'il avait lu quelque chose de pareil quelque part. Peut être, chez Brehm, ou chez M. Khan, vulgarisateur, auteur des «Récits de la vie des singes»,

Brehm ne l'avait pas décrit. Après cette conversation je lis Kéhan et je ne trouvai rien de semblable. Et s'il y avait quelque chose d'analogique, cela ne veut pas dire que les animaux d'une même race font des actes semblables dans une situation semblable.

Maintenant, quand je parlais, Bouryk était couché, la tête sur ses pattes, sans aucune espérance. Je me retournais, je le voyais, je voyais notre cour sablée, la poutre qui soutenait le mur d'une grange, à moitié détruite, je voyais ma mère, qui, se tenant sur le perron, versait des grains et appelait ses poules.

— Poule! Poule! Poule!

Nous avions beaucoup de poules. Voilà qu'un jour elles commencèrent à disparaître. D'abord, nous crûmes que c'était un renard. Mais après la puanteur nous conduisit à un véritable cimetière de poules, derrière la niche du chien. Ensuite, nous réussîmes à voir ce polisson de Bouryk qui s'amusait à ramasser et à jeter du sable. La poule est une des créatures des plus stupides. Les poules s'approchaient, et, en ce moment, l'ours, qui savait très bien la portée de sa chaîne, s'attaquait à l'une d'elles et lui tordait le cou. Ensuite, il l'enterrait derrière la niche. Il n'était pas habitué à la viande. D'ailleurs, les ours préfèrent la viande pourrie et n'en mangent crue et fraîche que dans le cas où ils ont faim.

Il le faisait, lui, qui était nourri comme pas un seul animal dans cette haute futaie de Zaféevski.

— Il devient féroce, dit mon père, bon gré, mal gré il est temps de nous en débarrasser. Un malheur peut arriver.

...Nous décidâmes de l'emmener vendredi, et ce qui arriva jeudi, les vieux en auraient dit que c'était la main de Dieu, et mon père dit, tout pâle: «On a eu de la chance».

J'étais allé à l'école, et, vingt minutes après, Bouryk réussit à enlever son collier. On ne savait pas si le collier était mal serré, ou si autre chose était arrivée, mais Bouryk tourna longtemps la tête et se libéra. Une fois libre, il se mit à me poursuivre. Il comprenait, peut être, que c'était sa dernière promenade. Ou pressentait-il quelque chose.

L'extrémité du bois, éclairée par le soleil, était déjà devant moi, quand, tout à coup, je me retournai et je vis le collier blanc à pointe du cou de Bouryk, sortant en avant, et son derrière poilu qui s'agitait, et ses pattes qu'il tendait vers moi d'un mouvement maladroit.

Il accourut vers moi, respira profondément, renifla, grogna. Je décidai que je lui permettrai de m'accompagner pour la dernière fois jusqu'à la pente. Je mis la main sur son cou, et, appuyé légèrement contre lui, je continuai mon chemin. Ainsi, nous étions déjà assez loin de la forêt, quand je vis...

...Je ne savais pas que ce jour-là Bouryk n'était pas seul qui avait retrouvé sa liberté, que Grome, le taureau du sovkhose, avait perdu l'anneau qu'on lui avait enfilé dans les naseaux. Une vis était tout simplement sortie, et Grome frotta son museau contre l'herbe jusqu'à ce qu'il ne se fût libéré de l'anneau par lequel on retient un taureau. Et le tenant par cet anneau, un enfant de sept ans peut l'emmener n'importe où.

Alik, mon cousin au troisième degré, fils du directeur de l'école, et deux grands garçons poursuivirent la bête affolée. Juste avant Grome avait réussi à jeter au-delà d'une haute haie le vacher qui eut ses cinq côtes cassées. Le vacher ne resta en vie que grâce à ce que le taureau l'avait perdu de vue derrière la haie... Et voilà nos trois jeunes gens à cheval, fouettant leurs chevaux, avai-

ent couru après le taureau pendant deux heures jusqu'à ce que le taureau fatigué ne fût entré dans une grange vide. Ils réussirent à fermer toutes les portes. Et mon cousin, grimpé sur une poutre, y attacha une grosse corde et commença à descendre l'autre bout de la corde avec un noeud coulant là, où reniflait, mugissait et fendait l'air avec ses cornes effroyables le taureau, écumant de rage.

Mon cousin avait réussi à attraper le taureau par les cornes et à serrer le noeud coulant, mais la bête, sentant la captivité, s'élança, et la grosse corde se tendit et craqua comme une simple corde de violon. Alik, qui tenait toujours l'autre bout de la corde, se laissa entraîner et tomba de la poutre directement sous les sabots du monstre. Heureusement, le taureau ne comprit pas la situation, et, sans faire attention à mon cousin, se précipita et enfonça la vieille porte avec ses cornes, et s'enfuit. Pendant qu'on soulevait Alik, et qu'il reprenait son souffle, pendant, qu'on rattrapait les chevaux, le taureau disparut sans laisser de traces.

— Il faut le tuer! cria le directeur. Car il a le goût du sang!

— Non, répondit mon cousin. Il coûte trop, il est de race pure.

— Et s'il tue quelqu'un? C'est toi qui en sera responsable? Essaie de lui remettre l'anneau.

— Nous allons l'attraper.

On apporta de nouvelles cordes, et tous les trois continuèrent la chasse...

...quand je vis un monstre rouge de race suisse, grand comme un aurochs, se précipiter sur moi. Il soulevait la poussière, secouait la tête pour se débarrasser du noeud et bondissait en courbant la queue.

Je ne pouvais me cacher nulle part: je m'éloi-

gnai de la forêt, et il n'y avait pas un seul buisson ou un trou...

Je n'eus pas peur. Tout se pétrifia en moi. Le taureau s'arrêta: il m'avait remarqué. Ses yeux injectés me regardaient, l'écume suintait sur son museau. Il battait la terre avec ses sabots et se tendait. Ses cornes, pointues et brillantes, comme si elles étaient polies, s'abaissaient vers le sol.

Il s'élança avec un rugissement effroyable.

J'eus le temps de faire un bond de côté. Et puis encore un bond. Et encore. Ce jeu ne pouvait durer longtemps. Mes jambes s'engourdissaient peu à peu. Et quand Grome s'élança pour la quatrième fois, une ombre brune, maladroite, se précipita sur le taureau.

Bouryk assena un coup de patte sur le garrot du monstre et le déchira. Mais ce n'était pas la blessure qui avait fait Grome revenir à soi. Il remarqua, enfin, l'ours, il comprit avec qui il avait affaire, après avoir senti l'odeur animale, haïe, terrible et féroce.

...Quand les cavaliers arrivèrent, Grome battait en retraite, tremblait de haine et de terreur, il reculait, en battant la terre, mais il n'osait plus s'élançer. Il rugissait et reculait devant l'animal, qui, levé sur ses pattes de derrière, marchait sur lui. On jeta le premier noeud coulant sur les cornes du taureau, avec le second, on le saisit par une patte de derrière, et on l'emmena. Bouryk fermait la marche, comme un convoyeur, et accompagna toute la troupe jusqu'à la forge où un nouvel anneau fut passé dans les naseaux du taureau.

...Ma mère nous permit de nous séparer de Bouryk le dimanche suivant. Pendant les trois jours qui restaient, elle le nourrit comme un porc, et, quand nous le conduisîmes vers le camion du sovkhoze, (c'est le directeur reconnaissant pour

le taureau avait mis à notre disposition un vieux petit camion du sovkhoze), ma mère embrassait le museau de Bouryk en pleurant.

On fit monter l'ours à l'aide des planches. Mon père et moi, nous nous assîmes à côté, Marka s'installa dans la cabine, près du chauffeur. L'ours s'inquiéta, en entendant le bruit du moteur, mais puis, il se calma assez vite. Il regardait de ses petits yeux la forêt qui courait à notre rencontre. L'extrémité brillante de ses naseaux frémissait légèrement: il flairait les odeurs de la forêt. J'avais le cœur gros de me séparer de mon compagnon, mais je comprenais, qu'un jour Bouryk me quitterait pour trouver un compagnon de jeux, digne de lui, je comprenais, que mon ours voulait être parmi ses semblables et qu'il y serait mieux que parmi nous. Il était né pour être libre.

Nous l'aménâmes à cinquante kilomètres, dans un coin perdu, où nous avoins souvent rencontré des ours; nous le fîmes descendre du camion, le caressâmes et nous nous dirigeâmes vers la machine. Il essaya de nous suivre, mais les odeurs de la forêt vierge étaient plus fortes et il préféra s'éloigner. Mon père et Marka le virent nous suivre des yeux. Ils tirèrent quelques coups de fusil en l'air. Alors, l'ours se mit à trotter et bientôt il disparut parmi les arbres.

Le camion s'éloignait. Je pensais à ce que la fraise, la myrtille et la framboise, l'escargot et le gland allaient apparaître. Et que Bouryk saurait s'installer pour l'hiver. Et qu'il se marierait et qu'il aurait des enfants. L'avenir est devant lui, et surtout — la liberté.

...Quelques semaines après les Allemands bombardèrent notre ville. Leurs premières bombes atteignirent la poste, les grands magasins, le théâtre. Les gardes forestiers disaient que tous les animaux se cachaient loin du bruit et des routes

au fond de la forêt. Et la seule faible consolation que j'éprouvais au milieu de cette douleur humaine c'était de savoir que la bête que j'aimais et qui m'avais sauvé la vie, qu'elle n'irait pas pour sûr vers les routes où explosent les bombes et où on entend le bruit des chars.

La semaine suivante, nous partîmes tous dans la forêt.

Je ne vous parlerai pas de la formation de l'un des premiers détachements de partisans. Je ne vous dirai pas comment je fus agent de liaison. Pour moi, garçon de douze ans, je courais moins le risque que les agents de liaison adultes accomplissant leurs missions. Si, évidemment, on n'est pas pris pendant la mission. Que dire? On en a tant écrit et parlé. Je n'ajouterai que quelques mots.

...En automne quarante-deux, le vieux Marka et moi, nous nous fauilions à travers les forêts. Nous étions vêtus tous les deux de longues grosses chemises, nous avions tous les deux des musettes. Marka qui avait laissé pousser sa barbe ressemblait en réalité à un vieillard et moi, j'étais son guide. Notre «légende», n'était point mauvaise: mes parents avaient péri pendant un bombardement, et Marka, il eut pitié de moi et me prit avec lui.

Toute la forêt était inondée de feuilles qui bruissaient sous les pas, sèches, couleur cerise, de rouille ou rouges. Ces feuilles frémissaient au souffle du vent: elles montaient en l'air et voltigeaient parmi les branches des arbres.

Un jour que nous approchions du ravin en amont de la Vodra (une petite source jaillissait du ravin et se jetait dans la rivière) Marka mit la main sur mon épaule et m'arrêta.

Le ravin était rempli de feuilles. On fait un pas et on s'y noie. Et les arbres y ajoutaient

toujours de l'or et de la rougeur. Et ce bruissement de feuilles nous permit de nous approcher silencieusement tout près...

De l'autre côté du ravin un grand ours brun rejetait un gros vieux tronc, vert de mousse. Je voyais son gros derrière, de grosses pattes d'avant un peu courbées, beaucoup plus grosses que celles d'arrière. Et de là où je me trouvais, je voyais le jeu des muscles sur son grand garrot double.

Quand il rejeta le billot, il s'assit et commença à y chercher quelque chose à manger. Et je vis tout à coup un collier de fourrure blanche, avec une petite cravate blanche aussi, en pointe, et une vague de chaleur remplit mon cœur de joie: «C'est, peut être, lui?.. Non, ce n'est pas lui... Mais si, c'est lui!..»

— Bouryk! Mon petit Bouryk! appelai-je tout bas.

Marka me ferma la bouche avec sa main. L'ours prêta l'oreille et se mit à agiter son museau et à regarder de tous les côtés. Mais le vent soufflait de son côté, d'autant plus, il ne pouvait pas nous apercevoir: les ours, eux, ils voient mal. Et je me taisais. Alors, il poussa un grognement lancé comme un appel. Ce grognement me parut plaintif et doux, pareil à un ronronnement. Ou, peut être, je voulus y croire?

Nous nous taisions et peu à peu il se calmait. Il en finit avec ce qu'il avait trouvé sous le tronc, et, sans se presser, se dandinant, il partit dans le fond de la forêt. Un coup de vent fit envoler un nuage de feuilles rouges et or qui tombèrent au fond du ravin. Cela ressembla à une chute d'eau tombant en douceur. Les feuilles semblèrent s'élaner à la poursuite de l'ours, entraînées par le vent. Et puis, tout fut calme.

La guerre était terminée. Il y avait longtemps que j'avais fini mes études à l'Institut des Arts et je travaillais déjà. Et s'il m'arrivait de penser à mon ours, j'étais sûr qu'il était devenu un ours grand et puissant, qu'il était, sans doute, «grand-père» et «arrière-grand-père», patriarche d'une grande famille d'ours. Ou, peut être, dormait-il déjà quelque part d'un sommeil éternel sur une pente ensoleillée, recouverte de branches.

Rien de nouveau ne s'était passé jusqu'à ce qu'on ne m'eût invité à participer à un film intitulé «L'Histoire d'un ours». Le réalisateur croyait qu'il serait intéressant d'inclure dans cette histoire un peintre animalier (quelqu'un lui avait parlé de mon appartement au moment où les créateurs du film se creusaient la tête pour avoir quelques idées) qui aurait adopté un ourson qu'il appela Toupe. Je ne voyais pas de raison pour refuser, et pourquoi ne pas aider mon ami l'opérateur qui demandait mon aide avec insistance. Outre cela, je devais répéter dans le film ce que je faisais dans la vie: dessiner, nourrir les animaux, leur parler. Mes vingt-cinq ans de pratique me l'avaient appris.

C'est là que je fis connaissance avec le jeune Toupe, avec sa soeur et leur doublure, appelée Tapa. On effectuait les prises de vues une fois tous les deux jours. La soeur avait un caractère méchant et querelleur, et quand les prises de vues touchaient à leur fin, on l'emmena dans une réserve et on la laissa partir. Il faut dire qu'elle ne se retourna pas et se dirigea dans la forêt d'une démarche ferme.

Toupe était tout l'opposé de sa soeur et, donc, il était la coqueluche de tout le monde.

On lui permettait de lécher du miel, de s'installer par les journées chaudes dans le réfri-

gérateur d'où parvenait ensuite un croustillement: Toupe croquait de la glace. Il agissait à sa guise et on le pardonnait, parce qu'il avait un caractère doux et calme.

Outre cela, il avait l'habitude de courir sur place quand on le gardait en laisse.

Les prises de vues finies, Toupe fut remis à la station de jeunes naturalistes et j'étais très content de ne pas le voir dans une ménagerie. Il y trouvera de vastes salles, un grand parc, les enfants qu'il aimait toujours et auxquels il ne faisait jamais de mal, comme un chien intelligent.

Deux mois après, je vins au studio, et, passant par un grand atelier encombré où on entendait des cris, des cliquetis de fer, des coups de marteau, où roulait une grue et tout était inondé d'une lumière morte, impitoyable, de projecteurs, je vis dans un coin, parmi des objets entassés, une cage étroite et basse, où, sur une couche épaisse de fumier, gisait Toupe, sale, serré de tous côtés.

— Qu'est-ce que c'est donc? Pourquoi est-il ici?

— Ah, me dit mon ami, l'opérateur, canailles. Toupe avait l'habitude d'être caressé et voilà que des voyous s'étaient mis à le harceler. Je le connais, il était patient. Mais ensuite, il en a saisi un. Il l'a pris, tout simplement, dans sa gueule, rien que pour lui faire peur, sans lui faire mal. Mon ami serra les poings. Mais la mère de l'enfant vint, couverte de suif et de bijoux, avec une cervelle de moineau, elle est montée sur ses ergots et n'a cessé de crier: on a fait mal à mon petit! On a été obligé de reprendre l'ours.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas remis dans une réserve?

— Ils ont répondu qu'ils n'avaient pas d'argent pour l'acheter. Nous leur disons: prenez-le

sans payer. Et eux: «Nous nous excusons mais on a besoin de papiers nécessaires pour la comptabilité. Car l'ours est un bien.» Et voilà cette affaire du «bien» traîne déjà depuis un mois. Et la bête en souffre.

Toupe me reconnut. Ses yeux me regardèrent avec une douleur presque humaine et j'eus tout à coup le coeur serré. Il me semble que ce n'était pas ce petit artiste quadrupède qui souffrait ici, mais l'autre, celui qui m'avait sauvé la vie, fier et libre, même pendant cette guerre maudite, que c'était lui, enfermé maintenant dans la cage, dans le fumier, transformé en un vil esclave.

— Donne-moi la laisse, dis-je à mon ami, en ouvrant la cage.

— Qu'est-ce que tu vas faire?

— Donne-la, diable les emporte. Ils n'ont plus besoin de lui, ils l'ont oublié. Et il était avec nous, sous la pluie, sous la neige. Ici, il crèvera pendant qu'ils... avec leur «bien».

Je le traînai dehors, et lui, réjoui, il se leva et «m'embrassa» à sa manière, en tachant de fumier mon chandail bleu. Il grognait et me léchait le visage. Il devint grand, presque aussi haut que moi, et moi, je suis loin d'être petit. Il avait une grosse tête, avec une gueule énorme.

Je le fis sortir dans la cour, le roulai dans la neige, pour le nettoyer un peu, et la neige devint noire comme si on y avait épousseté un tapis, et je menai vers la sortie. Le gardien essaya de me retenir, mais il n'insista pas beaucoup, parce que Toupe se leva et grogna, comprenant bien qu'on menaçait de l'enfermer dans sa cage. Le gardien nous laissa passer et se contenta de me crier dans le dos quelque chose de railleur.

Je conduisis Toupe à une station de taxis. Je dus faire pour lui ce que je voulais faire. Au moins, en la mémoire de Bouryk.

— Il restera chez moi jusqu'à ce qu'on ne s'entende avec la réserve.

— Bon, fit mon ami.

Près d'un petit magasin un des assistants de l'opérateur et un ingénieur du son nous rejoignirent. Ainsi, tous les cinq, nous nous approchâmes de la station de taxis où il n'y avait qu'une seule voiture.

— Nous sommes quatre, dis-je au chauffeur. Il n'y a pas d'infraction. La vue de Toupe lui fit sortir les yeux de la tête.

— Et ça?

— Un petit chien, répondit l'opérateur d'un air innocent. Un tout petit être inoffensif.

Le chauffeur allait déjà partir, mais la curiosité prit le dessus.

— C'est un ami de l'homme, des plus sincères, dis-je. Nul n'ose l'offenser. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il est innocent comme enfant qui naît. Figurez-vous qu'il n'y a aucun danger. Je donne trois roubles pour conduire ce petit chien à la rue Mikhaïlov.

— Ah, diable l'emporte, votre argent! se mit en colère le chauffeur. Mettez-le sur le siège arrière.

Nous posâmes Toupe en bas et en profitâmes pour y mettre nos pieds.

Le chauffeur, la tête entre les épaules, roulait à toute vitesse, en gémissant de temps en temps, content et intrigué. C'est bien que nous vînmes chez moi au crépuscule et qu'il n'y avait pas de curieux dans la cour. Après que nous eûmes traîné Toupe dehors, le chauffeur, autant repris courage, demanda vivement:

— Est-ce qu'on pourrait avoir un petit...

— Dommage, mais c'est pas possible. C'est un chien. Quand il aura trouvé une compagne, peut être...

Le chauffeur rit à gorge déployée et partit brusquement.

...J'avais occupé un appartement au quatrième étage. Nous y traînâmes l'ours, et, tout d'abord, nous lui donnâmes à manger. Je lui fis manger une miché de pain où j'avais versé au préalable une demi-boîte de lait concentré. Et puis, je lui fis boire deux paquets de lait. Pendant ce temps-là, la baignoire se remplit d'eau, et, restés en caleçon de bain, nous le mîmes à l'eau par nos efforts conjugués. Il ne s'était baigné que dans les rivières en été et c'est pourquoi il hurla d'abord comme un pêcheur en enfer. Mais peu à peu ses pattes s'y habituèrent: les ours vont dans la neige, leurs plantes sont sans poil, et il se calma.

Nous le savonnâmes quatre fois jusqu'à ce que la quatrième eau ne devînt limpide et l'écume de savon ne fût blanche. Ensuite, je fis preuve de ma largesse et je remplis la baignoire pour la cinquième fois et y versa un flacon de «Badu-San», et il y était couché, heureux, dans une écume déjà verte, et cette écume sentait la forêt, et il rêvait, peut être, de lisières vertes parmi les pins séculaires.

Ensuite, nous l'essuyâmes à sec, le fîmes coucher sur le canapé et nous mîmes dessus une couverture, laissant émerger sa tête. Il avait l'air amusant. Il se mit à ronronner de plaisir comme un enfant.

...Cet autre ours avait vécu chez moi deux mois et demi, et, ma parole d'honneur, c'étaient les meilleurs mois de ma vie. Il grandit, son poil luisant était propre. Il aimait se rouler dans la neige et se baigner. Il dormait près du radiateur, mais parfois, il s'installait à mes pieds, sur le canapé, et, sous aucun prétexte, il ne voulait pas en descendre. Je savais qu'il ne me toucherait jamais, que jamais il ne deviendrait féroce, qu'il

ne se servirait jamais de ses griffes d'acier légèrement crochus aux bouts: les animaux se souviennent toujours de la bonté des hommes. Mais qu'est-ce que je pouvais faire? En été, je quittais toujours la ville et j'allais dessiner, et qui aurait l'oeil sur lui en ville? Alors que le prendre avec moi...

La seule consolation que j'éprouvais, c'est que je lui avais assuré deux mois d'une bonne vie que rien n'avait assombri. Seulement au début, les trois premiers jours, il y eut des incidents avec mon singe surnommé Liavonka, ou plus poliment: Léanide Yuliévitch, on me l'avait apporté en juillet.

Pourtant, mon voisin de palier appelait Liavonka le plus souvent par un nom latin: *cercopithecus fuliginosus*. C'était un savant, mon voisin.

— *Fuliginosus* que tu es! et il ajoutait: quel perfide singe!

Pour perfide, il l'était... On se moquait de lui, et alors, le singe, en guise de réponse, tournait son pouce près du front. Si on lui faisait mal, il sautait à mon cou, quand je rentrais et il me murmurait à l'oreille quelque chose de terrible. «Mouchard», disait mon voisin.

Liavonka avait essayé d'embêter Toupe avec ses lâchetés, mais celui-ci perdit patience et poussa un grognement si fort que le singe sauta sur l'armoire et, tremblant, y passa presque une heure. Et le lendemain, je vis une idylle: Léanide Yuliévitch, mon singe, assis sur l'ours, cherchait dans son poil, avec un air flatteur, bien qu'il n'eût rien à y chercher.

C'est toujours comme ça, avec ces insolents. Tu vocifères contre eux, et ils sont prêts à te lécher les bottes. Tout se passa de la meilleure façon. Et j'étais content que la bête fut sauvée, qu'elle se trouvait bien ici.

Et au début de mai on avait réglé cette affaire du «bien» avec la direction de la réserve et j'emmenai Toupe dans la réserve et je l'y laissai. Pour qu'il vive en liberté.

Un an après, un homme passa me voir. L'homme avait été «non loin de la réserve». Un de ces hommes, pas bons, en général, qui aiment le plus vous transmettre la rumeur et les potins qui vous concernent et qui vous sont désagréables.

Il me dit qu'on avait tué Toupe. D'abord, il aurait rencontré un garçon de neuf ans et une fillette de cinq ans qui cueillaient des framboises. Le garçon se conduisit «en héros»: il s'enfuit, en laissant sa soeur avec l'ours. Et quand il revint avec les adultes, on vit l'ours et la fillette jouer ensemble. Et l'ours même voulait s'en aller, mais la fillette se cramponnait à lui et riait. Bien qu'il eût pu échapper à une dizaine d'hommes, il ne s'impatientait pas.

On connaissait très bien Toupe cette fois-ci. Mais bientôt, un conflit «international» avait lieu. Il rencontra une délégation étrangère et décida de se promener non avec une enfant, mais avec une femme qu'on libéra après en état d'une crise profonde.

Je m'imaginai cette scène de «libération» de cette femme. Les ours meurent souvent comme les hommes, ils gémissent et serrent leurs pattes contre la blessure. Ils rongent la terre. Et ils meurent sur cette terre sans comprendre le sens de ce qui se passe. Qui le sait mieux que moi, chasseur, fils et petit-fils du chasseur? Et à cause de cela, j'aurais détruit avec plaisir toutes ces réserves de chasse, ces économies de chasse basées sur les lacs peuplés de canards, où l'animal est seul contre des hommes armés. Je reconnais la chasse pour telle, si elle est un combat régulier. Et que pou-

vons nous dire de ces animaux que nous rendons esclaves, que nous apprivoisons avec de l'amour et que nous tuons après rien que parce qu'ils nous aiment et nous recherchent.

C'était pour moi comme si j'avais conduit moi-même mon ami dans la cellule des condamnés.

Pourquoi n'avais-je pas eu la possibilité d'élever celui-ci, comme l'autre, mon premier? Où aurais-je pu l'élever? Parmi les bâtiments de pierre où on l'avait amené de force?

A vrai dire, après, j'entendis une version tout à fait autre. C'était l'opérateur avec lequel nous avons baigné Toupe. Je lui parlai de ce que j'avais entendu et il me dit que c'était des bêtises, que Toupe était vivant. Mais je n'osai pas y croire. L'opérateur savait très bien mes sentiments à l'égard de l'ours, et, en homme sincère et plein de tact, il aurait menti.

Mais parfois, je rêve un jeune ours qui va dans la forêt, qui remue des troncs. Des feuilles rouges et dorés tombent sur lui. Et un blanc patriarche sort à sa rencontre. C'est mon premier ours. Ils s'installent près d'une fourmilière et nous nous installons à côté d'eux: mon père, le vieux Marka, et moi, parfois garçon, parfois l'adulte d'aujourd'hui. Les ours, eux, ils plongent leurs pattes dans la fourmilière, nous, nous tenons des bâtons secs. Et nous sommes tous vivants, autour de la table, et les feuilles tombent sur nous.

Oui, j'ai eu des ours.

Et c'est pourquoi il m'est toujours plus difficile de priver les animaux de leur liberté, la seule chose pour laquelle existe tout ce qui vit sur Terre.

Mikhass
Straltsov



UN SOUVENIR D'AUTOMNE

Cet automne-là, je l'avais passé à la campagne. On était en septembre. Les journées étaient chaudes, calmes, pleines d'une lumière transparente et douce. La faiblesse et la langueur semblaient flotter dans l'air, elles se faisaient sentir partout: dans le scintillement à peine perceptible de la brume déjà fraîche, dans les chaumes solitaires qui semblaient se chauffer mollement au soleil.

Toute la journée on entendait dans la rue le grincement des charrettes: on rentrait les récoltes d'avoine et de sarrasin. La batteuse ronflait près de la grange du kolhoze. Pendant les minutes de repos les jeunes filles du village chantaient:

Voilà que l'automne froid arrive.
Et tombent les feuilles du bouleau.

Cette chanson, je l'entendais presque tous les jours, lorsque je chargeais sur des camions, avec d'autres gars, la tourbe sèche de l'été, nous étions venus de la ville faire des réserves de combustibles pour l'hiver.

Nous étions logés et nourris au village. La maîtresse de la maison où j'étais logé était une

femme vive et agile, malgré sa cinquantaine. Chaque matin, je me réveillais au bruit de sa voix. Allant et venant dans la maison, la vieille réveillait son fils, un gars un peu bizarre.

— Mikita! Eh, Mikita! forçait-elle la voix. Paresseux! Faut-il te tirer par les pieds?

Mikita se tournait du côté du mur, en marmonnant quelque chose.

— Tu fais le malade... Tu te vautres dans ton lit, ronchonnait la mère Aouguinia... Tu vas encore retrouver tes pigeons... Tu vas voir, je vais la jeter dehors, cette saleté...

— Essaye... c'est pas toi qui les a apportés... répliquait Mikita d'une voix pâteuse.

— Oh! Que le... se mettait en colère la vieille. Déjà vingt ans et encore gamin...

Mikita passait tout son temps près du pigeonier, lorsqu'il avait la chance de rester à la maison. D'une caisse en guise de cage, il laissait les pigeons voler sur le toit, se couchait dans l'herbe près de la palissade et restait là, sans détacher son regard des oiseaux. Son menu visage se détendait, ses lèvres souriaient légèrement, alors que ses yeux, attentifs, suivaient chaque mouvement de derrière de longs cils. Si à cet instant je n'étais pas trop loin, Mikita, sans tourner la tête, m'appelait:

— Viens voir comment les pigeons s'embrasent. T'as jamais vu?

Je me couchais dans l'herbe à ses côtés et je regardais le jeu des oiseaux. Une colombe blanche, mélancolique, roucoulait doucement, deux mâles tournaient autour. L'un d'eux, au plumage bleu, à l'allure fière, marchait, bombant la poitrine; l'autre, un peu plus petit, lui sautait dessus et se sauvait aussitôt.

Et chaque fois que le malingre attaquait, Mikita s'amusait comme un enfant.

— Allez! Vas-y! criait-il, frappant la terre des mains. Regarde-la, la garce, elle est belle comme une fille de la ville. Dis donc, demanda-t-il tout à coup, dis-moi, pourquoi vos filles sont belles, hein? Les nôtres sont moches...

— Mais non! fis-je étonné. C'est parce que les vôtres... tu en as l'habitude.

— T'as peut-être raison, approuva Mikita, et, après avoir réfléchi, ajouta: regarde voir Ganka... Elle est encore plus belle que les filles de la ville.

— Ganka? Elle est d'ici?

— Comment! Tu l'as pas vue?... Elle vient souvent chez nous... aider ma mère.

— Vous êtes parents?

Mikita, avant de me répondre, me jeta un coup d'oeil, et, je ne sais pourquoi, se mit à rire. Je compris qu'aucun degré de parenté ne les liait, et je ne pensai pas à en savoir davantage. Mais Mikita se mit à parler tout seul:

— Ma mère veut me marier à Ganka. Elle ne cesse de me rabâcher que je suis bête, que j'ai peur de l'approcher. Et puis, c'est vrai, elle me fait peur, j'peux pas. Il y a que quand je bois un coup et que je vais la reconduire...

— Et alors?

— Ah! Je ne sais pas... Il y en a tellement qui ont couru après, sans succès. «Deux-sept» s'est usé les jambes...

— Quel «Deux-sept»?

— Tu ne le connais pas? C'est notre chauffeur. Les filles lui ont collé ce sobriquet. Deux mois avec sa première femme, sept avec la deuxième... Et puis après, il y a eu Jenka Bokhan, celui qui fait ses études quelque part en ville pour être forestier. Celui-là, il est dégoûtant: il est comme une fille, il se colle toutes sortes de pommades, et puis, il se compte les cheveux, tous les jours, combien qu'il en tombe...

Je vis Ganka le lendemain, dans la soirée, lorsque je revins du travail. Les propriétaires de la maison n'étaient pas là. Je me souvins que la veille encore, Mikita avait l'intention d'aller au village voisin, acheter du tabac, du gros. La vieille était partie en ville, vendre des pommes.

Dans la maison, les mouches, épuisées par la chaleur et l'odeur suave des tomates qui jaunissaient sur les appuis des fenêtres, bruissaient, à moitié endormies. Près du four, il y avait des pots, on avait oublié des pommes de terre dedans. Le balai traînait sur des ordures près du seuil. La mère Aouguinia avait en ce moment un travail fou et elle n'avait pas le temps de faire attention à ces menus détails, troublant l'ordre dans la maison. «Le principal, c'est d'être en bonne santé et d'avoir le ventre plein», disait-elle. A la maison, la mère Aouguinia portait une capote, luisante de crasse, marchait nus pieds, dans des chaussettes trouées aux talons.

Ce jour-là, nous avions chargé beaucoup de camions, et je me sentais un peu fatigué. Je m'assis près de la table, j'allumai une cigarette, froissée, à demi vide de tabac, et je me mis à regarder par la fenêtre. Derrière la palissade, il y avait un verger, calme et songeur. Les feuilles, jaunes déjà, brillaient sous le reflet des rayons froids du soleil déjà bas. Les fruits, qui pendaient par grappes, baignaient dans une lumière lisse et cireuse. Le verger semblait s'éteindre dans la langueur d'une fin de journée de fête.

La porte claqua dehors, je collai le nez à la vitre. Une jeune fille, pas haute, découverte, se dirigeait vers le perron, la tête un peu penchée sur le côté comme pour réfléchir ou par habitude. Je n'eus même pas le temps de penser à quelque chose, qu'elle était déjà sur le seuil de la porte; me voyant, elle s'arrêta, la main sur le loquet:

— Vous savez... j'ai cru voir Mikita.

Je me sentis mal à l'aise comme si j'étais fautif que Mikita ne fût pas à la maison, et, je ne sais pourquoi, je demandai :

— Vous venez voir Mikita? Il est...

— Vous croyez?

J'étais enchanté de l'entendre parler, de la manière dont elle prononça «vous croyez?» Sa voix était calme, douce et profonde, avec des notes basses et tremblantes, très agréables. Je la regardai ne sachant s'il fallait lui dire de rester ou continuer à parler de Mikita. Quant à elle, elle avait remarqué les ordures près du seuil, elle saisit le balai et se mit au travail. Alors je devinai que c'était Ganka. Je la regardai avec curiosité. Ce qui sautait aux yeux, c'étaient ses cheveux, très noirs, qui tombaient sur son visage, couvraient son front. Elle avait le nez droit, un nez mignon. Ses joues devinrent pourpres de confusion, ou d'émotion.

Je lui dis, je ne sais pourquoi :

— Pour sûr, vous êtes Ganka! Je vous connais.

Elle se redressa et me regarda sans étonnement.

— Moi aussi, je vous connais.

— Tiens! Et d'où?

— Je vous ai vu. C'est que nous sommes voisins...

Je me tus. Ganka ramassa les ordures et sortit.

— Il faut que j'aie arracher un peu de pommes de terre, dit-elle, revenant. Vous avez peut-être faim? Alors je vais chercher quelque chose...

Je fus touché par sa simplicité. La gêne était passée. Et je me mis à parler, en plaisantant :

— Oh! non! Je préfère aller avec vous au jardin. Je vais vous aider, et, en même temps, je vais voir de quoi vous êtes capable. Et puis, on verra

si la mère Aouguinia a choisi une belle-fille comme il faut.

Ganka me jeta un regard calme et clair, plein de reproche. Je fus troublé de voir ses yeux, si purs, si confiants.

— Pourquoi? soupira-t-elle. Je viens simplement aider la mère Aouguinia... C'est elle qui me le demande. Vous êtes méchant.

— N'en parlons plus, dis-je rapidement, comme pour me justifier. Tenez, prenons la bêche et allons au jardin.

Nous sortîmes de la maison, passâmes par-dessus une petite palissade affaissée et nous nous retrouvâmes dans le jardin. Entre les pommiers on voyait des pieds de pommes de terre aux feuilles noircies par le temps, ça et là, il y avait des pommes, tombées des arbres. Ça sentait les feuilles pourries, la terre humide; l'automne était avare en effluves.

— Il fait frais, dis-je, ça sent...

— Oui, répliqua Ganka, quelque chose comme.. le vide, et elle fit un geste de la main.

Nous nous mîmes au travail; je retournais les pieds avec la bêche, Ganka ramassait les pommes de terre. Le panier se remplissait vite. Et voilà que par maladresse, secouant la bêche, la terre tomba sur les pieds de Ganka. Elle se mit à rire, et, sautillant sur un pied, elle essaya de retirer sa sandale, mais elle perdit l'équilibre et bascula. Je tendis les bras pour la rattraper, et, sans le faire exprès, j'effleurai la poitrine de la jeune fille. Ce fut si inattendu que je perdis contenance. Et quand je levai les yeux, je vis devant mon visage la bouche de Ganka. Je crus, à ce moment, ressentir la chaleur de ses lèvres frémissantes... Ganka recula et lentement vida la terre de sa sandale. Je ramassai les pommes de terre. Nous nous taisions.

— Tiens, voilà la mère Aouguinia... la première rompit le silence Ganka.

La vieille n'avait pas pris la rue pour rentrer, elle coupait au court à travers les champs. Elle nous aperçut, s'approcha, repoussa une mèche de cheveux qui était sortie de dessus son fichu et, affairée, se plaignit:

— Oh! Que le... Je n'en peux plus... Je vois que Mikalaï t'a aidée... Et elle se força pour sourire. Alors, viens, Ganatchka¹, rentrons: j'ai acheté des harengs salés, tu vas, peut-être, en prendre pour les tiens.

— Oh, non, maman Aouguinia! Ce n'est pas la peine. Et puis, je m'en vais.

— Mais, dites donc?! Elle n'en a pas besoin... lança la vieille à la suite de Ganka. La tante, chez qui elle est, a six bouches à nourrir... Elle a pas eu de chance, la fille: son père est mort, comme mon homme... Et puis après, sa mère... Et voilà ce que je pense: si seulement ils pouvaient s'entendre, avec Mikita... Ça m'aiderait rudement. Elle prendrait le gars en mains. C'est une bonne fille. Mais oui, une bonne!

— Mais oui, répétai-je après la vieille.

— Tu vois, toi aussi, tu le dis... Elle te plaît, je vois.

A vrai dire, Ganka me plaisait, et il me semblait qu'il n'y avait qu'avec moi qu'elle était aussi sincère, douce, que moi seul ses yeux regardaient, confiants.

— Eh, oui! soupira la vieille. Une fille pareille fera le bonheur de n'importe qui... Mais où est donc Mikita?..

Mikita rentra tard le soir. Un peu ivre, affamé, il se jeta sur les harengs et n'en finissait pas de ronchonner qu'il n'y avait pas de pommes de

¹ Ganatchka- diminutif de Ganka. (N. d. T.)

terre. J'avais faim, moi aussi, je mangeai avec appétit.

— Viens, on va se promener. Mikita se leva de table. Il y a longtemps que les filles sont chez Khviédarthykha... Alors, tu viens?

Je le suivis.

— Où tu vas? s'inquiéta la mère Aouguinia. Tu ferais mieux de rester près du verger. Il peut y avoir un maraudeur. Il va casser toutes les branches...

— Il n'arrivera rien à ton verger, dit Mikita, en faisant un geste, et me tira hors de la maison...

— J'ai vu ta voisine, lui dis-je, une fois dans la rue.

— Et alors?

— Pas mal. Tu vas l'accompagner ce soir?

— Pourquoi que tu me demandes ça?

— Bien, tu as bu un coup, ça se voit...

— Tu parles...

Nous entrâmes dans une maison où, il est vrai, il y avait beaucoup de jeunes filles. Je ne connaissais personne, sauf Ganka, qui nous sourit gentiment et chuchota quelque chose à l'oreille de sa voisine. Celle-ci, voyant un nouveau, s'empressa de mettre la main à son foulard d'où des boucles s'étaient échappées, tombaient sur son front. Nous nous approchâmes de la table auprès de laquelle des garçons fumaient à qui mieux mieux. Nous nous installâmes sur un banc. Nous nous mîmes à fumer aussi. Dans les nuages bleus de fumée, la lampe à pétrole semblait se balancer comme sur des vagues.

— Mikita! Mikita! appela Ganka. Venez ici! Et vous aussi, tout le monde, on va jouer aux gages.

La proposition avait plu à tout le monde. Les fumeurs acharnés quittèrent la table, les jeunes filles s'animèrent. Il y eut du bruit d'un seul

coup. On ne voyait pas les propriétaires, quelqu'un dormait sur le four. Je m'approchai de Ganka et m'assis à côté d'elle.

Le jeu commença. Ganka était engagée plus souvent que les autres. Quant à moi, l'émotion m'empêchait de citer son nom.

— Pourquoi vous êtes si triste? me demanda Ganka. Faites attention, ne perdez pas! Vous n'arriverez pas à vous racheter.

Mais elle aussi suivait mal le jeu et venait de perdre sa broche, ensuite, elle remit, en riant, son peigne qu'elle retira de ses cheveux. On me prit mon porte-cigarette.

— Assez, cria quelqu'un. Passons aux gages!

Deux garçons ramassèrent tous les gages et s'éloignèrent. Ils chuchotèrent longtemps près du seuil de la porte. Ensuite un des garçons se mit au milieu de la pièce, cacha sa main derrière le dos et demanda aux jeunes gens:

— Que doit faire le propriétaire de ce gage?

— Ramener du bois de la forêt!

On se mit à rire.

Le garçon tendait mon porte-cigarette. J'étais perdu, je ne savais pas ce qu'il fallait faire dans une situation pareille. On me vint en aide. Je sortis dehors et tapai dans le mur avec un morceau de bois que j'avais trouvé.

Le tour de Ganka arriva: elle dut danser la «Liavonikha», et, un peu gênée, elle fit un tour de danse dans la pièce. Ensuite on tira deux gages à la fois et Ganka, pour les racheter, fut obligée d'embrasser un garçon. Le garçon s'approcha, essaya de la décider, lança un regard de soutien dans l'assemblée, voulant dire: «Regardez, moi, je suis prêt. Ça ne dépend pas de moi.» Ganka faisait des manières et repoussait le garçon trop entreprenant. Tout le monde riait de bon coeur. On commença à insister, Ganka se mit en colère, s'assit

sur un banc et ne désserra pas les dents, elle regarda jouer sans intérêt.

Il était temps de rentrer. Je le dis à Mikita, mais celui-ci voulut rester encore. Personne n'avait l'intention de partir. Je sortis sans me faire remarquer.

La nuit enveloppait le village, une nuit éclairée par la lune. Des taches d'ombre traversaient la rue. On parlait haut encore quelque part dans la cour du kolkhoze. Un chien tirait sur sa chaîne. J'entendis quelqu'un me rattraper vivement. Je me retournai et je vis Ganka.

— Vous rentrez?

— Ouai...

Nous marchions côte à côte, sans parler. Parfois nos épaules se touchaient, alors Ganka riait doucement, s'écartant par pudeur. Je lui pris la main et commençai à lui serrer doucement les doigts, soumis et chauds. En cette minute, elle me semblait si compréhensible, si proche...

Nous nous arrêtâmes près de sa maison. L'ombre épaisse de la palissade tombait sur le chemin. Je tirai doucement Ganka par les mains, et, me penchant, je commençai à l'embrasser sur les lèvres, des lèvres chaudes, un peu rudes. Ganka se serait contre moi et se taisait...

Je me taisais aussi.

Il y a des moments agréables dans l'intimité de deux êtres, quelque chose d'excitant et doux à la fois, de pur comme une journée de printemps. Ces minutes merveilleuses, ce doux rapprochement n'ont pas besoin de paroles. Ganka m'était sympathique et c'était un plaisir pour moi d'être avec elle. Alors je ne pensais pas à Mikita.

Mais bientôt Mikita nous rappela qu'il existait. Il marchait le long de la rue et n'était pas loin de nous. Nous l'aperçûmes à temps, Ganka

et moi. «Tu aurais pu rester où tu étais, pensai-je avec colère. Ganka s'est enfuie.» D'un seul élan, en silence, nous entrâmes dans la cour et nous nous collâmes contre le mur de l'entrée. Mikita passa sans tourner la tête. En réalité, il nous avait vus et avait tout compris...

Je restai encore un moment. Et ce ne fut que lorsque Ganka partit, que j'eus honte de ma conduite, un trouble confus me pénétra. Je me souvins de la conversation que j'avais eu la veille avec Mikita, de la franchise avec laquelle il m'avait parlé de la jeune fille, des paroles de la mère Aouguinia. Je n'arrivais ni à comprendre, ni à me pardonner ma conduite.

Ce soir-là, je rentrai sans faire de bruit. Et pendant que je me déshabillais, je ressentis le besoin de parler à Mikita. Le hasard voulut qu'il m'adressât la parole :

— T'as quelque chose à fumer? Il ne me reste plus rien. On a beaucoup fumé ce soir...

Je savais bien que Mikita mentait, il avait acheté aujourd'hui assez de tabac et de cigarettes. Je me troublai davantage.

— Il y a longtemps que tu es rentré? lui demandai-je d'une voix mal assurée, en lui tendant une cigarette.

— Moi? Tout de suite après toi... Dès que tu es sorti de chez la Khviédartchykha...

— Ah! oui, mais... tu étais resté...

Je ne savais plus quoi ajouter. Je me couchai; longtemps, je ne pus m'endormir cette nuit-là...

Le soir du jour suivant la vieille vint s'asseoir près de moi, soupirant, d'une voix plaintive, elle commença :

— Dis, petit, tu as un père, toi, hein? C'est bien que tu en aies un: un coup de main pour ta mère. Sans père, tu sais, c'est bien difficile. Eh, oui! bien difficile! Mon homme est mort.

C'était un bel homme, mais il est mort. Il a eu une sale maladie: il a pris froid à la tête, il a traîné un an, et puis, il est parti... Mon fils n'est pas rentré de guerre. C'était un beau gars, c'était pas Mikita. Les filles lui couraient après par... Mais qu'est-ce que j'ai à bavarder: il faut mettre le lait au four, il aura, peut-être, assez de la nuit pour cailler.

La mère Aouguinia s'affairait près du four et ne s'arrêtait pas de parler. «Elle a dû apprendre quelque chose, pensai-je. C'est bien désagréable.» La vieille revint près de moi, se mit un peu de côté, baissa la tête, laissa pendre ses bras, son visage prit un air de profonde tristesse.

— Les filles d'aujourd'hui ont des goûts bien difficiles, mē dit-elle. Elles veulent avoir un beau garçon, et puis, qu'il soit encore de la ville. Elles ne pensent pas qu'avec un homme on a toute une vie à passer. Il faut que l'homme soit bon... mon Mikita, par exemple... C'est un secours pour la maison. Et puis, il est au kolhoze, tous les jours... Et puis, il y a des filles qui ne veulent pas avoir de difficultés... Au fait, toi, mon garçon, tu es marié, non? D'âge, tu dois être vieux...

Tout à coup elle se mit à rire, tout bas, se retenant, comme si elle avait honte de son rire.

— J'ai entendu que t'allais voir notre fille, dit-elle sans me regarder, et, je ne sais pourquoi, s'essuya le visage avec son tablier. Qu'est-ce que tu veux...

Et elle recommença à se plaindre:

— Qu'est-ce que tu veux... Toi, tu as envie d'un peu d'amour. Et elle? Elle croit que tu lui appartiens...

J'eus sur la moment envie de lui dire un mensonge, de lui dire que j'étais marié, alors la vieille l'aurait colporté dans le village et Ganka m'aurait évité. Mais, confus, je gardai le silence.

Ce soir-là, je ne sortis pas, je décidai de ne plus revoir Ganka. Mikita ne m'appelais plus pour aller se promener, et, chaque soir, il disparaissait seul...

Le temps de retour arriva. Je restai fidèle à ma décision et pas une fois je ne revis Ganka. Un jour, Ganka vint voir la mère Aouguinia et lui parla je ne sais de quoi. Tout le temps de la conversation je restai derrière la cloison, sans me montrer dans la cuisine. Lorsque Ganka partit, je regardai par la fenêtre et je la vis, tête baissée, pensive, qui se dirigeait vers la porte. Mes pensées me ramenèrent au jour de notre première rencontre; la mélancolie et la tristesse m'envahirent...

Un an vient de s'écouler, nous voilà de nouveau en automne. En ville l'automne n'a rien de remarquable, à part les feuilles qui bruissent sous les pas dans les squares. Mais l'odeur de la terre remuée par un excavateur me rappelle un autre automne, me fait revivre d'autres journées. Je revis Ganka. Il me semble entendre sa voix, calme, douce et profonde à la fois, mêlée de notes tremblantes...

Pourquoi me suis-je conduit ainsi auprès de Ganka? Pourquoi?

J'ai envie de retourner au village, de la revoir et de lui dire: «Ganka, je te demande pardon de t'avoir trompé. Le plus trompé de nous deux, c'est moi».

Rien ne me fera oublier ce souvenir d'automne.

1958.

*Ouladzimir
Damachevitch*



LE PETIT CHEVAL GRIS

I

Le petit cheval avait seulement un an de moins que moi, et, autant que je m'en souviens, il ne changeait pas, il paraissait avoir deux ans, pas plus. Il avait le poil gris, avec un peu de roussour couleur de rouille, il était plus foncé en été plus clair en hiver, de taille moyenne, avec des pattes fines et fortes, les muscles des épaules et du poitrail bien développés, le ventre ovale; il avait au flanc gauche, sous la peau, une enflure grosse comme un oeuf écrasé, la trace des efforts trop grands. Le petit cheval était très fougueux, surtout quand il avait faim, alors il ne fallait pas s'en approcher. Quand on avait besoin de lui et qu'il était au pré, inutile d'aller le chercher les mains vides, il fallait prendre un sac avec de l'avoine ou un seau avec des épluchures.

Il avait peur des voitures. Il avait une telle peur, qu'évidemment, pas tout le monde se serait aventuré avec lui sur une grande route, si, au moins une fois, il aurait vu ce que faisait le petit cheval gris à la vue d'un véhicule. Et il avait, peut être, peur des voitures parce qu'il y en avait si peu sur les routes «des fins-fonds de l'Est», c'est ain-

si que les propriétaires polonais appelaient la Biélorussie de l'Ouest. On avait encore beaucoup plus de mal avec lui en ville; il lui arrivait de s'emballer, de retourner la charrette, de renverser des palissades, de faire beaucoup de dégâts. Et mon père, plus d'une fois, s'était vu infliger des amendes par des agents de police chicaniers.

Mais mon père en arrivait plus ou moins à bout; de son cheval, il ne s'en plaignait jamais parce que, à part le mal qu'il faisait, l'animal possédait des qualités que d'autres n'avaient point. Mon père n'avait pas besoin de lui montrer de fouet, c'est pourquoi, d'ailleurs, il n'en avait pas. Pour maîtriser la colère du cheval mon père avait la sienne, plus grande encore, et puis, il était d'une force à laquelle on avait du mal à croire. Mon père était sec, d'une taille un peu plus petite que la moyenne, étroit d'épaules, un peu voûté, mais nerveux, obstiné et solide. Il avait une poigne de fer et lorsqu'il saisissait quelque chose, c'était comme s'il la prenait avec des tenailles.

Le cheval et le propriétaire faisaient la paire. Et lorsqu'on voyait mon père avec son attelage, on ne pouvait pas se le représenter avec un autre cheval. Pour mon père, propriétaire pauvre, c'était une trouvaille, et c'est pourquoi il l'aimait et l'appréciait à sa manière.

Malgré cette union, le propriétaire et le cheval avaient une antipathie réciproque, mais que faire? Ils n'auraient pu vivre séparés, surtout le propriétaire. Il y avait peu à faire sur deux hectares et demi de terre; mon père partait souvent avec son cheval travailler ailleurs et pour une famille comme la nôtre, ça comptait, d'autant plus, qu'un homme avec un cheval, ça gagnait double, parfois le triple. Voilà pourquoi mon

père restait peu à la maison. Il revenait de temps en temps, gai, s'il avait eu la chance de gagner un peu d'argent. Il rentrait parfois furieux, criard, mal rasé, les joues creuses, fronçant les sourcils et lançant des regards de colère. Le cheval changeait aussi, ses flancs se creusaient davantage, ses côtes apparaissaient, saillantes et larges comme des cerceaux de bois.

Près de la maison il y avait un lopin de terre où on laissait parfois paître la vache; mais le cheval s'y trouvait plus souvent parce que la vache pouvait durant la journée brouter ailleurs, alors que le cheval ne s'arrêtait pas de travailler.

...Mon père amena le cheval sur la parcelle de pré, l'attacha à des rênes. On ne le laissait pas entravé car il ne restait jamais en place et risquait de causer des dégâts. Et puis, il y avait la forêt, essayez de le retrouver après.

La nuit commençait à tomber. Je venais juste de faire rentrer la vache et j'étais occupé à attraper des hannetons qui venaient manger les jeunes pousses. Je secouais les noisetiers, les hannetons tombaient comme les noisettes en automne. J'en avais plein la poche. Je m'approchai du cheval qui broutait le trèfle avec ardeur. Le frêfle était encore jeune et court et les dents du cheval claquaient, se refermant sur le vide. Le cheval, sur ses gardes, coucha ses oreilles, cela signifiait qu'il était en colère et qu'il ne fallait pas s'approcher. Mais je ne sais pourquoi, je ne fis pas attention à ce signe et je voulus le prendre par la bride.

Tout à coup il hennit et se dressa devant moi sur ses pattes de derrière. Je vis ses sabots, comme deux massues, suspendues au-dessus de ma tête. J'eus si peur que je n'eus même pas le temps de pousser un cri. Le cheval, après cette sortie inat-

tendue, se tourna et se remit à brouter comme si rien ne s'était passé. Je restai sur place, reprenant mes esprits, ensuite je reculai le plus loin possible du cheval, mais ce dernier était occupé à manger et ne faisait même pas attention à moi.

Le cheval savait également mordre, je m'en rendis compte sur ma propre peau. L'enclos, qui faisait étable et écurie en même temps, assez étroit, était partagé en deux parties. L'une était occupée par la vache, dans l'autre il y avait le cheval. Une partie de l'enclos tenait à un sapin qui s'élevait au-dessus du toit comme une pyramide. Près du sapin se trouvait l'auge, fixée sur de hauts pieds.

Au-dessus du cheval, sur une claie, il y avait de la paille où les poules venaient pondre. Ma mère me dit d'y monter pour ramasser les oeufs. Je pris le boisseau, servant à l'avoine, je ramassai les oeufs, près d'une dizaine, et je voulus regarder dans l'auge. Certaines poules avaient pris l'habitude d'y déposer leurs oeufs.

Il faisait assez clair dans l'enclos, même lorsque la porte était fermée, la lumière pénétrait par de nombreuses fentes.

Je posai mon boisseau avec les oeufs, je m'approchai de la cloison qui séparait l'enclos et j'y grimpai. J'eus à peine le temps de passer ma main dans l'auge du cheval que l'animal leva la tête, faisant saillir ses dents, il me saisit par l'épaule, et, d'une secousse rapide, me jeta sous ses sabots. J'entendis craquer ma jaquette de bure, une douleur atroce me traversa l'épaule. Ma jaquette fut recousue par ma mère, à l'épaule je portai longtemps le bleu énorme laissé par les dents de cheval.

La troisième fois je fus le martyr non plus du cheval lui-même, mais à cause de lui. Ma mère, ma petite soeur et moi, nous revenions de

chez notre grand-mère. L'été je restais chez elle pour garder la vache, après cela il fallait rentrer pour retourner à l'école.

Nous nous arrêtâmes près du marché à Liakhavitchi, un petit village. Ma mère jeta une housse sur le dos du cheval, car il faisait chaud et puis, l'animal avait peur des mouches et des taons pas moins que des voitures, aussi il lui arrivait parfois de se coucher dans les brancards. Donc, nous nous arrêtâmes sur le bord de la rue, derrière une charrette. Ma mère me remit les rênes et me dit :

— Attendez-moi un peu. Le temps de passer au magasin pour acheter un hareng et des brioches pour vous. Et surtout, fais attention à Nina, fit ma mère d'un ton de reproche.

Dès que ma mère se fut éloignée, j'attachai les rênes à un des brancards, je sautai de la charrette et je fis descendre ma petite soeur. Nous n'allâmes nulle part, nous restâmes là, sur le pavé, à regarder les gens qui passaient, préoccupés par les nombreux soucis de la vie quotidienne. Le temps passait et nous étions ennuyés d'attendre. Je voulus remonter sur la charrette et ce fut là que tout à coup le malheur arriva. Deux garçons juifs poussaient sur le pavé une voiture à bras chargée de bouteilles vides. La voiture sautait sur les pavés, les bouteilles faisaient un bruit du diable, un bruit si fort que notre Grisou prit peur. Il tira d'abord sur les brancards, puis recula subitement, la charrette était prête à se retourner. On entendit un bruit de roues et en une seconde le cheval disparut au milieu de la foule et des charrettes.

Que faire? Ma petite soeur, effrayée, se mit à pleurer, voyant ses larmes, j'étais prêt à pleurer aussi. Je la pris par la main et nous partîmes du côté où avait disparu l'animal. C'était justement un jour de foire, et la place, au centre du bourg,

était encombrée. Nous voilà donc partis, allant d'une charrette à l'autre à la recherche de notre Grisou, interrogeant les gens. Personne n'avait rien vu. Nous fîmes ainsi trois fois le tour du marché, puis, tout à coup, nous aperçûmes notre cheval qui mâchait tranquillement du foin à côté d'un autre animal. Et ce fut alors que je compris pourquoi je ne l'avais pas aperçu; il était couvert de la housse! De joie nous ne savions que faire, nous oubliâmes même notre mère.

Un bonhomme à moustache nous demanda avec méfiance:

— C'est bien votre cheval? Et où est le propriétaire?

— Il est à nous, lui répondis-je, il s'est enfui. Nous sommes avec notre mère. Elle est entrée dans le magasin. Il y a des garçons qui passaient avec une voiture et des bouteilles, le cheval a eu peur...

— Et où est-ce que vous vous êtes arrêtés?

— Là-bas, lui montrai-je du doigt, près de l'église.

Le bonhomme nous fit remonter sur la charrette, puis s'en alla. Nous voilà donc assis à attendre. Nous attendions notre mère, comme si elle savait où nous étions.

Ma petite soeur se remit à pleurer:

— Où est maman?.. Maman, où elle est?..

— Elle va venir, ne pleure pas. Je n'eus même pas l'idée qu'elle pouvait ne pas nous trouver. J'étais sûr qu'elle savait où nous étions.

Et c'est vrai, la voilà qui arrive avec le bonhomme à la moustache. Nous nous élançons à sa rencontre. Les larmes aux yeux, elle nous embrasse à tour de rôle et puis, son visage, se fait sévère, elle se met à crier:

— Et c'est comme ça que tu as gardé le cheval, hein?

Et elle m'envoie une gifle en pleurant. Nous pleurons tous les deux.

— Mais faut pas, fit doucement le bonhomme à la moustache qui avait amené ma mère. C'est pas de sa faute. Qu'est-ce que tu veux, le gamin est encore petit. Et puis ça va, il a retrouvé le cheval. Laisse-le tranquille.

Je regarde le bonhomme avec reconnaissance sans prononcer une parole. J'essuie mes larmes.

Ma mère se calme, et, souriante, l'air un peu confus, elle dit :

— Oui, je vois bien maintenant qu'il n'y est pour rien. J'ai tellement eu peur. J'en ai mal au coeur. J'arrive à la place où nous étions, personne ! Où les chercher ? Qui aurait pu croire que le cheval se serait enfui ? Je vous remercie de m'avoir aidée...

Ma mère bridait le cheval et nous partîmes à la maison.

II

Nous avions changé de village, nous vivions chez ma grand-mère. Mais nous revenions encore assez souvent au vieux nid.

Je me souviens que ce jour-là mon père ne se sentait pas trop bien, il avait mal au ventre. Son ventre lui faisait souvent mal, il avait « fait un effort », comme disaient les guérisseuses du pays. Mais il n'y avait rien à faire, il fallait y aller, à Vadzitsina. Nous partîmes de bonne heure, parce qu'il était difficile d'aller et revenir le même jour : cinquante verstes pour un cheval, avec une charrette chargée, c'était un bon bout de route. Le plus souvent nous revenions avec du bois, parce que près du village où nous habitions il n'y avait pas de forêts et le bois de chauffage coûtait assez cher.

Quelque part, près de Patapavitchi, pas loin de Liakhavitchi, un camion arrivait à notre rencontre. Mon père tira sur les rênes, le cheval se cabra, commença à s'agiter. Au volant du camion il y avait un mauvais plaisantin, car, arrivé à la hauteur de notre charrette, il donna un coup de klaxon. L'animal effrayé se cabra de nouveau, prit son élan et tira sur son licou, encore un peu et nous étions renversés. De peur le pauvre ne sentait plus le mors qui lui déchirait la bouche. Puis, se tenant sur ses pattes de derrière, l'animal passa sa croupe sous le brancard, et je ne me souvins pas comment je me retrouvai par terre. Mon père était couché à côté de moi. Le cheval s'était retourné, l'arc de la limonière le serrait à la gorge, il s'ébrouait, de la bave lui coulait de sa bouche ouverte.

Mon père sauta à terre et se mit à le rouer de coups de pied au ventre. Ensuite, il le détela, et, avec l'arc de la limonière, commença à lui asséner des coups sur les côtés, le dos, partout. Je le regardai faire, les larmes aux yeux, le pauvre animal était prêt à sortir de sa peau. J'en avais pitié, mais je savais qu'il n'y avait rien à faire, mon père devait faire passer sa colère. Furieux, il était effrayant et alors il valait mieux le laisser faire.

C'est ainsi que mon père essayait de faire passer la peur à son cheval. Mais il ne pouvait rien y faire: l'animal était fidèle à sa nature et il était rare qu'une rencontre avec une voiture finisse bien.

A vrai dire, on ne pouvait pas accuser la bête d'être sotte, non, au contraire, il me semblait que le cheval comprenait tout, comme les hommes, sauf qu'il ne pouvait parler. Dans la forêt, avec une charrette, il valait son pesant d'or. Jamais il ne s'était accroché à un arbre ou à un tronc, il n'avait pas de pareils pour passer les endroits

marécageux, il ne fallait pas le presser, il tirait la charrette d'un seul trait jusqu'à ce que la terre soit sèche. Et plus la charrette était chargée, plus il tirait fort sur le licou, plus il pressait le pas. Il lui arrivait d'être fatigué, alors il s'arrêtait un moment, puis reprenait sa course, comme s'il savait que personne d'autre ne ferait son travail. L'hiver, attelé au traîneau, jamais il ne fallait le presser, il marchait au galop tout le temps. Tout en sueur, il se couvrait de givre, devenait blanc.

Qu'il était rusé! Comme un renard! S'il quittait la maison, il ne fallait pas bâiller aux corneilles, il avait vite fait de tourner sur un chemin, comme s'il savait que plus le chemin était petit, plus il finirait vite. Mais alors, s'il rentrait à la maison, venant même de très loin, par une route inconnue, on pouvait dormir tranquille dans la charrette, il ne se trompait jamais, contournait tous les obstacles, marchait avec une telle ardeur que c'était un plaisir de le voir.

Il y avait une chose qu'il n'aimait pas, c'était de marcher derrière d'autres charrettes. Il les dépassait toujours et marchait le premier.

Il n'aimait pas également être monté, surtout par les gosses, il tournait la tête et essayait de saisir le cavalier par le pied pour le tirer de dessus son dos. C'est pourquoi, il fallait bien tenir les rênes en mains.

Une fois, c'était au début du printemps, l'eau n'avait pas encore quitté les prés, mon père m'avait envoyé chez des amis chercher un peigne à laine. Il fallait faire trois verstes en contournant les prés, alors qu'à cheval, en coupant au court, il n'y avait que dix minutes de marche.

Mon père fit sortir le cheval, m'aida à grimper sur son dos, parce que je n'étais pas encore de taille à pouvoir monter tout seul. L'eau couvrait les prés, elle coulait joyeusement de partout,

rappelant que le printemps était proche. Le cheval entra dans l'eau, renifla, but longtemps, comme s'il la savourait, ensuite il claqua des dents en laissant tomber de fines gouttelettes d'argent. Puis, sans raison, il se mit à battre l'eau avec son sabot de devant éclaboussant son ventre, mes pieds. Je ne savais que faire, je n'osai pas le pousser et le laissai s'amuser un peu. La seule chose dont j'avais peur, c'est que l'idée lui vienne de se coucher dans l'eau. Avec lui on pouvait s'attendre à tout. Mais non, le jeu commençait à l'ennuyer, il soupira profondément et se mit en marche.

En revenant je m'attendais à ce que le cheval recommençât ses caprices, mais la bête traversa les prés, comme s'il n'y avait pas eu d'eau.

Une autre fois nous rentrions du bois de Staryna, c'est ainsi que s'appelait la forêt à sept ou huit kilomètres de chez nous. C'était l'hiver, du temps de l'occupation. On en avait fait un bon traîneau parce qu'à la maison il n'y avait pas un morceau de bois. Avant d'arriver à Yajavitchy il fallait gravir une pente raide, ensuite il y avait une descente rapide, et juste devant les maisons le chemin tournait brusquement et passait derrière les granges du village. Là, il suivait un vieux lit de rivière, ce qui le rendait cahoteux. Pour monter le chemin le cheval tirait de toutes ses forces, mon père et moi, nous suivions le traîneau. Par endroits, le traîneau s'enfonçait dans la neige que le vent avait apportée des champs et accumulée en monticules jaunâtres.

Mais voilà que le cheval arriva en haut de la montée et continua plus à l'aise, nous avions du mal à le suivre. L'animal se retourna, vit que nous étions assez loin, et, sans nous laisser le temps de penser à quelque chose, détala au galop. Le traîneau craquait et manquait de se renverser à chaque

ornière, mais il n'en avait sans doute pas le temps. Nous nous lançâmes pour le rattraper, mais allez y donc! Habillés comme nous étions, puis nos pieds qui s'enfonçaient dans la neige, il ne fallait pas compter le rattraper. Et devant, il y avait le virage! Avec terreur nous nous attendions au pire, mais, par miracle, le cheval prit le tournant et ne retourna pas le traîneau, il disparut seulement un moment derrière un nuage de neige. Alors l'animal ralentit un peu sa course, car il nous voyait loin de lui et continua à trotter sur le lit de rivière cahoteux, arriva à la grande route, passa le vieux pont, à moitié démoli, traversa une rue pour grimper la pente, qui mène à Goussaki. Nous le rattrapâmes, enfin, essoufflés, après avoir couru près de trois verstes.

Il lui était encore arrivé... Mon père était parti sortir du foin fauché dans les marécages. On enlevait le foin au milieu de l'hiver, lorsqu'il gelait assez fort, pour que la glace puisse supporter un cheval. Pendant l'hiver en question il avait neigé assez souvent, mais chaque fois la neige avait fondu et les marécages étaient recouverts d'eau. Puis, tout à coup, il gela bien fort, l'eau se transforma en glace rugueuse, jaune par endroits. Et c'est alors qu'il neigea, mais la fine poussière blanche avait été chassée par le vent, comme la balle de grain pendant la vannée, et s'accumulait dans les bas-fonds, les buissons, dans les jeunes bois de bouleaux.

Mon père avait bien chargé son traîneau, on ne le voyait plus, caché par le foin qui descendait jusqu'à terre. Une bonne charge de «Paliachouk»¹. Le voilà sur le chemin du retour. Le cheval n'était ferré que des pattes de devant. Il était rare dans

¹ Les Paliachouks—on appelait ainsi autrefois les paysans qui habitaient le Poléssié biélorusse, région couverte de marécages. (N. d. T.)

les campagnes de ferrer les quatre pattes de chevaux. Il arrivait même qu'au printemps les chevaux marchaient complètement les pattes «nues». Attelé dans ce lourd traîneau le pauvre animal commença à glisser. Ses sabots de derrière n'arrivaient pas à se coller sur la surface unie de la glace. Et la bête se mit à tirer, à taper des pieds comme un danseur, et, enfin, arriva à prendre son élan et puis, se mit à galoper. Mon père ne pouvait plus retenir son cheval pour la bonne raison que lui aussi avait du mal à tenir sur ses pieds. Il eut tout juste le temps de s'agripper au brancard, et il ne courait plus, il glissait sur la glace comme sur des patins. Le cheval affolé passa au grand galop. Les patins ferrés du traîneau bien chargé sifflèrent sur la glace, des parcelles de glace, pareilles à des cristaux argentés volaient de sous les sabots du cheval. L'animal, les oreilles basses, filait à toute haleine sur le marais gelé, évitant les rares meules de foin, filait en direction du chemin tracé par les traîneaux. Il parcourut ainsi deux bonnes verstes, peut-être plus. La glace se termina et le cheval passa au pas. Mon père eut l'impression de marcher pieds nus; à travers les bottes il ressentait chaque motte de terre. Il souleva son pied et poussa un cri: toute la semelle s'était usée jusqu'à l'empaigne.

III

Mais il arriva que le maudit, le méchant animal sauva la vie à mon père. C'était du temps de l'occupation, pendant l'hiver de quarante-deux ou quarante-trois. L'hiver avait été rude, avec beaucoup de neige.

Ceux, qui possédaient des chevaux, étaient mobilisés pour charrier du gravier sur la route Sloutsk-Baranavitchy. Une dizaine de personnes avaient

été obligées de partir. Le staroste¹ du village désignait toujours pour ces genres de corvée les gens qu'il avait en grippe. Mon père faisait partie du groupe.

Par cette soirée froide d'hiver rude, sous la lumière blafarde de la lampe à pétrole, nous avions longtemps attendu notre père. Nous nous dressions au moindre bruit pour y reconnaître le crissement du traîneau ou la marche du cheval. Mon père ne rentrait toujours pas. Les premiers coqs avaient déjà annoncé l'aube.

Tout à coup on entendit une rumeur étouffée dans la cour. Je me couvris les épaules d'un zipoune² et sortis de la chaumière. Le cheval était près de l'entrée, je n'arrivai pas à le reconnaître, il était tout blanc de givre. Je jetai un coup d'oeil dans le traîneau, ce n'était pas mon père qui s'y trouvait, c'était un homme du village, le père Grychka Savoche.

— Où est mon père? lui demandai-je avec angoisse, une sueur froide me coula le long du dos, comme si on m'avait jeté une poignée de neige dans le cou.

— Ah! fiston, grinça le père Grychka en dételant le cheval... Ton père est tombé malade. Voilà... ça peut arriver. En même temps, il prit dans le traîneau un paquet qu'il porta dans l'entrée, puis revint, en disant:

— Jette une couverture sur le dos du cheval. Ne lui donne pas à boire tout de suite. Laisse-le revenir. Il en a pris un drôle de coup aujourd'hui...

Je me mets à accomplir ce que m'a dit de faire le père Savoche tout en tournant et retournant dans ma tête la phrase «ton père est tombé malade». Il ne lui était jamais arrivé, tombant malade

¹ Staroste, m—le maire du village. (N. d. T.)

² Zipoune, m—vêtement de paysan de bure. (N. d. T.)

quelque part, de faire revenir son cheval par quelqu'un. Il y avait là quelque chose qui n'allait pas...

J'entre en courant dans la chaumière, une odeur fade et âcre flotte dans l'atmosphère de la chambre, je n'arrive pas à saisir ce que c'est... Une grosse boule me monte à la gorge... Ma mère sanglote en se tordant les mains. Mes soeurs, les yeux hagards, fixent le paquet apporté par le père Savoche. Il y avait là les habits de mon père: sa pelisse de peau de mouton, sa chemise, son chapeau, son pantalon... Son pantalon et ses bottes de feutre sont fendus en largueur, les bottes jusqu'à la semelle, le pantalon, du bas jusqu'au genou. Sur son caleçon de lin blanc on voit du sang. Voilà ce que ça sentait dans la chaumière!..

Avec des mains qui ne semblent pas miennes, je tourne et retourne les vêtements, je tressaillis, il y avait du sang jusque dans ses bottes de feutre...

Pendant ce temps, le père Savoche, allant et venant dans la chaumière, racontait comment le malheur était arrivé. Il parlait difficilement, entrecoupant son récit de longues pauses, comme s'il avait quelque chose dans le fond de la gorge qui le gênait.

— ...Près de Navinki, il y avait une grande carrière... On y prenait de la grève et on l'emmenait sur la route... On y avait déjà fait un gros trou, un trou énorme. Le dessus était gelé et pendait comme un toit... Et puis, on n'y faisait pas attention... Et voilà... Tout d'un coup on entend un bruit sourd... Un éboulement... On se jette de tous les côtés. Les chevaux s'emballent... Votre père était en bas, assez loin de l'éboulement. Mais des grosses mottes gelées ont roulé dans sa direction... Il a été touché aux jambes... Il est tombé... Je vois une jambe, complètement tournée du côté opposé... J'avais pensé que l'autre

serait restée intacte... Alors, du temps qu'on casse le morceau de terre gelée qui le coïncait... L'autre aussi... Au début il n'a rien dit, pas même un cri... Mais quand il a regardé ses jambes, il s'est mis à pousser des gémissements... Et puis, il y en a eu un... complètement enseveli. Il n'a rien eu. On a eu le temps de le déterrer. Il y avait du sable. Il y en a eu un autre qui a eu les côtes de cassées,.. la poitrine écrasée. Il peut y passer. Un troisième encore... mais pas trop. Votre père, c'est les jambes. Rien à faire... Alors, on l'a mis tout de suite sur un traîneau. Des Allemands sont venus, ceux qui nous surveillent, ils ont regardé. Ils ont hoché la tête... Il y a eu un qui lui a donné deux cachets rouges, il paraît, que c'est contre l'infection... Emmène-le à Kletsk, sans ménager le cheval, sinon kapout... Alors, on l'a mis sur de la paille, bien couvert... Et moi, à genoux, sur le devant, j'ai fait courir le cheval... tout le temps... il est fort. Si c'était pas lui... j'y serais pas arrivé. Le docteur a dit: encore un peu, et il aurait été trop tard... Mais faut pas désespérer. J'ai demandé au docteur... Il a la chance de s'en tirer. Il boitera, peut être, un peu, mais c'est rien.

Je ne pouvais pas me représenter mon père avec ses deux jambes cassées. Ses os fracturés, des plaies, du sang... Comment pouvait-il supporter ce mal atroce?..

Mon père rentra de l'hôpital deux mois après. Il avait les jambes dans le plâtre jusqu'au torse.

Il resta couché encore deux mois. Il nous avait dit qu'il marcherait dès qu'on lui enlèverait les plâtres. Il se trompait: il tomba avant d'avoir fait un pas.

Il était rentré de l'hôpital avec l'oncle Mikhal, son beau-frère. Il était content d'être sorti au printemps. Bientôt il allait pouvoir retourner au champ avec son Grisou qui l'avait emmené de Na-

vinki à Kletsck, d'une seule traite, sans s'arrêter une seconde pour souffler. Brave Grisou!

C'est avec le même Grisou que mon père fit, avec l'aide de l'oncle Mikhal et du père Savoche, le tour du village, faisant appel à la générosité des gens, quémendant du blé pour payer les frais d'hôpital. Ma mère sacrifia toutes ses toiles, nous vendîmes notre dernier porc. La maladie et l'incendie, deux calamités qui se valent pour un paysan.

Nous gardâmes Grisou jusqu'à l'été de l'année suivante, jusqu'à la Libération. Presque tout le front passa par notre village. Nos troupes percèrent la ligne ennemie entre Niasvige et Kletsck et marchèrent en direction de Baranovitchi. Ça tonnait jour et nuit. Après les troupes, arrivèrent les convois. Il y avait des chevaux. Et même des chameaux.

Un matin, en me réveillant, je vis dans la cour une pauvre rosse. Mon père était en train de tourner autour. Je sautai du lit, m'habillai à la hâte, et sortis dans la cour.

— Regarde, fiston, l'héritage qu'on vient de faire! En échange de notre Grisou j'ai reçu cette Grisettes, dit mon père sans attendre ma question.

— Comment? Quel échange? Je n'arrivais pas à comprendre.

— Des soldats sont passés il n'y a pas longtemps. Ils m'ont demandé si j'avais un cheval. J'ai dit que j'en avais un, mais qu'il avait peur des voitures. Ils se sont mis à rire en disant qu'il prendrait l'habitude... Alors j'ai sorti Grisou. Il y a un qui l'a regardé. Il a retiré la selle de cette bique et a tout de suite ensellé le nôtre. Il a remercié et puis il est parti. Je me suis dit: «Tu vas en avoir, du fil à retordre, avec ce cheval, comme moi pendant quinze ans».

La jument grise était chétive, maigre à faire peur. La selle lui avait laissé des plaies sur le dos, des plaies qui commençaient à suppurer. A part cela, elle était blessée à l'épaule gauche. On sentait quelque chose de dur, un éclat, peut-être, ou une balle. Elle avait des numéros gravés sur ses sabots.

Elle avait dû en recevoir un rude coup sur le crâne: inutile d'essayer de la faire marcher, elle ne comprenait ni hue, ni dia, comme si elle ne voyait rien et n'avait peur de personne. C'était peut-être vrai, qu'elle ne comprenait pas notre langue?

— Regarde, comme elle a les dents courtes. Et des gencives énormes. Elle a trois ans... pas plus, essayait de m'expliquer mon père, avec une note d'ironie dans la voix.

Je n'y voyais rien de risible. Du cheval, il n'en restait que la peau et les os, à peine une poignée d'os.

— Tu parles d'un cheval! Un squelette.

— Tu es drôle, toi. Tu ne t'y connais pas dans les chevaux. Le principal, c'est d'avoir un bon squelette. La viande, elle poussera dessus. Tu verras, dans deux mois, tu ne la reconnaîtras plus. Regarde-moi ce ventre. L'autre, le Grisou, l'avait de collé au dos. Et toi, tu dis...

Une semaine après, les plaies du dos de la jument se fermèrent, il ne restait que de grosses croûtes, juste sur l'échine.

Mon père la sortit dans la cour, l'attacha à un piquet près du puits. Ensuite, il prit un rasoir et commença à tâter l'épaule de l'animal, là, où il y avait la blessure. Il fit une entaille. La jument ne bougea même pas, malgré le sang qui se mit à goutter de la blessure. Mon père pressa un bon coup de chaque côté de l'entaille, quelque chose jaillit et tomba par terre.

Maintenant, c'était moi, qui donnait des explications :

— C'est une balle de mitraille allemande. Les nôtres sont d'un calibre plus petit, la balle est plus courte. Regardez, elle a dû frapper quelque chose en fer. Elle a touché la jument, en faisant un ricochet.

— Tiens, c'est comme si tu avais tout vu? s'étonna mon père.

Bientôt la plaie se ferma. Les croûtes du dos disparurent. La jument grossit, elle sembla avoir retrouvé sa bonne humeur, ses yeux, autrefois tristes et immobiles, se mirent à briller.

Un mois après le départ de Grisou, mon père partit aussi. J'avais un problème difficile à résoudre, il fallait apprendre la jument à tirer la charrue. Le licou de Grisou lui alla très bien. Et puis, elle était de la même taille, peut être, un peu plus courte, mais rondelette, plus large de croupe, aussi vive que lui. Même le poil était presque pareil, un peu plus clair par endroits. Et c'était vrai, comme le disait mon père, le vieux Grisou avait été remplacé par une jeune Grisette. C'était, d'ailleurs, le nom qu'elle avait reçu et qu'elle connaissait. Mais comment allait-elle marcher dans le sillon?

Et là, j'eus du fil à retordre! L'animal était buté. Il ne me restait parfois qu'à al pousser des mains. Elle ne comprenait, peut-être pas ce qu'on voulait d'elle.

J'étais en train de butter les pommes de terre. Le buttoir était plus facile à tirer que la charrue, mais la jument ne voulait rien savoir et elle tournait souvent la tête pour voir qu'est-ce qui la retenait. Elle s'arrêtait et rien à faire pour la remettre en marche. Et puis, elle ne pouvait pas s'habituer à suivre la ligne du sillon, d'un bout à l'autre. Quand il fallait tourner, je devais la

tirer de toutes mes forces. Elle s'emmêlait souvent dans les harnais et les rênes. Mais ce qui était bien, c'est qu'elle ne ruait pas, ne mordait pas, les enfants pouvaient même tourner autour.

Fatigué, je priais souvent ma soeur de m'aider un peu. Alors elle prenait la jument par la bride et la faisait marcher dans le sillon.

Les premières leçons avaient été difficiles, mais après la jument s'habitua et travailla comme un vieux cheval.

Nous gardâmes la jument assez longtemps, jusqu'à notre entrée au kolkhoze. Mon père ne s'arrêtait pas de lui faire des compliments, d'autant plus qu'elle n'avait pas peur des voitures. C'était un animal d'une nouvelle ère, d'une nouvelle génération. Grisou, par rapport à la jument, était un sauvage.

Au kolkhoze, Grisette eut un poulain qui poussa, trait pour trait pareil à sa mère. La lignée des Grisou continuait!

*Ivan
Tchygrynau*



LE SIMPLET
DE LA RUE DES POTIERS

A Zaloujjé on me dit: «Mais Dzèmidzionak est parti. Il a quitté le bourg».

.
Où donc était parti Dzèmidzionak?..

J'étais, peut-être, le seul à bien connaître cet homme.

Il arriva au bourg quelque chose comme trois ans après la guerre. Il logea chez la vieille Dakoulikha qui vivait seule, il lui payait son loyer, il touchait une pension, ça faisait à la vieille un peu d'argent. Mais bientôt, la vieille refusa l'argent que lui donnait son locataire.

Quand je rencontrai Dzèmidzionak, il habitait déjà la rue des Potiers, il y était connu depuis longtemps.

Ce dimanche-là, j'étais dans la cour occupé à regarder voler les abeilles autour des ruchers de mon oncle.

J'entendis tout à coup des voix, l'une d'elle disait:

— Voilà Dzèmidzionak!

Je me retournai et je vis un petit vieux que je ne connaissais pas, qui marchait au milieu de la

rue tenant une cage à la main. Il était petit de taille, un peu voûté, avec une petite barbiche blanche, des cheveux aussi blancs que la barbiche s'échappaient de dessous un chapeau de paille. L'inconnu portait une chemise de satin à col boutonné sur le côté, une chemise qui avait vu le temps et perdue sa couleur, serrée à la taille par une ceinture terminée par des glands; on voyait ça et là des pièces sur son pantalon. Il marchait à petits pas rapides, comme s'il avait peur d'être en retard. Il trottinait sans presque plier les genoux, cela l'obligeait à pencher en avant son corps grêle.

Les cris se firent entendre de nouveau:

— Dzèmidzionak!.. Dzèmidzionak!..

Des enfants sortirent dans la rue en courant. Ils se tenaient à une distance respectable du petit vieux, se pressaient derrière. Le petit vieux suivait la rue sans faire attention aux gosses. Cela me rappela que moi aussi, comme eux, nus pieds, avec les gamins de mon âge, plus d'une fois nous avions emboîté le pas du simplet du village qu'on appelait Tsimka. Tsimka demeurait tout au bout de la rue du village, une rue très longue, cela ne nous empêchait pas de le suivre. Quelque chose de semblable se passait aujourd'hui.

«Cruelle enfance», me dis-je.

Je questionnais ma mère le soir, lorsqu'elle rentrait la vache à l'étable.

— Ma, Dzèmidzionak, c'est qui?

— Comment ça, qui?.. Dzèmidzionak... hé bien... c'est Dzèmidzionak? Il habite chez la mère Dakoulikha.

Je compris qu'elle n'était pas disposée à me répondre, malgré cela, elle me demanda:

— Quoi? Il y avait des gosses qui couraient après?

Je fis signe de la tête que oui.

— Les vauriens! Ils méritent une bonne correction, ces voyous!

Elle soupira et s'affaira à ses tresses. Puis elle ajouta:

— Dzèmidzionak ne ressemble pas à tout le monde. C'est vrai, il est, peut-être, un peu bizarre, mais il n'est pas méchant.

Ma mère n'avait pas l'intention de parler, je sentis qu'elle se préoccupait beaucoup plus à ce que son fils pensât juste de l'homme, mais elle continua:

— Il est arrivé un de ces printemps et depuis il vit chez la mère Dakoulikha. Qui il est et d'où il vient, ça ne regarde personne et personne ne le sait. Après la guerre, il y en a beaucoup qui sont restés sans logis. Beaucoup en ont souffert, de la guerre. Chacun a son chagrin. Lui aussi, peut-être, a eu son abri de détruit. Alors il est venu habiter ici, finir le reste de ses jours. Ça va encore qu'il ait une pension. Je crois d'ailleurs que ça avait d'abord attiré la Dakoulikha...

Ma mère se tut. Elle avait quelque chose à faire dans l'entrée c'est pourquoi elle sortit...

— Et le vieux c'est montré habile... Je parle du vieux Dzèmidzionak, me dit-elle lorsqu'elle revint. Je disais donc, que la vieille Dakoulikha le prit d'abord comme locataire. Il y a des jours, il tournait autour de la maison à cogner par ci, à clouer par là, ou bien il jardinait sur le petit bout de terre. La cour était toujours propre et devant la maison la rue aussi. Des fois, j'allais voir la vieille, Dzèmidzionak était toujours aimable. C'est vrai, il parlait pas beaucoup. Il avait l'air renfrogné et se taisait tout le temps. Comme s'il avait la bouche cachetée. Et comme ça du jour au lendemain... Bon, ça, c'est rien... Des gens comme ça qui parlent pas, il y en a beaucoup dans le monde, peut-être plus que des bavards... Je disais

donc qu'un jour, il a besoin, je ne sais pourquoi, d'aller au marché, le dimanche. Il y avait jamais été et voilà que ce dimanche il y va. Il avait, peut-être, besoin d'acheter quelque chose pour lui ou pour la Dakoulikha. A partir de ce jour, il a changé, comme si on avait mis un autre homme à sa place. Et tout ça à cause des oiseaux. Je sais pas qui que c'est qu'a eu l'idée de vendre des oiseaux, sur ce marché, j'en avais jamais vu avant. Oui, il y a du lait, des oeufs, mais des oiseaux?! Vendre des oiseaux!.. On avait jamais vu ça. C'est qu'il les achète, les oiseaux. Après, il y allait souvent, au marché. S'il voit un oiseau, il l'achète tout de suite. Alors aux autres, c'est comme il ne manquait plus que ça. Et les voilà partis à attraper et à vendre des oiseaux. Quelle honte! Lui les achetait et leur donnait la liberté quelque part, personne ne sait où. Pendant ce temps là, tu penses que les gens faisaient marcher leur langue:

— Mais il les achète pour les revendre après. Si vous aviez vu l'argent fou qu'il gagne!

Et personne ne se doutait que le malheureux dépensait toute sa pension pour payer les oiseaux. Plus d'une fois il était resté sans pain, alors la vieille Dakoulikha lui donnait le sien. Et puis voilà qu'après, les oiseaux on les apportaient à la maison. Alors la Dakoulikha s'est mise en colère. Elle leur faisait honte, et puis après, elle a pris un bout de bois et les mis à la porte, tous ces vendeurs. Ils ne sont plus revenus. Mais le vieux ne s'est pas arrêté...

A partir de ce soir, je sortais dans la rue à chaque fois que j'entendais les gosses crier Dzèmidzionak.

Souvent les enfants suivaient le vieillard jusqu'au marché. Après j'appris qu'ils étaient devenus les premiers fournisseurs d'oiseaux.

Dzèmidzionak marchait toujours au milieu de

la rue. Je remarquai qu'il portait la même chemise, je pouvais dire exactement le nombre de pièces qu'il avait à son pantalon. Le dimanche, il passait deux fois devant notre maison, la première lorsqu'il se rendait au marché, la deuxième lorsqu'il en revenait. Et jamais il n'avait tourné la tête, il regardait droit devant lui. Alors qu'une fois il faillit à son habitude si cela avait été une habitude. En passant il me jeta un regard et soudain il retira son chapeau et me salua. Peut-être, parce que pour lui j'étais nouveau. Il n'y avait pas longtemps que j'habitais cette rue tranquille. A partir de ce jour, il ne passait jamais sans porter la main à son chapeau. Il le faisait d'un geste rapide, presque à la dérobée, comme s'il ne voulait pas perdre son temps pour une action vaine.

Par la suite, je ne pus me passer de penser à cet homme réellement bizarre. Je fus entièrement saisi par la curiosité qui n'aurait pu être satisfaite et je n'aurais jamais connu ce petit vieux si un jour...

Je ne voulais pas croire en voyant ce simplet que ce n'était qu'un petit vieux tombé en enfance sur ses vieux jours. Je n'arrivais pas à croire qu'il se faisait du souci comme ça, pour rien, une occupation qui suscitait des sourires compatissants. Peut-être que la simplicité de son esprit le poussait à cette action qui délimitait nettement le bien du mal, acheter des oiseaux et leur rendre la liberté était devenu alors le but précis de sa vie de vieillard.

J'étais tellement attiré par le vieil homme que j'étais prêt à courir avec les gamins de la rue pour le suivre jusqu'au marché sans tenir compte de ce que j'allais entreprendre était mal.

Par la suite voilà ce qui m'arriva...

Un jour que Dzèmidzionak n'avait pas trouvé d'oiseaux à acheter sur le marché, il en revenait triste, un peu plus voûté que d'habitude. Près de

notre maison, il s'arrêta un instant, en face du banc où j'étais assis, il fit demi tour et suivit la rue Kolkhosienne. C'est à ce moment que je pris la décision de le suivre. Tout en lui emboîtant le pas, j'avais la sensation que je faisais quelque chose d'affreux, mais la curiosité avait pris le dessus. Dzèmidzionak ne faisait pas attention à moi, sans doute qu'il ne m'entendait pas marcher.

Les maisons de briques, construites ces dernières années, venaient de se terminer, faisant place aux maisonnettes de bois, comme celles de la rue des Potiers. La rue Kolkhosienne avait entièrement été détruite pendant la guerre. Aujourd'hui, ses maisons étaient neuves, reconstruites par ses habitants.

Soudain, Dzèmidzionak disparut derrière une palissade, je restai seul dans la rue.

Le temps traînait, vide, d'autant plus que je me trouvais dans une situation ridicule ne sachant que faire. Le pire, c'était de me retrouver nez à nez avec le vieux, jusqu'alors il ne m'avait pas vu, du moins, j'en avais l'impression, cela arrangeait les choses. Et j'eus l'intention de m'enfuir, pour ne pas me faire voir, mais une force invisible, celle qui m'avait poussé jusqu'ici, me clouait sur place, là, près de cette palissade derrière laquelle avait disparu Dzèmidzionak. Entre temps, le petit vieux sortit dans la rue et il était trop tard d'entreprendre quoi que ce soit.

Dzèmidzionak passa devant moi sans dire un mot. Durant ces quelques secondes, je restai planté comme sous l'effet d'une douche glacée.

A ce moment même une femme dégringola de l'entrée et cria à quelqu'un dans la cour :

— Qu'est-ce qu'il t'a donné?

Une voix d'enfant lui répondit de la maison d'en face.

— Oh, mon dieu! T'as été volé! hurla la femme. Quelqu'un d'autre essaya de lui répliquer:

— Mais les moineaux ne valent rien!

— Rien! Rien! Ferme-là!.. Tu te soucies de l'argent des autres, imbecile! Si ça lui plaît, qu'il le laisse partir au vent, son argent... s'il en a tant! Et la femme partit d'un rire éclatant, cruel. A partir de cette minute, j'eus profondément pitié du vieillard.

Sa cage avec les moineaux, car cette fois-ci c'étaient bien des moineaux qu'il avait dedans, il la serrait contre sa poitrine comme de peur de se la faire enlever...

Dzèmidzionak sortit du bourg. Il ouvrait sa cage à trois kilomètres, là où commençaient les prés.

Le soleil était splendide, l'eau chantonnait dans la petite rivière. Par ce jour d'été on sentait la magnificence de cette belle saison: l'herbe intacte encore se balançait doucement au souffle léger du vent, de temps en temps on entendait dans les buissons le chant des oiseaux semblable aux timbres argentins de mille clochettes claires.

Plongé dans la contemplation de cette divine nature, je n'avais pas remarqué quand s'était transformé le vieux Dzèmidzionak. Le vieillard semblait rajeuni, il s'était redressé. Rien n'était resté du vieux de la rue des Potiers, qu'on avait l'habitude de voir passer dans la rue. Il faisait sortir les oiseaux de sa cage et les regardait prendre leur vol et se perdre dans le ciel. On lisait sur son visage, toute son attitude traduisait le sentiment d'un enfant transporté par la joie. Il rayonnait de bonheur.

Oui, j'avais devant moi un homme qui jouissait pleinement de son bonheur...

Il n'y eut entre nous aucune conversation, mais malgré cela nous retournâmes au bourg comme

deux bons amis. A partir de ce jour, je pouvais aller chez la mère Dakoulikha sans me sentir gêné.

C'est ainsi que j'appris l'histoire de cet étrange vieillard qui passait pour un simplet.

...Avant la guerre, Dzèmidzionak avait vécu près de Vitougne, un village pas très grand. Il avait été garde forestier. Il vivait seul. Sa fille, qui avait vers les trente ans, était mariée, vivait à la ville, elle avait une enfant, petite encore. Ses préoccupations de mère de famille ne lui permettaient pas d'aller voir son père.

Entre temps commença la guerre. Au début, personne n'avait touché aux petites maisons de campagne qui se trouvaient en bordure de la forêt où vivait le garde. Les flammes de la guerre les avaient épargnées, mais plus tard, avides de détruire, elles vinrent ravager Vitougne. La nuit, on voyait bien l'immense brasier qui brûlait de l'autre côté du Dniepr. Tout tonnait et se soulevait autour.

Le chemin qui bordait la forêt était couvert d'une foule mouvante qui fuyait les horreurs de la guerre. Parfois elle était si dense que l'on aurait pu croire que la moitié du monde s'était mis en marche. Les gens passaient, fatigués, noirs de poussière, sans s'arrêter. Il y avait de tout: des femmes, des enfants, des vieillards, des soldats blessés. Le bord du chemin était semé de vaisselle et de pots brisés, mêlés à des bandes pleines de sang qui avait eu le temps de sécher au soleil.

La maisonnette du garde forestier était de ces jours pleine de blessés.

Dzèmidzionak, du matin au soir, était sur le bord du chemin dans l'espoir de reconnaître dans la foule un visage familier.

Il eut de la chance, son attente ne fut pas vaine, sa fille arriva, sa petite sur les bras, elle n'avait que trois ans. La petite fille n'avait jamais vu

son grand père, elle en avait seulement entendu parler. Elle savait qu'elle avait un grand père qui vivait quelque part au bord d'un lac dans la forêt. Dans son imagination d'enfant elle voyait un vieillard comme on en voit dans les contes de fées, alors qu'en réalité elle vit un petit vieux tout comme les autres, comme elle en avait tant rencontré dans la rue où elle sortait se promener avec sa mère. La petite regarda longtemps son grand père jusqu'à ce qu'il la prenne dans ses bras où elle s'endormit tout de suite. La pauvre petite était sale, maigre, harassée par la route qui avait été longue. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, sa mère n'était plus là. La fille de Dzëmidzionak était partie avec tout le monde, elle avait laissé sa petite avec son père. La fillette pleura malgré la forêt mystérieuse et le lac qui l'avait enchantée qu'on appelait, on ne sait pourquoi, le lac Mort. Alors pour la calmer le grand père la prenait dans ses bras et allait sur le bord du chemin où comme avant coulait la rivière humaine, poussée par la guerre. La petite se calmait.

La guerre s'approchait.

Les exilés devenaient rares, bientôt on n'en vit plus du tout. Seuls des soldats passaient suivant les sentiers de la forêt. Après on ne vit plus personne. On entendit longtemps le bruit sec des mitraillettes. Enfin arriva le jour où tout fut calme et silencieux. Dzëmidzionak était seul avec sa petite fille dans cet endroit de la forêt que la guerre n'avait pas encore touché directement.

Le vieux garde forestier n'avait plus rien à faire, il traînait dans la forêt sans but précis, écoutait murmurer les arbres qui de jour en jour changeaient de ton, l'automne était proche. De nouveau des gens sont arrivés, des partisans. Ils s'arrêtaient d'abord dans la maisonnette du gar-

de et après, à l'approche de l'hiver, avec les premières neiges, ils s'installèrent quelque part, de l'autre côté du lac Mort.

L'hiver avait été rude, avec beaucoup de neige. Le froid semblait pénétrer dans la maisonnette par les moindres trous aussi le garde était obligé de soutenir le feu jour et nuit. Le grand père et la petite attendaient les beaux jours avec impatience.

Un jour, les Allemands firent irruption dans la maison du garde forestier.

— Partisan?

Dzèmidzionak haussa les épaules.

— Où se cachent les partisans?

— Je ne sais pas.

— Tu vas venir avec nous.

— Et la petite? Le vieux garde montra sa petite Alionka.

— On ne te gardera pas longtemps, si tu es raisonnable, lui dit-on.

On jeta le garde sur un traîneau et on l'emmena à Vitougne. La petite fille fut enfermée dans la maison du garde.

L'interrogatoire dura deux semaines. Les hitlériens voulaient savoir où se trouvaient les partisans. Dzèmidzionak se taisait. Alors il était jeté par terre et battu. La nuit, lorsqu'il lui arrivait de dormir un peu, il voyait sa petite fille en rêve, un sentier fait dans la neige menait au lac, jusqu'aux abris des partisans. Il avait espoir que par ce sentier on viendrait chercher sa petite Alionka, que rien ne lui arriverait.

Deux semaines durant, le garde supporta les tortures, et tout ce temps, il avait souffert encore plus de ce qu'il avait laissé la petite seule. Lorsqu'enfin on le laissa partir, il retourna dans la forêt, il retrouva sa maison vide, sa petite fille n'était plus là. Il n'y avait sur le plancher qu'une

mésange morte de froid... Comment avait-elle pu entrer? Personne ne le savait.

Jusqu'à la fin de la guerre, le vieux garde vécut accablé de chagrin. Il avait vainement cherché sa petite fille. Sa fille revint un jour. Apprenant la triste nouvelle, elle tomba sur un banc, y resta à pleurer toute la nuit. Elle partit le lendemain.

Le vieux Dzèmidzionak quitta aussi sa maison, la quitta à jamais pour oublier le malheur qu'il y avait vécu.

...Quelques jours après, j'appelai les gamins de la rue, je leur racontai tout ce que j'avais appris au sujet du vieux Dzèmidzionak. Ils me quittèrent en silence, songeurs. Il m'avait semblé alors que j'avais fait quelque chose de grand, que j'avais préservé un pauvre vieillard de la cruauté humaine.

Les enfants ne le taquinaient plus. Petit à petit les oiseaux disparurent du marché. Le vieillard avait beau courir sa cage à la main, on en vendait plus, même au bourg.

L'heure de partir arriva, j'allai faire mes adieux à Dzèmidzionak. La mère Dakoulikha m'attendait dans l'entrée.

— C'est pas la peine d'y aller, me chuchota-t-elle avec reproche. Il souffre beaucoup du mal que tu lui as fait. Quelle idée que tu as eue de parler de tout ça devant tout le monde. T'as pas compris que ses oiseaux, c'était tout. Ça le faisait vivre.

Le vieillard était assis près de la fenêtre. Il ne tourna même pas la tête au bruit de mes pas. Durant les quelques minutes que j'ai passées chez la mère Dakoulikha, le vieillard ne prononça pas une seule parole.

Je quittai la maison de la mère Dakoulikha égaré, éperdu.

J'avais voulu rendre un service, atténuer les souffrances d'un homme et je m'y étais tellement mal pris que j'aurais mieux fait d'y renoncer. Il y a des plaies qui sont incurables, surtout lorsque le coeur est atteint..

Je ne revis jamais plus le vieux Dzèmidzionak.

1962

Anatole
Koudriavets



LE RETOUR

L'hiver. Dimanche.

Il avait neigé abondamment toute la nuit et un peu avant l'aube, un homme apparut dans la rue de derrière la palissade d'Aliona. Le village dormait encore. Il semblait que tout le village, d'un bout à l'autre, était inondé de bleu. Plus loin, à perte de vue, le bleu devenait plus dense, il se gonflait et passait au violet.

En face de l'enclos d'Aliona, de l'autre côté de la rue, il y avait un puits avec un seau, l'homme se dirigea vers le puits. Il remplit le seau, il but longuement et avec précaution en chauffant l'eau dans sa bouche, ensuite il versa les restes dans la neige, laissa tomber le seau dans le puits et continua son chemin.

Il marchait au milieu de la rue, il marchait vite laissant les traces régulières de ses pas: talons joints, pointes séparées, les traces ressemblaient à un sapin. L'homme portait une pelisse courte, couleur d'écorce d'aune cuite, et un bonnet usé de mouton. Dès qu'il eut apparu de derrière la palissade il regarda les fenêtres couvertes de glace de la maison d'Aliona. Il tourna même la tête quand il ne put plus voir la maison cachée der-

rière les pommiers et les tilleuls chargés de neige. Ensuite il leva sa barbiche, et commença à tourner son visage en lame de couteau à droite et à gauche. Ses yeux, deux doux vers luisants, regardaient gaiement, avec vivacité.

Il marchait le long de la rue, une rue large, unie par la neige, et plus il avançait, plus il ralentissait ses pas. Au milieu du village, à gauche, la rue se déchirait subitement et ouvrait un vide inhabité à la place d'un ancien enclos. Ce vide ressemblait à un creux. On n'y voyait que le bout d'une étable démolie avec des arêtes dénudées. L'homme ralentit encore ses pas, piétina sur place, fuma.

Plus loin, derrière ce vide, on voyait une nouvelle maison à toit de fer-blanc et à soubassement en pierre. L'homme leva les sourcils, il s'étonna.

Ses pieds le portèrent jusqu'au bout du village, ensuite ils tournèrent sur un sentier étroit qui menait à un autre village, plus petit. La neige était vierge, bleuâtre, elle craquait doucement sous ses pas comme de la fécule, et de nouveau les traces de ses pieds devinrent régulières. Ce village dormait tranquillement sous la neige.

L'homme s'approcha de l'enclos où deux jeunes peupliers gelaient sous leurs blanches couvertures. Près de l'un d'eux il y avait un tracteur, le radiateur et la glace de la cabine étaient couverts de neige. L'homme fit le tour du tracteur, regarda dans la cabine, elle était propre et sentait l'huile, ensuite, il se dirigea vers la grande porte de l'enclos.

C'était son enclos, à lui, et dans la cour il y avait sa maison, à lui aussi, avec une salle d'entrée; quelqu'un venait de sortir, les traces conduisant du perron à l'étable et revenant à la mai-

son en disaient long; et il sembla à l'homme que personne ne dormait plus dans la maison.

Si quelqu'un des anciens habitants de Slaboda avait vu à cette heure cet homme à pelisse courte il l'aurait tout de suite reconnu.

C'était Miron Bouloïtchyk.

On ne pouvait pas ne pas le reconnaître, de même qu'on ne pouvait le prendre pour quelqu'un d'autre. Cette pelisse courte dépassant à peine ses reins, ce vieux bonnet de mouton, cette barbiche en pointe, cette démarche particulière. Les villageois riaient: il dessinait un sapin en marchant, pointes séparées, talons joints. On aurait dit qu'il ne marchait pas, mais écrivait en enfilant les traces de ses pas: une pointe à gauche, une autre à droite.

Depuis huit ans à peu près on ne l'avait pas revu à Slaboda après qu'il se fut querellé avec sa femme, une femme malade et trop jalouse, et se fut battu avec Kazik Doubinav.

Ils avaient fait une meule de foin ensemble, avec Kazik. La meule se dressait déjà, haute et lourde, et Miron avait l'intention de descendre pour laisser Kazik en achever le sommet, celui-ci l'achèverait et rien ne lui arriverait, quand tout à coup la meule se fendit en deux et glissa des deux côtés: une moitié avec Miron, l'autre, avec Kazik.

Celui qui a fait des meules sait bien que ce n'est pas si simple d'en faire une bonne. Il faut qu'elle tienne bon, telle une poupée, et qu'elle soit assez haute, assez massive, qu'elle ne soit enflée d'un côté et maigre de l'autre. Tout dépend de l'adresse de ceux qui sont en haut. Ils ne tiennent en place, mais, liés d'une corde invisible, ils vont, l'un après l'autre, autour de la perche, autour, autour, autour... On met deux bottes de foin, une troisième, au-dessus. Elle les lie, elle les recouvre, elle les serre. C'est comme les écailles de poisson:

chaque écaille en recouvre deux autres et elle est recouverte à son tour encore par une autre écaille... Deux hommes marchent sur la meule, tournent dessus; ils la lient; ils font la meule.

On ne sait pas maintenant si Miron et Kazik avaient oublié cette règle ou s'ils n'avaient pas voulu céder l'un à l'autre, mais chacun d'eux avait son aide qui lui tendait des bottes et chacun d'eux faisait son côté.

Miron se tira de dessous la meule et saisit Kazik par la chemise: il avait ses propres comptes avec Kazik, celui-ci était son débiteur; une dette ancienne, impayée. Ce fut encore pendant la guerre que Kazik avait soufflé à son neveu Vintsess, qui servait à la police de district et venait parfois à Slaboda, il lui avait soufflé que Miron, après avoir bu un petit coup, chantait des couplets ridiculisant les policiers. Et voilà qu'une fois Vintsess passa chez Miron quand celui-ci fendait du bois. Vintsess ordonna à Miron d'enlever son pantalon, et, en le courbant en deux, les deux hémisphères en l'air, il lui compta vingt coups de baguette de fusil. Vintsess avait reçu son décompte, il s'était cassé le cou; mais Miron avait gardé rancune à Kazik. Maintenant sa colère déferla. Il gifla Kazik avec force mais celui-ci, un gars, plus haut que Miron, d'ailleurs, qui n'était pas né aujourd'hui, aux poings plus solides, atteignit Miron au nez. Jusqu'à ce que les villageois aient ri à se tordre les côtes, jusqu'à ce qu'ils aient repris leurs sens, les deux adversaires avaient eu assez de temps pour se baigner dans le sang.

Miron refusa net de refaire la meule et deux jours après il quitta définitivement Slaboda laissant sa maison et sa femme avec un enfant. Cette année-là son fils terminait l'école et Miron ne s'en préoccupait plus: si quelque chose lui arrivait, il comptait sur ses filles, toutes les deux

étant mariées depuis longtemps et habitant non loin de Slaboda.

On n'avait pas entendu parler de Miron pendant trois ans; ensuite quelqu'un apporta la nouvelle: on l'aurait vu près de Baranovitchi, il aurait rejoint une femme. Cette nouvelle ne toucha de près et n'étonna personne à Slaboda, sauf sa femme et son fils. Chacun avait ses propres soucis et les habitants de Slaboda avaient cessé depuis longtemps de s'intéresser à tout ce qui avait été lié au nom de Miron.

Miron appartenait à ce type d'homme qui sont toujours tenus par la guigne, et comme eux, il avait un caractère gai et peu rancunier. La vie lui faisait souvent sentir son côté rude et il semblait ne pas l'apercevoir, il vivait, tout simplement. Quoiqu'il fasse, tout n'était pas comme chez les autres. Évidemment, cela lui était écrit qu'il serait jusqu'à la fin de ses jours la fable de tout le monde. Et après qu'il eut quitté Slaboda on s'en souvint longtemps. C'est vrai, on s'en souvenait surtout quand on voulait potiner. Peut être, cela provenait de cette tendance éternelle de l'homme de se figurer plus grand et meilleur qu'il était en réalité, même quand cette grandeur s'achète au prix de l'humiliation des autres. Ou peut être on ne pouvait vivre sans rire, sans se moquer de quelqu'un et il n'y avait personne d'autre, à part Miron, timide et pratique. A les entendre, on dirait que toute la vie de Miron n'était qu'une suite d'épisodes drôles et irraisonnables qui se succédaient.

Quand il était encore jeune, il décida de se marier et il trouva une jeune fille Aliona, fille d'Amiallian, un garde-forestier type de loup-garou, méchant mais économe. Sa fille avait une taille fine et élancée, ses yeux ambrés regardaient avec impertinence, des yeux qui pouvaient tourner la tête à n'importe qui; il semblait qu'Aliona, elle-

même, avait de la bienveillance à l'égard de Miron mais tout à coup elle se maria à un autre, Khviodar Chalaï, de Slaboda, lui aussi.

Et de nouveau, il semblait que Miron n'avait pas souffert, qu'Aliona avait préféré Khviodar, comme s'il n'eût pas couru après elle, ne l'eût pas embrassée; il dansa gaiement à cette noce et bientôt il se maria lui-même, il amena dans la maison de sa mère une jeune fille du village d'Oriékhovka, Ganna, longue, le dépassant d'une tête. Et maintenant, étant marié, il continuait à courir après Aliona. Partout il lui disait: «Tu as tort de me fuir... Je te retrouverai quelque part quand tu seras seule, et tu verras que tu as eu tort de me fuir...» Et ses yeux glauques riaient.

Une fois Miron acheta au marché une vache, une belle vache noire aux cornes taillées, avec une tache blanche sur le front. Il l'emmena chez lui la tenant par une corde courte, il s'en vanta, la montrant à tout le monde. Ensuite, il la conduisit dans le troupeau. Le soir même, le berger lui dit qu'il n'en verrait pas du lait, ni pour lui-même, ni pour ses enfants: la vache suçait son lait.

«J'ai demandé à la femme qui m'avait vendu la vache, pourquoi a-t-elle une corde si courte, elle m'a répondu: «La corde était plus longue, elle s'est rompue». Et la femme m'a montré des bouts de corde». Miron resta pantois. «Quand je pense que cette vache est si belle et qu'elle se suce...»

Une autre histoire. C'était quand Miron n'était pas encore marié, il allait souvent chez Aliona, elle n'était pas mariée, non plus. On disait que ce qui s'était passé avait pressé Aliona de faire son choix.

Quatre kilomètres séparaient Slaboda où vivait Miron et la propriété d'Amiallian. Ces quatre kilo-

mètres passaient par un chemin vicinal et par un sentier de forêt. Quatre kilomètres, ce n'est pas beaucoup, mais pour arriver jusqu'à la maison du garde-forestier il fallait passer par la propriété de Stiéphan Bouïla, un sourd. Et ce Stiéphan avait un grand chien-loup qu'il lâchait la nuit. On passait par la propriété pour ne pas faire un grand détour.

Une fois quand le jour commençait à poindre, Miron avait hâte de rentrer chez lui pour avoir le temps de fermer l'oeil avant que sa mère ne commence à le secouer pour le réveiller. Il avait passé déjà la cour de Stiéphan et se préparait à accélérer le pas quand il entendit du bruit derrière lui. Miron en eut le coeur serré.

Voilà ce qu'il raconta le lendemain à Aliona :

«Je me retourne et je m'arrête tout glacé. Le chien-loup court sur moi, on n'entend que le bruit du sable. Et la route est plate comme une table, pas une branche, pas une pierre. C'est tout, je pense, il va me déchirer comme un crapaud. Non... Il me dépasse, s'arrête tout à coup et me regarde. Je regarde, moi aussi, et je ne vois que sa gueule ouverte, noire, pleine de poils, des dents blanches, et tordues, et encore des yeux vides, noirs d'un jaune... Il ne bouge pas et puis il s'avance vers moi. Le voilà tout près, haut comme une table, il tourne autour de moi. Je ne bouge pas et je sens mon genou droit flageoler... Et je ne peux rien faire...

Il me flaire et puis, hop, il lève la patte de derrière... Et je sens mon caoutchouc devenir plus lourd... «Vas-y,-vas-y, mais laisse-moi partir vivant. Tu ne m'auras plus ici...» Il achève son affaire, frémit et rebrousse chemin. J'attends un peu, et je m'enfuis à toutes jambes...»

Tel était Miron, le Miron qui réapparut, huit ans après à Slaboda. Il resta longtemps près de la

grande porte de l'enclos, hésitant toujours à entrer dans sa cour, puis il se retourna et continua son chemin, vers l'extrémité de la rue, terminée par deux maisons et où apparaissait vaguement un bois de bouleaux.

Tout était calme dans le bois. Un mélange d'odeur de neige fraîche et d'écorce mouillée se dégageait. Miron marchait en laissant des traces profondes, il s'arrêtait souvent pour voir de près un bouleau; ses lèvres remuaient. Puis il s'arrêta définitivement, près d'un bouleau haut et tordu et toucha son écorce chaude et glissante comme enduite de fécule; il secoua le bouleau et fut tout enneigé. Il ne bougea pas en prêtant l'oreille au bruissement des cristaux de neige tombants, tout à coup il se mit à rire d'un rire léger d'enfant. Il se moucha, tapa légèrement sur le tronc comme s'il en avait pitié et prononça: «Ce n'est rien, rien...» et il reprit le chemin du village.

En s'approchant de sa cour il tendit l'oreille, puis il pressa le pas: il avait vu que le mur orbe de la salle d'entrée était trop noir comme attaqué par l'incendie.

— Oh, ça a brûlé, évidemment, pensa-t-il et se précipita dans le jardin.

Le feu n'avait pas atteint le bas du mur mais les poutres d'en haut étaient fendues, à côtés aigus insolites. Le bas du toit de chaume était, lui aussi, noir et arrondi.

«Peut-être, ça a pris feu d'une meule qui brûlait», pensa Miron, en passant sa main sur la poutre et en tâtant des doigts le charbon menu et sec. Naturellement, d'une meule. Si le feu était venu du dedans, tout aurait été fini avec la maison. Oui, s'il était venu du dedans tout aurait été fini, avec la maison et avec l'étable.

Il retourna dans la cour et poussa avec assurance

la porte d'entrée, il attrapa facilement dans l'obscurité le loquet de la porte et entra.

On étouffait dans la maison et on y sentait une odeur aigre. Miron regarda autour de lui: dans la pénombre, près du mur, il vit un lit, un autre, plus petit, à côté de celui-ci, un canapé.

— Qui est là? entendit-il la voix de son fils parvenant du lit et ensuite il vit un petit feu: son fils fumait dans le lit.

— C'est moi...

Un silence gênant régna un instant dans la maison, ensuite son fils tapa du pied sur le plancher, il mettait son pantalon. Son fils s'approcha du seuil, fit de la lumière.

— Ah! c'est toi, père... Passe donc, ôte ça, dit-il à Miron d'une voix douce et décontractée, le regardant toujours d'un oeil éveillé.

Miron comprit que voilà longtemps qu'on avait cessé de l'attendre.

— Mais je viens, dehors... la neige... je vais laisser de la neige sur le plancher, répondit-il tout en sortant ses moufles de la poche de sa pelisse et en secouant la neige de ses bottes.

— Il y a un balai, le fils indiqua un coin et se tourna du côté du lit: — Ania, lève-toi! Notre père est là.

Une femme montra son visage rond et agréable et s'assit enfin sur le lit en levant ses bras pour mettre de l'ordre dans ses cheveux ébouriffés.

— Bonjour, ma petite belle-fille, dit Miron avec une certaine gêne et lui tendit la main en s'approchant du lit. Il se détourna: il avait remarqué un sein blanc et fort par l'échancrure de sa chemise de nuit bleue.

Sa belle-fille le salua.

— Donne-moi mes vêtements, fit-elle à Pia-trok.

Miron ôta sa pelisse, son bonnet, pendit le tout à un crochet, s'assit sur un banc. Piatrok s'était chaussé et s'assit; sa chemise de nuit à col ouvert. Les deux hommes fumèrent, en échangeant de répliques dépourvues de sens, habituelles dans des situations lorsque deux hommes se revoient après une longue période et que leur rencontre ne leur procure pas de grande joie. Miron se sentait coupable, étranger dans cette maison. Son fils ne pouvait trouver, lui non plus, l'équilibre d'esprit qui lui donnerait de l'assurance et de la sincérité.

Lorsqu'ils étaient restés seuls, sa mère et lui, et surtout après la mort de sa mère, Paitrok était furieux contre son père. Il aurait été capable de le chasser si celui-ci avait apparu un jour. Maintenant toute sa méchanceté avait passé, comme si le temps l'eût délavée et n'eût laissé qu'un dépôt trouble, désagréable. Piatrok n'avait pas compris la fuite de son père, il ne la comprenait pas jusqu'à maintenant.

«Un homme sage, avec des filles mariées, qui quitte sa femme et sa famille et qui s'en va on ne sait où? Le voilà maintenant qui rentre. Il avait couru le monde, n'avait rien trouvé, maintenant il rentre, pensait Piatrok, assis sur un banc. Autrefois son père n'avait rien voulu entendre. Il s'était mis quelque chose dans la tête, le sang lui avait pétillé dans les veines. Il avait voulu goûter à une jeune. Et maintenant, quoi?.. Rentre-t-il pour se montrer et repartir après quelques jours? Se sent-il coupable? Peut-être a-t-il peur d'être chassé?..

Ania, seule, se comportait comme si tout allait comme il faut. Tantôt elle se mêlait à la causerie des hommes, tantôt elle les écoutait en oubliant le travail qu'elle venait de faire, tantôt elle sortait dehors et les laissait seuls. Elle

montrait par tout, par son air et sa conduite que le retour de Miron qu'on croyait presque perdu, lui était agréable, lui donnait de la joie.

— Grypina est partie, ou non?... J'ai en vue Symonikha, précisa Miron. Je viens de passer par son village, j'ai vu son foyer. Il n'en est resté qu'une étable aux arêtes dénudées...

— Elle est chez son fils. A Saligorsk.

— Et qui a construit ce palais tout près? Au toit de fer-blanc, au soubassement en pierre?

— Kostsik Tatorynav.

— En voilà un brave. Et Kaliadka, est reparti de nouveau?

— Oui, il est près de Minsk. Il y a acheté une maison, un jardin, un potager, il ne vagabonde plus.

— Tiens. Où a-t-il pris de l'argent?

— Il l'a bien gagné. Pendant tant d'années il a été chef d'équipe. Il chipait un peu partout. Piatrok se leva et jeta son bout de cigarette dans le four. Le bois y brûlait déjà, et les mèches rouges et noires de feu léchaient la bouche du four. Il chipait, il économisait. Lui, il est de ceux qui ne mangent pas leur bien.

— Et oui, Kaliadka ne mangera pas son argent, fit Miron. Non, il ne le mangera pas. Dans la cour de Matrounka on bâtit quelque chose.

— C'est Micha Gavrylav. Matrounka est morte. Le même été que maman. Et sa fille a vendu la maison.

— Tiens, que tout a changé durant ces années, dit Miron tout bas, comme pour lui seul. Le nom de Ganna, sa mort évoqués par son fils lui firent ressentir quelque chose de regretté et de douloureux. Le regret et la douleur imprégnaient leur vie commune avec Ganna durant les dernières années, une vie sans joie, pleine de querelles. Ce regret

et cette douleur avaient aussi été causés par sa fuite, sa femme et son fils qu'il savait seuls; ce regret et cette douleur ont été accrus par la mort de sa femme, accrus par le fait qu'il était rentré et que sa femme était morte, comme s'il avait attendu sa mort.

— Est-ce qu'il y en a eu peu, de ces années? Tout aurait pu s'en aller en fumée durant ce temps-là, dit Piatrok, en fronçant le sourcil.

— Il y en a eu beaucoup, prononça Miron sans faire attention à la méchanceté de son fils. Il pensait que la joie qu'il avait vécue toutes ces années, qu'il avait sentie dans son for intérieur quand il se souvenait de sa maison, de ses enfants, de Slaboda, que cette joie n'existait plus, qu'elle avait disparu quelque part.

Il y avait eu des nuits blanches, des idées lui avaient passé par la tête, il pensait à lui-même, à sa vie, à ce qu'elle n'avait jamais été heureuse et à ce que maintenant, sur le penchant de la vie, il était resté seul, sans soutien, comme un vagabond qui n'a ni foyer, ni famille, ni patrie. Et les pensées joyeuses où il évoquait Slaboda, sa maison, ses enfants et encore quelque chose de profondément secret qu'il cachait de tout le monde et de lui-même, ce qui était toujours à lui et avec lui, ces pensées l'avaient réchauffé durant toutes ces années... Et le voilà, de nouveau à la maison, parlant avec son fils, on dirait que cette joie s'était brisée, que ce feu s'était éteint...

Ensuite Piatrok s'en alla pour donner à boire à la vache et Miron resta avec sa belle-fille. Il se sentait plus à l'aise avec sa belle-fille qu'avec son fils. Il voyait les regards pleins d'intérêt et de bonté qu'elle jetait sur lui et il lui semblait qu'elle avait pris son parti: il le voulait. Il connaissait très bien la mère d'Ania, une veuve de guerre de Slaboda, toujours calme et sage. Il connaissait

Ania, la fillette qu'elle avait été, aux mollets minces, hâlés, et il louait son fils, sans l'exprimer à haute voix, de ne pas avoir cherché une femme ailleurs, mais d'avoir pris une fille de Slaboda.

Ania parlait gaiement et librement d'elle-même, de Piatrok, de Slaboda et des villageois, de l'incendie qui avait failli les ruiner l'année passée.

— C'est à cause de ce petit diable de Jénik, Ania indiqua le petit lit où un garçon dormait, laissant pencher sa tête.

— Ah! c'est lui qui a mis feu à la meule? Il semblait que Miron en était presque content.

— Et qui encore? Heureusement que le feu n'a pas pris. Autrement, tout y serait passé, à ce bout de village. L'automne était sec, et chacun avait une petite meule de foin ou de paille dans la cour.

— Oh! quel polisson! Miron hocha la tête et s'arrêta près du lit. Il se ranima comme s'il s'était réchauffé à la chaleur d'un foyer qui lui aurait donné de la vivacité et de l'assurance. Il regardait avec bienveillance le visage de son petit-fils, rouge de sommeil; les petites gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre inférieure, sa grande oreille rouge. Grande comme celle d'un chien, pensa Miron avec joie, en arpentant la chambre.

C'était sa maison. Tout semblait être comme autrefois, sans l'être à la fois. Les mêmes fenêtres, les mêmes portes, le même four, les crochets au mur, ses crochets en sapin, rouges, résineux, glissants. Mais son fils avait mis du plâtre au mur. Il avait jeté dehors les vieux lits, et en avait mis des neufs. Il avait mis des chaises à la place des bancs, une télé, et près du crochet où Miron avait pendu sa pelisse, on voyait un grand portemanteau

recouvert d'un drap blanc. Et tout à coup Miron eut le coeur retourné, l'idée lui vint qu'il restait dans cette maison très peu de sa vie d'autrefois, de la vie de Miron. Il se sentit étranger dans sa maison. Ces huit années d'absence avaient transformé sa maison à lui en une maison étrangère. Ici une autre vie allait son train et s'il décidait de rester, il lui faudrait s'y habituer, s'y soumettre. Il lui semblait maintenant que ce n'était pas son fils qui habitait sa maison, à lui, à Miron, mais que c'était lui, Miron qui entraît dans le foyer de son fils. Il faudra s'habituer à tout. A la belle-fille! Au petit-fils. A beaucoup d'autres choses.

Miron arpentait la chambre et réfléchissait toujours en touchant tout ce qui lui tombait sous la main.

Ici, entre la fenêtre et la table, il y avait une machine à coudre. Une vieille Singer. Il cousait des bottes, ajustait les avants, les tiges, les empeignes... Jadis, avant la guerre, il avait échangé cette machine à coudre contre une génisse. Maintenant il n'y avait plus de machine à coudre. On l'avait peut être vendue ou mise dans la salle d'entrée. Il faudra s'y habituer. Le lit où Miron avait dormi n'était plus là. On l'avait peut-être jeté dehors. Il faudra s'y habituer aussi.

Miron se tenait près de la table et regardait les photos amassées dans une boîte de carton à bonbons. Piatrok-écolier, les yeux écarquillés avec embarras, Piatrok-soldat, Piatrok près d'un tracteur, Piatrok, à sa noce, ses bons yeux hébétés, une main sur l'épaule d'Ania, l'autre tenant un verre. Des photos d'Ania...

Et tout à coup ses mains tremblèrent: sur une photo il vit Ganna. Seule, dans son cercueil, au front net, uni, les yeux fermés. Miron en eut le souffle coupé. Ils vivaient mal, ils se battaient, se querellaient, ils se disaient tant de méchance-

tés aux moments de colère, et maintenant il la revoyait, elle, simple, bonne, ses bras de cire croisés sur sa poitrine et il sentit une boule venir à la gorge, et il eut le coeur retourné. Lorsqu'un homme voit la mort de près il comprend que toutes ses pensées et ses préoccupations même les plus hautes et les plus nobles ne sont rien par rapport à cette mort froide et incompréhensible qui vient de frapper un autre homme. Et voyant cette mort les hommes commencent à regretter leur injustice et leur conduite insensée à l'égard des plus proches, du peu de bonté qu'ils leur avaient donné, ils commencent à comprendre que tous sont égaux devant la mort.

Ces réflexions, ou presque les mêmes, se serraient dans la tête de Miron quand il tenait la photo de Ganna prête à rejoindre sa dernière demeure. Il pensait: «Excuse-moi, Ganna, que je suis tel que je suis, il n'y a rien à faire. Toi, aussi, souvent tu n'avais pas raison. Tu étais injuste envers moi, envers Aliona. Bon, je lui avais apporté du bois, j'avais refait le toit de son étable, et alors... Tu étais intelligente et bête en même temps. Intelligente, parce que tu t'apercevais de beaucoup de choses, bête, parce que tu ne voulais rien comprendre. Tu t'apercevais qu'Aliona m'avait plu. C'est vrai. Je l'aimais toujours. Je m'en souvenais toujours. Je t'aimais aussi, mais pas comme Aliona; et tu le sentais, mais tu ne voulais pas comprendre. Tu étais la mère de mes enfants et je t'aimais pour cela. Quand j'étais près de toi, je t'aimais et quand je restais seul, j'aimais Aliona. Mais j'étais honnête avec toi, et honnête avec elle. Une seule fois je t'ai menti et tu l'as su. C'était au printemps de quarante-sept quand j'avais semé le blé et qu'il était sorti très rare. Tu avais maudit les poules qui avaient mangé le grain. Mais les poules n'y étaient pour rien. Je n'avais pas semé quatre

kilos de blé que j'avais mis de côté, je les avais apportés à Aliona, un soir. Elle avait des enfants, elle aussi, qui n'avaient jamais mangé, à leur faim. Cette fois-ci, je n'avais pas été honnête avec toi, parce que j'avais passé toute la nuit près d'Aliona et non pas dans les champs, près du tracteur. Je t'en avais parlé, de ce blé, et de toute l'histoire, bien que j'aie prévu que tu ferais tout le village et que tu te plaindrais de ce que ton homme avait filé du mauvais coton, qu'il avait pris le dernier morceau de pain de ses enfants et qu'il l'avait porté à sa maîtresse. Aliona n'était pas ma maîtresse. Tu savais que son K'hviédar n'était pas rentré de guerre et qu'elle avait deux enfants sur les bras qui n'avaient même pas un morceau de pain comme les nôtres. Ensuite, j'étais resté toujours honnête avec toi. Nous avons nos enfants, il fallait les élever, Aliona, avait ses enfants, il lui fallait, à elle aussi, les élever. Et j'ai quitté Slaboda sans méchanceté, parce que je te comprenais, je comprenais que tu étais malade et que c'est à cause de cela que tu avais des caprices et étais toujours sur tes gardes. Mais tu me le rappelais souvent et me regardais de travers à cause de ce que je t'avais dit la vérité en quarante-sept. Tu avais tort, Ganna. Il ne faut pas être si méchante, Ganna, même si tu es malade et tu vas mourir. Tous mourront un jour. Et maintenant, rentré à la maison, je te dis que je n'ai jamais voulu ta mort et que ce n'est pas ma faute, si tu es morte. Je me sens coupable de ne pas avoir passé les derniers jours près de toi, de ne pas t'avoir enterrée. C'est ma faute et personne ne m'en déchargera!..

Miron mit la photo dans la boîte, la tête baissée, il resta un moment près de la table, et quand il s'approcha du four, il sembla à Ania que ses paupières étaient humides. Ania se pencha sur son travail: elle épluchait des pommes de terre.

Jénik se réveilla et regarda longtemps ce vieux qui arpentait la chambre. Personne ne regarda de son côté et il cria :

— Ma...man!

— Eh bien, lève-toi vite, habille-toi, lui dit la mère, en déplaçant les poêles avec un grand bruit.

— Ma...man! reprit Jénik. Je veux...

— Eh, malheur! Faut-il t'apprendre... Met quelque chose, chausse tes bottes de feutre et cours dans l'entrée.

— Grand-père, sais-tu, ce que j'ai? demanda Jénik, en rentrant. Ils se tenaient debout, l'un devant l'autre, au milieu de la chambre. Miron regardait ses maigres jambes comme des bâtons, le bas de chemise retroussé d'où sortait la petite cosse de sa qualité d'homme, ses petits yeux ronds et naïfs, et ses oreilles écartées; il ne put se retenir de rire.

— Non je ne sais pas, mon petit fiston, je ne sais pas, lui répondit-il et la joie l'envahit: il avait reconnu son grand-père, reconnu tout de suite.

— Naturellement, d'où est-ce que tu le saurais. J'ai un camion. Jénik plongea sous son lit et en sortit un camion avec une benne bleue de contre-plaqué et une cabine rouge.

— Oh! Ça, c'est un camion! On peut aller n'importe où avec ça, apprécia-t-il et reprit sur le même ton de secret de Jénik.

— Et toi, sais-tu, ce que je t'ai apporté?

— Non, je ne sais pas.

Le grand-père sortit de la poche de sa pelisse un petit écureuil argenté, il le défroissa. On aurait dit qu'il était vivant, cet écureuil: de petites oreilles écartées, terminées par des pinceaux noirs tendus, des yeux en grains noirs brillants, une petite queue touffue formant une courbe. Jé-

nik serra l'écureuil contre sa poitrine et courut vers sa mère.

— Maman, maman, regarde ce que j'ai...

Peu de temps après, Jénik remuait déjà sur les genoux de son grand-père et le tirait par la barbe:

— Grand-père, me recoudras-tu mes bottes? La neige y entre par les trous, et je n'arrive pas à lier mes patins aux bottes de feutre.

— Mais bien sûr, que je les recoudrai. Attends, on prendra le déjeuner d'abord.

Et ce fut agréable pour Miron de penser que Jénik savait que son grand-père faisait des bottes... On en avait parlé, on s'en souvenait...

Piatrok rentra et apporta une bouteille embuée. Ils se mirent à table. Des crêpes de pommes de terre râpées, du lard, une écuelle de miel. «Tiens, tu n'as pas oublié que j'aimais les crêpes de pommes de terre au miel», pensa Miron à son fils et on lisait un sourire dans ses yeux glauques. Quand la bouteille était presque vide, et Miron sentit la chaleur pénétrer son corps, il cligna de l'oeil à Piatrok et fit un signe du côté de Jénik, montrant ses oreilles. Miron faisait allusion à ce que le petit-fils avait les oreilles aussi grandes que celles du grand-père.

Piatrok se mit à rire.

— Et alors. On reconnaît la souche des Bouloïtchyk: deux oreilles comme des radars. Que le petit apprenne à porter son bonnet, au moins. Quand il met le bonnet sur sa tête, il rabat les oreilles. Elles vont pendre comme celles d'un chien.

— Je ne suis pas un chien, riposta Jénik. Le grand-père me fera mes bottes aujourd'hui et j'y lierai mes patins.

— Rien ne t'arriveras si tu mets tes bottes de

feutre. Ton grand-père vient d'entrer et tu lui donnes déjà du travail.

— C'est toi qui les a achetées et maintenant «rien ne t'arrivera»... Il ne fallait pas les acheter, s'interposa Ania.

— Ah, mais qu'est-ce que vous dites, fit Miron. Voilà, je sors de table et je vais voir ce qu'elles ont, tes bottes. Il y est resté quelque chose, de mes outils?

— Et comment! Tout est gardé. En haut, dans le coffre. Et la machine est dans l'entrée, sous la couverture. Le fils se tut, et, regardant gaiement son père:— Raconte-nous, père, qu'est-ce que tu as fait toutes ces années, as-tu trouvé ce que tu étais allé chercher, en quittant Slaboda?

— J'avais tout, mon fils. J'avais faim et j'étais rassasié. Ses yeux clairs devinrent ternes. J'ai voulu être libre. J'ai cru qu'une fois la maison quittée, j'oublierais tout. Tu sais, nous vivions avec ta mère, ces dernières années, comme chien et chat. Une vie sèche, sans douceur. Et je suis parti. D'abord, c'était comme je le voulais, libre, tranquille, personne ne se moque de toi, personne ne te scie le dos. On est maître de soi. Et après... Après... Tu sais, un homme est libre, s'il n'a rien sur la conscience. Et si tu te ronges le coeur, quelle est cette liberté? Là, où j'étais, la forêt, les prés, tout était comme chez nous, comme ici, c'est ça, notre Biélorussie, mais le printemps arrive, et tu erres comme une âme en peine. Tu sors à l'aube dans la forêt et tu vois que ce bois de bouleaux est le nôtre. Et je me souviens: toi, tu dormais encore, alors que le coucou chantait déjà. On entendait son chant, et il n'était plus convenable de garder le lit, on avait grande envie de se lever. Sorti dehors, tu entends le rossignol, la grive, l'étourneau. Des champignons plein le bois. Tu fais le tour d'un buisson, et voilà, ta corbeille

est à demi-pleine. J'ai vécu, j'ai regardé tout ça, et j'ai eu l'idée de revenir. Le lièvre revient toujours à son gîte...

Après le déjeuner, Piatrok mit le tracteur en marche et partit: on l'avait prié d'amener une remorque de bois de la forêt. Miron trouva ses outils et les rangea: des tranchets usés, un pied, un marteau, une râpe, des formes grandes et petites. Il en trouva des petites, pour les bottes de Jénik. Il travailla presque jusqu'au dîner, se courbant sur un petit escabeau, silencieux, calme, s'adonnant à ses réflexions profondes. Et il les refit, les bottes de Jénik. Après le dîner, il mit sa pelisse et sortit.

Il dégelait, le ciel gris de schiste pesait bas. Le sentier, au milieu de la rue, devint plus large et Miron le prit pour aller au village, là, où il avait passé le matin. Ses pas se perdaient parmi d'autres.

Tout Slaboda savait déjà que Miron était rentré, mais il ne rencontra personne dans la rue, et il en fut content. Il entra dans la cour d'Aliona et fut long à nettoyer ses bottes de feutre avant de franchir le seuil de la maison.

Aliona était assise près de la fenêtre, elle tricotait un chandail. Elle oublia d'abaisser ses aiguilles et regarda longtemps et sans comprendre, comme si elle le reconnaissait, sans le reconnaître. Dans son regard, Miron y lisait de l'étonnement, de la joie et encore quelque chose de cher qui tenait au temps de jadis. Il lui semblait qu'il était depuis longtemps l'hôte de cette maison et qu'il venait de sortir, pour y apporter du bois, ou de l'eau, et qu'il venait de rentrer.

— Je t'ai bien dit que tu avais eu tort de t'enfuir, dit Miron ce qu'il avait dit autrefois et tâcha de rire. Le rire ne sortit pas de sa bouche, les paroles furent prononcées trop bas.

— Rien ne te changera, Mironka, je crois, répondit Aliona, et son visage s'enflamma, rougit. Et qu'est-ce que tu fais là, près du seuil? N'y a-t-il pas sur quoi t'asseoir?

... Quelque temps après, une petite fumée grise se dégagea de la cheminée de la maison d'Aliona. On sentait que c'était du bois sec qui brûlait.

La nuit il neigea, la neige, couvrit légèrement la route et la nivela. Et il semblait de nouveau que tout Slaboda était inondé de bleu et aucune trace n'avait troublé cette neige vierge.

Et ce n'est que le matin, quand il fit jour, que l'on pouvait voir une longue traînée de pas, semblable à un sapin: talons joints, pointes séparées, conduisant de la maison d'Aliona vers le puits et revenant vers la maison.

Il n'y avait qu'un seul homme à Slaboda qui marchait de cette manière.

1969.

*Pavel
Missko*



LA MERE BRONIA

Le camion qui m'avait emmené disparut derrière les allées bordées d'arbres, laissant un nuage de poussière. Je retirai mon imperméable, secouai la poussière, le jetai sur mon bras et me dirigeai vers une maison, blanchie à la chaux, à l'extrémité du village. Je pensai y passer la nuit.

La nuit commençait à tomber. Au loin, à l'Ouest il tonnait; des éclairs jaillissaient de derrière de gros nuages.

Tout en marchant, je pensai à cette maison, blanchie à la chaux, une acquisition toute nouvelle du kolhoze, je pensai à la mère Bronia qui y était infirmière et économe à la fois. Elle pouvait être à cette heure dans sa petite cuisine, collée à la maison, occupée à chauffer sur un réchaud électrique une grande bouilloire émaillée, au cas où on en aurait besoin. Elle en était sans doute à sa dixième tasse de thé et elle fumait, bien sûr. Et tout en fumant, elle ne cessait de penser: on va, peut-être, enfin, m'amener quelqu'un? Et plus d'une fois elle s'était dit avec amertume:

— Vous vous rendez compte! Un bâtiment pareil, vide! Oh! Si j'étais un peu plus jeune!

Nous nous connaissions depuis longtemps, la mère Bronia et moi. Plus d'une fois j'y passai la nuit, dans cette maternité. Pas dans la maternité même, évidemment, mais dans une petite construction à côté, réservée aux personnes de passage. La première fois j'y fus emmené par le président du kolhkoze, Nikandrav, un petit gros aux joues rouges, qui ne pouvait pas s'arrêter de rire, me voyant embarrassé et confus.

Et c'est vrai, on peut tout voir lorsqu'on part en mission, on doit s'attendre à n'importe quel incident.

La mère Bronia, lors de ma première arrivée, était en train de laver le perron, en blouse blanche, un tablier noir par-dessus. Elle me montra du coude un banc sous la fenêtre et me cria :

— Assieds-toi un peu!

Quand elle eut terminé son travail, elle me dit tout court :

— Entre. Tu fumes?

Je fis non de la tête. Du haut du perron elle me mesura du regard, comme si elle voulait se rendre compte si c'était bien un homme qu'elle avait devant elle.

Ensuite elle me fit boire du thé, tout en me racontant les potins du village. Sa voix était rauque, une voix d'homme. Elle avait de grosses mains, des mains d'homme. Pour fouiller dans ses poches de-dessous le tablier noir où il y avait des allumettes et des cigarettes, elle le rabattait sur le côté, comme ferait un soldat avec le pan da sa capote.

Et aujourd'hui aussi, m'approchant, je regardai dans la cour de la maternité, je constatai avec plaisir qu'il y avait eu des changements. L'étroit sentier, jusqu'au perron, était recouvert de blocs en ciment qu'on avait posés sur du sable jaune. De chaque côté, il y avait une palissade,

très basse, si basse qu'une poule aurait pu sauter facilement; de derrière la palissade on voyait des pensées bleues, violettes, jaunes. On y avait planté aussi de jeunes peupliers qu'on avait attachés à des pieux pour les soutenir avec des liens de paille.

La mère Bronia, me voyant arriver, ne s'étonna du tout. On aurait pu penser qu'il y avait une heure que je l'avais quittée. Elle m'ouvrit tout simplement la porte et, du perron, elle me demanda:

— Te voilà de nouveau? A la tombée de la nuit...

— Une mission urgente de la rédaction. Il faut que je retrouve le président demain matin de bonne heure avant qu'il ne s'en aille aux champs.

— Tu as raison! Notre Nikandravitch va bientôt dormir dans son «gazik». Il arrive toujours en coup de vent, me tend sa bouteille thermos, en disant: «Pilipavna, duthé!» Il a toujours sa bouteille thermos dans une musette de toile qu'il porte en bandoulière... Il aime mon thé...

— Vous ne l'avez pas encore marié?

Je me souvins que Nikandrav était célibataire.

— Ça ferait un miracle de le marier! Il vit en vieux garçon... A des types comme ça, je leur collerai des procès verbaux. Les allocations qu'il paye, c'est pour rire...

La mère Bronia posa sur un tabouret une vaste cuvette pleine d'eau fraîche: Va, lave-toi, après la route... Comme la première fois, j'étais un peu surpris: il fallait prendre l'eau à pleines mains et se la jeter au visage. Ensuite, la mère Bronia fit du thé et m'invita à table. Elle ne pouvait rester en place; elle s'asseyait, buvait une gorgée de thé, se levait, allait du réchaud à la table, tapant fort sur le plancher avec ses bottes, me versait du thé, ou s'en versait, à elle, me racontait les nouvelles du village: qui s'était marié

dans l'intervalle du temps, qui avait eu des enfants. Ça ne l'inquiétait pas si de tout le village je ne connaissais que le président du kolkhoze et trois ou quatre personnes.

J'écoutais la mère Bronia, en la dévisageant, sans qu'elle s'en aperçût, elle avait maigri et pâli. Les rides autour de la bouche s'étaient creusées davantage, ses cheveux, qu'on voyait de-dessous son foulard blanc avaient blanchi un peu plus. La mère Bronia vieillissait.

Et pendant ce temps, elle continuait :

— C'est fini, nos femmes n'accouchent plus... Il va y avoir la guerre, les gens ont peur... Oh! après guerre, là, ça allait... Les gens retrouvaient leur foyer... Des gosses, y en avait, des nichées...

Le visage de la mère Bronia parut rajeuni, comme réchauffé par une flamme venue de l'intérieur. Elle fixait son regard de mon côté mais sans me voir, sans rien voir. Ses yeux étaient beaux, d'un marron clair, passé, comme l'eau de pluie coulant du toit de chaume dans la cuve à lessive, l'eau dans laquelle se reflètent les rayons du soleil. Tout à coup son regard se voila, son visage se crispa. Elle le cacha dans ses mains, puis se leva de table, marcha vers son réchaud et longtemps, sans raison, s'occupa de sa bouilloire. Elle se retourna ensuite et je revis son visage, rude et sage à la fois. Elle paraissait calme.

Seulement, quand elle voulut allumer une cigarette, elle cassa deux allumettes.

— Viens, je vais te montrer ton lit...

Dehors il y avait des éclairs. A chaque lueur bleue il faisait tellement clair qu'on aurait pu ramasser des aiguilles dans la chambre de droite. La lumière bleue des éclairs envahissait aussi le corridor et faisait mal aux yeux. La mère Bronia poussa à droite une porte vitrée...

— Tiens, celui-là... Elle me montra un lit près de la porte. S'il fait chaud, laisse la porte ouverte.

Elle s'en alla, traînant ses bottes sur le plancher.

Le chemin que j'avais fait pour venir ici m'avait fatigué. La fatigue et les pensées ne permettaient pas de m'endormir. Et voilà que tout d'abord je pensais à la mère Bronia. Son brusque changement d'humeur avait été pour moi quelque chose de nouveau.

J'écoutais le bruit de la pluie tomber dehors. Il me semblait qu'on chargeait des pierres dans un camion. Le bruit qu'elles faisaient en tombant était d'abord sourd, puis il devenait plus fort, comme si les pierres venaient frapper le plancher... Voilà qu'on avait mis des tôles sous les pierres avant de les faire tomber. La dernière pierre, une énorme, sans doute, fit un tel bruit que les vitres faillirent éclater. Ce fut comme un signal, la pluie tomba drue, serrée, comme si on versait du sable. Les éclairs ne finissaient pas de jaillir.

Je restai couché sans dormir, réfléchissant, pour ne rien oublier, à ce que je devais dire au président le lendemain matin; parce qu'après, en faisant l'article, tu t'aperçois que tu n'as pas assez de faits, de détails. Et il est trop tard...

Je m'endormis au bruit régulier de la pluie.

Combien je dormis, je ne pouvais le dire. La pluie avait dû cesser depuis longtemps et j'avais dû m'habituer au calme de la nuit, parce que je fus réveillé par un nouveau bruit. Quelqu'un tapait dur à la porte d'entrée.

— Maman Bronia! Eh! maman Bronia! La voix bégayait un peu, ou de peur, ou d'émotion. Une voix de garçon.

— Eh, toi! Un peu moins fort! lui lança l'infirmière. Il y a des gens fatigués par la route qui

dorment... Elle devait être sur le perron et avait fermé la porte. Les paroles étaient devenues plus sourdes, mais distinctes encore.

— Ma femme est en train d'accoucher!

— Toutes les femmes, mon cher Fedzia, doivent accoucher.

— Mais Aliona Piatrovna n'est pas là! Il paraît qu'elle est partie chez le chef d'équipe à Padliptsy...

— Je le sais. Toi qui est chauffeur, tu sais ce que tu as à faire. Attelle ta voiture et file chercher Aliona Piatrovna... Elle peut s'en aller d'un moment à l'autre... Moi, je vais aller chercher ta Choura toute seule, c'est pas loin...

On entendit des pas sur le perron, puis ce fut le silence.

Je me retournai dans mon lit. Il n'était plus question de sommeil. Je m'habillai, marchai un peu dans la chambre. Je passai ensuite dans la cuisine, je branchai le réchaud électrique, la bouilloire était encore chaude. Je sortis dans la cour...

Le ciel s'était déjà un peu débarrassé des nuages, des étoiles se montraient par-ci, par-là. L'air était frais et humide. Une forte odeur de giroflées, se répandait dans l'air. Les feuilles des arbres effarouchées tremblaient de temps en temps, secouées par des coups de vent. Les vieux tilleuls dans le jardin d'à côté soupiraient un peu plus fort... Les chiens, réveillés par l'orage, aboyaient...

Mon émotion ne faisait que grandir. Peut-être, étais-je inquiet pour Choura que je ne connaissais pas? Où était Fedzia? Est-ce qu'il était parti à Padliptsy? Et des idées saugrenues envahirent ma tête: et si Fedzia n'arrivait pas à mettre son camion en marche?

Du côté de la rue on entendit marcher rapidement. Des gémissements se mêlaient au bruit des pas. Je courus dans la rue.

— Mais va donc te coucher! me dit l'infirmière, me repoussant du coude. Ses bottes résonnèrent sur les blocs de ciment du sentier. Choura marchait soutenue, presque portée par l'infirmière.

— Et moi qui croyais, mon petit, qu'il n'était pas encore temps... Et puis, dieu merci... Fiokla, la femme d'Aless Niékrache, c'est la même chose... deux semaines avant terme. Et quel gars vigoureux, elle a eu!

Enfin le camion arriva, faisant jaillir l'eau des flaques. L'une des portières s'ouvrit, Fedzia dégringola et marcha de mon côté, en boitant. Aliona Piatrovna sauta lestement de la cabine du camion. Je la reconnus tout de suite. J'avais fait sa connaissance lors de ma première mission au kolkhoze. Ses pas menus résonnèrent sur le peron. Elle tenait la tête un peu penchée sur l'épaule, cela lui donnait une certaine grâce féminine, très délicate.

Fedzia m'adressa la parole, surpris, je sursautai. Le jeune homme, je ne savais pas pourquoi, ne portait qu'un pantalon et un maillot de corps, au pied, il n'avait qu'une seule botte, il tenait l'autre à la main.

Je souris. Je lui montrai le banc sous la fenêtre.

— On pourrait s'asseoir.

Fedzia se dirigea vers le banc. Assis, il s'empressa d'allumer une cigarette. Je lui demandai une cigarette quoique je ne fume pas.

— Tu as des cors? lui dis-je, en regardant son pied nu.

— Quoi? répliqua le garçon sans comprendre.

— Et la botte? Pourquoi tu la tiens à la main?

— Laquelle? Ah! celle-là... Tonnerre... J'ai

complètement oublié! Tu comprends, quand ça a commencé, avec ma femme, moi, j'enfile mes bottes. J'en mets une. L'autre, rien à faire. Je tâte avec la main, un marteau y est coincé. C'est peut être mon petit frère qui a fait le coup. J'essaye de le retirer, rien à faire, alors, je suis parti avec une botte dans la main...

Fedzia fourra la main dans la botte et... facilement, en retira le marteau.

— Ah, ça alors! Tonnerre...! Il glissa le marteau sous sa ceinture et se chaussa.

Nous fumions comme des locomotives: les moustiques, réveillés, commençaient à nous attaquer.

— Vous ne croyez pas qu'elle va mourir? me demanda Fedzia, me regardant dans les yeux.

— Mais qu'est-ce que tu dis! Aujourd'hui on en meurt pas, lui dis-je avec autorité.

— Oh! elle est tellement timide... Et puis, c'est la première fois!

De la maison on entendit une voix aiguë. Fedzia me regarda, les yeux écarquillés; en coup de vent, il sauta du banc. Il bondit sur le perron, s'élança dans le corridor. Mais tout à coup la voix tonnante de la mère Bronia se fit entendre. Fedzia eut tout juste le temps de dégringoler les marches du perron.

Je le fis asseoir de nouveau. De ma veste je couvris les épaules maigres du garçon. Je ne savais pourquoi, j'avais envie de rire, j'étais complètement tranquille. Je me taisais. Stupéfait, Fedzia se taisait aussi.

Enfin, Aliona Piatrovna sortit, son manteau jeté sur les épaules. Ses talons résonnèrent gaîment sur les marches du perron. Elle lança en direction du chauffeur:

— Mes félicitations, une fille... Allez, en route!

Fedzia était père... Vous vous rendez compte, il

y a une minute j'avais à côté de moi Fedzia, un jeune garçon très jeune encore, aux cheveux blonds, et, tout à coup, le voila père, c'était comme s'il avait gagné plusieurs rangs.

Je crois que tous les pères perdent la raison les premières minutes. C'est pourquoi Fedzia me jeta mon veston sur la tête, en criant :

— Une fille! une fille!

De la cabine de son camion Fedzia me cria :

— On retourne à Padliptsy! On va chercher la femme du chef d'équipe...

Me voilà de nouveau seul. La mère Bronia, affairée, faisait la navette entre la maternité et sa cuisine. Dehors, elle tira de l'eau fraîche du puits, remplit la bouilloire qu'elle posa sur le réchaud. Et ce n'est qu'après qu'elle m'accorda une minute.

— Il a une belle fille, trois kilos trois cents.

Elle soupira et tira avec avidité à une cigarette qu'elle avait allumé à mon mégot. Et moi, je pensai à ce temps divin où l'homme mesure ses capacités en kilos et même en grammes.

...A l'aube, quand le ciel du gris passa au bleu, quand on entendit la volaille se réveiller dans le poulailler voisin, Fedzia ramena la femme du chef d'équipe avec un fils. Aliona Piatrovna les accompagnait.

Même après, le sommeil ne vint pas. Du village voisin, on amena encore sur une charrette une femme qui devait accoucher. Et comme me fit part la mère Bronia: la fille n'avait pas poussé un cri, ou un gémissement. Elle se mordait seulement les lèvres, si blanches, si blanches... comme si elle n'était pas contente d'avoir un enfant...

La mère Bronia alla cueillir des pensées qu'elle porta dans la chambre. Elle revint vers moi.

— Je lui ai donné les fleurs, en disant: c'était un garçon qui les avait apportées en vélo. La pauvre sursaute, les yeux brillants... Puis les

jette sur la table de nuit et se tourne du côté du mur...

Elle se tut un instant, puis prolongea :

— Oh là, là! Et pourquoi se faire tant de peine? C'est un péché que de tuer un homme, mais en mettre un au monde...

Je ne disais rien. Je ne faisais que d'écouter.

— Deux filles et un garçon aujourd'hui... dit la mère Bronia, pensive. On dit que les filles, c'est pour la paix...

Elle soupira de nouveau. Je n'oubliai pas que je devais guetter le président du kolkhoze. Voilà pourquoi je m'empressai de remercier la mère Bronia pour l'abri; je lui fis mes adieux.

Elle me répondit, en souriant :

— On a eu tous les deux une nuit orageuse.

Fedzia me rejoignit près de la porte, noir comme un ramoneur: il y avait quelque chose qui ne marchait pas dans son moteur.

— Vous partez déjà! Attendez une minute. Je vous emmène jusqu'à la direction.

Il tira un chiffon de dessous le siège de sa cabine et s'essuya les mains. Il me dit tout à coup :

— Je ne savais pas du tout que vous étiez du journal... Il faudrait que vous écriviez quelque chose sur maman Bronia!... Si seulement vous saviez qui c'est... Et il commença à bégayer, ne sachant que dire et s'aidant d'un geste de la main, il ajouta: les Allemands ont brûlé ses enfants... avec leur grand-père... Elle était partie chez des amis quand c'est arrivé, c'est pourquoi elle est restée vivante. C'est dans le village d'à côté...

Je me retournai et je revis la mère Bronia... Les mains, posées sur ses genoux, le visage, exposé au soleil, elle était assise sur le banc sous la fenêtre.

Elle s'était peut être assoupie.

Aliess

Jouk



LA FEMME D'UN HEROS

Elle avait fait son ménage et maintenant elle somnolait sur le saillant chaud du four. La maison était plongée dans une demi-obscurité; la pluie qui s'abattait sourdement sur le toit couvert de bardeaux, et le givre qu'on pouvait voir dehors par les fenêtres pleurantes, tout ceci lui donnait un sentiment de solitude. La femme n'attendait personne par ce soir de dimanche parce qu'elle savait que même sa voisine Volka serait trop paresseuse pour traverser la rue et venir chez elle sous cette pluie; c'est pourquoi elle s'effraya un peu et perdit contenance quand elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir, ensuite un piétinement de bottes sur le plancher et le tâtonnement d'une main qui cherchait le loquet de la porte de la chambre. La femme sauta à bas du four où elle était couchée, mit précipitamment ses bottes de caoutchouc placées tout près, sous un banc, courut vers la porte et l'ouvrit.

Deux hommes entrèrent dans la chambre et s'arrêtèrent près du seuil. Tous les deux, ils étaient couverts de toiles de tente noircies et raidies par la pluie, des gouttes s'écoulaient sur le plancher.

— Oh! quelle pluie! Ne restez pas là! dit-elle. Accrochez ça ici. Ça ne fait rien, laissez goutter! Il y a un clou sur le chambranle. Donnez-moi vos cabans, je vais les accrocher sur l'armoire. Avec cette pluie dehors...

— Ça ne fait rien, s'il vous plaît, ne vous dérangez pas.

— Passez ici, à table, je vais allumer, il fait déjà sombre.

La femme tourna l'interrupteur et tira les rideaux de la fenêtre.

— Eh bien, bonsoir. Un homme trapu, à visage rond, lui tendait la main. Bonsoir, Maria... Il se tut en attendant qu'elle l'aide.

— Ganna... Ganna Antonavna, fit-elle, confondue.

— Excusez-moi, j'ai oublié, il y a tant d'années... ma mémoire... se troubla le militaire.

Son ami, un homme maigre, aux cheveux noirs peignés à la renverse où l'on voyait déjà apparaître des poils gris, était vêtu d'un costume brun foncé qui n'allait point à ses grosses bottes couvertes de boue, il fit un signe de tête amical et serra la main de la femme.

— Vassil Ignatavitch. Ou tout simplement, Vassil. Ce sera mieux.

— Ganna Antonavna, nous, nous avons fait la guerre ensemble, avec Siargueï. Nous avons décidé de venir vous voir, car petit à petit tout s'efface avec le temps. Lorsque nous étions avec Siargueï à l'hôpital, on s'est raconté des tas de choses, reprit le militaire. Voyez-vous, j'ai même oublié votre prénom.

— Ça ne fait rien. On oublie tant de choses, le rassura-t-elle.

Le mystère de la visite disparu, Ganna savait ce qu'elle devait faire et dire. Elle sortit de l'armoire une nappe de lin à franges, en couvrit la

table, puis elle s'affaira près du four, fit un saut jusqu'au garde-manger et bientôt on vit sur la table une bouteille de vodka à peine embuée, des concombres salés, du lard coupé soigneusement en petits morceaux durs, des assiettes avec de la choucroute. Ganna savait faire la cuisine et elle aimait à le faire voir.

— C'est assez, c'est assez, Ganna Antonavna. Asseyez-vous. Cela nous embarrasse de vous déranger, l'arrêta le militaire et la fit asseoir sur une chaise.

— Et comment alors! Vous êtes fatigués... Et si je n'avais rien à vous offrir...

Le militaire leva son verre.

— Eh bien, à tout le meilleur! A la mémoire de Siargueï, à la maîtresse de cette maison, à cette maison.

Durant cette dernière année, Ganna s'était habituée à ces visiteurs. Ce fut pour eux qu'elle avait accroché au mur les photos de Siargueï et ses diplômes qu'elle avait gardé pendant la guerre et après la guerre au fond d'un vieux coffre; ce coffre, il lui était resté après sa belle-mère et maintenant il se trouvait dans la salle d'entrée.

— Vassil et moi, cet été, lorsque nous avons lu dans le journal où vous habitez, nous avons pensé vous voir, pour vous aider peut être. Si ce n'était pas Siargueï, en quarante-et-un, c'en était fait de nous. Des chars allemands se sont frayé un passage dans nos arrières. La nuit était noire, il gelait à pierre fendre... Il nous a trouvés et nous cachés dans une grange, il nous a apportés à manger on ne sait d'où, il nous a soignés. Ensuite nos troupes ont frappé sur ce coin du diable... Il n'a pas pu se retenir, a sauté dehors quand il a entendu la fusillade. Il a été blessé près de la grange. On nous a transportés à l'hôpital, termina tout bas le militaire et ajouta:— Un bon gars, c'est vrai.

— Remplissez vos verres! Réchauffez-vous au moins, leur dit-elle.

Elle avait déjà entendu beaucoup parler de l'héroïsme de Siargueï par ses camarades de régiment qui avaient commencé à venir chez elle après qu'un article eut paru, décrivant le dernier fait d'armes de son mari. Il lui semblait qu'on parlait d'un homme tout à fait inconnu. Certains la considéraient avec estime, d'ailleurs, elle ne savait pas pourquoi, d'autres avec envie.

Les hommes burent encore. Elle refusa. Elle attendait qu'ils lui posent des questions sur Siargueï. Elle était prête à leur raconter que Siargueï et son frère, à lui, avaient été les plus forts dans le pays, que Siargueï avait été le meilleur conducteur de tracteur à la M. T. S.¹ Elle racontait toujours la même chose; elle s'efforçait de régaler ses hôtes au lieu de parler, et peut être qu'un jour ils se souviendraient de son hospitalité.

Mais les hommes ne lui posaient pas de questions, ils fumèrent et s'adonnèrent aux souvenirs, ils évoquèrent des noms et des villes qu'elle ne connaissait pas.

D'autres souvenirs revinrent à la mémoire de Ganna.

...Leur noce, tout le village en avait parlé pendant huit jours en oubliant tous les autres événements. Les villageois ne pouvaient aucunément croire que Siargueï qui aurait pu faire le bonheur de n'importe quelle belle du pays prendrait la petite Gannatchka Sidarava qui ne payait pas de mine mais qui était adroite au travail. Les femmes disaient qu'il s'était laissé tenter par ses mains habiles parce que sa mère était morte et il fallait avoir l'oeil au ménage...

¹ Station de machines et de tracteurs. (N. d. T.)

On bavarda encore beaucoup, mais est-ce que cela la regardait! L'hiver n'existait plus pour elle, elle était la plus heureuse au monde. Ses amies l'enviaient, elle remarquait les coups d'oeil qu'elles leur jetaient quand ils dansaient.

Le printemps vint. Siargueï était parti pour un kolkhoze lointain, leur M. T. S. desservait deux districts, et il ne rentra qu'un mois après. Il revint éméché, maussade. Elle pleura toute la nuit, et lui, il ne se tourna même pas vers elle, comme si elle n'avait pas été sa femme et comme si elle n'était pas femme... Le lendemain il refusa de déjeuner et, toujours maussade, étranger, il repartit. Cette fois il n'avait pas apporté son linge à laver et ne l'apporta jamais plus.

Dans le village on se mit à jaser qu'il avait trouvé une autre femme beaucoup mieux que Ganna. D'abord on en parlait avec méchanceté, ensuite avec compassion, surtout après la naissance d'un garçon. Elle avait espéré que Siargueï changerait, qu'il reviendrait, si ce n'était pas pour elle, du moins pour son fils.

Mais il ne changea pas.

Du meilleur conducteur de tracteur qu'il était resté, on en parlait dans les journaux, on lui remettait des diplômes.

Quand à elle, chaque jour elle laissait son petit à sa mère et allait travailler.

Elle n'avait pas conduit Siargueï à la gare, comme avaient fait les autres femmes, accompagnant leurs maris, en pleurant.

Siargueï ne vint même pas pour lui dire adieu; on disait que c'était l'autre qui l'avait conduit à la gare et qui avait pleuré...

— Ganna Antonavna, la toucha à la main le militaire, trinquez avec nous, le dernier verre.

Automatiquement, elle prit son verre et but avec avidité.

— Dites, Ganna Antonavna, qui est ce petit sur la photo? le militaire montra le cadre avec les photos accroché au-dessus de la fenêtre.

— C'est mon fils. Il est mort quand nous étions bloqués. Il avait cinq ans. Le typhus...

— Excusez-moi, je n'ai pas voulu... J'ai oublié que votre fils aussi... Les miens, à vrai dire, sont saufs, quant à Vassil, il cherche toujours les siens après la guerre et il n'en a même pas la trace.

Elle regarda le compagnon silencieux du militaire et ce n'est que maintenant qu'elle remarqua ses yeux, des yeux purs, des yeux bleus; on aurait dit qu'ils regardaient à travers la fumée; on y lisait quelque chose de caché, la douleur, la bonté.

Le militaire jeta encore une fois un coup d'oeil sur la photo:

— Il aurait été un héros, comme son père. Bon, nous vous quittons, Ganna Antonavna. Demain nous travaillons et vous aussi. Nous avons pris tout votre temps avec Vassil... Le militaire se leva de table.

Elle les conduisit jusqu'à la porte de la palissade.

Elle ne put s'endormir. Peut être à cause du frôlement monotone des feuilles rugueuses du lilas près de la fenêtre; comme s'il eût demandé la permission d'entrer dans la maison pour se réchauffer. Peut être à cause de l'oeil froid de la lune qui regardait dans la chambre. On sentait encore la fumée des cigarettes, l'odeur de la vodka, ces odeurs d'homme oubliées depuis longtemps. Elle ne savait pas pourquoi, elle voyait toujours les yeux creusés, bleus de tristesse, du compagnon silencieux du militaire.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit: le vent avait chassé les nuages et la nuit d'automne lavée par la lumière triste et froide de la lune, régnait sur la terre. Au milieu du vallon qui com-

mençait près de sa maison, à l'extrémité du village, un étang brillait calmement; de vieux saules cassés se penchaient au-dessus, en étendant leurs bras osseux vers la lune, immobile et lointaine. Au-delà de l'étang les pieds noirs des érables du vieux parc semblaient escalader la colline; de temps en temps des feuilles solitaires et tremblantes se détachaient des arbres et s'envolaient vers l'étang; en frétilant au vent, elles ressemblaient à des lettres pleines de désespoir et de chagrin inexprimé, à des lettres qui n'arriveront nulle part et que personne ne lira jamais.

1969

Arkadzi
Martsinovitsh



LE SENTIER COURT

Il y a longtemps de cela. De quoi? D'une connaissance éphémère. Mais deux décennies se sont écoulées et cette connaissance continue une vie troublante dans ma mémoire. Je m'en souviens toujours et, je ne sais pas pourquoi elle ne s'oublie pas, pourquoi il me faut en parler à quelqu'un, de cette connaissance lointaine et momentanée.

Notre division qui venait d'être formée effectuait une marche vers l'Ouest. Elle n'était pas encore au complet en ce qui concerne le matériel, on avait besoin de temps pour se préparer aux combats. C'est pourquoi le mouvement de la division était original: elle marchait vingt ou trente kilomètres, et puis, elle s'arrêtait pour trois, quatre, ou même huit jours dans quelque bourg et des villages avoisinants. En attendant que le matériel de guerre nous rejoigne par le chemin de fer, on organisait des exercices. Ensuite, on se remettait en marche.

C'était la même chose cette fois-ci.

Le bataillon où je servais s'est arrêté dans le petit village d'Ivanav Rog situé près d'une rivière. Je nous revois entrer là quand le soleil s'était

déjà caché derrière la forêt, mais il ne faisait pas encore nuit. Nous nous sommes installés comme toujours : un groupe dans chaque maison. Notre groupe a été cantonné dans une maison à l'extrémité du village, derrière laquelle il y avait un petit pré qu'il fallait traverser pour aller à la rivière. La maison était vieille, basse, il semblait que le poids de ses années l'avait enfoncée dans le sol. Près de la maison nous nous sommes arrêtés, désespérés. Le chef de groupe est allé, par politesse, demander la permission aux maîtres d'y passer la nuit. Il était clair que personne ne pouvait nous le refuser et que si quelqu'un l'avait fait, nous aurions tout simplement occupé la maison. Mécontents, nous attendions, en regardant autour de nous et en discutant la question qu'il aurait mieux fallu nous installer dans une grange. Mais on n'a pas vu de grange et puis, le commandant est sorti de la maison et nous a crié :

— Vite, vite ! Lavez-vous ! Préparez-vous au souper ! La cuisine vous attend depuis longtemps...

La voix du commandant et surtout le rappel de la cuisine ont fait leur effet. Nous nous sommes introduits dans la cour par une petite porte dans une palissade basse, nous avons disposés nos fusils en faisceaux, nous nous sommes débarrassés de nos havresacs et de nos capotes roulées.

Bientôt une jeune fille est sortie de la maison, elle portait deux seaux. Douze paires d'yeux l'ont accueillie. Elle nous a souri, et, naturellement, personne ne regrettait plus de s'être installé dans cette maison pauvre.

— Lavez-vous, les gars ! et elle a posé un seau sur l'herbe. L'autre seau, vide, elle le tenait à la main.

Nous avons immédiatement oublié que nous devions nous laver, nous l'avons entourée et chacun lui disait ce qui lui était cher : on plaisantait,

on disait des choses sérieuses, on lui parlait avec tendresse; parmi nous, douze hommes, il y avait ceux qui étaient capables de beaucoup de choses. Nous étions tous, sauf notre commandant de groupe, jeunes, du même âge.

Il était évident que la jeune fille était aussi contente de nous parler et elle se tournait vers chacun pour répondre à chaque réplique. Il semblait qu'elle ne pouvait pas retenir son sourire au milieu des hommes. On voyait de petits feux brillants qui s'allumaient dans ses grands yeux gris chaque fois qu'ils croisaient d'autres yeux; ses lèvres fortes et ses petites dents blanches étaient humides; il semblait qu'elle venait de rire. Quelqu'un a demandé son nom et elle a répondu qu'elle s'appelait Tania. Nous avions oublié que nous étions fatigués, barbouillés, couverts de sueur; elle semblait ne pas l'apercevoir non plus et nous lui en étions reconnaissants.

Evidemment, seul le commandant n'oubliait pas, dans un moment pareil, nos devoirs de soldats et notre cuisine roulante.

A contre-cœur, l'un après l'autre, nous l'avons quittée, et elle s'est enfuie; près de la porte de la palissade elle nous a crié:

— Ne ménagez pas l'eau, je vais en chercher encore!

Je me suis glissé rapidement derrière la maison et, par un champ de pommes de terre, j'ai pris ma course pour couper le chemin à Tania qui suivait le sentier à travers le pré vers la rivière.

Je vais vous aider à porter le seau, ai-je dit, en l'atteignant.

— J'y suis habituée, ce n'est pas lourd, a-t-elle répondu.

— Ça ne se voit pas que tu y sois habituée. D'après tes mains on voit que tu es de la ville.

— Vraiment, mes mains? elle s'est étonnée fran-

chement, a regardé ses mains, puis a dirigé son regard de mon côté pour avouer avec un sourire: Oui, je fais mes études à l'école pédagogique... j'y ai fait mes études...

L'herbe envahissait la rivière près du bord et une petite jetée de grandes pierres conduisait vers l'eau pure. Alors que je cherchais à m'y retrouver, Tania sautait déjà sur les pierres. Je me tenais sur le bord et je la voyais se pencher agilement, puiser de l'eau avec adresse, et, penchée du côté de sa charge, venir à ma rencontre. J'ai tendu le bras pour prendre le seau et nos mains se sont croisées sur l'anse. Cela n'a duré que quelques secondes, mais il m'a semblé que Tania ne voulait pas ôter sa main, qu'elle était aussi émue que moi par ce contact qui lui avait dit, sans paroles, quelque chose de secret et d'important... C'était sans doute vrai, parce que nous n'avons pas repris la conversation tout de suite et notre silence nous gardait le contact de nos mains.

Je ne savais pas porter le seau en douceur et il s'agitait toujours, en répandant de l'eau sur mon pantalon et mes bottes. Tania se moquait de moi et ses moqueries m'étaient agréables. Ensuite elle m'a demandé d'où j'étais et comment je m'appelais. J'ai répondu, en pensant avec regret que le sentier qui conduisait de la maison à la rivière était bien trop court. Je m'attrapais encore sur une pensée quelque peu déplacée: je m'étonnais qu'une fille aussi belle puisse vivre dans cette pauvre petite maison...

Ensuite Tania m'a versé de l'eau avec une pui-sette sur mes bras, sur mon cou et je me suis lavé avec délice. Mes camarades se moquaient de moi parce que j'avais suivi Tania avec précipitation, mais leurs moqueries me réjouissaient...

Le sentier qui menait de la maison à la rivière était court, mais le temps libre d'un soldat est

plus court encore, et bientôt, le chef de groupe a commandé d'une voix retentissante :

— A vos rangs ! et il nous a menés à l'autre bout du village vers notre cuisine roulante.

Il y a encore eu la nuit.

Nous nous sommes couchés en tas sur le plancher où on avait étendu des couvre-lits et des couvertures. Tania nous a donné deux oreillers : au chef de groupe et à moi, il n'y en avait plus dans la maison. Cela me réjouissait et m'étonnait qu'elle ait osé, devant tout le monde, me donner un oreiller. « Parce qu'il m'a aidé à porter de l'eau », a-t-elle dit, en souriant d'une façon simple et naturelle. Faut-il dire que je n'ai pas dormi toute la nuit ? Je pensais à Tania. Elle était si proche, elle dormait avec sa mère dans une chambrette séparée de la nôtre par une cloison en bois. Je prêtais l'oreille, j'attrapais son souffle. J'appuyais ma joue contre l'oreiller et je pensais avec délice que c'était peut être l'oreiller de Tania où elle avait dormi hier et tous les jours avant. Je rêvais du lendemain, des jours suivants que je passerais à Ivanav Rog...

Le lendemain nous nous sommes levés quand Tania dormait encore. Après le déjeuner nous sommes partis dans les champs, pour nos exercices. Nous n'y étions même pas deux heures qu'une estafette nous criait l'ordre « Alarme ». Le bataillon s'est tout de suite mis en marche, vers l'Ouest, à la rencontre de la guerre.

Je n'ai même pas eu le temps d'apprendre le nom de famille de Tania.

Trois années après, remis sur pieds après une blessure qui n'était pas la première, je retournais au front. Mon itinéraire passait par les lieux où j'avais rencontré Tania. Je suis descendu du train et je me suis dirigé vers Ivanav Rog. Je reconnaissais avec difficulté les lieux. La guerre y était

passée deux fois. Aucune trace du village. La seule chose que j'ai vu, c'était un petit poteau raboté à la hâte, portant un écriteau de bois avec des lettres tordues: «Village d'Ivanav Rog». Tout avait été envahi par les arroches, les orties, les marguerites. Je ne savais pas si Tania était sauvée ou si elle avait péri. Je savais seulement que je ne la retrouverais jamais.

Je suis resté longtemps près du poteau. Dans sa triste solitude, ce poteau avec la plaque me semblait vivant, je voulais lui parler. Je disais adieu à mon espoir.

On venait de le planter, ce poteau, parce que l'herbe autour était fanée, mais pas sèche encore. Dans cette herbe j'ai vu une fleur de champ à peine éclosée. Comme dans la chanson: elle n'a pas eu le temps de s'éclore, elle s'est fanée... J'ai ramassé la fleur et je suis parti.

Beaucoup d'années se sont écoulées. Mais ma mémoire garde toujours le souvenir de cette rencontre lointaine et momentanée.

TABLE DES MATIERES

YAKOUB KOLASS	
Le tertre solitaire. <i>Traduit par S. Batoura</i>	11
ZMITROK BIADOULIA	
Youlka. <i>Traduit par S. Batoura</i>	15
MAXIME GARETSKI	
Le général. <i>Traduit par S. Batoura</i>	25
MIKHASS LYNKOV	
Andréi Liatoune <i>Traduit par S. Batoura</i>	36
KOUZMA TCHORNY	
Une halte au hameau de Siniégui. <i>Traduit par S. Batoura</i>	55
KANDRAT KRAPIVA	
Mon principe. <i>Traduit par S. Batoura</i>	59
YANKA SKRYGANE	
La cécité. <i>Traduit par S. Batoura</i>	62
PIATROUSS BROVKA	
Anetka. <i>Traduit par S. Batoura</i>	65
IBAN MIELEGE	
Le dernier rendez-vous. <i>Traduit par S. Batoura</i>	75
YANKA BRYL	
Ils étaient vingt. <i>Traduit par S. Batoura</i>	99
ALIAXEY KOULAKOVSKI	
La bouteille de kvass. <i>Traduit par S. Batoura</i>	109

MIKOLA LOUPSIKOV	
La mouette pillarde. <i>Traduit par S. Batoura</i>	118
IVAN CHAMIAKINE	
Le pain. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	128
MIKOLA TKATCHOV	
Un cadeau inestimable. <i>Traduit par S. Batoura</i>	157
ALIONA VASSILIEVITCH	
Un seul instant. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	172
MIKOLA RAKITNY	
Le fils. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	182
IVAN NAVOUMENKA	
Jules Verne. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	198
VASSIL BYKAV	
L'infini de la douleur. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	219
IVAN PTACHNIKAV	
Les cerfs. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	235
VIETCHASLAV ADAMTCHYK	
Début d'automne. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	261
BARYSS SATCHANKA	
Un rêve. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	274
OULADZIMIR KARATKEVITCH	
Quand j'avais des ours. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	279
MIKHASS STRALTSOV	
Un souvenir d'automne. <i>Traduit par S. Batoura</i>	310
OULADZIMIR DAMACHEVITCH	
Le petit cheval gris. <i>Traduit par S. Batoura</i>	323
IVAN TCHYGRYNAV	
Le simplet de la rue des Potiers. <i>Traduit par</i> <i>S. Batoura</i>	342
ANATOLE KOUDRIAVETS	
Le retour. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	354
PAVEL MISSKO	
La mère Bronia. <i>Traduit par S. Batoura</i>	375
ALIESS JOUK	
La femme d'un héros. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	385
ARKADZI MARTSINOVITCH	
Le sentier court. <i>Traduit par M. Déchévitsyne</i>	392

Nouvelles d'auteurs biélorusses.

Traduites par S. Batoura et M. Déchévitsyne.

Présentation de Vadim Mastérov.

© Editions «Mastatskaïa litaratoura», 1976.
Imprimé en Union Soviétique.

РАССКАЗЫ БЕЛОРУССКИХ ПИСАТЕЛЕЙ

На французском языке

Перевод сделан по книгам:

- Колас Я. Зб. тв. у 12-ці т. Т. 5. Мн., Дзяржаўнае выдавецтва БССР, 1962.
Бядуля З. Зб. тв. у 4-х т. Т. 1. Мн., Дзяржаўнае выдавецтва БССР, 1951.
Гарэцкі М. Выбр. тв. у 2-х т. Т. 1. Мн., «Мастацкая літаратура», 1973.
Лынькоў М. Выбранае. Мн., «Мастацкая літаратура», 1973.
Чорны К. Зб. тв. у 8-мі т. Т. 1. Мн., «Мастацкая літаратура», 1972.
Крапіва К. Зб. тв. у 5-ці т. Т. 4. Мн., «Мастацкая літаратура», 1972.
Скрыган Я. Выбр. тв. у 2-х т. Т. 1. Мн., «Мастацкая літаратура», 1975.
Броўка П. Разам з камісарам. Мн., «Мастацкая літаратура», 1974.
Мележ І. Зб. тв. у 6-ці т. Т. 1. Мн., «Беларусь», 1969.
Брыль Я. Зб. тв. у 4-х т. Т. 1. Мн., «Беларусь», 1967.
Кулакоўскі А. Зб. тв. у 4-х т. Т. 1. Мн., «Беларусь», 1970.
Лупсякоў М. Выбр. тв. Мн., «Беларусь», 1968.
Шамякін І. Бацькі і дзеці. Мн., «Беларусь», 1971.
Ткачоў М. Анталогія бел. апавяд. у 2-х т. Т. 2. Мн., «Беларусь», 1967.
Васілевіч А. Адно імгненне. Мн., «Мастацкая літаратура», 1974.
Ракітны М. Аварэльны эцюд. Мн., «Мастацкая літаратура», 1972.
Навуменка І. Верасы на выжарынах. Мн., Дзяржаўнае выдавецтва БССР, 1960.
Быкаў В. Жураўліны крык. Мн., Дзяржаўнае выдавецтва БССР, 1960.
Пташнікаў І. Сцяпан Жыхар са Сцешыц. Мн., «Беларусь», 1966.
Адамчык В. Дзень ранній восені. Мн., «Мастацкая літаратура», 1974.
Сачанка Б. Памяць. Мн., «Мастацкая літаратура», 1973.
Караткевіч Ул. Вока тайфуна. Мн., «Мастацкая літаратура», 1974.
Стральцоў М. Не ўспамін аб радасці. Мн., «Мастацкая літаратура», 1974.
Дамашэвіч Ул. Анталогія бел. апавяд. у 2-х т. Т. 2. Мн., «Беларусь», 1967.
Чыгрынаў І. Птушкі ляцяць на волю. Мн., «Беларусь», 1965.
Кудравец А. Радуніца. Мн., «Беларусь», 1971.
Місько П. Калодзеж. Мн., «Беларусь», 1967.
Жук А. Асеннія халады. Мн., «Мастацкая літаратура», 1972.
Марціновіч А. Прасека. Мн., «Беларусь», 1968.



*Nouvelles
d'auteurs
biélorusses*

